

HISTOIRE DE
L'ENSEIGNEMENT
EN PAYS ROUMAINS

TRADUCTION

PAR

M^{lle} ALEXANDRINE DUMITRESCU



BUCAREST
ÉDITION DE LA CASA ȘCOALELOR
1933

Prix: 80 lei.

N. IORGA

∴

HISTOIRE DE
L'ENSEIGNEMENT
EN PAYS ROUMAINS

TRADUCTION

PAR

M^{lle} ALEXANDRINE DUMITRESCU



BUCAREST

ÉDITION DE LA CAISSE DES ÉCOLES

1932



I.

Les origines

Le mot *școală* appartient au vieux fonds de la langue roumaine, tandis que *școlar* est une innovation linguistique, avant laquelle on employait en Moldavie le mot *școlar*, du XVIII-e siècle¹, que l'on retrouve aujourd'hui encore dans le langage populaire, ou *sholer*, qui vient du grec et que nous rencontrons dans le Règlement Organique², la première constitution roumaine, créée en 1834. *Ucenic* est pris au slavon; on l'employait couramment il y a déjà fort longtemps. Vers 1680 on disait *spudeu* d'après le Grec *σπουδατος*; nous trouvons le terme dans un texte relatif au père du chroniqueur Neculce³, dans d'autres concernant des secrétaires valaques du XVII-e siècle⁴ et dans le passage que la *Généalogie des Cantacuzènes* consacre au célèbre Constantin Cantacuzène, Stolnic en Valachie à la fin du siècle⁵. Nous devons à la même source *dascăl* (*διδάσκαλος*), que le slavon a pu fournir aussi. Mais

¹ Ex. dans Nedioglu, *Cea mai veche școală românească cu caracter statornic (școala de la Sf. Gheorghe Vechin)*, Bucarest, 1913, p. 18 (pour le mot *dascăl* aussi; encore là, en 1760: „școlărești“). Un certain „Sărintariu școleraru“, en 1744; Iorga, *Studii și documente*, VII, p. 326, no. 47.

² Le règlement scolaire moldave de 1851 dit: *scoleri*.

³ *Buletinul Comisiei istorice a României*, IV, p. 6.

⁴ *Ibid.*, V, p. 190, no. 21.

⁵ Éd. Iorga, p. 292.

les termes fondamentaux, tels que *invăța*, *invățătură*, *invățător* et même *invățăcel*, sont d'origine latine (*invățământ* est de création récente). Venant du latin *invitiare*, où *vitium* n'a pas le sens péjoratif habituel, il se peut que l'application à l'étude vienne de l'humble, mais courant dressage des bêtes, des brebis notamment. *Carte* (lat. *charta*), *cărturar* (lat. *chartularius*), *a scrie*, *scriptură* appartiennent également au noble vocabulaire primitif¹.

Depuis quand les Roumains ont-ils eu une école ?

Pendant longtemps on a cru qu'Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, avait fondé, vers 1400, à Suceava, une Académie de droit, rattachée à l'œuvre législative qu'on lui attribuait également. Un érudit bessarabien, Alexandre Hasdeu, qui, pour les besoins de la cause, n'hésitait parfois pas à farder la vérité, l'affirma dans un célèbre discours aux écoles de Hotin. Certains l'affirment encore aujourd'hui. L'Académie, pas plus que la législation, n'exista jamais. Pareille réalisation était en effet impossible dans un pays qui en était à ses premiers pas et à une époque où ni les Ruthènes de Galicie, ni les Slaves, plus éloignés, du Sud, ne possédaient un tel établissement et ne pouvaient par conséquent envoyer de professeurs. Dans le Sud-Est de l'Europe, même dans les pays d'organisation moins récente que les Roumains, l'idée d'une revision législative ne préoccupait personne.

Un enseignement existait pourtant, non pas consacré à la recherche théorique de la vérité, mais rendu nécessaire par les besoins profonds et inéluctables de la société qui, en toutes circonstances normales, crée l'école et en détermine le caractère.

On ne doit pas oublier non plus que dans les villes, fondées avec des citoyens d'emprunt, venus des contrées du roi de Hongrie ou de celui de Pologne, il y avait une forte proportion d'habitants étrangers, Allemands et même

¹ *A ceti*, lire, est slavon.

Hongrois, appartenant à des peuples dont la culture était déjà ancienne. Il est probable que les Saxons de Câmpulung et de Târgoviște, qui se trouvaient constamment en relations d'affaires avec les commerçants de leur pays d'origine, transylvain, envoyaient leurs enfants dans les écoles de Brașov-Kronstadt, de Sibiu-Hermannstadt et de Bistrița-Bistritz; il en est de même des Saxons de Baia en Moldavie, qui se trouvaient également en relations avec la dernière de ces trois villes. Les Allemands de Siretiu et de Suceava n'avaient certainement pas oublié non plus leurs frères du pays d'origine. On a signalé la trace de leurs enfants jusque dans la grande Université de Cracovie, centre de réunion pour les étrangers au XIV-e siècle, lorsque la Galicie appartient à un prince aussi épris des lettres que le roi Casimir. On a trouvé dans les registres d'inscription de la haute école des „Moldaves“ de Suceava et de Siretiu ¹.

N'oublions pas non plus que, de ces habitants, les originaires de Galicie vivaient selon „le droit de Magdebourg“, ceux qui venaient de Transylvanie selon le droit saxon; il devait par conséquent y avoir parmi eux des connaisseurs en matière de tradition juridique, pour trancher tous les procès, dont les sentences étaient rendues dans leur propre langue, sentences que nous trouvons dans les documents du XV-e siècle. A l'égard de leurs frères, restés dans leurs foyers d'origine, ils se trouvaient dans des rapports analogues à ceux qui liaient les Italiens de Péra ou de Chio, ceux de Tripoli d'Asie ou d'Alexandrie avec leurs grandes cités d'origine, Gênes et Venise.

Enfin, la direction spirituelle de ces catholiques n'était pas confiée seulement aux évêques de Transylvanie et de Pologne, mais encore à des prêtres dont quelques-uns

¹ Cités par E. Barwiński, dans la préface au *Chronicon Moldaviae* de Miron Costin, éd. de la Commission historique de Roumanie.

du moins ne pouvaient manquer d'être des indigènes. Or on ne saurait concevoir d'Église occidentale, catholique, privée d'une école annexe, ouverte même à ceux qui ne se proposent pas de devenir des clercs — le français *clerc* a pour équivalent ce terme de „spudeu“. En ce qui concerne nos classes dominantes, elles ont toujours eu la tendance, bien naturelle, de se chercher un enseignement plus avancé, donné par des étrangers. Ainsi, nous avons pour les Roumains, à partir du XIII-e siècle, des écoles de latin rattachées aux évêchés de Milcov, de Baia, de Siretiu, de Bacău et d'Argeș, qui ont dû élever tant de petits Roumains de l'époque. Les moines enfin, propagandistes et dirigeants, qu'il s'agisse des Dominicains de Siretiu, des Franciscains d'Argeș, de ceux qui, des „maisons“ du Ciuc transylvain, ont poussé jusque dans les parages de l'évêché de Bacău, ils ont certainement tenu leurs petites écoles. Les Jésuites du XVI-e siècle n'ont pas été, chez nous, les seuls „scholarques“ de culture occidentale.

En ce qui concerne l'enseignement roumain proprement dit, dont les cadres étaient fixés par le slavon, langue officielle de l'État, et par l'orthodoxie de l'Église, il date à n'en pas douter depuis fort longtemps. Il avait été créé par la nécessité de former le haut clergé, les moines cultivés, calligraphes et peintres, d'instruire les princes et les boïars et d'apprendre leur métier aux rédacteurs de diplômes.

On ne connaîtra jamais le rôle précis qu'il faut attribuer à Grégoire Țamblac, envoyé par le Patriarcat œcuménique en Moldavie, au XV-e siècle, ce Țamblac, dont le nom appartient à une famille byzantine¹, bien qu'on essayât de lui trouver une autre explication, ingénieuse, mais dénuée de fondement. Le sermon — que le style

¹ Voy. aussi notre *Revista istorică*, XI, p. 13.

de ses discours conservés en manuscrit décèle — n'était pas en vogue seulement dans cette Suceava d'Alexandre-le-Bon, „l'autocrate“ à la mode byzantine, dont la dernière femme, Marina, appartient à la famille impériale grecque on le retrouve plus tard à Târgoviște, capitale de la Valachie, au commencement du XVII-e siècle, lorsque le savant Cyrille Loukaris, qui devait être Patriarche à Constantinople, habitait le pays. C'est sans doute par un apprentissage dans ces écoles d'église et auprès de quelque érudit personnage du haut clergé que des hommes comme le Métropolitte Théoctiste et autres hauts prélats moldaves du XV-e siècle ont acquis l'instruction slavonne; ou, encore, tel autre Métropolitte valaque, digne émule des archevêques de Vicia, installés au XIV-e siècle à Argeș, qui demandait des nomocanons à Byzance¹, tandis que l'évêque de Roman était appelé, vers le milieu du siècle², à trancher des questions de droit canonique.

En ce qui concerne le monastère valaque de Tismana, dont le fondateur est l'érudit Nicodème, et celui de Neamț, créé peu après par les disciples de ce dernier, nous y trouvons une véritable école de calligraphes et décorateurs de manuscrits, et en même temps une école de slavon, puisqu'il fallait bien apprendre la langue de ces livres. C'est à ces écoles monacales que se sont formés, dans la Moldavie du XVII-e siècle, des hommes comme Gabriel, fils d'Uriel, et les „tachygraphes“ Athanase et Palladius³, ou Mircea „le calligraphe“, qui écrit un manuscrit de Chilandarion, en 1462-3⁴.

Nous trouvons dans ce pays une école de 7003 (1494-5); en effet, un manuscrit de Code conservé à

¹ Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 348, no. 6.

² V. Iorga, *Ist. Bisericii*, I, et Iorga, *Istoria literaturii românești*, I, pp. 98-9.

³ Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, pp. 95-6.

⁴ Liubomir Stoïanovitch, dans le *Sbornik* de Belgrade, 1923; voy. aussi notre *Rev. Ist.*, X, pp. 153-4.

Chilandarion est dû au „très-humble moine, le grammaticos“, donc le professeur, Damien¹.

Une école d'arts et métiers est celle qui formait les ouvriers argentiers de livres et d'iconostases, bien avant l'apparition des argentiers profanes de la Transylvanie saxonne².

N'oublions pas non plus l'école de musique, de chœurs d'église, tenue par quelque „chantre du prince“, qui „enseignait à chanter en sept voix“³.

J'ai montré ailleurs les conditions dans lesquelles on recrutait les élèves, enfants pris, enlevés dans les villages pour en faire „des honnêtes hommes, prélats, prieurs, prêtres et diacres dans les saints monastères“⁴.

Nous ne connaissons pas les secrétaires valaques des XIV-e et XV-e siècles, qui écrivaient les documents princiers et les lettres, destinées aux villes transylvaines, à l'encre noire et bleue et à très petits caractères, bien serrés et entassés, à la mode bulgare, et surtout nous ne savons pas de quel pays ils venaient. On a cité un Neagoe et un Radu le „grammaticus“⁵. Pour la Moldavie d'Alexandre-le-Bon on peut établir toute une longue liste de ces hommes intelligents et habiles, qui n'arrivaient pas au rang de boïars, restant attachés pour la vie à un métier dans lequel ils étaient arrivés assez vite à transformer la vilaine lettre russe dans la ligne élégante, de plus en plus raffinée, de l'écriture cyrillienne moldave. Les noms roumains de ces artistes sont caractéristiques⁵.

¹ Lioubomir Stoïanovitch, loc. cit., p. 36. Cf. notre *Rev. Ist.*, X, p. 154.

² Jusqu'au XVIII-e siècle on étudiait auprès du supérieur. Ainsi pour le petit monastère de Pașcani, vers 1768; revue *Ion Neculce* de Jassy, I, p. 107.

³ Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 97.

⁴ *Ibid.*

⁵ V. A. Urechiă, *Ist. școalelor*, I, p. 7.

⁶ Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, p. 97. Une autre dans J. Bogdan, *Album paléographique moldave*, Préface; une troisième déjà dans V. A. Urechiă, *Ist. școalelor*, I, pp. 6-7.

Même s'il y a des noms d'origine slavonne, ils ne prouvent rien, car ils étaient alors communs en Moldavie. Tel d'entre les secrétaires était fils d'un protopope. Le nom d'un autre, de forme hongroise, prouve qu'il descendait des colonisateurs de la Moldavie, venus du Maramurăș¹.

Et la question se pose: quelle est la part, dans la diplomatie roumaine, qui vient des Ruthènes soumis à la Couronne des Jagellons et celle qui appartient à ces colonisateurs venus de Hongrie? La forme des documents moldaves est d'abord correspondante à celle des documents hongrois correspondants et, en outre, dans leur vieille patrie du Maramurăș, les voévodes et cnèzes roumains écrivaient en slavon². Il faut croire donc que les premiers rédacteurs de diplômes moldaves venaient de là et que d'autres purent être attirés de cette même région, où la vie roumaine se continuait, forte. Et on connaît l'école que suivaient les calligraphes et écrivains d'actes publics en Occident.

Les princes roumains n'étaient pas illettrés. Même ceux qui ne pouvaient pas écrire devaient savoir un peu le slavon, même s'ils ne l'avaient pas appris chez eux, de leurs mères d'origine slave, bosniaque en Valachie (comme la femme d'Alexandre, qui fut la mère de Vladislav-Vlaïcu), ruthène en Moldavie (comme la femme de Latzko, au nom si nettement russe). Étienne-le-Grand pouvait s'entendre dans cette langue avec les envoyés du roi de Pologne³.

Tel prince, comme Dan II, envoyé à Constantinople, devait y apprendre le grec, et il faut l'admettre aussi pour d'autres otages, les fils de Vlad Dracul, les futurs Vlad l'Empaleur et Radu-le-Beau, retenus chez les Turcs.

Cependant, lorsque le prince de Moldavie Élie Rareș

¹ Notre *Rev. Ist.*, X, p. 87.

² Iorga, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine“, 1920.

³ Bogdan, *Documentele lui Ștefan-cel-Mare*, II, p. 479.

renia, un contemporain grec, dans un prêche, en trouve la raison dans le manque d'éducation, bien que la mère de ce jeune homme eût été une fille de Despote serbe, d'une famille éclairée, et qu'elle même eût été capable d'écrire des lettres en slavon adressées au Sultan Soliman, qui avait aussi une chancellerie serbe: „Il aurait fallu les confier à quelque surveillant ou pédagogue pour prendre soin des enfants et ne pas les laisser frayer avec n'importe qui, mais leur inculquer ce qui tend à la vertu de l'âme et du corps; mais ces princes, laissant à leurs enfants toute liberté, les amènent à des choses ridicules et à des débauches... Ainsi le manque d'éducation non seulement ravit à l'homme son honneur ici-bas, mais aussi son salut éternel¹“. Mais le petit-fils d'Hélène Brancovitch, Bogdan Lăpușeanu, fut élevé par sa mère, fille d'Hélène et du prince Pierre Rareș, assez bien pour pouvoir figurer dans la compagnie des nobles polonais, ses voisins, chez lesquels, qui l'avaient gagné, il finit par rester. Le successeur de Bogdan, Jean-le-Terrible, bien qu'ayant vécu en Orient, écrivait le roumain, et un autre de ces exilés dans les provinces orientales du Sultan, Pierre Boucle d'Oreille, possédait assez l'italien pour écrire dans cette langue un Hymne à Dieu. Le frère de celui-ci, Michel-le-Brave, a un caractère d'écriture extrêmement fin, ce qui montre l'école.

La façon dont se faisait cet enseignement nous est connue par un cas de la fin du XVI-e siècle. Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie, était le père d'un enfant chéri, pauvre être délicat, destiné à mourir adolescent; pour éduquer cet enfant il avait chez lui un moine, Théodose Barbovschi, qui allait devenir Métropolitte, et ce précepteur mettait entre les mains du petit Étienne, à côté du Psautier et d'autres livres saints, des comptes de chronologie,

¹ Νέος Ἑλληνομνημῶν, XIII, pp. 57-58; notre *Rev. Ist.*, II, p. 179.

partant de la Création du Monde et contenant les principales dates : un pareil aide-mémoire nous a été conservé ¹.

Les boïars pouvaient se gagner les mêmes connaissances par quelque clercⁿ domestique. Il est certain que les membres du Conseil princier au XV^e siècle comprenaient le slavon des actes solennels au bas desquels ils figuraient comme témoins ou rédacteurs. Mais ceci demandait un long et patient travail. Jusqu'à l'époque où, pendant les années d'exil, les fils des boïars apprenaient en Transylvanie ou en Pologne le latin ou bien, auprès d'un prince auquel on avait assigné un „domicile forcé“ à Constantinople ou ailleurs en Orient, d'autres avaient à leur disposition ce qui restait de la grande civilisation byzantine.

On a conservé heureusement trois noms de maîtres d'école, tous les trois de Moldavie. Le secrétaire Théodore Popovici, ce qui signifie „fils de prêtre“, était le frère de Jean le didascale ², qui est mentionné en 1476; on trouve aussi un secrétaire Constantin, „frère de Jean le didascale“, en 1483 ³. Le rédacteur de diplômes pour le même prince Étienne-le-Grand, en 1500, était Éphrem le didascale ⁴. Ils avaient été précédés par Moïse de Rebricea, mentionné par le vieux prince Alexandre-le-Bon, auquel Moïse on avait donné le titre de „philosophe“ ⁵.

Ces quatre façons d'enseignements peuvent être suivies pendant tout le XVI^e siècle, jusqu'au commencement du courant occidental qui, d'abord sporadique, devint de plus en plus fort dans de nouvelles conditions et sous différentes influences étrangères.

¹ Iorga, dans les „Documents“ Hurmuzaki, XI, p. 197, no. CCCXXV.

² Codrescu, *Uricariul*, XVIII, pp. 527-8.

³ Urechia, loc. cit., p. 6; Bogdan, loc. cit., I, pp. 209, 267, 319, 522.

⁴ *Ibid.*, II, p. 178.

⁵ *Ibid.*, I, p. 65; II, p. 79. Le village en reçut le nom de „Filosofii“. Cf. Ghibănescu, *Surete și izvoade*, I, p. 21 et suiv.

Mais ce qui déchoit est, en même temps que le catholicisme des évêchés de propagande, l'école qui en dérive. Les évêques polonais pour la Moldavie viennent de plus en plus rarement; l'évêché d'Argeş attend en vain un résident, les moines latins du Csik transylvain, les „barats“ (frères, du hongrois: barát) ne sont que de pauvres ignorants. Les rapports de quelques délégués du Saint Siègè sont sans cesse plus désolants; ils ne constatent que pauvreté et ignorance, abandon et une existence qui végète. Ce ne sera donc plus de cette source que sera alimentée l'école des pays roumains.

Les villes se sont appauvries et en même temps elles perdent leurs caractère initial, de centres colonisés. S'étant confondues dans la vie générale du pays, elles ne gagnent rien sous le rapport qui nous intéresse. Peu d'étrangers restent encore auprès des églises jadis si fréquentées: devenus simples bourgeois moldaves ou valaques, les descendants des grands marchands des XIV-e et XV-e siècles n'ont pas plus de besoins d'âme que les faubouriens roumains auxquels ils se sont mêlés.

Mais l'école d'évêques n'en continue pas moins. La noble série des clercs savants va en Moldavie, à travers des personnalités comme celles de Macarius, évêque de Roman, et d'Euthyme, qui traduisirent en roumain les belles histoires de Manasse, livre d'emploi courant chez les Slaves d'outre-Danube, les accommodant à la vie des princes leurs maîtres, jusqu'à Théophane, qui conduisait l'Église moldave à la fin du XVI-e siècle. En Valachie, où les futurs curés de village prenaient des leçons chez les ecclésiastes des évêchés (cas de 1600)¹, il y a aussi des rapports avec la culture grecque, et ce Métropolitè de Michel-le-Brave demande à Constantinople un nomocanon, nécessaire pour son diocèse². Tout cela suppose une continuation sérieuse des études d'une génération à l'autre.

¹ Notre *Rev. Ist.*, VI, p. 123.

² Notre „Hurmuzaki“, XIV.

Le couvent aussi ne s'endort pas. Dans les vieilles fondations, glorieuses, et dans les nouvelles, on apprend patiemment le slavon, la calligraphie, la peinture et la musique. Les manuscrits moldaves, de toute beauté, continuent les bonnes traditions byzantines. Beaucoup d'évêques moldaves viennent de ces laboratoires actifs.

Mais l'école de secrétaires est surtout florissante. Pour les diplômes princiers qui s'accumulent travaille toute une légion d'artistes expérimentés. Rarement quelque étranger, probable, comme Nébojatco, au nom russe, à la fin du XVI-e siècle. Toute une série de noms prouve une origine raciale purement roumaine ¹. Tel qui s'appelle Popa est un prêtre; tels autres se croient obligés, comme Lucien Popescu ou Vască fils de Barnabas, de mentionner un père prêtre ou moine; ceux dont le nom finit en *-escul* rappellent un père qui peut-être avait rédigé lui aussi des diplômes. Il y a cependant aussi des fils de paysans qui disent dans leur nom leur village ou leur district d'origine ².

L'ancienne culture slavonne jouit aussi vers la moitié de ce même siècle de l'appui du prince moldave, Alexandre Lăpuşneanu celui-ci. Il cherchait à Venise des peintres pour sa fondation de Slatina et souhaitait ardemment entrer par ses rapports avec la Pologne dans le cercle des princes de l'Occident; mais il n'en resta pas moins un traditionnaliste zélé. Fondateur de l'église moldave de Lwów, correspondant et donateur généreux de la „stauropygie“ de moines russes autonomes de cette capitale de la Galicie, il ne leur parle pas seulement de l'imprimerie qu'il veut fonder chez lui, mais aussi de la possibilité que les maîtres de chapelle de Lwów apprennent les chants „grecs et serbes“ chez les psaltes qui enseignaient leur métier aux chantres des couvents et églises de Moldavie; il cite l'exemple des jeunes Ruthènes de Prze-

¹ Urechîă, loc. cit., pp. 6-7.

² Nos *Studii și documente*, V, p. 82, no. 20.

mysl¹. En échange, quelquefois de jeunes Moldaves faisaient leurs études à l'école des „frères“ de Lwów, qui publièrent, en 1531, une Grammaire russo-grecque².

Quant, sur une icône de 1566, donnée par l'archimandrite Spiridion au couvent de Putna, on lit, en roumain : „La Sagesse t'a bâti une maison“, on se demande s'il n'est pas fait allusion à une école³.

On sait d'où venait en Valachie l'enseignement. En 1576 un diplôme du prince Alexandre Mircea est écrit „dans le saint couvent dit du grand martyr du Christ Georges“, par le „grammatique“ Stan, qui devait y faire école de secrétaires⁴. Ceci nous fait sentir la manière dont d'autres encore passaient leur apprentissage.

¹ J. Bogdan, dans „Hurmuzaki“, Suppl. I, p. 209, no. CII ; Iorga, *Polonais et Roumains et Note polone*.

² *Revista Arhivelor*, II, p. 418.

³ *Revista pentru istorie, archeologie și filologie*, I, p. 296. Cf. *Rev. ist.*, VII, p. 159.

⁴ Nedioglu, loc. cit., p. 8.

II.

Essais d'école occidentale chez les Roumains et élèves roumains aux écoles de l'Occident

Le séjour, déjà mentionné, des exilés en Transylvanie et en Pologne est un des phénomènes les plus fréquents dans la vie politique des Roumains au XVI-e siècle. Beaucoup de Moldaves passent dans le royaume polonais : prétendants, parents des princes, boïars compromis, conspirateurs, qui tous attendent leur heure. Ceux de Moldavie trouvent un abri où ils peuvent, vivant sur leur argent ou réduits à emprunter, quelquefois aussi grâce à l'influence du souverain local qu'ils ont servi ou ils comptent le faire. On les trouve surtout à Lwów, qui en est pleine, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à prendre à ferme les revenus de la Couronne, comme ce riche ancien douanier de Moldavie, sous Alexandre Lăpuşneanu, Constantin Corniacte, qui faisait venir des vins moldaves et les vendait dans le cabaret, encore conservé, de son élégante maison, à colonnettes dans le style de la Renaissance, ou comme le boïar Nestor Ureche¹, jusqu'à ce que, étant devenus citoyens du royaume, ils s'achetaient des terres, comme les Movilă (Mohyla) l'ont fait à Ustié. Dans les mêmes conditions vivent en Transylvanie les exilés fuyant devant la persécution de leurs ennemis ; ils y ven-

¹ Picot, dans le *Prinos lui D. A. Sturdza*, p. 204 et suiv.

dent jusqu'aux perles, aux dernières pierres précieuses ou aux derniers objets d'or et d'argent qui leur restaient d'une fortune détruite.

Pendant ces longues années d'exil qui pour les Valaques peuvent finir par un indigénat, comme celui de la famille de Jean le Logothète¹, les enfants grandissaient et devaient être mis à l'école. Bien souvent les parents faisaient appel à quelque ecclésiastique qui vivait de la même vie d'exil. Mais ils avaient sous la main pour ainsi dire l'école étrangère qui les attirait. Des boïars même de Moldavie la recherchaient, comme un certain Pierre de Jassy, qui envoya son fils, „Taïfan“ ou Théophane, apprendre à Lwów, ou il mourut un an après dans la maison de l'ancien consul Grégoire². Un orthodoxe impénitent comme le prince moldave Pierre le Boiteux, réfugié au Tyrol, confia son très cher et unique héritier aux Pères Jésuites d'Innsbruck, qui firent d'„Étienne Voévode de Moldavie et de Valachie“ un membre dévoué de la congrégation et finirent par lui faire perdre la santé³. Dans les écoles latines de Lwów il y avait aussi des écoliers valaques et nous trouvons la plainte d'un Juif contre le jeune fils d'un boïar, coupable d'avoir lancé une pierre qui frappa le bonhomme à la tête⁴.

Les mêmes organisations scolaires subsistent au XVII-e siècle.

Nous y trouvons des chantres, des scribes dans les villages, tels Toader de Stoești près de Focșani, Georges de

¹ Voy. la chronique de Constantin Căpitanul Filipeșcu, éd. Iorga, p. 66, note 3.

² Nos *Studii și doc.*, p. 378, No. CCCXXXVIII.

³ Hurmuzaki, XI, *passim*.

⁴ Nos *Studii și doc.*, XXIII, pp. 413-4, No. CCCXXXI; Iorga, „Re-lațiile țarilor noastre cu Lembergul“, tirage à part de la revue *Economia Națională*, Bucarest 1900, pp. 71-2.

Odobești (1670-1680)¹. Mais l'enseignement roumain, délaissant son cadre patriarcal, a maintenant de plus hautes visées.

Le Logothète moldave Lupu Stroici écrivait plus facilement le polonais que les lettres cyrilliennes du pays: il signait aussi Luc; le chroniqueur Grégoire Ureche, du même pays, avait reçu, en Pologne, une éducation occidentale, au temps où sa famille traversait une bien mauvaise époque. Au commencement du XVII^e siècle Miron, appelé Mironaszko par ses amis polonais —, il était filleul du prince de Moldavie Miron Barnowski, fit ses études à l'école des moines de Bar en Podolie, et il garda toute sa vie l'empreinte de cette éducation. Si les filles d'Alexandre Lăpușeanu se marièrent en Pologne, si son fils Bogdan — dont la mère, d'origine serbe du côté maternel, Roxane, avait reçu une éducation slavonne orientale — fut le compagnon d'aventures des jeunes nobles polonais, ses parents ou amis, c'est que les enfants avaient trouvé dans leur famille une éducation occidentale. Il en est de même de la famille des Movilă, dont les filles et les garçons entrèrent par leur mariage dans les plus grandes familles de la Pologne. Ce dernier cas s'explique par le long séjour des Movilă dans ce royaume, où ils finirent par acquérir une terre et y passèrent les longues et tristes années d'exil.

La Renaissance latine pénétra chez les Roumains à deux reprises. Elle ne leur vint pas de Transylvanie, où les prêtres du faubourg roumain de Brașov-Kronstadt gardaient les vieilles traditions orientales, ayant eux aussi une école, une véritable école de langue slavonne.

L'influence de l'Église calviniste, protégée et imposée par le gouvernement hongrois du pays, devait non seulement y apporter les livres saints de l'office, le sermon en rou-

¹ Nos *Studii și doc.*, VII, p. 321, no. 19; notre *Rev. Ist.*, V, p. 228.

main, mais y créer aussi une école appelée à former des ecclésiastiques connaissant toutes les différences du dogme. Cependant personne ne songea là-bas à porter en Valachie ou en Moldavie un enseignement à caractère occidental.

C'est l'avènement inattendu et si bizarre de Jean dit le Despote ou l'„hérétique“ qui devait donner cette école, anachronique, à la Moldavie de 1560.

Ce prince, qui plaça sur sa tête une couronne copiée sur celles d'Occident et fit frapper des monnaies à son effigie, le montrant ainsi, le sceptre à la main et le corps couvert de son armure, cet aventurier qui allait chercher femme en Pologne, ne se contenta certainement pas de fonder une école destinée à propager seulement parmi les vigneronns allemands et catholiques de Cotnari (où il fit bâtir une église toute différente de celles du pays) le luthéranisme ou le socinianisme polonais de l'évêque Luzinski, qui l'avait accompagné chez nous; ce fut pour plaire à ses protecteurs et amis, les protestants de Pologne qu'il appela, après le refus de Gaspard Peucer, gendre du grand Melancthon, le Silésien Jacob Sommer et lui confia la direction de l'école. Mais Jacques Basilikos, actuellement Jean Voévode, ne pouvait oublier le temps où, jeune étudiant à Montpellier, il peinait, avec son ami Diassorinos, à copier les manuscrits grecs de Charles Quint; ils ne pouvait pas oublier non plus son traité latin sur la guerre d'Occident; il ne pouvait laisser les fils des boïars de sa Cour privés d'instruction occidentale. Une jeune génération de culture latine devait sortir, dans son intention, de cette école et remplir la haute mission qui lui était réservée: l'union avec la Valachie, la conquête de la Transylvanie, la résurrection de la noble époque romaine.

Mais ce ne fut qu'un rêve. Le Voévode étranger fut attaqué par une révolte et retenu jusqu'à la fin tragique de ses jours à Suceava, sa capitale fortifiée; ses amis furent

poursuivis et Sommer prit la fuite, heureux d'avoir pu se mettre à l'abri pour pleurer en élégies ses illusions perdues ¹.

Mais où les protestants ne réussirent pas, les catholiques intervinrent à leur tour. La mission des Jésuites de Lublin, dirigée par Warszewiecki, avait une école, un Collège célèbre. A la même époque la Transylvanie trouvait dans la personne du Jésuite Possevino un véritable homme d'école, de haute culture, qui ressuscita l'évêché latin d'Alba-Julia et développa, en même temps, une forte activité scolaire. Pierre-le-Boiteux, qui ne pouvait pas prévoir son proche exil et l'entrée de son fils Étienne à l'école des Jésuites d'Innsbruck, se laissa conseiller par l'Albanais italianisé Bartolomeo Bruti, citoyen de Venise, dont il avait fait son „Postelnic“, son ministre des Affaires Étrangères; il fit imprimer des ménologes et des almanachs à l'usage des Roumains et, en attendant la création d'un établissement destiné à cette nation, il autorisa le retour au catholicisme de l'école de Cotnari ².

Il avait été question même d'un séminaire de langue grecque, dont les frais d'entretien s'élèveraient à cent écus par mois. Mais cette tentative n'eut pas plus de succès que l'école de „Despote Voévode“.

Radu, neveu de Pierre le Boiteux, eut le triste sort de voir son père devenir Turc, après avoir abandonné sa femme et même sa favorite, „Doamna Vișa“, mère de l'enfant.

Il avait vécu à Venise où, dans le couvent de Murano, dont l'autel en marbre rappelait l'origine corvine, romaine, de la dynastie valaque, se trouvait Marie Adorno Vallarga, soeur de la princesse Catherine, mère de Mihnea et grand' mère de l'enfant exilé. Après un apprentis-

¹ Sommer, *Vita Despotae*, dans Legrand, *Deux vie de Jacques Basilicos*, Paris 1889, pp. 29-30.

² Hurmuzaki, XII, pp. LXIII-CXV.

sage dans le couvent grec des Ibères à Athos, autre innovation scolaire, Radu reçut toute son éducation auprès de sa tante.

Nous touchons par là à un nouveau chapitre de l'histoire de l'école roumaine : l'influence italienne.

III.

Influence italienne

Bartolomeo Bruti essaya de faire vivre l'école catholique polonaise dans la Moldavie de Pierre-le-Boiteux. Nous ne savons pas si l'orgueilleux et somptueux „Vénitien“, le „superbe“ Radu Mihnea renouvela cette tentative, bien que Bernardo Borisi, son Postelnic, fût Vénitien et que, plus tard, ce prince fit de Bartolomeo Minetti le tuteur de son fils, Alexandre l'Enfant. Rappelons aussi que le prince de Valachie, qui venait de Constantinople, avait pour femme une princesse levantine, Victoire¹.

Mais une époque d'influence italienne allait commencer, influence directe et aussi indirecte, par Crète et par Péra, patrie de Catherine et de Marie, femmes aux noms roumains. Cette influence fut vaincue en Moldavie, où le courant occidental se fit plus fortement sentir, par l'influence latine venue de Pologne. Les Jésuites polonais étaient installés dans le pays et il y avaient leur école à Jassy.

Petraşcu, le fils du prince Siméon Movilă et prétendant au trône de son père, réussit à fonder à Kiew une école orthodoxe, avec un programme d'études latines copié sur celui des établissements jésuites. Nous avons là un cas unique d'orthodoxie internationale, d'orthodoxie libérée du tradi-

¹ Voir aussi l'édition italienne de mon livre „Histoire des Roumains et de leur civilisation“.

tionnel appui grec ou slavon et, en même temps, un programme jésuite non lié au catholicisme romain. Ce fut un Moldave, un Roumain lié par l'origine de son peuple à ces deux mondes différents et souvent opposés qui réalisa cette synthèse, ce rapprochement entre l'Orient et l'Occident, dont nous avons de si fréquents exemples dans l'histoire de la civilisation roumaine ¹.

Une école purement jésuite existait à Jassy, fondée par des Pères venus de Transylvanie ². Ces élèves étaient reçus à la Cour à l'occasion du Nouvel An; ils saluaient le Voévode et récitaient leurs souhaits en latin. „Dix à douze garçons, de tout jeune âge, saluaient le prince en latin, en grec et aussi dans leur langue maternelle“ ³. Maints boïars et peut-être le petit prince Jean, fils de Basile Lupu, firent leurs études dans cette école.

Novacovici et Bancovici, deux catholiques, vont apprendre en Pologne ⁴, à la même époque que le fils du médecin du prince Duca et un certain Duminecă al lui Capră ⁵ étudient à Kamieniec-Podolski ⁶; on fréquentait aussi un petit séminaire jésuite et l'école du franciscain Ressi de Galatz ⁷.

Telle représentation théâtrale où l'on voit les trois mages — inspiration occidentale — était organisée par cette

¹ V. P. P. Panaitescu, *L'influence de l'oeuvre de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés roumaines*, dans les „Mélanges de l'École roumaine en France“, 1926, 1, p. 3 et suiv.

² Veress, *Scrisorile misionarului Bandini*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1927, p. 43.

³ *Ibid.*, p. 61. A Ciubârciu de Bessarabie, un dominicain; *ibid.*, p. 64.

⁴ P. P. Panaitescu, *Influența polonă în opera și personalitatea cronicarilor Grigore Ureche și Miron Costin*, Bucarest 1923, p. 13; Élie Minea, *Dimitrie Cantemir*, p. 6.

⁵ Veress, ouvr. cité, p. 65.

⁶ P. P. Panaitescu, loc. cit. et p. 17, note 6.

⁷ *Ibid.*

dernière école. Lesdits mages, accompagnés de douze élèves, allaient présenter à la Cour la sainte image de la Vierge et chanter en roumain et en latin¹. Conseillé cette fois par le Roumain qui, grâce à ses liens de parenté, joua un rôle également important dans l'Église ruthène et dans la noblesse polonaise, l'archevêque Pierre Moguila, Basile Lupu, prince de Moldavie, fonda à Jassy une école à la façon de l'Académie de Kiev.

L'imprimerie moldave, que Miron Barnowski Movilă avait déjà pensé à fonder, fut réalisée par Basile avec des matériaux russes et, grâce à l'aide de ce Métropolitain de Kiev², l'école devait être organisée en même temps.

Le prince moldave intervint à plusieurs reprises auprès de ce prélat dont l'activité dans ce domaine lui servait d'exemple. Les cellules de l'église des Trois Hiérarques, terminées dès 1639, attendaient des professeurs qui ne pouvaient venir que de Kiev: le directeur devait être en même temps supérieur du monastère, et l'établissement était appelé à jouer un rôle tout différent de celui des couvents de Neamț, de Bisericani et autres, dont les écoles donnaient une instruction plus modeste.

Un groupe de professeurs russes, connaissant le grec et aussi le latin, arriva, sous la direction de Sophronius Potchatski, ancien recteur au Collège de Kiev. M. P. P. Panaitescu a décrit l'activité de ce moine qui, vers 1622, avant d'entrer dans les ordres, avait écrit en russe des vers à la mode occidentale, cherchant des ancêtres latins comme Mucius Scaevola à Moguila, qui prétendait vivre „dans le culte de Minerve, reine des sciences“; ce maître de rhétorique et de mythologie enseignait en latin et en polonais, jamais en russe ou en slavon.

¹ T. Burada, *Ist. teatrului în Moldova*, I, Jassy, 1915. Cf. *Rev. ist.*, I, pp. 131-2, d'après Bandini, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XVI, p. 319.

² Voy. P. P. Panaitescu, ouvr. cité, pp. 49-51. Un imprimeur roumain, Georges, à Lwów; *ibid.*, pp. 51-2.

Un autre professeur des Trois Hiérarques fut Ignace Iavlovitch, élève de Potchatski: il avait été à Zamosc, à l'école de haute érudition classique fondée par l'Hetman de Pologne Jean Zamoyski, lui-même élevé à l'école de Padoue et brillant représentant de la Renaissance. En 1645 l'école fonctionnait encore, puisque les invités de Basile au mariage de sa fille Marie rencontrèrent à Jassy les professeurs de Kiev¹.

En 1646, le moine grec Benoît de Vatopédi, au Mont Athos, ancien professeur à Kiev et ensuite, sur la recommandation de Basile, à Moscou, où il fonda une imprimerie, fonctionnait au Collège moldave et procurait au Tzar des manuscrits grecs de Moldavie. En 1650 ces moines professeurs remplissaient parfois des charges politiques et entretenaient la correspondance du Voévode avec Kiev².

Citons aussi Eustrate le Logothète, qui travailla au code, plutôt théorique, de Basile. N'est-ce pas à lui que nous devons la belle traduction complète d'Hérodote en roumain, traduction *qui coïncide avec l'époque où fonctionna le Collège*? Nous ne savons rien sur son origine, sur son savoir, mais certains indices nous font penser qu'on lui doit, du moins en partie, cette oeuvre de haute culture³.

C'est dans cette école que Nicolas Milescu fit ses études de grec et de latin, si bien qu'il réussit à donner une version de la Bible, sinon la traduction d'Hérodote, et que, à Moscou, tout en cultivant des relations avec l'Occident, il fut le meilleur helléniste de l'époque⁴.

Ajoutons qu'il avait continué et terminé ses études à l'Académie patriarcale de Constantinople, fondée par les

¹ P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 76.

² *Ibid.*, p. 77.

³ Iorga, *Ist. lit. rom.*, I.

⁴ P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 65 et suiv; C. C. Giurescu, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine“, 1927.

Grecs à une époque où ils avaient des savants de la taille de l'interprète impérial Panaiote Nikoussios¹.

C'est tout ce que nous savons sur l'école du prince Basile, fermée avant la fin de son règne, par suite des mauvais sentiments des Grecs, qui jalouaient le Voévode, par suite, probablement, aussi de quelque conflit avec l'Église du pays, dirigée à ce moment-là par le Métropolitte Barlaam, fervent partisan du courant national roumain. Le document où le prince Georges Étienne, successeur de Basile, parle en si beaux termes des professeurs russes constitue, croyons-nous, un faux du XIX-e siècle, dû à l'écrivain Georges Asachi, qui espérait réussir à garder par ce moyen pour l'école roumaine les revenus du monastère, versés jusque là aux Grecs².

L'école de St. Sabbas à Jassy a certainement une origine différente. C'est un établissement fondé auprès de cette maison de moines du Patriarcat de Jérusalem, qui sera brillamment représenté, avec tant de prestige, par le Patriarche Dosithée. A l'époque plus florissante de l'école des Trois Hiérarques, dans les cellules de l'église fondée par Pierre-le-Boiteux enseignait Nicolas Kérameus, auquel succéda Théodore de Trébizonde, philosophe et écrivain, mort en 1665, dont le rôle dans la culture grecque devrait être étudié de plus près³.

¹ Des parents d'Étienne Milescu à Jassy en 1691. Le Ban Barbu Milescu, nov. 1692, Ghibănescu, *Surete și Izvoade*, VI, p. 126, No. 12.

C'est probablement ce „Nicolas de Vasluiu, notre ami“, qui vendit un Tzigane en Valachie et se trouvait en correspondance avec l'Hetman Gabriel, frère de Basile Lupu; Hasdeu, *Archiva istorică*, I, pp. 135-6, No. 196. Pour l'école patriarcale de Constantinople, Litzica, *Catalogul manuscrisurilor grecești ale Academiei Române*, pp. 354-5, No. 642 (1709).

² P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 66 et note 1, p. 74 et suiv.

³ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 37, où il est parlé de la visite, faite en 1664, du Patriarche Nectarius.

Nous avons déjà dit qu'il y avait des maîtres d'école dans les villes de province, comme à Focșani, à la fin de ce même siècle¹. Enfin, dans cette Moldavie, Anthimie, fille de Grégoire Ureche, le chroniqueur, signant un document, ajoutait que la signature était de sa propre main, „étant très instruite dans les livres”².

La Valachie de Mathieu Basurab, rivalisant avec la Moldavie de Basile Lupu, avait fait appel aux maîtres de l'imprimerie russe de Kiev et de Lwów³. Il faut placer à la même époque le premier contact connu d'une jeune Roumain de Valachie, épris d'études, avec ce monde russe où la haute culture datait d'assez peu. Avant 1627, lorsqu'il prit rang parmi les boïars, Udriște (André) Năsturel, de Fierești (Ilfov), qui par pédantisme signait Uriel, selon la Bible, et Oreste, selon la tradition hellénique, ce frère d'Hélène, femme de Mathieu, fit des études latines et eut probablement comme maître aussi Cyrille Loukaris, le prélat grec, amateur d'innovations, qui ne négligea jamais ses relations avec l'Occident catholique. Aussi Udriște, qui discutait les différences de dogme avec le moine croate Raphaël Levakovic, suivit-il avec attention, et toute sa vie durant, le monde occidental, que les Roumains considéraient généralement avec une certaine défiance orthodoxe⁴. Le jeune boïar avait fait probablement un voyage à l'étranger, à l'exemple d'un certain Théodore qui, vers 1636, plaçait fièrement sous sa signature le titre de „spoudée”⁵.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, VII, p. 321, no. 19.

² Hélène Eftimiu, dans la *Revista Arhivelor*, II, p. 371. Pour le modeste enseignement des villages, voy. Ghibănescu, *Surete și Isoade, Dorohoiu și Șendriceni*, p. 24.

³ P. P. Panaitescu, loc. cit., p. 19 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 37, note 1; notre étude sur le rôle littéraire d'Hélène, dans les *Mém. de l'Académie Roumaine*, 3-e série, XIII, 2.

⁵ *Buletinul Comisiei Istorice a României*, V, p. 190, no. 21.

De tout cela, le traducteur de l'„Imitation de Jésus-Christ“ de latin en slavon — il est, à cette occasion, le premier à parler de l'origine latine de notre langue ¹ — garda quelques traits inattendus, caractéristiques de son activité culturelle.

Nous avons signalé ailleurs les curieuses lettres, de trait latin, des inscriptions sur les tombes de la princesse Hélène, de son fils Mathieu, à l'église de Târgoviște, et même sur la tombe de Mathieu, à Arnota. On a cru y voir la trace d'une influence venue de Transylvanie ou d'Italie, mais aujourd'hui nous pouvons affirmer que nous nous trouvons en présence d'un élément dû aux Russes d'Occident, maîtres et conseillers de l'ambitieux „spoudée“. Tel document valaque de la même époque, dont la calligraphie et le style présentent les mêmes innovations, porte le sceau de Kiev ².

Enfin, M. Sylvius Dragomir, étudiant le privilège accordé plus tard à la Métropole de Transylvanie, a prouvé qu'il s'agit là encore de l'influence russe due à Năsturel ³.

Nous la retrouvons enfin dans le titre de „knéaz et prince“ donné à Mathieu sur l'icône du couvent athonique de Chilandarion, ordonnée par Longin Korénitch pour le Métropolitain Théophane d'Inău (Jenö), dans le Banat: cette affirmation est corroborée par la mention, sur la même icône, d'Udriște comme second logothète près de Șerban, second Vestiaire ⁴.

D'ailleurs, vers 1652, Udriște avait fait venir de Moscou, pour l'aider dans son activité culturelle, les moines Barthélemy et Dosithee, par l'intermédiaire de ce Théodore,

¹ P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 46.

² En fac-similé dans mon Mémoire à l'Académie Roumaine sur les terres de la famille Beldy en Roumanie; *Mém. de l'Académie Roumaine*, 1925, p. 385.

³ *Revue historique du Sud-Est Européen*, 1927, p. 30 et suiv.

⁴ Lioubomir Stoïanovitch, dans le *Sbornik* serbe de 1923.

„l'étudiant d'Udriște“¹, qui était „le maître de ses enfants“². Parmi ces derniers, Radu allait devenir un „artiste des lettres“ sans faire toute fois preuve de l'esprit largement innovateur de son père.

Il est probable que Udriște ne fonda pas lui-même une école. Nous connaissons celle de Cîmpulung, qui ne fonctionnait plus dans les cellules, à arcades gothiques et à fresques du XIV-e siècle, du monastère voévodal où reposait son fondateur, le prince Nicolas Alexandre, mais dans la maison achetée par son fils Radu à Stroé Golescu le Vornic; Radu était l'ami de Georges Brancovitch, „Brâncoveanu“, le chroniqueur serbe qui prétendait au trône de la Serbie ressuscitée³. Le prince Antoine dotait cette école le 28 mars 1670. „J'écoutai donc la voix de mon coeur et ouvris une école dans la ville de Câmpulung, où les riches comme les pauvres puissent envoyer leurs fils apprendre la sage parole des livres saints“. Cette école, entretenue par les fonds des douanes de Rucăr et de Dragoslave, fut mise sous la direction du Métropolitte Théodose⁴.

Les notes d'Arsène Soucharev, Russe de Moscou, parlent de deux professeurs: l'un Ruthène, Grégoire, qui vivait près du Métropolitte, épris des lettres, Étienne; l'autre, Grec, s'appelait Malachie⁵; ils prenaient part aux discussions théologiques d'un certain Blaise et de Mélétius le

¹ P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 40.

² *Ibid.*, p. 37.

³ Dan J. Simionescu, *Viața literară și culturală a mănăstirii Câmpulung în trecut*, Câmpulung-Muscel, 1926, pp. 34-5 (d'après la préface du général P. Vasiliu Năsturel à l'édition de *Barlaam et Joasaph* traduit par Udriște.

⁴ J. Bejan, *Documente Câmpulungene*; C. Rădulescu-Codin et P. I. Răuțescu, *Dragoslavele*, Câmpulung, 1923, pp. 10-13; Rădulescu-Codin, *Câmpulungul Muscelului*, 1925, p. 143. Sont cités les professeurs, à partir de Démètre (1689) et de Radu Lăngescu. Voy. aussi *Anuarul Institutului de istoria Romînilor* de Cluj, 1927, p. 745.

⁵ P. P. Panaitescu, ouvr. cité, pp. 38-40.

Syrigue et de Païsius Ligaridis, deux Grecs fortement influencés par l'Occident; une bibliothèque existait, mise à la disposition de ces théologiens, et ils recevaient des livres de partout, de Russie, d'Athos et d'Occident¹.

Dans la principauté de Valachie on se trouvait donc en relations étroites avec des Grecs comme Mélétius et Ligaridis; ce dernier joua un rôle important à Moscou dans la lutte contre le courant occidental venu de Pologne et de l'inlassable „Propagande“ de Jésuites comme Possevino. Mais, à un moment donné, une autre influence parut, exercée par d'autres Grecs, de façon italienne, qui propageaient l'union des Églises, dans le monde moscovite aussi.

Venise demeura jusqu'à la fin de son existence politique aussi une Puissance orientale. Et cela non seulement par Constantinople, où son agent se faisait toujours écouter, mais par la possession des Îles Ioniennes et de Crète, qu'elle ne perdit que dans la seconde moitié du XVII-e siècle, alors que Chypre, autre point de contact des deux civilisations, avait été conquise par les Turcs dès le XVI-e. Parmi ses citoyens et sujets il y avait de nombreux Grecs pour qui l'italien était une seconde langue; lorsqu'ils écrivaient la leur, ils observaient des normes différentes de celles qui étaient dans la tradition de l'Orient (comme „Érotocrite“, en rapport avec l'épopée italienne de l'époque d'Arioste et du Tasse, et toute une littérature dramatique). A Venise même, l'église de St. Georges des Grecs, à laquelle Pierre-le-Boiteux et Mathieu Basarab envoyèrent leurs présents et auprès de laquelle vivait tel Grec employé par le prince valaque Brâncoveanu, fut toujours l'endroit où les deux civilisations se rencontrèrent. Ici encore l'orthodoxie pouvait rester intacte à côté de la Renaissance triomphante. Nous trouvons près de cette église le tombeau de Zotos Tzigaras, le gendre de Pierre-le-Boiteux et celui d'Apostolo, son frère, alors que la famille de ce prince exilé avait choisi comme dernière demeure

¹ *Ibid.*, p. 40.

le couvent catholique de Murano, où avait vécu Mărioara Adorno Vallarga, cette soeur de la princesse Catherine de Valachie. C'est là encore que la fortune du prince Pierre, passée aux mains de ses gendres, servit à fonder le Collège Flangini, au quel l'un d'eux donna ce nom et qui existe encore aujourd'hui¹.

Des Grecs de Turquie prirent l'habitude de venir faire en Italie des études médicales; en même temps on leur donnait les connaissances générales qui faisaient de tout médecin un respectable „iatro-philosophe“. Alexandre Maurocordato, le futur *a secretis* de l'Empire turc, alla à Padoue, où l'enseignement de la médecine avait, ainsi, une base humaniste. A l'époque où Nicolas Papadopoulo Comnène faisait tout ce qu'il pouvait pour rapprocher les deux civilisations, Jean Comnène était un autre „iatro-philosophe“ dont Brâncoveanu fit un Métropolitain à Silistrie, „Dristra“. Helladius note tous ces faits dans un opuscule riche en révélations de ce genre, et Léon Allatius écrivit un livre bien connu pour le rétablissement de l'unité dans l'Église.

Le Saint Siècle avait depuis longtemps fondé à Rome un Collège destiné aux Grecs qu'on espérait convertir, tel ce Camilli qui fut mêlé à la vie des Roumains gréco-catholiques des régions occidentales de la Transylvanie.

Il ne faut pas oublier non plus les commerçants roumains des Balkans, ces „Macédoniens“ vendeurs de tapis et autres articles indigènes, fournisseurs parfois des armées turques, qui allaient souvent à Venise, où ils envoyaient leurs enfants y faire des études et apprendre l'italien. Voici ce que l'un d'eux recommande à celui qui logeait son fils: „prenez, je vous prie, Démètre en affection; qu'il fasse bien ses comptes et qu'il apprenne la langue franque; s'il se met en faute, corrigez-le“².

¹ Voy. notre étude *Foaia de zestre a unei domnițe moldovence din 1587*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1926.

² Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVII, pp. 315-316.

Il y avait parmi eux des hommes qui avaient leur domicile stable à Venise, comme Pano Pépano, comme Caraïani, qui envoyait de Venise des livres à Nicolas Maurocordato¹; Constantin Cantacuzène le Stolnic traduira lui-même du grec, vers 1677, le testament de Dona Pépano, son ami, qui fit bâtir le monastère Mărcurești sur la Mostiște².

Le prince Brâncoveanu enverra des boursiers grecs à Venise: le médecin philosophe Georges Chrysogone Hypoménas, de Trébizonde, neveu du professeur à l'Académie de Bucarest, Antoine Stratégos et Palladius Damien; Hypoménas n'est autre que Georges de Trébizonde, lui aussi un „iatro-philosophe“, qui suivait à Padoue les cours du professeur Antoine Valisnieri³. A Padoue également alla faire ses études Jean Chrysoskoulos, plus tard docteur de Sienne, qui fut novice chez les Jésuites de Rome, revint ensuite comme laïc à Venise et mourut tué par les Turcs⁴.

Il n'est donc pas étonnant que le savant Constantin Cantacuzène, père du Stolnic, et sa femme, la princesse Hélène, la riche, intelligente et énergique fille du prince Radu Șerban, aient envoyé deux de leurs fils faire des études en Occident.

La même éducation occidentale donna à Michel Cantacuzène, le futur Spathar de Valachie, un remarquable goût pour l'art, sans pourtant faire de lui un auteur d'oeuvres littéraires ou d'initiatives culturelles (vers 1687, un moine catholique cite, avec son frère Constantin, un autre frère,

¹ Hurmuzaki, XIV¹, p. 888.

² *Operele lui Constantin Cantacuzino*, éd. Iorga, Bucarest, 1901, p. 13 et suiv.; cf. Iorga, *Studii și doc.*, XII, p. 78, no. 140.

³ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, pp. 47-48, 54. Tel Briccianino de Padoue est en correspondance avec le Patriarche de Jérusalem Dosithee; *ibid.*, p. 51. Cf. *Mém. Ac. Rom.*, loc. cit.

⁴ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 59. Un Dumitrașcu Chrysoscoléo, Hurmuzaki, XVI, p. 1802, no. DCCXC.

„philosophe“, gréco-catholique, Mathieu ¹). Nous lisons dans la „*Généalogie des Cantacuzènes*“, écrite au XVIII-e siècle, par un membre érudit de la famille: „Dans sa jeunesse il est allé partout en Europe; la géographie et l'architecture le retenaient“ ². Quant à Constantin le Stolnic, guide avisé de Brâncoveanu, son neveu, dans l'oeuvre culturelle que ce dernier réalisa, la même „*Généalogie*“ nous renseigne avec orgueil: „Ledit Constantin Cantacuzène a beaucoup aimé les livres dès son enfance; en grec il était grand philosophe. Jeune homme, il voyagea en Europe et fit ses études à Rome“ — ce qui n'est pas vrai —; „il y apprit le latin et l'italien, qu'il connaissait à la perfection. Pour les achever, il passa quelque années à Vienne, à Venise, à Varsovie et dans d'autres pays d'Europe“ ³. Qu'il fit un séjour à Vienne, rien de plus naturel, si nous pensons avec quelle satisfaction il nous dit que sa mère y avait fait son éducation ⁴.

Nous devons à un heureux hasard d'avoir un précieux document sur ses études: son propre carnet d'étudiant. On peut ainsi suivre notre „spoudée“ sur les routes de l'Europe.

„En 1665, le 12 du mois de mars, un jeudi, j'ai quitté avec l'aide de Dieu Bucarest et suis allé à Andrinople, portant en même temps le montant du tribut. Je suis resté là jusqu'au 15 juillet; puis à Constantinople, c'est-à-dire à Tzarigrade“ ⁵. Il se tenait auprès de l'agent de la principauté dans cette ville, Lascarachi Rosetti le Păharnic. Les premières études il les fit „avec l'aide de l'Al-

¹ A. D. Xénopol, dans l'*Arch. Societății științifice și literare din Iași*, V, p. 548.

² Éd. Iorga, p. 342.

³ *Ibid.*, p. 272.

⁴ *Operele*, p. 55.

⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁶ *Ibid.*, p. 12.

titonans“ — influence du classicisme latin — „auprès de son maître et conseiller kyr Denis“, dans l’hôtellerie des moines de Jérusalem, suivant en cela, sans doute, des indications du Patriarche Dosithée de Jérusalem, très respecté à Bucarest, qui introduisit en Roumanie les études classiques. „Je me suis mis très sérieusement à l’étude“, écrit-il, „le 3 août, jeudi, 1665“¹. La mort de son maître mit terme à ce travail assidu. En effet, dans le journal de l’étudiant, qui note les dates d’arrivée et de départ des courriers princiers, nous trouvons: „Denis, mon maître, a quitté Andrinople“ — donc ils y étaient revenus tous les deux—,“ le 25 avril, mercredi, pour aller à Constantinople, et il y est mort le 19 mai, samedi, 1666“². Il devait donc reprendre ses études en octobre 1666³ et le professeur fut cette fois, jusqu’en janvier 1667, Gerasime, un moine de Crète, qui connaissait donc l’italien et dont l’esprit était tourné du côté de Venise³.

Le 10 janvier 1667 notre Constantin quitte le professeur crétois et, le 18, „avec l’aide du philanthrope Dieu le Père, la médiation du théanthrope Dieu le Fils et la sollicitude du Saint Esprit“, le jeune Roumain, accompagné par le Père Barthélemy le petit“ et un „chantre“ italien d’Athènes Louis et par son frère Michel, partait en caïque pour l’île de Chalki, où l’attendait le vaisseau français *Madonna del Rosario* ou *Corona Aurea*, pour le conduire à Venise. Là il devait continuer ses études, dans un milieu et un esprit tout différents.

Par les „avant-postes de la Mer Blanche“ (Méditerranée), par Milo, le navire avança, non sans craindre les pirates, jusqu’à la rencontre du marquis Villa, qui, de Crète, allait à Zante, et de deux petites embarcations de

¹ *Ibid.*, p. 12.

² Un prêtre luthérien, racheté par les Roumains aux Turcs, pour en faire un professeur, fait l’éloge du jeune boïar Constantin (*Rev. Ist.*, IX, p. 198).

³ *Opere*, loc. cit.

Malte. Par les Îles Ioniennes et par Raguse il arriva, le 19 février, à Venise, où le jeune homme est reçu par l'hiéromnème Gondouli, qui le conduit chez Pano Pépano.

Le séjour dans l'illustre ville, dont il note brièvement les monuments dans son carnet, ne fut pas long. Avec Pano, avec l'avocat Raoul Santonino et le frère de ce dernier, Constantin Cantacuzène part le 18 avril et va au château des Mira, famille vénitienne. Pano et le frère de l'avocat le mènent ensuite à Padoue et le placent „chez Jean Philippe Cornelius“, avec un camarade grec, Nicolas Boubouli, bien apparenté à Venise¹. Boubouli vint plus tard s'établir dans les pays roumains et y écrivit des vers². Constantin habita chez un chanoine de Saint Antoine, Alvisio Florio, „logé et nourri pour quinze ducats par mois“. Dans la même maison il trouve un „académicien“, Antonio dall'Acqua, panégyriste d'Angelo Giustiniano et auteur du livre *Etica insana*³; celui-ci lui donna des leçons „à heures fixes“. En outre il suivait le cours du Grec Kaloudis⁴, qui n'est autre que le moine Arsène Kaloudis, esprit remarquable, professeur à l'école „cottounienne“ de Padoue, qui, en 1661, dédiait au si peu lettré prince de Moldavie Eustrate Dabija un „Proskynétaire“ d'Athos, imprimé à Venise⁵.

Grâce à mon vieil ami le professeur Vittorio Lazzarini de Padoue, j'ai pu démêler ce que fut cet enseignement. Le Collège cottounien, fondé par Jean Cottunio, commença son activité en 1657, dans la maison de la Strada del

¹ Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVII, p. 306, d'après la *Revista pentru istorie, archeologie și filologie*, II, p. 14.

² Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 57.

³ *Il vivere pacifico, panegirico, nella partenza di Angelo Giustiniano, Capitano*, Padoue 1657; *L'etica insana*, 1671 (éd. Pasquati). Communication de M. Vittorio Lazzarini.

⁴ *Operele*, p. 9.

⁵ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 57.

Santo, avec huit boursiers grecs, dont les subsides étaient fixés avec une grande précision ¹.

Le programme comprenait l'étude du grec et du latin, la grammaire, la poésie et la rhétorique. On pouvait aussi se préparer pour les études universitaires, mais tel n'était pas le but du jeune rejeton de famille impériale. Le recteur Arsenio Caludi venait d'être nommé en octobre 1660 ².

Le jeune Roumain passa ensuite „pour la logique“ chez „l'illustre et très savant Albano Albanese“, noble de Padoue, nommé „professeur de logique“, *in tertio loco*, en 1660 (ce dernier avança en 1667 et se trouva à la première place en 1681 ³). L'élève roumain demandait à Dieu la grâce de pouvoir achever sa „philosophie“ avec ce professeur. En novembre il passe à la „physique“.

A la fin de mars, le „spoudée“, devenu un vrai étudiant, quitte la maison du chanoine et va habiter chez „dame Virginia Romana“, ou il trouve un camarade saxon de Transylvanie, „le sieur Martin Hermann“, dont il serait intéressant de suivre la carrière; c'est ce dernier qui tient les comptes, étant sans doute le plus âgé ⁴. Il commence, avec „Bonvici“, c'est-à-dire Valeriano Bonvicino, de Vérone, nommé professeur en second de „philosophie extraordinaire“ (mort en 1668) ⁵, ses études de

¹ Inédit, dans la Bibl. de l'Université (*Archivio Antico Univ., busta 606*), signalé par M. Lazzarini.

² Giomo, *L'archivio antico della Università di Padova*, dans le „Nuovo Archivio Veneto“, VI.

³ In praelectionibus disertissimus atque adeo in Aristotelis libros versatus ut, textus omnes philosophi et memoria tenere et ex tempore redere solitus, miraculo auditoribus suis foret; Papadopoli, *Historia gymnasii patavini*, I, Venise, 1726, p. 187; cit. de M. Lazzarini.

⁴ Il se sépare à ce moment-là de son fidèle serviteur, le Grec Eustathe.

⁵ Facciolati, *Fasti gymnasii patavini*, Padoue, 1757, p. 290, cité par M. Lazzarini.

mathématiques, „notamment de la géométrie, c'est-à-dire les éléments d'Euclide, et une autre branche de la sphère qu'on appelle armillaris“.

En mai il achève „les huit livres de la physique“ pour revenir, au mois d'août, chez son professeur Albano Albanese, pour des leçons sur „l'âme“.

En dehors des livres d'études proprement dits, la bibliothèque de l'étudiant comprend Homère et Virgile, Térence et Horace, Tite-Live et Quint-Curce, Valère-Maxime et Martial, Epictète, Synésios, Lucien, Aristote, les Institutes de Justinien, des récits historiques comme Natalis Comes ou bien l'Histoire des doges, — livres d'école de l'époque ¹.

Les études achevées ², Cantacuzène, qui avait fait paraître à l'imprimerie du Séminaire une carte, en caractères grecs, de la Valachie (traduite par Del Chiaro dans les *Rivoluzioni della Valachia*) ³, introuvable pendant longtemps et récemment découverte au British Museum ⁴, quitte Venise en juillet, arrive à Vienne en août, désireux de reprendre ses études et trouver un nouveau terrain d'investigations intellectuelles.

Malheureusement la suite du carnet manque et nous ne sommes plus renseignés à partir de cette date ⁵.

De tout ce qu'il avait appris, Constantin Cantacuzène, „homme érudit, expérimenté, ayant fréquenté au prix de grandes fatigues les pays étrangers“, de l'avis même de Démètre Cantemir ⁶, recueillit une riche documentation qui

¹ *Opere*, pp. 2-4.

² Un autre livre italien de sa bibliothèque, dans le journal *Adevărul literar și artistic*, 1925, 5 avril.

³ Voy. la 2-e édition de ces *Rivoluzioni della Valacchia*, Vălenii-de-Munte, 1914.

⁴ *Ibid.*, pp. 8-9.

⁵ Un étudiant demeuré catholique, de Cotnari, Bărcuță, se trouvait alors à Rome; *Diplomatarium italicum*, I, 1925, Rome 1926, p. 27 et suiv.; plus tard un certain Gross, un Wolf, p. 74 et suiv.

⁶ Dans son „Histoire hiéroglyphique“, pp. 96-97.

lui servit à écrire une Histoire de tous les Roumains, supérieure à toutes les autres quant à la forme et à l'esprit.

Elle devait aller „jusqu'aux princes fondateurs“. Un manuscrit du couvent de Hurezi, envoyé vers 1830 par l'archimandrite Dosithée au Palais métropolitain de Bucarest, pour servir au moine historien Naoum Râmnicéanu ou au professeur Florian Aaron, a été malheureusement perdu ¹.

Mais l'ancien élève des écoles de Venise et de Padoue voulut donner à son pays aussi une haute école.

Non plus une école de couvent, comme celle que son frère Michel avait fondée auprès du monastère et hôpital de Colțea, avec des professeurs payés ², et à laquelle le Vornic Șerban, fils d'un frère aîné de Michel, annexa une chapelle spécialement „destinée aux élèves“ ³. Non plus l'ancienne école slavonne de St Georges ⁴, qui était maintenant roumaine aussi. Il voulut une „Académie“, semblable à celle qu'il avait fréquentée pour réaliser son projet. Et, comme, en 1678, son frère Șerban était devenu prince de Valachie, il put atteindre son but.

L'acte de fondation de l'école a été perdu. L'enseignement était donné en grec ancien ; on était, en effet, à l'époque où, dans tout ce qui concerne l'oeuvre culturelle, le Patriarche de Jérusalem avait en Valachie le premier mot. On pouvait ainsi trouver plus facilement des professeurs. Les matières d'enseignement étaient celles que l'érudit boïar avait jadis étudiées.

On confia la direction à un homme de haute préparation, non pas un Italo-Grec, mais un vrai Grec d'Asie,

¹ *Revista Arhivelor*, I, art. de M. Nicolaiasa. Cf. *Rev. Ist.*, X, pp. 143-144.

² *Gen. Cant.*, pp. 342-343.

³ *Ibid.*, p. 342.

⁴ Nedioglu, ouvr. cité, p. 10.

Sébastos Kymenitès ¹, de Trébizonde, ville pauvre maintenant et isolée, qui avait vu jadis fleurir un empire, et où le monastère de Souméla, fondé par Alexis Comnène, enrichi de fréquents dons de la part des princes roumains, était une véritable pépinière d'esprits cultivés ². L'acte a dû être contemporain de celui d'Alexandre Maurocordato pour la grande école de lettres classiques de Constantinople ³.

L'école de Constantin Cantacuzène et de son frère le prince Şerban était ouverte seulement aux jeunes gens de la noblesse.

On y trouve donc Georges, le fils du prince et de la fille de Gheţea, ancien commerçant bulgare, devenu boïar en Valachie, puis un autre élève de distinction, Mathieu Creţulescu ⁴, oncle de celui qui épousa Élisabeth, la fille du prince Brâncoveanu : nous trouvons sa signature, sous des vers grecs, dans le carnet d'étudiant de Constantin ⁵, et nous avons son testament, écrit à Baloteşti, en janvier 1719 ⁶.

Dans cet acte, il aime mêler des mots grecs à son vocabulaire, et il le fait surtout en parlant de Nicolas Maurocordato, son prince, auquel il demande „la bénédiction et le haut pardon pour tout ce qui, dans l'exercice de ses fonctions, aurait pu mécontenter Sa Majesté“ ; d'autre part, à l'époque où les néologismes latins se montrent dans les écrits des chroniqueurs Radu Popescu et Radu Greceanu ⁷, il appelle le prince „Sa Clémence“ et

¹ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 40.

² Hurmuzaki, XIV², p. 1138 (donation de 1757), p. 1175, No. MCLVII (une autre de 1764), p. 1182, No. MCLXXI (une troisième de 1766).

³ Hurmuzaki, XIV¹, p. 415 et suiv., No. CCCXLII.

⁴ Voy. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. XXV.

⁵ *Opere*, p. 11.

⁶ Iorga, *Documentele Cantacuzinilor*, p. 198 et suiv., No. LXXXVII.

⁷ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II.

les petits cadeaux qu'il fait : „galanteries“, ce qui témoigne d'une certaine habitude du latin et du français. Mais ce testament nous révèle encore une chose. C'est que, si Mathieu Crețulescu, qui connaît l'italien, n'est pas allé à Venise, comme, jadis, le fils de Pascal le Vornic de Târgoviște, il a fait, en revanche, comme Constantin, un séjour à Vienne, où il est allé, à l'âge mûr, accompagné d'un Suédois, Jean ¹, emportant avec lui, au retour, la chaîne d'or et le portrait du „César“ ², que l'Empereur lui avait donné ³. Nous lisons en effet : „Je prie Sa Majesté d'accepter de moi, indigne, un Atlas, que j'ai acheté à Vienne pour 48 florins allemands“ ⁴. Et, dans ce qu'il lègue à ses fils Iordăchiță et Măteias, „petit Georges et petit Mathieu“, il y a „des livres d'école, tous inscrits dans le registre, avec leur titre, au nombre de cent vingt-quatre, livres de philosophie, de grammaire, de politique, d'église, d'histoire, latins et italiens“ ⁵, que j'ai achetés à Vienne, pour ces deux enfants“. Et il ajoute que c'était „pour apprendre le grec et surtout le latin et l'italien“ ⁶.

Nous avons donc la preuve de l'existence d'un courant occidental autour de Constantin Cantacuzène et après lui, courant qui fut ensuite étouffé, pour quelque temps seulement, par le courant grec phanariote. Mathieu Crețulescu demande qu'on envoie ses enfants à l'étranger pour apprendre ces deux langues occidentales, dont l'une est celle des ancêtres, l'autre celle de frères, toutes les

¹ Voy. *Mém. Ac. Rom.*, XXXVI, pp. 496-497 : „Il est allé à Venise“. Plus tard on le trouve comme moine Athanase à Stavronikita, du Mont Athos.

² Iorga, *Documentele Cantacuzinilor*, p. 209.

³ P. 210.

⁴ P. 200.

⁵ Voy. dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 561, sur les livres „héliéniques, latins, français, turcs“ de la bibliothèque du couvent de Văcărești. La liste dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVI, p. 85 et suiv.

⁶ P. 206.

deux apportant un souffle de vie à notre peuple si éloigné de ses origines. „Je prie Zoé ou telle de mes filles qui survivrait d'accomplir cette bonne action que je souhaite de toute mon âme et de donner de l'instruction à mes petits garçons; de les envoyer, si possible, à l'étranger pour qu'il s'instruisent encore mieux. C'est la prière que je fais au nom vénéré de Jésus-Christ. Et qu'on les instruisse surtout en latin et en italien.

„Si vous voudrez bien m'écouter, mes très chers fils“, dit-il avec tout l'élan d'un fin et fervent lettré, „vous vous appliquerez à l'étude, vous apprendrez ces trois langues et vous mettrez tout votre savoir à garder la pureté de votre âme, puisque la sagesse commence par la crainte du Seigneur; la grâce divine protégera alors votre maison, et votre nom sera respecté et glorifié par les grands de ce monde. Mais, qui que vous serviez, surtout, je vous prie au nom de Notre Seigneur Jésus, pour être dignes de mes prières et bénédictions, servez en toute justice et vérité, car c'est ainsi que vous vaincrez et soumettrez plus sûrement vos ennemis¹“.

A Padoue nous trouvons, dès le commencement du siècle, Răducanu, fils de Constantin Cantacuzène le Stolnic, et plus tard Chrysanthé Notaras, le jeune archimandrite de Jérusalem; ils étaient logés chez le célèbre érudit Papadopoulo-Comnène; avant son départ pour Paris, Răducanu rend visite au cardinal Albani².

Voici en quels termes parle Papadopoulo lui-même de son élève dans une lettre datée de Padoue, le 25 mars 1701: „Le très-noble sieur Răducanu, fleur de la noblesse, somme de toutes les vertus qui sont en Europe, m'écrit en italien; et de nombreux Italiens qui ont lu la

¹ Pp. 206-67.

² Voy. *Ephemeris daco-romana*, III, 1925, art. de M-elle V. Vasiliu. Le Père Nicolas de Sinope recommandait les études en Angleterre (*ibid.*).

lettre ont admiré de la trouver écrite en si bon italien ; je l'enverrai à Rome pour la stupéfaction des présomptueux incapables d'apprendre en dix ans la langue comme il l'a apprise en un an¹.

Nous connaissons aussi, par des lettres grecques de Nicolas Papadopoulo Comnène², le voyage de 1709 à Paris, „chez les Celtes“, de Răducanu ; il y alla avec Chrysanthe Notaras, qui avait également fait ses études à Padoue. On y parle aussi de l'éducation que Nicolas Rosetti reçut en Occident, ce Rosetti qui écrira une chronique du pays sous le même prince Nicolas Maurocordato et qui, comte d'Empire, établi en Transylvanie, devait vivre presque complètement étranger à son pays³.

Ce catholique et protecteur des catholiques employait de nombreux néologismes et même des locutions latines. Vers 1740, à une époque très difficile pour lui, il demandait pourtant, de Braşov-Kronstadt, où il allait mourir, de ne pas être traité comme complètement étranger à ce pays de sa naissance⁴.

En 1777 Andronic Andronaki, neveu du boïar Élie Ştirbei, voulait envoyer son fils Mathieu à Rome, au Collège de St. Anastase des Grecs ou bien au Collège Urbain⁵.

Les relations avec l'Occident étaient, dans le domaine de l'enseignement, si fréquentes, que nous voyons Michel du couvent des Ibères au Mont Athos, apprenti

¹ Revue *Biserica ortodoxă*, XV, p. 676. Voy. Hurmuzaki, XIV², pp. 327-328, no. CCCXC. Les regrets de Nicolas Maurocordato pour le départ de Chrysanthe, *ibid.*, pp. 344-345, no. CCXCIX.

² *Ibid.*, pp. 409-410, no. CCCCXXXII.

³ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II.

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, II, pp 56-57, no. 255. Une donation du prince au Saint Sépulcre, en souvenir de sa fille Stanca, Hurmuzaki, XIV², p. 844 et suiv., no. DCCCXXVII ; *ibid.*, p. 868 et suiv. Voy. aussi *ibid.*, p. 868 et suiv., no. DCCXLVI ; p. 973 et suiv., no. DCCCCXLV ; pp. 1010-1011, no. DCCCCLXXII. Sa maison à Constantinople, *ibid.*, p. 1176, no. MCIX.

⁵ Voy. *Diplomatarium italicum*, I, p. 83 note 8.

imprimeur du célèbre Métropolitite de Valachie Anthime, qui alla en 1713 à Pétersbourg, partir à son retour vers les Pays Bas, „mené par le désir d'une plus ample instruction“¹.

Nous trouvons à la Cour du riche prince lettré Brâncoveanu beaucoup de ces gens à instruction variée: le comte Bartolomeo Ferrati, le médecin Giacomo Pylarino, qui sera consul de Venise à Smyrne, le secrétaire Del Chiaro, Jean Abramios, Grec de Venise, prédicateur de a Cour². N'oublions pas non plus le médecin Brecht von Brechtenberg, fils d'un pasteur de Strasbourg, traducteur probable du Catéchisme de Luther, mais aussi de „vers en langue roumaine, imprimés en caractères roumains“, et même éditeur de Thucydide³.

Sous la direction de Sébastos (1702)⁴, „professeur de sciences“ à Bucarest⁴, sous celle du „didascale Damas-cène“, que le prince employait aussi pour ses missions en Transylvanie⁵, les élèves, parmi lesquels le futur Patriarche Chrysanthe Notaras, s'exercent en rhétorique, avec dédication au prince régnant, comme tel morceau, de 1696, signé „Șerban (Greceanu), fils du Vestiaire“, ou comme ceux que nous trouvons à la tête de l'édition grecque de 1699 du Cathéchisme orthodoxe; ils s'asso-

¹ Revue *Biserica ortodoxă*, XV, p. 391.

² Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 54; *Diplomatarium italicum*, I, p. 80, note 9. Ferrati demande l'archevêché de Sofia pour son oncle-Voy. aussi *ibid.*, pp. 144-145, No. XLII. Cf. aussi *Arch. soc. și-lit.*, V, p. 549.

³ D'après la revue *der Ungar*, de 1842, dans Joseph Gellner, *Medicii sași ai sec. XVI și XVII din Brașov și Sibiiu*, Cluj 1925, p. 25 et suiv. Médecins grecs de Brâncoveanu, pp. 92-93. Un médecin français, dans Aricescu, *Condica*, p. 661. Cf. aussi Hurmuzaki, XIV¹, p. 304, No. CCCCLXX et *ibid.*, No. CCCLXVIII.

⁴ Son inscription funéraire, dans le „Bulletin de la Commission des Monuments historiques de Roumanie“, année 1931.

⁵ Voy. Aricescu, *Condica*, p. 352 (an. 1697). C'est le traducteur, le futur évêque de Râmnic.

ciaient avec leurs collègues des écoles de Ianina, que Brâncoveanu subventionnait à la demande de l'influent boïar Georges le Castriote, et arrivaient à composer les éloges des saints dont ils portaient le nom ¹, éloges corrigés et rédigés ensuite par Georges Maïota ², prédicateur de la Cour.

A partir de 1689 les fils du prince Brâncoveanu fréquentent tous cette école, et un d'entre eux, Radu, montre fièrement, en 1704, à Chrysanthe le discours imprimé, le lui envoyant à Paris ³. Leur principal maître traduisit, en 1698, pour Brâncoveanu le traité d'Aristote sur les Vertus et les Vices ⁴, dont il recommandait la lecture à ses élèves.

Ce professeur est un ecclésiastique, préoccupé de la composition des „Éortologes“ pour les fêtes et de la théorie de l'orthodoxie. Mais, quand il délaisse le domaine, de toute la littérature classique—en dehors d'Aristote—seuls les rhéteurs l'intéressent: Isocrate, Synésios, Agapet et Théophylacte. Il écrit aussi des vers ⁵. Tel fut probablement aussi son successeur, Jean Hypoménas, dont le frère, Georges, mêlé lui aussi à la vie scolaire valaque, lui envoyait un livre de Venise, en mars 1712 par un jeune boïar très connu, Jean Chrysoscoléo, parent des Maurocordatos ⁶, étudiant dans le genre des Cantacuzènes: Constantin, Michel et Răducanu.

¹ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 53; Hurmuzaki, XIV ¹, p. 304, No. CCCLXVIII. Un autre éloge, *ibid.*, pp. 560-2, No. DLIX. Encore un, *ibid.*, No. suivant.

² Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 54.

³ Hurmuzaki, XIV ¹, p. 355, No. CCCIV. Un autre discours fut imprimé en 1706; Bianu et Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, p. 469, No. 152.

⁴ Hurmuzaki, XIV ¹, p. 314, No. CCCLXXXVII. Une de ses lettres à Chrysanthe, du 20 mars 1698, *ibid.*, pp. 314-315, No. CCCLXXXIX.

⁵ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 54. Cf. Hurmuzaki, XIV ¹, p. 757, No. DCCXXXIV.

⁶ *Ibid.*, p. 457, No. CCCXXXIII. Un Dumitrachi Chrysoscoléo s'intéresse à un manuscrit de Bryennios; *ibid.*, p. 515, No. DL,

Nous trouvons plus tard à l'école un Marc Porphyropoulos de Chypre, qui, en mai 1713¹, donnait à Chrysanthé des nouvelles de l'établissement. En correspondance avec le prédicateur Abramios², qui s'intéressait lui aussi à l'école, et avec Hierothée Comnène, il déclare „aspirer au progrès et à la glorification de son peuple orthodoxe“³. Il copiait des manuscrits pour Chrysanthé et mettait en ordre la bibliothèque des Cantacuzènes à Mărgineni⁴, aidé par le Grec Nicolas da Porta, traducteur de textes latins pour le prince Étienne Cantacuzène⁵, et, plus tard, haut fonctionnaire autrichien en Olténie. Il s'occupait aussi du nouveau chrysobulle des écoles, en 1714, et apprenait „le vol à l'aigle et au coucou le chant du corbeau“⁶.

Il pense à faire imprimer, selon le désir de Chrysanthé, un livre laissé par le Patriarche Denis. Puis, en 1715, il transmet à son patron les hommages de Da Porta et ceux „de maître Georges et de tous les élèves“⁷. Mais le nouveau professeur, Georges Hypomé纳斯, l'étudiant de Padoue, était déjà arrivé.

Une lettre de Marc Porphyropoulos nous renseigne sur les matières enseignées à Bucarest: „trois sciences grammaticales, outre la grammaire proprement dite; des thèmes de technologie; des sciences philosophiques; on enseigne la physique et, une ou deux fois par semaine, des thèmes sur la grammaire du bienheureux Alexandre“ (Maurocordato). Le prince-régnant prend un soin paternel des maîtres et des élèves. On l'en remercie en „tétrastiques“ à l'occasion des fêtes⁸.

¹ *Ibid.*, pp 526-527, No. DXXVI.

² Le Métropolitain Anthime l'appelle aussi „professeur“ en 1713; *Bis. ortodoxă*, XV, pp. 390, 392, 395.

³ Hurmuzaki, XIV¹, pp. 542-544, nos DXL-DXLI.

⁴ *Ibid.*, pp. 572-3, No. DLXVIII.

⁵ *Ibid.*, pp. 610-611.

⁶ *Ibid.*, pp 597-8, No. DLXXXIII.

⁷ *Ibid.*, pp. 691-692, No. DCLIX.

⁸ *Ibid.*, p. 704, no. DCLXIX. On y parle de „maître Georges“. Cf.

Chrysanthe fera une révision du programme complété par un acte qui nous a été conservé.

Le premier maître devait enseigner la logique, la rhétorique, la physique, exposant les matières du „ciel“, de „la naissance et de la mort“, „de l'âme“, c'est-à-dire la psychologie et la métaphysique. Le deuxième avait comme matières les discours d'Isocrate, les tragédies d'Eschyle et d'Euripide, les Homélies de Saint Grégoire de Nazianze et ses poèmes, les Lettres de Synésios et son discours sur l'Empire, Pindare lui-même, — l'obscur Pindare ! —, Démosthène, „textes faciles et difficiles, tour à tour, selon la force des élèves“. C'était le programme de la matinée; dans l'après-midi la Syntaxe d'Alexandre Maurocordato avec thèmes, les Actes des Apôtres, mais aussi Xénophon et Plutarque, ensuite Thucydide lui-même et des éléments de poétique. Le troisième enseignait sur les Pensées de Chrysoloras, celles de Caton, Phocylide et Pythagore, les fables d'Ésope, les „Éloges“ d'Agapet, „les canons des douze fêtes“, les lettres de Théophylacte Simokatas le Byzantin, et enfin sur Homère. Dans l'après-midi il interprète la Grammaire de Laskaris, un peu abrégée, l'Évangile, et, encore, les Actes des Apôtres.

Les leçons ont lieu lundi, mardi, mercredi et samedi. On recommande de graduer les études, de faire des exercices de mise en grec populaire, des thèmes de „dialectique et de sophistique“, c'est-à-dire des „paradigmes rhétoriques“, des „dialogues“, „explication des antithèses, proposées par les élèves et les maîtres, par syllogismes et enthymèmes¹“. Chrysoloras, Caton et Phocylide sont inscrits aussi au programme de l'école de Kastoria, fondée, dans sa ville natale, par Georges le Kas-

aussi *ibid.*, p. 706. Chrysanthe travaillait à une Théologie Morale, scolaire et dogmatique“; *ibid.*, p. 708, no. DCLXXXIII.

¹ Hurmuzaki, XIV¹, pp. 392-394, no. CCCCXCVI (août 1707); *Bis. ortodoxă*, XV, pp. 492-494. Pour la bibliothèque et l'imprimerie, Hurmuzaki, XIV¹, p. 413.

triate, l'influent boïar de Brâncoveanu, en mars 1708¹.

Au temps de Brâncoveanu, sur les revenus du monastère de Saint Georges, on payait 300 *lei* par an les maîtres de l'école qui fonctionnait à Saint Sabbas: „le grand maître“, celui qui enseignait les sciences philosophiques, avait 200 *lei*; le „petit“, le maître d'„encyclopédie“ en avait seulement 100².

L'école, entretenue aussi par les riches revenus du lac de Greaca, reçoit une donation du 3 septembre 1707³.

A côté de l'Académie subsistait l'ancienne école roumaine et slavonne, fréquentée seulement par ceux qui voulaient devenir des secrétaires pour les documents officiels. Mais les établissements scolaires de ce genre n'ont pas une évolution historique.

La Moldavie du prince-régnant, le simple, mais actif Rouméliote, Grec d'origine paysanne, venu des terres d'un spahi loqueteux, joua, dans cette rivalité culturelle, vis-à-vis de la Valachie des Cantacuzènes, le rôle que cette dernière avait joué à l'époque de Mathieu Basarab vis-à-vis de la Moldavie de Basile Lupu.

Sous l'impulsion du Patriarche Dosithée, l'école de Saint Sabbas prit un nouvel essor et, à la même époque, les boïars faisaient instruire leurs fils par des maîtres grecs. En 1701, le jeune Duca envoie auprès de Brâncoveanu, son voisin, un „prêtre Élie le didascale“, qui est le fameux prédicateur Élie Miniata⁴. Une telle édu-

¹ *Ibid.*, pp. 406-408, no. CCCXXXV. Cf. aussi *ibid.*, pp. 408-409, no. CCCXXXVI. Son testament, *ibid.*, pp. 410-411, no. CCCXXXVIII. Voy. aussi *ibid.*, pp. 699-701, Nos. DCLXV-DCLXVI.

² *Ibid.*, p. 388 et suiv., No. CCCXXVI. Cf. Urechîa, *Ist. școalelor*, I, p. 12.

³ Hurmuzaki, XIV¹, pp. 394-396, No. CCCXXVII et *ibid.*, pp. 760-762, No. DCCXLVIII. Voy. C. Erbiceanu, dans la *Bis. ortodoxă*, XV, p. 489 et suiv. (sept. 1708).

⁴ Aricescu, *Condica Vistieriei*, p. 60.

⁵ „Hora tutto il fiore della nobiltà parlano in latino e molti sono ancora buonissimi filosofi“; „Mélanges de l'École Roumaine

cation permettait à Constantin Duca d'utiliser les oeuvres des chroniqueurs byzantins Nicéphore Grégoras et Chalcokondylas, qu'il trouvait chez Chrysanthé Notaras.

Il avait été aussi l'élève de Renzi, curé catholique de Jassy, qui écrivait en 1699 que „toute la fleur de la noblesse parle le latin et il y a beaucoup de philosophes achevés“¹. D'autres se contentaient d'un modeste maître comme le „secrétaire Pătrașcu le didascale“.

Un esprit comme Constantin Cantacuzène faisait ici défaut, et l'enseignement suivait l'ancienne tradition byzantine, dépourvue de toute influence occidentale. L'éducation des enfants de Duca fut faite, donc, par un certain Spandonidès ou Spandoni, dikaiophylax, puis grand rhéteur, chartophylax et professeur, le même Scarlate Spandoni probablement, que nous trouvons en 1716² dans la nouvelle école du Phanar.

Cependant le maître des fils de Constantin Cantemir, successeur du vieux Duca en Moldavie, fut le docteur Jérémie Cacavela de Crète, auteur d'une traduction grecque, en rapport avec les tendances catholiques du texte latin, de la „Vie des Papes“ de Platina, belle et vaste oeuvre due à un esprit distingué de la Renaissance³. C'est là qu'il faut chercher l'explication du grand désir d'instruction qui mena Démètre, le futur prince moldave de si vaste érudition, à faire des études à Constantinople où, dans son costume mi-oriental, mi-français, il fréquenta en même temps les maîtres grecs, les savants turcs et les am-

de Rome“, *Diplomatarium italicum*, 1926, p. 49 nota 11. Près de lui Marini, de Raguse, Nicolas de Porta, passé ensuite dans l'Olténie autrichienne, Navone, un homme de service vénitien; *ibid.*, p. 49, note 11.

¹ Aussi *Vie de Constantin Cantemir*, par son fils Démètre, édition N. Iorga.

² Hurmuzaki, XIV¹, pp. 774-775, 795-796, 806. Voy. p. 856 et suiv.

³ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 4 (les sources, note 4).

bassades occidentales. Jérémie lui apprit sans doute le latin et l'italien; quant au français, il en gagna l'usage à Péra, parmi les agents des Puissances occidentales. Il faut noter que Démètre lui-même fit appel pour l'éducation de ses enfants à un de ces Grecs à double patrie, un Corcyriote, Anastase Condoïdi, orthodoxe, qui fut plus tard évêque en Russie. Quant à Antiochus, le frère de Démètre, il prit comme gouverneur Azarius Tzigala ou Cigala, Grec de l'Archipel, de l'île de Santorin, — ou l'on suivait la tradition vénitienne —, auteur d'une grammaire grecque dédiée au fils du prince, Jean ¹.

L'école de Transylvanie ne prend rien aux Principautés. Liée au gouvernement hongrois du pays, elle constitue un moyen de propagande calviniste. En 1657 Suzanne Lorántffy, veuve de Georges Rákóczy I-er, fonde à Făgăraș, à côté de l'école hongroise, une école roumaine, ayant au programme l'étude du latin et du hongrois, pour que „les élèves hongrois puissent aussi la fréquenter, s'ils aiment la langue roumaine écrite et parlée“. On y enseigne la lecture, le catéchisme, le Psautier et le Nouveau Testament, d'après le texte publié à Alba-Julia, les chants de Caransebeș et de Lugoj. Les scribes du pays devaient suivre ces cours.

Il y a encore l'école de village, avec des maîtres venus de Moldavie et de Russie même, écrivains et copistes; telle l'école de Basile Sturza à Stracăș, vers 1680 ². Les élèves peuvent ensuite passer à l'école latine ³.

De Transylvanie venaient encore dans les Principautés, à la fin du XVII-e siècle, certains maîtres d'école, comme Jean de Bistrița dans la vallée du Teleajen, en Valachie, vers

¹ *Ibid.*, pp. 42-43.

² Nicolas Firu, *Urme vechi de cultură românească în Bihor, Oradea-Mare*, 1921, p. 17 et suiv.

³ D'après le *Glăsul Minorităților*, dans ma *Rev. Ist.*, IX, pp. 178-191.

1700¹, et de nombreux moines moldaves et valaques, le sac rempli de livres, passaient là-bas. Dans les villes, à Făgăraș, à Brașov-Kronstadt, faubourg des Șchei, fonctionnent des professeurs bien rétribués. Nous possédons le programme en vigueur, un peu plus tard, dans l'école de Făgăraș. A Brașov, du temps de Brâncoveanu, enseigne un maître, Jean Corbea², dont le fils, David, devint officier en Valachie³.

¹ Voy. mon article sur la région des Chioajde, dans la revue *Codrul Cosminului*, I, p. 103.

² Voy. plus loin.

³ Stinghe, *Istoria besearcei Șcheilor Brașovului*, Brașov, 1899, p. 17.

IV.

Première époque de l'école phanariote

Constantinople avait depuis quelque temps son école, comme nous l'avons vu, et cette école, strictement orthodoxe, ne tenait pas à se trouver en relations avec le monde occidental, italien.

C'est cet établissement du Phanar, largement doté par les princes roumains, qui servit de modèle à Nicolas Maurocordato quand il voulut fonder la nouvelle haute école des Principautés, à Maurocordato, homme de haute culture, prisant le „style ionien“, auteur d'un livre „sur les devoirs“¹ et du „Théâtre politique“, amateur d'archéologie, qui cherchait l'emplacement de Téos et de Clazomène, lettré venant d'une famille de lettrés, dans laquelle les femmes mêmes ont de l'instruction, comme sa soeur (mariée au prince Mathieu Ghica), connue pour ses connaissances médicales².

Si l'ancienne école avait été organisée sur les instances et les conseils de Dosithée, Patriarche de Jérusalem, celle-ci fut réalisée surtout par les soins de l'ancien archi-

¹ Ses remerciements envers le Saxon Étienne Bergler, de Braşov-Kronstadt, qui traduisit en latin son livre; Hurmuzaki, XIV², p. 877, No. DCCCCLII (ann. 1722). Le meme corrige le Lexique de Cyrille, *ibid.*, pp. 886, 888 (an. 1723).

² *Ibi l.* p. 897. Il s'intéresse aussi à la botanique; *ibid.*, p. 902. Cf. auss' pp. 904-905 No. DCCCLXXXI.

diacre Chrysanthe, neveu et, en 1707, successeur du Patriarche, qui nous a laissé un traité de mathématiques imprimé à Paris. Chrysanthe avait été envoyé, lui aussi, comme nous l'avons montré déjà, par son oncle, faire des études à Paris et même en Angleterre. Comme chef de l'Église de Jérusalem, il fit son entrée à Jassy, vers le mois de novembre 1716, étant spécialement chargé d'organiser la nouvelle école moldave: „école pour tous, sans rien payer“. Donc une école gratuite, ouverte non seulement aux fils des boïars, comme l'Académie de Brâncoveanu, mais à tous ceux qui désireraient s'instruire.

Nous ne connaissons l'organisation de l'Académie de Jassy que par ce que nous dit le chroniqueur de la Cour. Mais Jacques Mano d'Argos¹ envoie ses félicitations, le 3 avril 1714, à Nicolas Maurocordato, pour cette école². Elle a deux maîtres: l'un pour le grec ancien, l'autre pour le grec moderne, en outre un troisième pour le slavon et un quatrième „pour enseigner en roumain“: *c'est la première école de langue roumaine* et c'est un Phanariote qui en est le fondateur³. Nous ne savons pas quels en étaient les subsides.

Il semble que Nicolas Maurocordato envoya à Constantinople un de ses fils pour faire des études auprès de son ancien maître et ami Mano. Voilà en quels termes il exprime son inquiétude pour l'éducation de notre fils Scarlate: „La lenteur et le manque d'énergie de notre fils, dans son éducation, me navre le coeur. Car nous n'avons pas de plus ardent désir que son progrès, auquel nous aspirons et y consacrons notre vie. Et en cela, toi, mon maître, tu t'es rendu coupable et mérites nos reproches. Nous ne pouvons pas parler légèrement de notre tristesse et n'avons point

¹ *Ibid.*, p. 587, No. DLXXVIII. Voy. aussi *ibid.*, pp 535-536, 543.

² Auxentius le Secrétaire, dans les Chroniques moldaves publiées par Kogalniceanu, p. 162.

³ Pour les relations de Nicolas Maurocordato avec les bibliothèques, voy. aussi Hurmuzaki, XIV², p. 782, No. DCCLXXI.

l'habitude de cacher nos véritables pensées ; car son obstination et son manque de bonne volonté ne sauraient être la seule excuse. La jeunesse de son âge, la facilité de vaincre cette jeunesse et de la guider, d'obtenir obéissance aux bons conseils et à tout ce qui impressionne, tout cela allège sa faute et alourdit la tienne, car tu ne pétris pas assez cette jeune âme pour la ramener au bien, et tu ne la pousse pas assez vers le mieux. Désormais du moins, mon ami, dépouille-toi de la douceur et de la bonté qui dépassent la sage mesure ; d'un regard sévère et d'une parole plus autoritaire impose-lui ; réveille-le de sa lenteur, pousse-le et lui donne de gré ou de force l'ambition de la vertu. Et, s'il en serait besoin, la main même ne doit pas rester inerte ; tu peux le frapper même, pourvu que son éducation s'en ressente ; s'il persiste, Dieu le garde, à se comporter de la même façon, s'il ne suit pas l'exemple de son grand-père et le nôtre, il n'est pas de salut pour vous, sache-le. Si, par contre, ce qui nous touche ne te laisse pas indifférent, occupe-toi aussi de notre fils : nous te le demandons à toi, qui, pendant de longues années, as fait preuve de sentiments véritablement paternels à notre égard, ne nous abandonne pas à notre inquiétude¹.

En mars 1715, le prince remerciait Chrysanthe „pour l'étudiant que tu nous envoies ; quand il sera là, c'est lui ou le très instruit père Séraphin que nous placerons auprès de notre très-cher fils et serviteur du pays² : Scarlate était donc rentré de Constantinople. Par une lettre du jeune prince nous savons qu'il employait des cartes géographiques envoyées par le Patriarche et les „Douze Césars“ de Suétone³.

¹ *Ibid.*, pp. 565-566, No. DLXI. Voy., pour Jacques, *ibid.*, pp. 614-615, Nos. DXCIX-DC. Iacomî est cité avec Spandoni dans une lettre de Comnène, de Silistrie, 1715 ; *ibid.*, pp. 690-691, No. DCLVIII. Le prince Nicolas donne à la famille Văcărescu un Homère de 1551 ; *Bis. ort. română*, XL, p. 184.

² Hurmuzaki, XIV², p. 671, No. DCXLI.

³ *Ibid.*, pp. 673-674, No. DCXLIV.

Lorsque Séraphin et Constantin, „l'étudiant“, arrivèrent, le premier fut placé auprès du prince fils de Nicolas, l'autre employé à l'école ¹. Nous avons une lettre dans laquelle Séraphin raconte qu'un autre professeur accompagnait ce Constantin; la place du deuxième maître fut alors demandée par ce nouveau venu, par le père Gerasime, qui était en fonction, et par un certain Étienne, qui acceptait le poste seulement pour quarante *lei* par an. „J'ajoute“, écrit-il à Chrysanthe, „que, comme tu le sens déjà, le maître ne fut pas au goût de certains élèves. Il est certain, ô mon maître, qu'il ne leur plut pas au début, mais maintenant tous viennent à l'école et le très-savant Constantin en prend grand soin; Dieu me donne l'espoir qu'un bel avenir est réservé aux élèves grâce à la sollicitude et à la direction de ce savant homme“ ².

Il y avait maintenant à Jassy, en décembre 1715, des „écoles doubles“ ³. Chrysanthe envoyait pour la bibliothèque des livres latins et italiens ⁴, dont certains ont été gardés, comme les lettres de Paul Manuzio, données „à la nouvelle école de grec“ ⁵, en 1728.

Il est certain que les directives et les résultats furent les mêmes en Valachie, où le prince Nicolas passa au début de l'année 1716 ⁶. Antoine Stratégos, que Brâncu-

¹ *Ibid.*, p. 676, no. DCXLVI.

² *Ibid.*, p. 683. Voy. aussi *ibid.*, p. 688, No. DCLVI.

³ *Ibid.*, p. 699, no. DCLXV.

⁴ *Ibid.*, p. 696, no. DCLXII (traduit par C. Erbiceanu, dans la *Bis. ort. română*, XV, pp. 673-675).

⁵ Cf. Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVI, p. 801. Un livre grec de 1714, *ibid.*

⁶ Hurmuzaki, XIV ², pp. 420-421, no. CCCCXLV; pp. 427, 451-2, no. CCCCLXXIV; pp. 454 et suiv., 558-559, 565 et suiv. Un certain Anastase Bunellis de Janina, un Joseph étaient, en 1712, en Moldavie, placés auprès des enfants de Nicolas Maurocordato, *ibid.*, pp. 459-460, no. CCCCLXXXV. Les leçons de lecture de la princesse Esméralda, *ibid.*, p. 496, no. DVIII.

veanu avait envoyé comme boursier en Occident, fut nommé à la direction de l'école, qui ne fonctionnait pas encore dans le nouveau monastère princier de Văcărești, où se trouvait la bibliothèque des Maurocordato, plus tard si tristement dispersée. Nous voyons cet Antoine étudier un manuscrit d'Hésiode en 1723¹.

Un autre boursier en Italie de Brâncoveanu, Georges Hypoménas, neveu de Sébastos², prit ensuite la place de ce dernier. Le régime du premier Phanariote gardait, comme on le voit, à la tête de l'enseignement les „Padouans“ de Constantin le Stolnic; le troisième maître qui, suivant la tradition, était un lettré, auteur de vers sacrés et profanes, garda son poste jusqu'à sa mort, en 1745. A la même époque Roxane Ghica avait, elle aussi, pensé à envoyer son fils à l'étranger „pour apprendre les lettres ou autre science“³.

Un rôle dans cet enseignement dut être aussi celui du „très savant“ père Métrophane, que Chrysanthe recommandait en 1716 à son ami le prince⁴. C'est sans doute Métrophane Grégoras, évêque de Cyzique, chroniqueur. Quant à maître Georges, c'est probablement Georges Papadopoulo, qui passa plus tard en Moldavie, auteur d'une „Brève Histoire des Princes“ avec un catalogue de leurs règnes⁵, de chants dédiés à la Sainte Vierge, de canons pour Saint Anthime et Saint Hiérothée, pour ses amis qui portaient ces noms, auteur aussi d'épigrammes : poète vraiment doué⁶. Anthime nous dit, en 1714, qu'on lui fit un don de vingt-quatre livres pour récompenser

¹ Pour Nicolas Maurocordato et les bibliothèques voy. *ibid.*, p. 782, no. DCCLXXI. Pour les livres aussi *ibid.*, p. 877, no. DCCCLIII.

² Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 64.

³ Hurmuzaki, XIV³, p. 807.

⁴ *Ibid.*, p. 790, no. DCCLXXXII.

⁵ D. Russo, dans le *Buletinul Comisiei Istorice a României*, II, p. 9 et note 2.

⁶ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, pp. 56-57.

son „labeur de maître“; il en donna un, en hommage, au prince et envoya les autres „dans sa patrie“¹.

Ces écoles, qui n'avaient pas de contact avec le pays, en train de se relever pour une vie nouvelle, et avec le courant occidental, de plus en plus puissant, ne réussirent pas à atteindre les résultats réalisés plus tard par les établissements, autrement orientés, de la seconde moitié du XVIII-e siècle. Constantin, Grand Rhéteur de l'Église constantinopolitaine, faisait savoir à Chrysanthe, en juillet 1716, *qu'il n'y avait pas d'élèves pour le grec*: les Moldaves ont déclaré „qu'ils ne voulaient pas que leurs fils apprennent le grec“, et, pourtant, le professeur, „maître Constantin“, s'obstinait à ne point quitter l'école².

Nous possédons la plainte que ce „maître Constantin“, „de l'Académie princière de Jassy“, adressait au Patriarche Chrysanthe, en mai 1717. Obligé de quitter la Valachie, „où il se sentait comme chez lui“, il avait rempli la tâche que lui avait confiée son protecteur. Mais l'établissement est ruiné, maîtres et élèves. Il n'a pas reçu son salaire; même, quant à recevoir quelque présent, il ne faut plus y songer. „Et tout ce que j'avais d'argent, de Valachie, je l'ai dépensé ici. Il ne me reste qu'à vendre mes livres, pour subvenir à mes besoins et à ceux des personnes qui m'entourent, ou bien, hélas!, mes vêtements. J'ai mille fois réclamé mon salaire annuel aux saints épitropes (donc aux hégoumènes grecs de Moldavie), mais on m'a répondu que je ne devais pas m'attendre à être payé par eux ou personne d'autre de Jassy, car ils ne reçoivent eux-mêmes de l'argent de nulle part, mais de vous seulement, très saint Père, quand vous viendrez“. L'école n'a pas, du reste, d'assise solide et il serait bien content de pouvoir s'en aller³.

¹ *Bis. ort. română*, XV, p. 394.

² Hurmuzaki, XIV², p. 791, No. DCCLXXXIII.

³ *Ibid.*, pp. 814-815, No. DCCCVI.

Le Grand Rhéteur Constantin affirme, à la même époque, que le prince Michel Racoviță, successeur de Nicolas Maurocordato, après avoir donné avec retard les privilèges des écoles, ne tient point parole, ni en ce qui concerne ces écoles, ni en ce qui concerne les revenus des églises¹. Ce boïar du pays, apparenté pourtant aux Cantacuzènes, ennemis des Grecs, mais protecteurs de l'hellénisme intellectuel, n'a aucune sympathie pour l'école grecque.

L'enseignement dans la grande langue littéraire de l'Orient alla beaucoup mieux à Bucarest après le retour du fondateur sur un trône qu'il garda cette fois jusqu'à sa mort.

Le 14 février, le professeur Marc, de „l'Académie princière“, écrit de nouveau à Chrysanthe Notaras et, au nom de son collègue, maître Georges, au nom des élèves et au sien, il exprime leur joie pour le règne nouveau qui paraissait promettre tant de bienfaits².

Lorsqu'en 1719-1720 le vieux Mano d'Argos arriva à Bucarest, Nicolas Maurocordato ne voulut même pas le recevoir et le pauvre homme, qui abandonnait ses espérances, se plaignait au Patriarche de Jérusalem, regrettant d'avoir changé sa place surtout pour une ville où „la vie lui semble pareille à la mort, plus sombre et désagréable que l'Enfer“³. A ce moment, le Métropolitte Métrophane, successeur de l'actif et éclairé Anthime, étant malade, ne montrait ou ne pouvait montrer nul intérêt pour l'école de Chrysanthe⁴.

¹ *Ibid.*, pp. 822-823, No. DCCCXII.

² *Ibid.*, pp. 846-847, No. DCCCXVIII. La princesse Saphire, la veuve de Jean Maurocordato, dira que ses enfants sont élevés à la maison; *ibid.*, p. 851.

³ *Ibid.*, p. 865, note 1.

⁴ Lettre de Métrophane, du 28 janvier 1718, publiée par C. Erbiceanu, dans la *Bis. ort. română*, XV, pp. 778-780. Par Chrysanthe, Métrophane recommande à Nicolas Maurocordato de ne pas emmener beaucoup de Grecs, le pays étant pauvre; *ibid.*, p. 782.

Nicolas lui-même ne put donc apporter une aide efficace aux écoles qu'il avait fondées. Toute la sollicitude allait à l'établissement, principal, du Phanar, le Μέγα σχολεῖον, à moitié bâti déjà en 1719, Spandoni étant encore en vie et demandant l'aide du prince et du Patriarche, qui considérait Spandoni comme son maître¹. L'école semble avoir fonctionné dans „les cellules extérieures“ de l'église patriarcale elle-même². La Moldavie donnait 1000 *lei* par an pour cette école, la Valachie 500³. Outre l'école de Ianina, on fonda une autre à Andrinople, dont le maître était payé 150 *lei* par an; Chrysanthe insistait pour que cette grande ville, où il y avait tant de corporations ouvrières, ajoutât 50 *lei* pour l'achat des livres et les besoins des élèves. Il assure qu'on doit bien payer un professeur si on veut „lui donner la force et la perfection, l'expérience et la science, le zèle et la sollicitude“, sans lesquels „le professorat est mort, chose inutile, peine perdue“⁴. Et il montre à cette occasion sa conception de l'enseignement: c'est tout ce qui reste à son peuple, à ce peuple grec, trop plongé dans les ténèbres qui ne doit pas „se résigner à perdre ce dernier et grand bien et se laisser aller au déshonneur complet et à l'indifférence“⁵.

Le prince Michel Racoviță fit venir à Jassy, au commencement de 1720, un nouveau professeur, le prêtre moine Athanase Boutrothis. Mais il y trouva la pauvreté et le manque de tout moyen d'étude: „Tout“, écrit-il à Chrysanthe, „nous fait défaut, au dedans et en dehors; *les livres surtout nous manquent, livres d'études, slavons ou grecs*: on enseignait donc, d'après le désir de ce prince, Roumain d'origine, les deux. „Et je n'ai ni santé,

¹ Hurmuzaki, XIV², pp. 856-858, No. DCCCXXXVII.

² *Ibid.*, p. 860 et suiv., No. DCCCXXXIX.

³ *Ibid.*, p. 1199, No. MCXC.

⁴ *Ibid.*, p. 871, no. DCCCXLIV.

⁵ *Ibid.*, p. 870, no. DCCCXLIV.

ni science, de sorte que je suis en danger“. Pour se procurer des livres il demande l'ouvrage de Manuel Chrysoloras, un „Caton“, c'est-à-dire les „Sentences“, et „autres ouvrages poétiques“ pour les élèves commençants. „Peut-être aurez-vous aussi des cahiers de classe et une grammaire ¹.“

Cette affirmation est surprenante puisque, en mars 1727, on trouvait au monastère Barnovschi, de Jassy, Homère et Aristophane, Théocrite et Oppien, Eschyle et Euripide, le „Dipnosophe“, Isocrate et Démosthène, Aristote, Xénophon, Chrysostôme et Suidas, les Pères de l'Église, Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze, des grammaires, comme celle de Laskaris, des dictionnaires, comme celui de Théodore Gaza et de Varinus, des ouvrages de droit, comme Blastarès, les publications moldaves du couvent de Cetățuia et aussi l'„Enseignement dogmatique“ du Kyménite, à côté de livres latins: Virgile, Ovide, Cicéron, Salluste, César, Quinte-Curce, Euclide, diverses grammaires, une histoire russe de Jean Patricius, des livres de théologie et de logique, de rhétorique, de dialectique, d'histoire romaine et universelle, de géographie, de physique, d'arithmétique et d'anatomie. Il y avait aussi des livres slavons, livres d'école et de morale, quelques livres polonais et un livre d'heures géorgien ². La plupart, bien entendu, des manuels d'école.

A Bucarest, comme nous l'avons vu, on trouvait dans les écoles des manuscrits d'Hésiode, et une note de 1727 dit: „J'ai commencé à l'école de Văcărești, en février 1727“ ³. En effet, l'école de Bucarest y fonctionnait depuis 1721.

Mais toutes ces pauvres institutions, ayant un ou deux

¹ *Ibid.*, pp. 863-865, no. DCCCXLII.

² *Ibid.*, p. 909, no. DCCCXXXVI.

³ *Ibid.*, p. 872 et suiv., no. DCCCL. Voy aussi *ibid.*, p. 885 et note 1. Des livres donnés par Chrysanthé, de Bucarest, en 1728, *ibid.*, pp. 967-968.

moines comme professeurs, ne pouvaient pas inspirer une bien grande confiance.

Nicolas Maurocordato avait élevé chez lui ses enfants, avec le Grec Lazare et un Bettera, de Raguse¹. Michel Racoviță, prince de Moldavie, envoyait son fils suivre ses études à Constantinople. Les recommandations qu'il fait à Chrysanthe, qui était son ami, comme il l'était des Phanariotes conationaux du Patriarche, sont intéressantes : „Aimez-le comme un père et montrez-lui de la bienveillance spéciale et une sollicitude paternelle ; faites-en un sage, donnez-lui les bons conseils dont Votre Sainteté possède le secret, pour qu'il continue ses études et avance en instruction, en vue de son progrès et de sa perfection morale, toutes choses qui ne lui manquaient point quand il était ici, près de nous, et que vous lui faisiez parvenir par vos lettres vénérées, par vos avis paternels et vos si utiles conseils“².

De son côté, le prince Grégoire Ghica, dont la mère, cette Roxane Maurocordato, passait pour catholique, avait comme gouverneur dans sa maison le moine Joannice : en 1727 il avait achevé sa mission et le prince parlait de „son séjour, plusieurs années durant, ici, dans notre maison“, pendant lesquelles „il a pu être apprécié et connu comme un homme de vie digne et de sainte conduite“. En conséquence, il le recommande à Païsius, Patriarche de Constantinople, et lui demande de le faire évêque³. Joannice fut remplacé par Nicéphore, Métropolitte de Side⁴ en 1727, avant son élection comme Métropolitte de la Moldavie, où il devait rencontrer une forte opposition victorieuse de la part des boïars roumains.

Les chroniqueurs contemporains affirment que le prince Grégoire protégeait et payait les professeurs, „hellènes,

¹ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 63.

² Hurmuzaki, XIV², p. 894.

³ *Ibid.*, pp. 921-922, no. DCCCXCVI.

⁴ *Ibid.*, pp. 937-938, no. DCCCXIII.

grecs et slavons“, des écoles où, „non seulement les pauvres, qui ne pouvaient pas payer l'instruction—, et aussi des enfants pauvres d'autres pays“, mais „les fils des grands et des petits boïars, tous, en sont sortis savants“¹.

A l'occasion du voyage que Chrysanthe fit en Moldavie, en 1728, on avait formé le projet d'y réformer l'école². Nicolas Maurocordato, qui vante à ce sujet son neveu Grégoire Ghica, écrit qu'il s'agissait „d'organiser les trois anciennes écoles et de les rénover, c'est-à-dire l'école hellénique, l'école slavonne et l'école moldave“. Antoine Stratégos y vint, pourvu du nécessaire, étant chargé de réaliser la réforme³.

L'acte solennel, rédigé par Chrysanthe dans les plus belles périodes helléniques, est de septembre 1728. Le Patriarche parle de l'oeuvre de Nicolas Maurocordato, „celui qui ne se contenta pas d'enrichir son orthodoxe pays avec la beauté et la grandeur des écoles, la création d'autres saintes et glorieuses choses, mais se donna aussi la peine de prendre un soin pieux des écoles dans plusieurs régions de la Grèce déchue et même de celles qui se trouvent dans la ville impériale“. Ghica imite ce bel exemple et rebâtit les écoles, qui „au cours du temps avaient été négligées et s'étaient ruinées par suite de la négligence et de l'abandon de ceux qui ont régné“.

Il y aura donc deux écoles grecques : l'une pour le grec ancien, l'autre pour le grec moderne, une école slavonne et une „moldave“. Les premières enseignent la grammaire et les éléments de la philosophie. Il y a un professeur pour la grammaire slavonne; quant au roumain, le programme comprend „les premiers éléments de la langue et les livres saints. En outre, le maître doit apprendre la

¹ Chronique de Mustea, p. 73 et d'Amiras, p. 168, dans Kogălniceanu, ouvr. cité, III.

² Hurmuzaki, XIV², p. 992.

³ *Ibid.*, p. 995.

calligraphie à ses élèves“. C'est-à-dire „les premiers principes et, pour ainsi dire, les caractères communs“. On n'oublie pas non plus l'école de Jérusalem, l'école grecque et l'école arabe.

Les subsides de l'école sont fixés à 600 *lei* par an ; tous les archevêques et tous les boïars contribuent avec une certaine somme : 50 pour le Métropolitain, 40 jusqu'à 30 pour les évêques, 30 jusqu'à 20 pour les grands boïars et 10 jusqu'à 5 pour les petits ; les commerçants payent, tous ensemble, 30 *lei*. Les professeurs grecs reçoivent 200 ou 100 *lei* par an et sont payés en deux termes. Le maître de slavon a 80 *lei* et celui de langue maternelle n'en reçoit que 60. Ils sont tous exempts d'impôts. Le premier maître grec est dispensé d'impôts aussi pour 50 ruches, le second pour 30. On met à leur disposition deux hommes de service pour leur procurer du bois et de l'eau.

Cent *lei* par an sont versés, par l'hégoûmène de Galata, à Jérusalem, et le Patriarche a le haut patronnage de cet enseignement. Le Métropolitain et le Vestiaire en sont les éphores¹. L'école ouvrit ses portes dès le 14 septembre.

S'intéressant ensuite aux conditions de fonctionnement de cette école slavo-roumaine qu'il avait fondée, le prince Grégoire chargea le Métropolitain de la Moldavie (23 novembre 1736), lui faisant une donation, „de prendre soin et surveiller continuellement les professeurs, pour engager les élèves à bien travailler, et de les rendre lettrés“ ; dans l'intérêt même de l'Église, „ceux d'entre eux qui seront un jour prêtres doivent être instruits et expérimentés et se montrer capables d'assurer l'office divin“. Le

¹ Hurmuzaki, XIV², p. 1001 et suiv., No. DCCCCLXVIII (traduit par C. Erbiceanu, dans la *Bis. ort. română*, p. 577 et suiv.). Voy aussi *ibid.*, pp. 1011-1012, No. DCCCCLXXIII. La chronique de Mustea parle de la fondation des écoles. Cf. pour ses revenus en Valachie Hurmuzaki, XIV², p. 1016 et suiv. No. DCCCCLXXVIII.

Métropolitain devait encore se charger des meilleurs élèves, „donner à certains des salaires, à d'autres des vêtements ou la nourriture pour qu'ils ne renoncent point par pauvreté à l'instruction“. Et Constantin Maurocordato, à l'exemple de son cousin, exempte d'impôts les prêtres et promet sa sollicitude à „ceux qui seront appliqués à l'étude, pour devenir des prêtres instruits et vraiment capables“¹.

Le chroniqueur moldave Neculce nous dit que le même prince cherchait à attirer vers les écoles moldaves les fils des boyars sans fonctions de tout le pays, „pour apprendre la langue qu'ils désireraient et que la Moldavie possède, elle aussi, des hommes instruits, comme il y en a ailleurs“². Un autre document le montre s'intéressant, par ses inspecteurs, au degré d'instruction des prêtres et les faisant lire dans les églises les livres roumains apportés de Valachie³.

La même chronique moldave et une autre conservée seulement dans une forme grecque montrent combien le prince s'occupait — de même qu'il se scandalisait en Valachie de l'ignorance des prêtres — à l'instruction du clergé moldave. „Des prêtres lettrés“ furent chargés de préparer les autres, comme inspecteurs de lecture ; et l'exemple fut donné par le fait que, à Jassy, „un prêtre de Sa Grandeur, qui connaissait les lettres grecques et roumaines, montait en chaire pour leur lire de la façon dont chaque prêtre devait connaître les normes de l'office, du baptême et de la communion“. Et le chroniqueur, qui ne comprend pas trop, signale „la terreur que ces mesures répandaient parmi les pauvres prêtres qui devaient apprendre à un tel âge les lettres“.

¹ Urechiã, loc. cit., p. 13.

² P. 419.

³ Le chroniqueur Ienachi Kogalniceanu, dans la collection Kogalniceanu, p. 204.

On donna une organisation semblable à l'école de maître Antoine à Bucarest, avec la création d'un deuxième poste de professeur pour le grec ancien. L'ancien directeur, bien que chargé par le prince de la copie d'un „livre d'histoire récemment traduit, de plus de 200 feuilles“ — il s'agit probablement du „Théâtre Politique“ ou des *Φιλοθέου Πάρεργα*¹, — pensa pourtant pouvoir s'occuper aussi des élèves et demanda à être aidé par un de ses anciens et nombreux élèves. Mais Chrysanthe, qui n'avait pas été consulté, se fâcha et envoya un autre professeur². L'excellent Antoine écrit pour s'excuser et conclut: „qu'il vienne, en bonne santé et joie, qu'il dirige et s'enrichisse — comme moi! Je n'aspire qu'à obtenir tes prières et ta bénédiction, très saint Père, et, si je ne sers pas à l'école, je servirai auprès de Toi, où je pense trouver refuge, car Tu es sécurité, défense contre tout danger et toute crainte“; il pensait donc aller dans le métoque de Jérusalem à Constantinople, où il avait auparavant vécu³. L'envoyé de Chrysanthe, Constantin, se présenta et Antoine, tenant promesse, le reçut comme un frère⁴. L'année suivante, on parlait cependant de faire venir un autre professeur, et un boïar écrivait au Patriarche et plaisantait ceux qui ne savent écrire les périodes ni même mettre les accents⁵.

Nous parlerons plus loin de l'école d'Olténie pendant les vingt années de domination autrichienne.

La domination étrangère ne put pas détruire l'école créée par des prélats comme Innocent, Damascène et

¹ Ienachi Kogalniceanu, pp. 203-4, et D. Russo, *Cronica Ghicu-Ieștilor*, dans le „Buletinul Comisiei Istorice a României“, II.

² Voy. Hurmuzaki, XIV², p. 1047, No. MVII.

³ *Ibid.*, pp. 1028-1029, No. DCCCCLXXXIX.

⁴ Sa lettre du 25 août 1729, *ibid.*, p. 1033.

⁵ *Ibid.*, p. 1049.

Clément, qui donnait les secrétaires roumains dont on avait besoin: nous trouvons un „Antoine, professeur de latin“, qui reçoit des fonds pour „prendre soin des bâtiments d'école“¹.

¹ Iorga, *Studii și documente*, V, p. 149, no. 87. Pour une école catholique, jusqu'au village de Ciubărciu en Bessarabie, voy. *Diplomatarium italicum*, I, pp. 123, 153.

V.

Nouveaux essais d'enseignement occidental

La mort de Nicolas Maurocordato et celle de Chrysanthé Notaras, créateurs de l'enseignement supérieur strictement hellénique, même par des Grecs imprégnés de civilisation occidentale, chez les Roumains, ne mit pas fin aux tentatives faites en vue de réaliser une forme d'enseignement qui constituait, pour le Patriarche de Jérusalem, sinon pour le prince, qui lisait les chroniques du pays et les faisait réunir dans un seul corps¹, une question nationale.

Grégoire Ghica fit, le 25 décembre 1747, une tentative de revenir à ce qui avait été créé par l'acte solennel relatif aux écoles moldaves, souscrit à l'époque où Nicéphore, l'ancien professeur de ses enfants, était Métropolitte. Il affirme que les fonds versés par les boïars, d'après l'acte de 1728, étaient difficilement réalisables, car ils changeaient sans cesse. On avait décidé donc d'exempter les prêtres des impôts qu'il payaient en deux termes, à la Saint Georges et à la Saint Démètre, et de leur demander en revanche un ducat par an pour les écoles. Constantin Maurocordato (1741-1743) avait laissé de nouveau au Trésor la charge de payer les salaires. La chose fut jugée impossible sous Jean Maurocordato (1743-1747), qui laissa l'école dépérir. Mais Ghica, „ne pouvant admettre

¹ Hurmuzaki, XIV², p. 1051, No. mx. Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, II.

que cette ville fût privée d'école“, remet les quatre écoles en fonction, fait payer les professeurs par l'impôt des prêtres, qui versent un ducat par an en deux termes¹. Les salaires, qui seront réglés par le Vestiaire, ont beaucoup monté : 360 et 120 *lei* pour les professeurs de grec, 130 pour celui de slavon, 100 *lei* au maître de langue roumaine (on ne dit plus : moldave); on continue également à payer les 100 *lei* par an pour les écoles de Jérusalem. Le Métropolitain est inspecteur permanent de l'enseignement et fait, deux fois par an, ses inspections solennelles. Trois écoles sont encore créées auprès des trois évêchés, „avec des professeurs instruits en slavon ou même en roumain, ou ceux qui étaient sortis des écoles de Jassy, ou d'autres“, payés 80 *lei* par an¹. En 1762, on cèdera aux écoles les fortunes sans héritiers, qui revenaient auparavant à la Couronne².

Ces écoles, souvent négligées, n'entretinrent pas un goût trop vif pour l'étude. Il y avait une imprimerie annexée à „l'école de Văcărești“, qui fonctionna de 1741 à 1743³. Pourtant, le 9 mai 1746, les boïars de Valachie adressent un rapport au prince Constantin Maurocordato, qui a dû le leur demander, par lequel ils constatent que „depuis quelque temps tous les fils des boïars se sont éloignés de l'étude, alors que jadis“ — au temps heureux de Constantin Cantacuzène — „toute la noblesse était désireuse de voir ses enfants s'instruire aux lettres grecques; mais, maintenant, nous ne savons pas pourquoi, parents et enfants se laissent aller à la paresse et ne recherchent plus

¹ Erbiceanu, *Istoria Mitropoliei Moldovei*, pp. 13-14; Urechia, loc. cit. pp. 16-8. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom.*, II. Confirmation par le prince Mathieu Ghica, en 1753, et autres; Urechia, loc. cit., pp. 23, 24-25, 28-29. On cite également, pour cette réforme, une lettre, de 1771, du Métropolitain Gabriel; *ibid.*, p. 19.

² *Ibid.*, p. 29. Voy. aussi *ibid.*, note.

³ Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 54, 55, 61.

ce bien si utile et si beau pour la noblesse, de sorte qu'ils sont plus ignorants que les jeunes gens des classes inférieures". „Pour qu'on ne demeure pas dans les ténèbres de l'ignorance et qu'on ne soit pas au-dessous d'autres peuples, voisins de notre pays", ils demandaient — et le prince approuve — que désormais ceux qui sont dépourvus d'instruction grecque et même d'études sérieusement faites ne puissent acquérir titre de noblesse ni avoir place à la Cour. D'autant plus que le prince, pensant „au bien de notre patrie, et surtout à l'instruction et à l'honneur des fils des boïars, a organisé tant d'écoles de grec pour que personne ne puisse dire qu'il n'y a pas de place pour apprendre" ¹.

D'ailleurs, la correspondance de Chrysanthe avec les princes et les boïars du pays cessant, nous n'avons presque plus d'informations sur l'enseignement grec dans les Principautés. Une note trouvée dans la Chronique d'Athanase Comnène Ypsilanti nous laisse deviner que Missaël, le supérieur des Trois Hiérarques de Jassy, professeur de Yacovaki Rhizo, a été jadis professeur à l'Académie moldave. Rhizo voulut le faire Métropolitite, mais les Phanariotes protestèrent contre cet homme indigne et prodigue ².

Il est probable que cette même école forma Gabriel Callimachi, fils d'un Calmăș de Bessarabie, qui fut Métropolitite à Salonique avant d'obtenir le trône archiépiscopal de Moldavie.

Quant à la Valachie, le 1-er septembre 1741, encouragé probablement par le Métropolitite lettré Néophyte de Crète, Michel Racoviță donna une nouvelle organisation aux écoles de la capitale et des villes de province, surtout en ce qui concerne les salaires. Après le professeur

¹ Urechiă, loc. cit., p. 14.

² Voy. ce passage dans Hurmuzaki, XIV ², p. 1144, no. МССХІ.

Stoïca, de 1728, traducteur des „Signes de l'apparition de l'Antéchrist“¹, l'un des deux professeurs² de l'école slavonne était le grand calligraphe et miniaturiste Flor, versé dans Aristote, traducteur de l'„Explication de la foi“, par Jean Caryophylle, qui n'oublie jamais de noter sa qualité de professeur au bas des papiers écrits et ornés de sa main; nous pouvons d'ailleurs le considérer comme le véritable restaurateur de l'école.

Ce rôle de conseiller et d'initiateur joué par Néophyte est confirmé par un acte du 17 janvier 1749, par lequel le prince Grégoire Ghica, parlant des „étrangers“, épris d'études qui fréquentent ses écoles, critique leur organisation „changeante et incapable de progrès“ et confie au Métropolitite³ la fonction „d'administrateur et de haut surveillant, avec charge de prendre soin de tout le nécessaire et de payer chaque professeur comme il en a droit“, sur les fonds fournis par l'impôt des prêtres. Le prince Mathieu Ghica maintint cette mesure, et son frère Scarlate fit bâtir, en 1759, un nouveau local pour l'école de St. Georges⁴.

J'ai déjà parlé de Nicéphore, ancien professeur à la Cour, élevé au rang de Métropolitite, auquel le clergé indigène fit une forte opposition et essaya même de le renverser, en 1752. On devine son initiative dans l'acte de fondation des écoles. Pour répandre et généraliser l'instruction il n'hésite pas à prendre une des plus inatten-

¹ L'autre est Lupu ou, comme il signe: „Lupp“. Viennent ensuite Constantin et Dragomir (1775; Flor jusqu'en 1765); Nedioglu, loc. cit., p. 15. Voy. aussi la revue *Miron Costin* de mai 1915.

² Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 482.

³ Voy. Archives de l'État à Bucarest, Registre de la Métropole, V, 10 et XIII, 175, Registre princier, III, 121-3, Section historique 21, 34, 36, 39, apud Nedioglu, ouvr. cité, pp. 10-12.

⁴ Nedioglu, ouvr. cité, pp. 12-13. — Philarète était maintenant Métropolitite. — La mesure est confirmée par Constantin et Étienne Racoviță, en 1763-1764, *ibid.*, pp. 14-15.

dues et des plus audacieuses mesures, d'une „modernisme“ inconnu même dans les pays occidentaux.

Sachant que „l'homme dès l'enfance est enclin au mal“, dans l'intérêt même de ces „brebis parlantes“, il ordonne aux prêtres des églises de St. Nicolas, de Ste Parascève et de St. Sabbas à Jassy de faire venir à l'école, „sur listes dressées“, „les enfants du peuple à partir de trois ans, sauf ceux qui aident au travail de leurs pères“, pour leur apprendre le catéchisme, „les principes chrétiens“. Il ajoute: „Les enfants des boïars sans fonction, ceux des commerçants et autres classes honorables feront des études de trois à douze ans. Les fils de prêtres étudieront jusqu'à vingt ans, et plus¹.“

Le Roumain Jacob de Potna, successeur de Nicéphore, maintint la mesure et fit venir, lui aussi, les enfants à l'école. Il donne en 1751 un „abécédaire“ pour „les enfants qui manquent de la nourriture qui leur est due et dont l'âme en souffre“, avec des morceaux de lecture, en plus les prières et le catéchisme: „Vous devriez donc“, écrit-il, „en chrétiens pieux, en pères des petits enfants“, „prendre soin des études de vos enfants, pour ne pas les priver de la nourriture spirituelle et des sages conseils, que vous avez le devoir de leur donner²“. Dans son livre „La fleur céleste“, de 1756, il montre son enthousiasme pour l'étude, „image et création divine, guide qui gouverne l'âme enfermée dans ce vase terrestre“; il constate que l'étude „sombre dans les ténèbres de la paresse“ et qu'elle est „blessée au coeur à cause de l'indigence d'âme de certains parents qui ne donnent pas d'instruction à leurs enfants“ et „les élèvent comme des bêtes“. L'étude, „chose sainte“, est mise à la portée des parents qui ont laissé leurs fils s'éloigner „de la divinité même“³.

¹ Erbiceanu, *Mitr. Mold.*, pp. 16-7; Urechiă, ouvr. cité, pp. 20-21.

² Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 130-132, no. 294.

³ Erbiceanu, *Cronicarii Greci*, p. xvii; Urechiă, ouvr. cité, pp. 24-25.

Mais on ne réussit pas à obtenir des fonds pour les écoles. Ainsi en 1750 les prêtres du diocèse de Roman „résistèrent et ne voulurent pas payer l'impôt des écoles, certains des boïars allant jusqu'à frapper les agents de Sa Sainteté l'évêque“. Le prince Constantin Racoviță se vit alors obligé de donner des ordres très sévères ¹.

En Valachie, le prince Grégoire Ghica décrète une réforme analogue de l'enseignement ².

Il n'y avait ici que l'école grecque et l'école slavonne, où l'on apprenait aussi le roumain. Dans la première, un professeur „d'études philosophiques“, payé 45 écus par mois, et un maître en second de grammaire, payé 20 écus. Les deux maîtres de l'école slavo-roumaine n'avaient que 10 écus ³.

L'école roumaine fut installée, en 1759, par le prince Scarlate Ghica, fils de Grégoire, dans un nouveau bâtiment, près de l'église de St. Georges, avec l'aide du Ban Constantin Brâncoveanu, qui se rappelait la donation de son grand-père princier, et d'après les instances du professeur de slavons, le célèbre calligraphe père Flor ⁴. Vers 1761, à l'époque où le prince Constantin Maurocordato faisait évacuer les moines — comme à St. Sabbas — pour faire place aux écoles, le prêtre lui-même devait être un hiérodiaque scolaire. Et pour la tranquillité des élèves on fermait aux femmes les portes de l'église ⁵.

Par les notes d'écolier de Manasse Héliade (1754-1759), qui devait être plus tard un illustre professeur,

¹ Urechîă, ouvr. cité, p. 23.

² Le prince Mathieu Ghica témoigne, en 1752, que le Trésor ne payait qu'une fois les quatre ou cinq mois les salaires.

³ Voy. l'original aux Archives de l'État, section historique, 21, apud Urechîă, ouvr. cité, pp. 19-20. Une confirmation par Constantin Racoviță, *ibid.*, p. 23 (an. 1753).

⁴ Urechîă, ouvr. cité., p. 27.

⁵ *Ibid.*, pp. 27-28.

étant nommé troisième maître dès 1759, nous savons ce qu'on enseignait alors à St. Sabbas. On commençait par la logique, à laquelle on consacrait presque une année; on continuait par la physique et la rhétorique de Théophile Korydaleus, puis par celle d'Hermogène et d'Alexandre Maurocordato¹. Venait enfin la cosmographie, d'après le même Korydaleus². Manasse Héliade poursuivra ses études à Bologne et sera envoyé, en 1785, en Allemagne et en Italie pour acheter des instruments de physique, après avoir fait paraître à Leipzig une *Oratio panegyrica*, en latin et en grec, pour le prince Alexandre Ypsilanti³.

Un peu plus tard, en 1763, on cède à l'école les revenus du monastère de Glavacioc et on fixe la rétribution des trois professeurs de grec à 40, 30 et 10 écus⁴. Pour avoir un troisième professeur de grec on augmente, l'année suivante, les fonds des écoles d'une rente mensuelle de 10 écus, pris sur les revenus de l'église des Saints à Bucarest.

Manasse Héliade réclame cependant une augmentation de salaire qui croît jusqu'à 50 écus par mois aux dépens de ses collègues. Pour maintenir un troisième maître, le vieux couvent de Dealu près de Târgoviște verse aussi sa part au budget des écoles⁵. Dès 1767 le Métropolitain, le Vornic Racoviță et deux autres boïars de marque font des inspections à St. Sabbas. On fixe pour les élèves pauvres une aide de 2 écus par mois et l'entretien dans les monastères⁶.

Le Bessarabien d'origine rurale Jean Callimachi, fils d'un Vornic de Câmpulung, amené par les circonstances à

¹ *Ibid.*, p. 28.

² *Ibid.*, p. 52.

³ Iorga, *Ist. lit. rom. în secolul al XVIII-lea*, II, p. 22.

⁴ Urechiã, ouvr. cité, pp. 29-30.

⁵ *Ibid.*, p. 32.

⁶ *Ibid.*, p. 34.

faire des études latines à Lwów, arriva au rang de Grand Drogman de la Sublime Porte. Monté ensuite sur le trône moldave, il montra de la sollicitude aux écoles; ainsi il chargea le Vornic de Botoșani de la surveillance de l'école grecque de la ville¹. Il demande au Métropolitain lettré Jacob et au Grand Ecclésiaste constantinopolitain Kritias de lui donner leur avis sur les écoles de Moldavie.

Le rapport est très intéressant. On y signale la concurrence „des écoles privées“, „écoles à côté“ — il ne s'agit donc pas de simples „précepteurs engagés dans les familles des boïars“ —, qui „minent l'école princière“, „rabaissant les maîtres“. Du reste, les élèves, pressés d'occuper des fonctions, en sortent beaucoup trop tôt. On propose d'interdire aux précepteurs particuliers de prendre des élèves en dehors de leur maison et de fixer à six ans les cours de l'école publique. Le prince autorise le grand maître à nommer ses deux collègues et, pour trancher la question des écoles particulières, il soumet le savoir des précepteurs particuliers à l'examen des professeurs d'État².

Mais tous ceux qui faisaient des donations aux écoles, comme l'archevêque Joannice et le prince Nicolas lui-même, n'oubliaient pas non plus les établissements scolaires de Grèce, dont l'école de Ianina³. Il y en avait partout, dans des petites villes comme Ostanitza ou Néochorion, d'où le moine Joachim de Smyrne, qui vint à Jassy en 1756⁴, demande des livres⁵. On faisait des dons jusqu'à Trébi-

¹ Codrescu, *Uricariul*, II, pp. 22-53. Un document sur cette école dans le *Buletinul Comisiei Istorice*, VII.

² Codrescu, *Uricariul*, I, pp. 73-74. Cf. Iorga, *Documentele Calimachi*, I, p. CXI, et la note 3. A Galatz les commerçants de la ville avaient fondé une école de grec ancien et moderne, payée des revenus du monastère de Mavromolo, en 1765.

³ Hurmuzaki, XIV², p. 1080 et suiv, no. MXXXVIII.

⁴ *Ibid.*, p. 1136, no. MCXX.

⁵ *Ibid.*, p. 1114, no. MLXXVI. Un diplôme de 1766 de Grégoire Alexandre Ghica, *ibid.*, p. 1182 et suiv, no. MCLXXV.

zonde. Mathieu, fils de Grégoire Ghica le restaurateur de „l'Académie princière“ de Jassy, donne 150 *lei* par an à l'„École de sciences“ de Constantinople. Ce titre est nouveau et il reflète l'essor que les sciences abstraites avaient pris en Occident. Scarlate, le frère de Mathieu, assigne de son côté 1.000 *lei*, pris sur les revenus des salines². C'est probablement dans cette école qu'on forma les fils des boïars envoyés plus tard comme une espèce de *jeunes de langues*, de *Sprachknaben*, auprès de l'agent des Principautés à Constantinople¹. Tel Ienachi Kogălniceanu, qui nous laissa ses notes d'écolier ; grand amateur de livres, il continua ainsi ses études dans la capitale de l'Empire otoman. Enfin, lorsque Constantin Racoviță fixe l'importante somme de 1200 *lei* par an pour „l'école de Tzarigrade“ avec cette note: „pour les élèves qui y étudient“, il pensait probablement aux élèves roumains envoyés à Constantinople³.

L'école de slavon préparait les traducteurs des documents anciens, écrits dans une langue qu'on ne connaissait plus maintenant. Celle de moldave seule a dû prospérer; on lui doit les nombreux et fins lettrés et calligraphes du XVIII-e siècle⁴.

A Bucarest, le monastère de St. Georges, restauré, abritait une excellente école de maîtres écrivains, comme ce prêtre Flor, experts dans l'art de copier et de composer les solennelles phrases des documents. Enfin, il n'y a pas de boïar qui fasse bâtir une église dans quelque coin perdu du pays — comme Sandu Bucșănescu, administrateur dévoué de la famille Ghica, qui fut chargé de bâtir le couvent de Pantéléimon près de Bucarest — et qui n'aie pas à coeur d'y annexer aussi une petite école

¹ *Ibid.*, p. 1182, no. MCLXXII (an. 1766).

² *Ibid.*, p. 1135, no. MCXIV.

³ Iorga, *Studii și doc.*, V. p. 11, no. 151 (la date n'est pas exacte).

⁴ Hurmuzaki, XIV², *passim*.

dont les élèves peuvent, en toute liberté, se faire prêtres et moines ou retourner dans le monde¹.

Cet état de choses durera jusqu'en 1766, année de la grande réforme qui devait instaurer l'enseignement „scientifique“ comme au Phanar, mais avec une plus forte influence occidentale. C'est la réforme européenne réalisée par Grégoire Alexandre Ghica, fils de Mathieu et de Roxane Maurocordato, cette douce mère qui pensait à lui avec tant de persévérance et de tendresse au temps où, prisonnier des Impériaux allemands, il s'adaptait aux coutumes de l'Occident², avant d'être drogman à la Sublime Porte et d'encourir une terrible mort.

Mais il ne faudrait pas croire que les influences occidentales n'avaient pas subsisté chez les Roumains avant cette date.

Elles existent et présentent des aspects tout à fait caractéristiques. Le 29 novembre 1719, dans les salles de Hurezi, fondation admirable de Brâncoveanu, on tient conseil pour décider la création d'une nouvelle école en Olténie. L'imprimeur évêque Damascène et les pères supérieurs du diocèse, y compris celui de Hurezi, Étienne, de Bistrița, et son homonyme d'Arnota, puis Pacôme de Govora prennent part à ce conseil. Entre autres demandes nous trouvons celle-ci: „Nous croyons, et tout notre synode le pense avec nous, qu'il est dans l'intérêt du pays et selon la volonté de Dieu de fonder deux écoles: l'une roumaine, l'autre latine. L'école roumaine sera placée à Râmnic, sous la surveillance de l'évêque, des monastères et des prêtres, qui pourvoient aux dépenses nécessaires pour les professeurs et pour les élèves. L'école latine sera à Craïova, aux soins de l'administration, des boïars et de toute la

¹ Urechîă, ouvr. cité, p. 13.

² Hurmuzaki, XIV², *passim*.

province, qui fourniront tout ce dont l'école à besoin¹. A côté, les colons bulgares de l'évêque Stanislavovitch demandaient, outre un séminaire à Craïova, une école allemande et latine analogue aux écoles autrichiennes de l'époque². Le 21 janvier 1731, le gouvernement lui accorda un supérieur pour le séminaire, avec un salaire de 300 florins par mois, trois prêtres *piarum scolarum* et un professeur laïque à 50 florins par mois³.

En fait, la réalisation de toutes ces mesures fut retardée. On se vit alors obligé d'engager par contrat des professeurs de latin⁴. Les écoles annexées aux monastères continuèrent leur modeste existence, et nous voyons, en 1736, le diacre Loga venir du couvent de Tismana pour fonder à Irediște, près de Lugoj, la première „école communale roumaine“ du Banat⁵.

Nous avons déjà dit qu'en Olténie les Autrichiens, tout en gardant les écoles qu'ils y avaient trouvées, voulurent en fonder une nouvelle, de latin. Enfin, sur un acte de 1726 nous trouvons la signature d'un „Simon magister“⁶.

A un moment donné Nicolas Maurocordato écrivait qu'il a l'intention de distribuer des livres latins à tous ceux qui, dans le pays, connaissent la langue. Non seulement il y avait des lecteurs pour les livres latins, mais on allait

¹ Decimo. Visum fuit nobis cum universo synodo duas hic in provincia scholas erigi: unam valachicam, aliam latinam. Valachica sit Rimmizii, sub cura episcopi, monasteriorum et poparum: expensae quae magistros pauperesque pueros concernunt sint ab ipsis. Latina vero sit Craiovae sub cura administrationis, boiarorum et provinciae, qui de omnibus pro eadem schola necessariis expensis providebunt; Hurmuzaki, VI, pp. 339-341.

² *Ibid.*, p. 413.

³ *Ibid.*, pp. 495-497.

⁴ Voy. plus haut.

⁵ Athanase Marienescu, *Petru Maior*, p. 15.

⁶ Iorga, *Studii și documente*, XIV, p. 296, no. 17.

faire à l'étranger des études pour l'apprendre. Tel est le cas, très intéressant à ce point de vue, de ce Jean Calmăș-Callimachi.

Le futur Drogman de la Sublime Porte et, par la suite, Jean Théodore, prince de Moldavie, connaissait parfaitement le latin et aussi l'italien, appris probablement pendant son séjour à Constantinople, où on l'avait placé auprès de l'agent des Principautés. Nous avons déjà dit qu'il fit ses études à Lwów, et la chose s'explique par la longue domination des Polonais de Jean Sobieski dans la Moldavie bucovinienne dont il venait. Pendant environ une dizaine d'années on y avait pris l'habitude d'envoyer les jeunes gens faire des études latines dans le royaume voisin. Le fils de Théodore Calmăș, Vornic à Câmpulung, eut très certainement des collègues moldaves à l'école polonaise¹.

Mais ce cas isolé, dû à des circonstances particulières, devint à un moment donné une règle de conduite pour les princes moldaves.

L'école latine des Jésuites de Jassy, qui avait formé les fils du chroniqueur Miron Costin, Nicolas, Pătrașcu, Jean, et nous avons leur manuel de rhétorique², école qui reçut de nombreuses donations, en argent et en vivres, de tous les boïars moldaves sans exception, et, pendant les guerres, aussi de la part des catholiques étrangers, survécut aux événements de 1711, à la catastrophe de Démétrius Cantemir; ce dernier, s'il avait réussi à garder le trône, eût sans doute donné à la Moldavie une tout autre et vaste organisation scolaire.

Les livres de comptes de l'école dépassent cette tragique année³. Les professeurs de la vieille école étaient

¹ Voy. Iorga, *Documentele Callimachi*, I, Préface.

² Urechîă, *Miron Costin.*, II, p. 151.

³ Voy. Iorga, *Studii și documente*, I-II; *Diplomatarium italicum*, p. 41, note 12.

tous des Polonais; aussi, à cause de la langue inconnue de leur enseignement, l'instruction supérieure resta sans prise sur le peuple roumain de la Moldavie et constitua plutôt une forme stérile d'érudition. Avec les Italiens, il y aurait eu des rapports entre leur enseignement et les Roumains de Moldavie.

A un moment donné, à l'époque où les Hongrois placés sous le sceptre des Habsbourg luttèrent pour conquérir leur liberté, d'autres Jésuites se réfugièrent en Moldavie, avec les exilés laïques de Bercsényi, débris de la cause du prétendant François Rákóczy.

Des lettrés comme Peterffy, recommandé par Regarski ¹, comme Petrossy et Patay, qui tous avaient occupé d'importantes charges dans l'enseignement de leur pays, désiraient exercer, chez nous aussi, leur métier. Représentants, au moins au même titre que les Polonais, de l'école jésuite occidentale, ils demandèrent l'autorisation de fonder un gymnase de langue latine, à programme occidental, dans la capitale de la Moldavie ². D'ailleurs, l'école latine de Konarski fonctionnait depuis 1754 ³.

A l'époque des Jésuites, était prince de Moldavie l'ancien élève du Ragusain Bettera et de ce Grec Lazare, qui était venu peut-être de Venise ou de ses possessions. Constantin Maurocordato fut l'un des Grecs les plus érudits du monde laïque de son pays. Épris de lecture, il augmenta le nombre des livres reliés en maroquin rouge de son père (nous possédons un volume de sa bibliothèque dispersée, un Boileau de toute beauté) et refusa avec obstination de les vendre au roi de France, à l'Empereur,

¹ Nilles, *Symbolae*, II, p. 1023 et suiv.

² Voy. Iorga, *Francisc Rákóczy al II-lea, înviatorul conștiinței naționale ungurești și României*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXIII; *Diplomatarium italicum*, I, p. 58, note 2, an. 1743: „a fine di formar l'istoria di questo regno e Valachia“.

³ *Rev. Ist.*, VI, p. 350.

au Pape¹, pour se voir finalement obligé de les mettre en gage chez l'Anglais Barker et de les perdre — puisqu'il „n'avait plus un sou vaillant“ et en était arrivé „à être nourri par les boïars²“ ; protecteur du peintre Liotard de Genève, dont il fit un boïar moldave à barbe et à tête rasée³, il fut lié avec tous ces visiteurs et hôtes à une époque où il songeait à une histoire en latin des pays roumains⁴. Si le changement trop fréquent des princes ne l'avait empêché, les Hongrois auraient introduit chez les Roumains latins, dans le cadre international du catholicisme, le latinisme que les Polonais leur avaient jadis apporté sous la forme internationale de la Renaissance. Il semble même que cette intention trouva un commencement de réalisation, puisque le chroniqueur Neculce parle d'une nouvelle école latine et arabe⁵. „Encore fut-il décidé par Sa Majesté le prince Constantin, en ce qui concerne les écoles, qu'il fallait raffermir les écoles grecques et slaves ; de même fonda-t-il une école de latin et d'arabe“. Il fut poussé, en ce qui concerne la dernière, aussi par le Patriarche d'Antioche, hôte des Principautés, fondateur de la petite église arabe qui se trouve à Bucarest, près du nouveau Sénat⁶.

Mais, si de ce côté il ne put réaliser ses projets, il devait réussir, comme prince de Valachie, à reprendre les traditionnelles relations, interrompues un certain temps, avec Venise. Peut-être sur le conseil de l'ancien boursier de Brâncoveanu, maintenant directeur de l'école grecque

¹ Voy mon mémoire sur le français Flachet, qui fit un long séjour à sa Cour, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 1926, p. 18 et suiv.

² Athanase Comnène Ypsilanti, dans Hurmuzaki, XIV³, p. 1137 ; p. 1153, No. MCXLII ; p. 1164.

³ Voy *Rev. ist.*, VII, pp. 234-235.

⁴ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 498.

⁵ Cf. Neculce, p. 419.

⁶ Iorga, *Inscripții din bisericile României*, I, pp. 267-268, No. 621 ; „Bulletin de la Commission des Monuments Historiques“, année 1930.

de Bucarest, il envoya à Venise pour des études d'art, et peut-être pour d'autres domaines aussi, tout un groupe de fils de boïars. Car sous Brâncoveanu Del Chiaro parle d'un jeune Valaque qui apprit la peinture à Venise, et les fresques du temps et l'encadrement sculpté des portes d'églises reflètent cette influence artistique¹.

La „Généalogie des Cantacuzènes“ le dit clairement : „à cette époque Michel Racoviță régnait en Moldavie, lequel étant révoqué en 1744, le prince Constantin Maurocordato revint pour la quatrième fois en Valachie. Alors, il envoya douze fils de boïars à Venise, pour les études; il y avait parmi eux Răducanu Cantacuzène, cadet du Ban Mathieu. Il y resta trois ans, et, la quatrième année, Mathieu Ghica, l'ancien prince, qui se trouvait à Constantinople, accusant Constantin Maurocordato d'avoir envoyé ses biens à Venise par ces jeunes gens, on les fit tous revenir; puis, en 1748, la Sublime Porte transférant Constantin Maurocordato en Moldavie, Răducanu, le fils de Mathieu, l'y accompagna²“. Un autre de ces étudiants a dû être Georges Socoteanu, parent de Michelle-Brave, fils — avant l'entrée du père dans les ordres — de l'évêque Grégoire de Râmnic il signe, en 1756, au dos du diplôme qui lui confère le rang de Grand Cloutcher : „Georgius Rimniceanus, Magnus Satrar“, et ajoute que „dès sa plus tendre enfance, il fut mis à l'étude³“. Răducanu, qui fit un séjour à Constantinople en 1750, auprès de son maître, épousa la princesse Catherine, fille du prince Jean, frère de Constantin, et entra ainsi dans cette autre famille de lettrés, qui ne devaient pas leur instruction seulement à l'Orient. Les relations de

¹ Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, éd. Iorga, p. 150.

² *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 120.

³ G. J. Lahovary, dans les *Convorbiri Literare*, XXII, p. 253 et suiv.; *Rev. ist.*, XII, p. 295.

⁴ *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 128.

Răducanu et de ses frères, Pârveu et Michel, avec les Russes, en tant que chrétiens, à partir de 1769, l'insistance avec laquelle Michel, l'auteur de cette Généalogie de sa propre famille, souligne tous les rapports qu'ils eurent avec l'Occident, s'explique par la formation de jeunesse de l'un des trois frères au moins.

Enfin, il se pourrait que Ienăchiță Văcărescu, historien, grammairien et poète, qui connaissait parfaitement l'italien, fût l'un des douze fils de boïars envoyés vers 1740 à Venise¹.

Mais, si l'école occidentale ne parvenait pas à s'enraciner dans les Principautés, où les représentants de la culture occidentale allaient se former en „Europe“, les Roumains de Transylvanie avaient cette école latine, mais par l'intermédiaire de la même église catholique qui guidait aussi les Jésuites hongrois de Constantin Murocordato.

Cette école catholique venait vaincre en Transylvanie l'enseignement calviniste introduit dans la seconde moitié du XVI-e siècle et restauré, à Făgăraș notamment, par les princes réformés du siècle suivant, les Rákóczy. Nous avons des renseignements sur l'école créée à cette époque pour les „Valaques“ transylvains². En 1624 les fils des serfs qui voulaient se faire prédicateurs ou maîtres d'école calviniste étaient admis dans ces établissements³. A côté subsistait l'école de couvent, qui gardait le cadre strict de l'orthodoxie traditionnelle; elle donna les évêques du XVII-e siècle, dont deux au moins eurent des qualités d'esprit exceptionnelles: Étienne, qui préconisait l'emploi de la même langue littéraire par tous les Roumains, et Sabbas Brancovici, dont le frère eut l'ambition de ressusciter la liberté du peuple serbe. Ça et là il y avait aussi des

¹ Voy. notre note dans les „Mélanges Ortiz“, Bucarest 1930.

² Voy. aussi plus haut.

³ Note dans le journal *Progresul* de Orăștie, 1924.

maîtres de village, tel ce Ianoș, fils de Jean Gabor, de Ticvaniul Mare (1704-1778), dont on a écrit la biographie. Nous retrouvons dès la moitié du siècle la même école dans la région des Szekler à Podeni, Oaia, Erneii Mari, dans les faubourgs de Târgul-Murășului ¹. Mais les esprits roumains les plus distingués se perdirent parmi les Hongrois; tels les Jésuites Ollia Andréas, Basile Dobre, Étienne Imre, Michel Leștian, Gabriel Ivul, professeur à Vienne, Jean Kászoni, Franciscain, „le Pasmányi de Transylvanie“, et, plus tard, le poète latin Antoine Musca, celui qui, en 1744, écrivait le poème „Felices duorum Daciae Vaidodarum adversus barbaros expeditiones“ ².

L'union avec Rome devait avoir des conséquences sur cet enseignement si longtemps resté à sa phase de début ³. Mais cet état de choses ne pouvait pas durer qui obligea un Métropolitain Athanase de se contenter de l'instruction donnée par les calvinistes d'Alba-Julia et un Jean Micu d'aller à l'école hongroise de latin à Nagy-Szombáth avant de devenir l'évêque Innocent, baron Klein.

Le catholicisme forma, par ses écoles si soignées du Banat, un homme comme Georges Buitul, traducteur du catéchisme de Canisius ⁴, un érudit comme Jean Giurgiu de Patac, Patachi, élève des écoles de Cluj mais aussi du Collège de Rome, improvisé plus tard évêque roumain pour arrêter les candidatures étrangères à la succession d'Athanase.

¹ Traian Popa, *Începutul școlii românești în vechiul Scaun al Murășului*, Târgul Murășului, 1927.

² Onisiphore Ghibu, *Catolicismul unguresc în Transilvania și politica religioasă a Statului român*, Cluj, 1924, p. 154, note 3. Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XIII, p. 235; V. Drăganu, *Mihail Halici* (extrait de la revue *Daco-România*, V), 1926, p. 102, note 6.

³ Nous avons les premiers Abécédaires: d'Alba-Julia, 1699, de Cluj (aussi en lettres latines), 1744, et celui de 1777. Voy. Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, p. 80, note 1.

⁴ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 80, note 1.

Un synode avait demandé en novembre 1728 le Séminaire. A l'époque où Innocent était allé réclamer justice à Rome pour son peuple et où un savant théologien, Jésuite étranger, était placé pour le dogme auprès de l'évêque, successeur d'Innocent, celui-ci, Pierre Paul Aaron, choisit, pour la conquête de cette même liberté, la voie, plus longue, mais plus sûre, de l'école. Dans ce village isolé de Blaj, où le progrès ne pouvait venir que des Roumains eux-mêmes, dans cette nouvelle résidence, don de Marie-Thérèse, où l'évêché s'était réfugié après avoir été chassé d'Alba-Julia et de Făgăraș, Aaron, avec l'obstination d'un hermite qui n'a point d'autres préoccupations, se mit à organiser les écoles : école de son église, école de sa piété.

Pour réaliser l'œuvre, les hommes ne manquaient pas. Des boursiers envoyés par l'évêque de Transylvanie avaient précédé à Rome les boursiers de Constantin Maurocordato à Venise. Alors qu'un Géronte Cotorea dut se contenter, lui aussi, de l'école de Nagy-Szombáth¹, qu'Athanase Rednic, originaire du Maramureș, fit ses études au Collège viennois du Jésuite Pazmányi, alors qu'Ésaïe de Simcel alla à Kiev et Étienne Neagoe ailleurs², trois étudiants, trois moinillons de Transylvanie foulèrent la terre sacrée de Rome : Pierre Aaron lui-même, Grégoire Maïor, qui, comme Rednic, sera évêque, et enfin, Sylvestre Caliani³.

Marie-Thérèse, „mère“ des Roumains de la Monarchie, s'intéressait à cette organisation, si nécessaire. En dehors des écoles primaires publiques⁴, on échafauda tout un système scolaire, qui plaçait le Séminaire au-dessus des écoles élémentaires des prêtres.

¹ Iorga, *Ist. lit. rom.*, II, p. 193 ; Bunea, *Episcopii Petru Pavel Aaron și Dionisiu Novacovici*, Blaj 1902.

² Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 163.

³ Bunea, ouvr. cité, pp. 4, 34 et les notes de Șińcai, dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, II. Cf. N. Brinzeu, *Școalele din Blaj*, Sibiu, 1898

⁴ Voy. Sylvius Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal*, I, Sibiu, 1920, p. 54. Un „pédagogue“ à Zlatna, en 1759, *ibid.*, p. 193.

Dans le monastère bâti de 1741 à 1747 il y a, à partir de 1754, non seulement des leçons „de lecture, d'écriture et de chant“, „de lecture et interprétation“, mais aussi des cours supérieurs en latin et en hongrois. Or, le latin et l'esprit romain triomphèrent. Les professeurs formés à Rome et ceux qui venaient du Séminaire viennois de Sainte Barbare, où nous trouvons neuf boursiers roumains, dont six d'Oradea-Mare, firent de la troisième école le grand Séminaire, une véritable Académie d'études théologiques ¹. Après les professeurs appartenant au clergé, parmi lesquels Philothée Laslo est encore un „Romain“, viennent les professeurs laïques: un Vulcan, un Boïer, un Jean Neagoe, un Nicolas Ludoși. Cela, vers 1766, à l'époque où dans les Principautés aussi commence une nouvelle activité „européenne“, sur la base d'une vaste organisation scolaire.

Les orthodoxes ne pouvaient pas suivre les mêmes voies. Cependant, avant le voyage de Michel Popovici, prêtre du Banat, à St.-Pétersbourg, dont il admira les merveilles ², Démètre Eustatievici, fils d'Eustache, Gridovici prêtre de Brașov, fit ses études en Russie, et Sabbas Popovici de Rășinari, qui faisait traduire du russe un livre d'histoire, sur le „grand cnèze Démètre Ioanovitch“, écrivait sur un ouvrage de sa bibliothèque: „Géographie traduite du russe en roumain, d'après l'édition de St.-Pétersbourg, à l'Académie Impériale des études, en 1759 de l'ère chrétienne“ ³.

¹ Iorga, *Ist. lit. rom.*, III (sous presse); Bunea, ouvr. cité, p. 277 et suiv. et *Ist. lit. rom. în secolul al XVIII-lea*, II, p. 162.

² Voy. les Voyages du prêtre Michel Popovici, Arad, 1901, extrait du journal *Tribuna Poporului*.

³ *Rev. Ist.*, I, p. 19. Le manuscrit est de 1785.

VI.

La nouvelle école européenne.

L'introduction même de l'acte de fondation de 1766, donné par le prince Grégoire Alexandre Ghica, est d'une haute conception. Il fut précédé par la décision du 6 juin 1765, qui passait à l'école grecque les revenus de l'école supprimée de l'Athos et l'impôt des prêtres¹. Dans cette introduction on compare „l'état de lumineuse célébrité où se trouvait jadis notre peuple avec l'état actuel, si misérable et lacrimable à cause du manque d'instruction“, et ceci est encore plus douloureux lorsqu'il s'agit du clergé: „celui-ci devrait être le sel des chrétiens, la direction des fidèles, la lumière des orthodoxes, pour qu'il n'y ait point de différence entre le monde ecclésiastique et le monde laïque et que le peuple des croyants soit altéré de la sagesse divine des enseignements de Notre Seigneur Jésus-Christ“. On crée donc une „Académie des études et des sciences“, et on la place, „pour avoir des professeurs et des élèves en grand nombre“, dans un local voisin du palais métropolitain²; on y annexe une église. En province, il y aura partout des écoles élémentaires, pour les laïques comme pour les fils de prêtres.

¹ Codrescu, *Uricariul*, VII, p. 47 et suiv.

² La vente, en 1767, du terrain „nécessaire aux écoles maintenant fondées“, Urechîă, ouvr. cité, p. 33, note 2.

Le prince exempte en partie les prêtres et les hiérodiaques de l'impôt dû au Trésor et il en fait les auxiliaires de son système scolaire, puisque chacun doit verser deux *lei* de la nouvelle monnaie, deux fois par an, au printemps et à l'automne. Sont libérés aussi de tout impôt envers le Trésor „ceux qui se destinent à la prêtrise, s'ils se montrent intelligents et capables d'apprendre“ et même „les prêtres actuellement en fonctions, s'ils ont du savoir et de l'instruction“. On encourage donc les uns et les autres „à s'appliquer, à peiner, pour acquérir le savoir par l'étude“. Les maîtres sont, comme à l'époque de Nicolas Maurocordato : „le premier professeur de grec ancien“, avec un salaire augmenté¹, et un aide, un sous-maître, „le professeur d'études grecques ecclésiastiques“; on supprime le professeur de slavon, mais on maintient celui de moldave et l'on ajoute *un professeur de latin*. Les salaires sont respectivement de : 600, 240, 180, 120 et 240 *lei*. L'Académie de Jassy a, en outre, un „bibliothécaire“ un chantre, un prédicateur grec et un prédicateur roumain, payés 120, 250, 300 et 180 *lei*. En province, nous trouvons des écoles helléniques et grecques à Galatz, au monastère de Mavromolou², et à Botoșani, des écoles exclusivement moldaves „auprès des trois évêchés et dans vingt-trois villes de province“— Jassy en a deux—; les salaires sont de 250 *lei* à Galatz, de 120 à Botoșani, de 80 aux écoles des évêchés et de 60 dans les autres villes. L'Académie de Jassy a 375 *lei* par an pour 1000 chariots de bois; elle donne des bourses à „vingt élèves étrangers et pauvres, pour leur nourriture, le papier et l'encre nécessaires“. Le surplus éventuel des fonds sera employé à l'achat „de livres et d'instruments de mathématiques et d'autres besoins de l'Académie“.

L'Académie aura des administrateurs confirmés par le prince; ce sont : le Métropolitain, le Vestiaire et un certain

¹ Urechîă, ouvr. cité, p. 34.

² Codrescu, *Uricariul*, I, p. 71 et suiv.

nombre de boïars spécialement désignés: Jean Cantacuzène ou Canta, le chroniqueur, Iordachi Chryso-skouléos, parent des Maurocordato, Vestiaire, Manolachi Bogdan, descendant des Cantemir par les femmes; enfin quatre commerçants appelés „bachas“ à la mode turque: Costa Avram, Costa Papaphile, Alexandre Panaïoti et Constantin Panaïoti.

Les commerçants de Galatz, avec le préfet, et ceux de Botoșani auront en bloc l'administration des écoles de la région. On ne dit rien pour les autres écoles des villes de province, les écoles diocésaines étant laissées aux soins des évêques.

On fonde enfin à Jassy une bibliothèque et on y a trouvé une *Expositio patrum graecorum in psalmos* de 1646, don du prince, „à l'usage des philologues et des personnes éprises d'études“¹.

↳ Cette organisation scolaire devait entrer en vigueur au printemps de l'année 1766².

Le prince Grégoire Alexandre Ghica faisait élever ses enfants: Démètre, Alexandre et Scarlate, par des professeurs comme Yanaki de Phournes d'Agraphai, qui leur dédiait en 1777 un manuel grec d'orthographe, comme Théodore, auteur d'une grammaire, et le Français „Mel Snidor“³.

A la même époque nous trouvons à Rome un bourgeois moldave, Amphiloque, plus tard évêque de Hotin, qui notait en italien, sur un Épistolaire de Nardi, la date de son séjour dans la ville sainte: 1772⁴. Il laissa une *Grammaire théologique*, traduite du russe, manuel destiné à des

¹ Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVIII, p. 802.

² Hurmuzaki, XIV², p. 1184, note; *Bis. Ort.*, XV, p. 785 et suiv.

³ Iorga, *Documente și cercetări asupra istoriei financiare și economice* (extrait de la revue „Economia națională“), Bucarest, 1900, pp. 53, 55; *Două biblioteci de mănăstiri, Ghighiu și Argeș*, Bucarest, 1904, pp. 12-14.

⁴ Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVIII, p. 802. Voy. aussi *ibid.*, p. 803.

écoles qui ne furent jamais réalisées, une *Géographie en moldave* et une *Arithmétique*, éditées seulement en 1795, ces dernières à l'usage d'une nouvelle école moldave. Dans sa *Géographie* il décrit la ville deux fois millénaire de Rome, „avec les grands bâtiments de l'église“, „les palais“, „l'eau qui coule par les tuyaux de plomb“, „le grand nombre de fontaines arrangées avec une merveilleuse adresse, qui jettent l'eau jusqu'à deux et trois toises“, la merveille de Saint Pierre ¹. Naples lui fait l'effet „d'une foire, à l'entrée comme à la sortie de la ville“. „La cité est située dans un bel endroit, sur une colline, au bord de la Mer, qui est très belle à regarder; il en est de même des rues, qui sont larges et bien pavées, surtout la grande rue, pavée d'un beau carrelage solide et lisse, avec des rigoles pour empêcher de glisser“ ². Il va à Bari pour voir les reliques de St. Nicolas, qu'il ne reconnaît pas: „J'y suis allé, mais n'ai vu qu'une pierre tombale, et l'eau qui vient de la Mer“ ³.

L'Académie aura encore parmi ses professeurs le célèbre Eugène Boulgaris, futur Métropolitain en Russie ⁴. Considérant l'œuvre du prince réformateur et initiateur dans tous les domaines: service des routes, des eaux, des „manufactures“ indigènes, le Patriarche de Constantinople, Samuel, qui qualifie cette Académie de „Musée d'études“, lui envoie sa bénédiction en décembre ⁵.

C'est ainsi que fut créé cet établissement, oeuvre de l'esprit cultivé de Ghica. „Ce prince“, écrit Ienachi Kogălniceanu, „acheta un grand terrain voisin du palais mé-

¹ *Ibid.*, p. 806.

² *Ibid.*, p. 807.

³ *Ibid.* Au retour il passa probablement par Smyrne; note 4.

⁴ Son testament, d'avril 1805, parle d'un présent d'Alexandre Jean Maurocordato; *Rev. Ist.*, VI, p. 12.

⁵ Hurmuzaki, XIV², p 1184 et suiv. No. MCLXXVII (cf. Urechîă, loc. cit., pp. 56-58).

tropolitain, le fit entourer d'une clôture, y bâtit de beaux et grands locaux, nomma trois professeurs, bien payés, qui enseignaient le grec ancien, le grec moderne et le moldave; oeuvre mémorable ¹. Le chroniqueur Jean Cantacuzène le montre comme „un homme de grande sagesse et savoir, désireux de voir jouir aussi les autres des bienfaits de l'étude; il a fait d'admirables écoles près du palais métropolitain, à Jassy; on y enseigne beaucoup de choses et de langues; on y a fait venir des professeurs fort savants; les attributions et les droits des professeurs et des élèves sont fixés; chacun sait ce qu'il doit faire et le salaire auquel il a droit ²“.

Mais la guerre éclata; les boïars partirent; vainement Constantin Maurocordato, plus pauvre que jamais, essaya de les retenir, leur montrant le danger de vie ³. Les écoles fermèrent leurs portes. L'administration en occupa les locaux, les prêtres refusèrent de verser les fonds, affirmant que les maîtres grecs ne sont d'aucune utilité à leurs fils ⁴.

Il y avait pourtant des écoles en 1771 ⁵, puisque, à la demande du Métropolitite, le commandant russe Roumientzov fit évacuer les bâtiments de l'Académie, que le „Conseil de la principauté de Moldavie“ quitta à grande peine, bien que „nombreuses étaient les maisons des boïars disponibles“. Après le départ du grand Eugène Boulgaris, traducteur de Voltaire, maintenant archevêque à Poul-tava, on confia la direction de l'Académie de Jassy à

¹ Kogălniceanu, *Letopisește*, III, p. 252.

² *Ibid.*, p. 192. — Jean Cantacuzène, fils de Iordachi, Grand Logothète, fut un de ceux qui encouragèrent les travaux de Théotokis. Voy. notre mémoire sur ses comptes de 1776, dans les *Mém. Ac. Rom.* de 1927.

³ Hurmuzaki, XIV ², p. 1204, No. MCXCIX; p. 1205, No. MCCI.

⁴ Urechîă, ouvr. cité, p. 34, note 3.

⁵ Voy aussi Hurmuzaki, XIV ², p. 1184, note; *Bis. Ort.*, XV, p. 785 et suiv.

Nicéphore Théotokis, de Corfou, esprit de haute culture, formé à Padoue et à Leipzig. En 1771 encore, Thomas Cara, logothète en second, traduit l'ouvrage du rabbin Samuel contre les Juifs : le livre est présenté par Nicéphore Théotokis, „professeur célèbre de langue hellénique“¹.

Théotokis, qui écrivait à Jassy en 1774 une Géographie pour ses élèves (parmi lesquels Scarlate Sturza, futur étudiant à Leipzig et gouverneur en 1812 de la Bessarabie), laissa encore un sermon publié à Halle, et traduit en roumain, contre l'évêque de Camillis, qui propageait l'union avec Rome dans les régions occidentales de la Transylvanie. Dans ce dernier livre il cite la *Henriade* de Voltaire². Il y avait aussi, à cette époque-là, un professeur de roumain, l'archimandrite Macarius, qui faisait de bons vers „adoniens“ dans sa langue, pour son protecteur, le Vestiaire Jean Cantacuzène de Deleni, et des vers „allémانيques“ pour l'Impératrice Catherine, „Auguste Impératrice de toutes les Russies et des Bulgaro-Serbo-Moldo-Hongro-Valaques maîtresse souveraine“. Celui qui chante „la Dacie“ est probablement un Transylvain formé dans les écoles occidentales. Il fit imprimer aussi une grammaire, dont nous ne connaissons que le manuscrit et qui vient après la grammaire de Braşov-Kronstadt rédigée par ce Démètre Eustatievici qui avait fait ses études en Russie, à Kiev³.

Pendant la guerre, le Métropolitain et surtout Léon Gheuca, évêque de Roman, — esprit orienté vers l'Occident, qui plaça auprès de ses neveux Dosithée Obradovitch, moine serbe formé en Allemagne, futur réformateur de la littérature et de la culture de sa nation—, voulurent modifier le caractère de l'école. *Sans songer à supprimer l'enseignement*

¹ Cf. *Anuariul Graficei Craiova* de 1927, p. 32, et *Rev. Ist.*, VII, pp. 67-70.

² *Rev. Ist.*, ouvr. cité.

³ Urechiă, ouvr. cité, p. 34, note 4.

du grec ancien, organe, en Orient, de toutes études supérieures, ils essayèrent pourtant d'en limiter le rôle. Le feld-maréchal russe dut intervenir pour maintenir les salaires des professeurs grecs : il montra qu'en Russie aussi l'enseignement du grec était fort en honneur dans toutes les Académies et que la plupart des livres d'école sont écrits dans cette langue¹.

Après la guerre, l'acte du 15 novembre 1775 donnait au prince et au Métropolite le droit de choisir et de nommer „le premier conseiller et maître des sciences philosophiques à l'Académie moldave“, qui choisira lui-même ses collaborateurs. Avec ses larges attributions, il décidera du programme de l'école, pourra tenter des procès aux administrateurs au cas où ces derniers ne serviraient point les fonds. Pour attirer les élèves, on leur donnait au sortir de l'école rang immédiatement après les boïars, et seuls les prêtres pourvus du diplôme étaient exemptés d'impôts. Sans examen, on ne confiait à personne une fonction publique. L'école slavonne de St. Nicolas fut réorganisée ; elle a un professeur de lecture, d'écriture et de catéchisme, Georges Euloge, ancien officier ; elle a aussi un chantre, Georges, chef des „aprods“ (huissiers), et l'indispensable intendant. On nomma comme administrateurs Jean Canta, l'ami des écoles, neveu par sa mère du prince Grégoire Ghica, Manolachi Bogdan, qui avait déjà eu cette charge, Mathieu Cantacuzène, de Valachie, fils de Răducanu qui avait fait ses études à Venise, Scarlate Sturza l'écuyer, récemment rentré d'Allemagne, le jeune Élie Catargi, deuxième logothète, et les deux commerçants Costa Papaphile et Costa Avram, qui avaient eux aussi présidé à la fondation de l'Académie par Grégoire Ghica². Quant au programme, les principes en restaient les mêmes, et nous ne croirions

¹ Urechîă, ouvr. cité, p. 35.

² Codrescu, *Uricariul*, I, pp. 74-79. Cf. *ibid.*, VII, pp. 52-54. Voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. XVIII-lea*, II, pp. 24-25.

pas exacte l'affirmation de Sulzer selon laquelle un professeur particulier, le Silésien König, plus tard consul de Prusse, aurait donné quelques leçons de latin ¹.

Après la paix de Keutchuk-Kainardchi et le retour de Grégoire Ghica sur le trône, il semble que l'école n'eut pas d'élèves à ses leçons de philosophie et de mathématiques; seuls „les étrangers“, les Grecs, suivaient ces cours, et l'essor de l'école s'en ressentit. Mais les comptes de Jean Canta, pour l'année 1776, mentionnent tout une groupe de fils de boïars, élèves internes de l'école ².

On en parle ainsi en 1777: „A Gabriel Golăe, cuisinier, qui prépare les repas des fils de boïars de l'école, son salaire pour deux mois, 5 *lei* par mois, à partir du 1-er janvier 1777. A Gabriel, serviteur, pour les dépenses de cuisine, pour les repas des fils de boïars qui sont dans l'école; 1777, janvier 11... Une charette empruntée par l'école, à réclamer.... Pour une grammaire latine de M. Costachi, mai 14.... Pour le papier de M. Mathieu Costachi... Pour la dépense des fils de boïars, livres, en dehors des dépenses réclamées pour la nourriture des enfants pour quatre mois: décembre, janvier, février et mars. 20 *lei*, salaire de Gabriel Golăe, pour quatre mois. 129.90 pour des livres“. On achète pour eux des „livres français“ et du papier *tricapello*. En dehors de la „dépense de cuisine“, on leur procure donc aussi des livres. Nous trouvons: „1 *leu*, 90, un Ésope grec, acheté par Constantin Vârnăv, 4 tomes de l'Encyclopédie, de même par Constantin Vârnăv, pour les fils de M. Grégoire Costachi, 1779, mars 7... Pour une grammaire latine de M. Mathieu, fils du Cloutchar Grégoire Costachi, mai 12“.

D'ailleurs, en 1773, un certain Théophane était professeur dans la maison des Cantacuzènes de Moldavie ³, et il accompagnait ses maîtres à la chasse ⁴.

¹ Sulzer, *Gesch. des transalpinischen Daziens*, III, p. 10.

² Hasdeu, *Archiva istorică*, I, 231; Urechia, ouvr. cité, p. 35.

³ Nos *Studii și documente*, VII, p. 225, no. 70.

⁴ Les comptes de Jean Cantacuzène.

La Valachie a été, aussi, gouvernée par le même prince épris de savoir, Grégoire Alexandre Ghica ¹. Mais nous ne croyons pas que l'unique année de son règne (1768-9) lui eût donné le temps d'organiser sur les mêmes bases scientifiques et latines l'enseignement, déchu, sans doute, là aussi, de la principauté. Seul le témoignage de son successeur nous fait connaître la présence d'un professeur de grammaire et d'un autre de sciences dans la capitale valaque ².

Cette oeuvre dut être accomplie à Bucarest, après la même paix de Keutchuk-Kainardchi, par le nouveau prince Alexandre Ypsilanti, qui organisa les monastères et les corporations, composa un code d'habile synthèse, réforma l'administration, fit bâtir la résidence de Mihai-Vodă, pour remplacer l'ancien palais, détruit par les Russes, fonda une fabrique de drap à l'exemple de Grégoire Ghica, et fit creuser le canal Ypsilanti ³, aida les pauvres et se montra toujours désireux d'attirer auprès de lui, pour son oeuvre scolaire, des étrangers de haute culture ⁴.

Dans le registre officiel on trouve la demande que le prince adressa au Métropolitain avant même de faire son entrée dans la Capitale: „Très saint Père Métropolitain Désireux de voir l'école hellénique s'élever à la plus grande prospérité possible, avec de bons maîtres et de nombreux élèves et ces derniers, fils de boïars ou autres, instruits par les efforts des professeurs, je charge Votre Sainteté de s'enquérir sur l'ancienne organisation de l'école hellénique, à savoir: le nombre des professeurs et des élèves, les matières d'ensei-

¹ Il est probable qu'il envoya un boursier, Polychrone Dimitriu, pour des études médicales: celui-ci lui dédia un livre religieux, imprimé à Leipzig, en 1775; notre *Rev. Ist.*, V, p. 69.

² Hurmuzaki, XIV², p. 1273.

³ Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXX, p. 926.

⁴ Il confirme lui aussi les fonds qu'on verse à Soumëla; Hurmuzaki, XIV², p. 1223, no. MCCXXIII. — Il donne à la grande école de Constantinople 18.000 lei par an; *ibid.*, p. 1222, no. MCCXXXVIII.

gnement, le nombre des classes, le montant des salaires et la provenance des fonds. De même pour l'école slavonne: combien de professeurs elle avait, combien d'élèves, le programme, les salaires des maîtres et les ressources.

„Votre Sainteté s'informerait, après, de l'état actuel des écoles hellénique et slavonne, pour déterminer le nombre des professeurs, leur valeur, leur zèle à former les élèves, le nombre de ces derniers, les connaissances enseignées, les salaires et la provenance des fonds; s'il y a des écoles et où. Lorsque Votre Sainteté aura toutes ces informations, elle m'en rapportera“¹.

Malheureusement, nous n'avons pas la réponse.

Le réorganisation commença aussitôt. Le prince n'oublia pas l'école de grec et d'arabe de Jérusalem, „pour le progrès de l'étude non seulement dans ce pays, où Dieu me plaça pour gouverner, mais aussi ailleurs, où elle est nécessaire“ (il lui fait verser 300 écus par an); à l'église Obedeanu de Craiova, où il avait aussi un hôpital, il annexe une école de prêtres, dont le diplôme sera exigé pour l'ordination: *c'est le premier Séminaire*, puisque Constantin Maurocordato, en Moldavie, avait obligé les prêtres à suivre seulement certains cours. Par l'acte du 13 août 1775, Ypsilanti donna une organisation solide à l'école slavonne de St. Georges, où il y avait aussi des élèves étrangers et où nous trouvons comme professeurs un certain Constantin et un Dragomir².

Il institua, le 10 décembre, un comité formé de quatre grands boïars, de quatre boïars du second rang et de quatre du troisième rang, avec, à leur disposition,

¹ Arch. de l'État, section historique (État), No. 51, dans Urechîa, ouvr. cité, p. 36; cf. Nedioglu, ouvr. cité, p. 15. Un certain Jean, maître roumain à Cernavoda, où la scolarité était de six ans; Urechîa, loc. cit., p. 40.

² Archives de l'État, „Registre Princier“ III, fol. 121-123, résumé par Nedioglu, ouvr. cité, p. 16.

un bureau de sept secrétaires, pour s'occuper des rues de Bucarest, des corporations et fonds de secours ; mais le prince les charge en outre du soin de faire bâtir pour l'école, d'après le plan qu'il leur donnera, un nouveau local à St. Sabbas¹. On annonce dans ce document la grande réforme de l'enseignement.

L'école de Bucarest, fondée en janvier 1776, confirmée par le Patriarche de Constantinople au mois de mars de la même année, fonctionne là, à St. Sabbas, „avec réfectoire, cuisine et boulangerie“, le nouveau local étant prêt seulement en 1779. Elle est supérieure à l'école fondée par Grégoire Ghica à Jassy.

On voulait créer une institution parfaite, pour que „ceux qui auront le bonheur de boire à son eau n'aillent plus, altérés, chercher une autre source“. Dans les villes de province on avait, à Craiova et à Buzău, des écoles analogues aux écoles moldaves de Galatz et de Botoșani ; chaque département de la Valachie eut une école roumaine — et slavonne aussi — ; à Bucarest, le programme ayant un caractère occidental plus élevé, on enseignait plusieurs matières, en plusieurs langues. *On y trouve la grammaire — qui continua de constituer la base de l'étude—, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la physique et la géologie, l'histoire, en latin, en français et en italien*². „Le professeur de physique fera ses leçons en grec d'après Aristote et ses disciples ; les professeurs de mathématiques, s'ils ne savent pas assez bien le grec, emploieront le latin, le français ou l'italien, c'est-à-dire la langue qu'il connaissent le mieux³.“

On fixe tous les détails du programme. Trois ans de grammaire (hellénique) et, pour terminer, des éléments de latin. Trois années encore, les auteurs grecs et latins, d'où le caractère quasi-universitaire de l'école. „Trois

¹ Urechîă, loc. cit., p. 38.

² Hurmuzaki, XIV¹, p. 1232, No. MCCXXXVII.

³ *Ibid.*, p. 1272.

autres années on fera, le matin, *la poétique et la rhétorique*, avec des exercices de grec et de latin, et l'étude de l'Éthique d'Aristote; dans l'après-midi, l'italien et le français¹. Ayant reçu cette préparation, „*encyclopédique*“, les élèves passeront à l'étude des sciences. „Au commencement, pendant trois années entières, on étudiera, le matin, l'arithmétique et la géométrie et dans l'après-midi *l'histoire* avec la *géographie historique*, dans l'une des langues déjà nommées; ensuite on leur enseignera, le matin, la philosophie d'Aristote et dans l'après-midi l'astronomie.“ Au sortir de l'école, les jeunes hommes pourront embrasser, à leur choix, une carrière laïque ou ecclésiastique¹.

Ceux qui aiment la théologie ont la faculté de passer à la Métropolie de Bucarest, où ils trouveront „un maître pour la sainte théologie, très estimé pour sa piété et la connaissance des dogmes“², et un autre de musique³.

L'acte du 15 février 1775, préparateur de la réforme, fixe à neuf le nombre des professeurs, à soixante-quinze celui des boursiers et s'occupe aussi de l'école slavonne du professeur Constantin et de son aide (hypodidascale): elle est „nécessaire elle aussi pour la lecture des documents anciens écrits dans cette langue“; on fixait aussi les localités où il y aura des écoles départementales⁴.

L'école avait donc en tout neuf professeurs, des bourses pour *soixante-quinze élèves*, logés, nourris, vêtus—un uniforme par an—; d'autres étaient logés dans les petites cellules reconstruites de l'église, auprès de leurs maîtres, et même nourris⁵. Il y avait un pédagogue par classe, „pédagogue digne et sévère“, et chaque „maison“ avait un surveillant. On accordait aux élèves de province le droit d'en-

¹ *Ibid.*, p. 1274.

² Un certain Alexius Ördög, de préparation occidentale, sur lequel voy. mon *Ist. lit. rom.*, II, p. 581.

³ *Ibid.*, p. 1275.

⁴ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. XVIII-lea*, pp. 23-4.

⁵ Hurmuzaki, XIV³, pp. 1232-3, No. MCCXXXIX.

trer, pour des études supérieures, dans l'école de Bucarest: „que les jeunes gens, épris d'étude, connaissant la grammaire et la poétique, puissent, s'ils le désirent, entrer dans cette école supérieure de Bucarest et passer par tous les enseignements“¹.

Certains préjugés subsistent pourtant, préjugés ignorés par les deux princes Ghica. Ils ouvraient, en effet, les portes de l'école à tous les enfants sans distinction de classe sociale. Cette fois les élèves, qui doivent avoir sept ans, — car les plus âgés, „apathiques et lents“, „affaiblissent le zèle des autres“, — seront „nobles, c'est-à-dire fils de boïars appauvris, de descendants des boïars sans fonction ou d'étrangers sans fortune“. *Pas de paysans* — c'est ce qui se passe à la même époque en France² —, „qui ont à charge les travaux des champs et l'élevage et doivent travailler la terre et élever les bêtes“. „Les fils même de commerçants et d'artisans étudieront, s'ils le désirent, la grammaire et quitteront ensuite l'école pour prendre un métier, celui que leurs parents choisiront selon les aptitudes de leurs fils“³.

Les boursiers, qui suivront cinq classes d'études, — au nombre de quinze pour chacune —, ont un autre programme: trois années de grammaire, trois années de grec et de latin, trois de poétique et de rhétorique avec „exercices“ de français et d'italien, — comme pour les élèves privilégiés par conséquent, — mais, ensuite, deux années „universitaires“ seulement: l'une pour „l'arithmétique, la géométrie et l'histoire avec la géographie“, une deuxième pour la physique et l'astronomie⁴.

Il y a aussi un règlement, pour la vie intérieure de l'école. Lever de grand matin, messe, rassemblement pour

¹ *Ibid.*

² D'après Brunot, *Histoire de la langue française*, IV.

³ Hurmuzaki, XIV¹, pp. 1273-1274.

⁴ *Ibid.*, p. 247.

l'étude. „En étudiant et en discutant, repas commun. Dans l'après-midi, les élèves de chaque classe, avec leur surveillant, leur pédagogue, conversent ou font une heure d'exercices sérieux d'interrogation ; ils étudient ensuite chacun de son côté, jusqu'à la leçon de sciences, lorsque tous se rassemblent de nouveau pour écouter les professeurs ; après, ils étudient séparément. Les dimanches et jours de fête, pour ne pas rester complètement inactifs, ils méditent sur les connaissances apprises et sont initiés par les maîtres aux saints enseignements de notre foi orthodoxe. Mais, ces jours-là, et même au courant de la semaine, ils sortiront avec leur surveillant ou même avec leur professeur, iront dans le voisinage, pour des exercices corporels. Le soir ils prennent le repas en commun.

„Après le repas, qui sera sobre, et une heure de conversation sérieuse, ils iront tous à l'église, prier ensemble ; chacun ira ensuite se coucher et restera dans son lit, qu'il dorme ou ne dorme pas. Toutes choses seront faites à heures fixes, au son de la cloche.

„Si on veut, on peut encore méditer au lit, une bougie et deux chandelles restant allumées, dans chaque salle, pendant toute la nuit.

„Le pédagogue a la surveillance générale, pour assurer la discipline et les bonnes manières des élèves. Et, si l'un d'eux se montre turbulent et indiscipliné, il lui fera ses observations, sans moqueries et sans employer le fouet, mais de la manière utile que la pédagogie réclame, en allant du facile au difficile“. C'est le prince lui-même qui décide les admissions comme les éliminations ¹.

La lecture est obligatoire. Il y a une registre pour les livres. Ils sont tenus par un „fidèle directeur ou bibliothécaire, qui doit les garder et, si quelqu'un a besoin d'un livre, le donner contre reçu et le reprendre ensuite“ ².

¹ *Ibid.*, pp. 1275-1276.

² *Ibid.*, p. 1277.

Les fonds sont fournis par les monastères transformés, comme on sait, en maisons de travail et d'étude, selon les vœux des fondateurs¹; à cet effet, ils sont exemptés de tout impôt envers le Trésor.

Chacun apportant sa part, on constituera un fonds annuel de 6.000 *lei*, versé par les monastères du pays; les monastères dédiés, bien qu'ayant des versements à effectuer envers leur patronnage, donneront pourtant encore 4.000 *lei*. Les 3.500 prêtres, également exempts d'impôts, verseront chacun trois *lei*, donc 15.250, qui iront au fonds de secours et à l'école. Enfin, les généreuses donations sont toujours bienvenues.

Le patronnage est, cette fois encore, confié au Métropolitain, assisté des deux évêques, et, non plus de quelques boyars spécialement désignés, mais de tous les grands boyars, du Ban jusqu'au Postelnic.

On pria le Patriarche Sophronius de Constantinople de donner sa haute approbation².

C'est certainement un acte de la plus haute importance, qui fait honneur à la conception scolaire de l'époque. L'étude traditionnelle du grec fait une large place aux langues soeurs du roumain; celles-ci ouvriront les voies de l'enseignement laïque et de la pensée moderne, par les lectures, rendues possibles, dans le vaste domaine „philosophique“ du XVIII^e siècle, dont Ypsilanti, Ghica, les deux premiers Maurocordato, mais surtout Constantin, voulurent se montrer admirateurs. Les sciences abstraites, qui faisaient l'orgueil du siècle, trouvent place dans le programme.

Mais ce qui est encore plus important, c'est la bonté, faite de tendre compréhension pour l'âme enfantine, qui inspire toutes les prescriptions d'un règlement intérieur dont l'unique base n'est plus la conjugaison de *τίπτω, τίπ-*

¹ Voy. Iorga, *Studii și doc.*, V, pp. 551-555.

² Il parle du „peuple“ comme si Grecs et Roumains appartenaient à la même nationalité.

ταις, mais le respect montré aux jeunes intelligences, le soin qu'on prend de la si fragile dignité de leur personne. C'est pourquoi le programme de 1776 de l'école valaque peut être placé au niveau du célèbre projet polonais d'éducation, si radicalement réformateur, dont il est contemporain ¹.

Qui a été le conseiller du prince dans l'élaboration de cet acte qu'il signa avec une si grande satisfaction? A n'en pas douter le Métropolitte Grégoire, un lettré, dont on parle avec la vénération due dans le document. Mais il y a évidemment encore une influence occidentale, qui s'explique par l'atmosphère nouvelle d'une Cour si accueillante aux étrangers.

Nous les connaissons, ces étrangers, et ils n'étaient pas les premiers. Constantin Maurocordato avait reçu un inventif technicien de Lyon, qui comparait le prince avec Pierre-le-Grand. Les Racoviță eurent comme secrétaire un Provençal, Linchoult, qui était informateur politique à la Cour et commerçant à l'occasion. De la Roche remplit, avec l'Italien Giuliani, la charge de secrétaire auprès de Jean et de Grégoire Callimachi. Un Levantin, Lucacchi della Rocca, ancien interprète anglais et napolitain, est placé auprès de Grégoire Ghica, dont les enfants sont élevés par des moines grecs ², mais aussi par des Occidentaux en exil, comme Ledoux de Ste.-Croix; leur professeur, Nicéphore Théotokis, avait d'ailleurs fait ses études, comme nous l'avons déjà dit, à Padoue et à Leipzig. En Moldavie, un boïar comme Saül peut figurer parmi ses collègues d'Occident.

Mais c'est surtout dans la Valachie, gouvernée par Ypsilanti ³, que nous trouvons les représentants les plus

¹ Une exceptionnelle inspection à l'école, dont le règlement n'était plus observé, Urechiã, loc. cit., p. 48.

² Voy. plus haut.

³ Son successeur, Constantin Mourousi, aida aussi l'école grecque de Zagora; Νέος Ἑλληνομνημῶν, XII, 2.

distingués de la civilisation occidentale. Si les enfants du prince ont comme professeur Joseph Moesiodax, de Cernavoda¹, capable de dresser la carte de ces régions, les lettres de l'abbé Panzini nous renseignent sur les grands projets de cette Cour de langue grecque, certes, mais italienne aussi². L'archéologue Sestini est l'hôte du prince et Bagussem, un autre étranger, vient jusqu'aux frontières. Le négociant Raicevich, de Raguse, informateur autrichien et futur agent impérial dans les Principautés, est précepteur de Constantin et de Démètre, fils du prince, et un tel esprit d'indépendance préside à leur éducation, qu'ils s'enfuirent dans les pays de l'empereur pour ne pas devoir se soumettre aux Turcs. Joseph Moesiodax lui-même était un esprit moderne, de même que le moine Nathanaël, autre maître à la Cour. Un Suisse de naissance enfin, Sulzer, ancien auditeur dans l'armée autrichienne, marié à une Saxonne, pensant pouvoir réaliser dans le commerce de gros bénéfices, songe à fonder en Valachie une Académie de droit, ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs de dénigrer le pays dans les volumes de sa fameuse *Geschichte des transalpinischen Daziens*. De tous, c'est probablement Panzini qui joua un rôle plus important dans la composition de ce projet d'enseignement, assez semblable à la „philosophie“ historique de Giannone, édité par Panzini, et à la „philosophie“ juridique d'un Filangieri³.

Grégoire Ghica, recouvrant son trône, voulut refaire immédiatement son école, dont il était si fier.

Après Théodore, l'admirateur du prince Maurogéni, après maître Constantin, qui, à la suite d'une crise d'apoplexie, se fit moine, en 1779⁴, les registres princiers mentionnent

¹ Iorga, dans les „Mém. Ac. Roum.“, XXXVI, p. 923 et suiv.

² Revue *L'Europa orientale* de 1925. Cf. Iorga, *Istoria Românilor prin călători*, II, et aussi *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 19.

³ Voy aussi *ibid.*, p. 16 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 23, note 3.

encore d'autres professeurs : Manasse Héliade, Néophyte le Kavsokalibite (Καυσοκαλιβίτης), auteur de la *Fronde*, livre de polémique religieuse¹; un certain Pantazi, ensuite, et Anastase, professeur de latin; Alexis Ördög, Transylvain selon Sulzer, connaissant par conséquent le latin, est prédicateur auprès du Métropolitain². Un „maître de musique“, Michel, est nommé à l'église de la Cour en 1778; on lui donne, outre un salaire de quinze écus par mois, deux salles pour lui et pour ses élèves, qu'on fait chercher dans les monastères, parmi ceux „ayant une belle voix“, mais, quelques mois après, il n'y en avait que deux: l'un de l'église de St. Georges et l'autre du couvent Mărcuța, les supérieurs „ne montrant pas de zèle pour l'ornement des saintes églises“.

L'école fonctionna ensuite dans la succursale de l'évêché de Rimnic à Bucarest³. Anastase était aussi bibliothécaire, en 1785, époque où l'on nomma un second „pédagogue“, et, comme médecin, Jean Manicati, dont Sylvestre fut le successeur⁴. Il y avait quarante-quatre élèves et étrangers.

A l'école slavonne fonctionnait Constantin Iloveanu comme professeur, avec un „sous-maître“ pour aide; à Craïova il y avait un professeur de grec et un de slavon, plus tard un professeur de grec ancien et un ancien élève à Rimnic; un professeur de grec à Buzău⁵.

Il n'y avait presque pas de ville capitale de district qui n'eût son maître; on en rencontrait aussi dans les plus petites localités, comme Argeș, Gherghița et plus tard Zimnicea⁶. Certaines écoles sont fondées par

¹ Urechia, loc. cit., pp. 37-38, 48.

² Voy plus haut. p. 105 et note 4.

³ Urechia, loc. cit., pp. 49-50.

⁴ *Ibid.*, pp. 54-62.

⁵ *Ibid.*, p. 72-73.

⁶ *Ibid.*, p. 44. Rușii-de-Vede, pour le district de Teleorman, Găești pour celui de Vlașca, Urziceni pour celui de Ialomița, Valenii-de-Munte pour celui de Secuieni, ces bourgades étant à alors capitales de district et ayant droit à des écoles princières.

l'initiative privée: à Tirgoviște par les Ghica, à Craïova, auprès des églises de St. Nicolas et St. Spiridion, par Photius Vlădoianu ¹.

La réforme s'étendant ainsi dans la province, on examina les écoles existantes pour les refaire ou pour les réorganiser; tel fut le cas de l'école du village de Florești, où Barbu, le maître, „s'applique et travaille à bien instruire les enfants“. A Ploești comme à Tirgoviște, le salaire de ces modestes professeurs de roumain était de cinq *lei* par mois ².

Aux résidences d'évêques — à Argeș, par exemple, où l'évêque Joseph était un lettré —, on recevait des enfants, même de Transylvanie, pour leur apprendre l'art de chanter au lutrin; ces enfants étaient logés avec les moines; l'évêque envoyait de Bucarest quelque grammaire grecque, capable d'effaroucher ceux qui ne songeaient point, disaient-ils, à se faire instituteurs, *σπουδαῖοι*. Il y avait un tel maître pour les „chantres“ aussi au Palais métropolitain ³.

Une décision princière de 1785 nous montre comment on nommait les professeurs. Le prince avait institué une commission formée par le Métropolitain, le Grand Logothète et le Grand Postelnic, „pour examiner et choisir, parmi tous ceux qui sont ici, seulement ceux qui méritent d'être professeurs“. On lui indique trois personnes; il en choisit un, Païsius, et lui donne le droit de se désigner lui-même un aide: „Sa Sainteté aura à choisir celui qu'elle jugera digne d'être nommé professeur en second pour que nous confirmions la personne désignée“. Mais il avait aussi „le droit de choisir ses élèves qui méritent de rester dans l'école, et nous les soumettre“. „Il commencera la grammaire deux fois par semaine et

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 22-23.

² Urechîă, loc. cit., p. 40.

³ Iorga, *Scrittori bisericesti*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXIX, pp. 211-213.

fera tous les jours de la technologie, s'efforçant d'obtenir de bons résultats¹.

Quant aux petites écoles, voici une lettre du proto-syncele Joseph, probablement le futur évêque d'Argeș, esprit fort distingué, à l'économiste Raphaël de Hurezi (1782): „L'enfant Georges est en bonne santé et montre de l'application; il a, je pense, de l'aptitude autant à l'étude qu'à l'écriture...; de tout ce dont il a besoin, du papier et de l'encre, je m'en charge². Il y avait encore des écoles particulières auprès de certaines églises; enfin, „Jean, le professeur de Colțea“, délivrait à un élève de Transylvanie un certificat ainsi conçu: „Ce jeune homme Georges Ungureanu a étudié dans le monastère de Colțea; désirant retourner chez lui, en Hongrie, je lui délivre ce diplôme et certifie qu'il est libre d'y aller, et point coupable en aucune façon³.

L'école de Valachie garda cette organisation. Les changements introduits par les princes suivants n'apportèrent pas de modification importante. Elle continua à être dirigée par des esprits cultivés et des personnages d'autorité comme Néophyte le Kavsokalivite⁴, qui fit imprimer à Leipzig, en 1775, un livre de prières pour S-te Barbare et St. Sophronius. Constantin Vardallah a été probablement son successeur⁵.

Maurogéné nomma un inspecteur général pour toutes les écoles: le savant évêque Philarète de Rimnic; très dévoué aux Turcs, jugeant la langue de ses maîtres comme „la plus utile à ce pays“, il ne l'introduisit pourtant pas à l'école princière, mais fonda „une école du pays à Constantinople, dans le palais de la Valachie, pour

¹ Urechiă, loc. cit., pp. 52-53.

² Iorga, *Studii și doc.*, XIV, p. 108.

³ Iorga, *Ist. lit. rom. în secolul al XVIII-lea*, I, 22, note 4.

⁴ Voy. plus haut, p. 101.

⁵ Erbiceanu, *Cron. greci*, p. x, note 1; p. xxviii.

sept jeunes gens du pays : fils de boïars ruinés deux ou trois, du deuxième rang aussi trois ou quatre, avec ou sans parents¹. La poète Ienăchiță Vacărescu devait leur faire passer d'abord un examen de grec, lui qui connaissait très bien aussi le turc, comme le prouve l'emploi de certains néologismes dans son Histoire de l'Empire ottoman, écrite probablement à la demande du même prince¹.

A la même époque, les boïars fondaient des *écoles de village*, „pour l'instruction gratuite des enfants du peuple“ ; telle fut l'école du fils de prince Grégoire Soutzo à Agești (Ilfov), du sage boïar Hagi Stan Jianu à Preajba (Dolj), de Scarlat Greceanu à Vășiana (Ilfov), à Florești-din-Deal, à Furduești (Ilfov), à Șunta, de Mathieu Lăcusteanu, à Tărtășești, de Grégoire Bujoreanu, à Cornești (Dâmbovița), d'autres à Greci, Florești et Poiana (Ialomița)². Parfois le gouvernement leur cédait le montant des impôts sur les vins dans les villages voisins, des blocs de sel, ou le droit de tenir foire³. Certains monastères, comme celui de Motru, avaient également leur école⁴. Des administrateurs de district, comme Dumitrachi, de Tîrgu-Jiului, ouvrirent dans leur résidences des écoles „roumano-grecques“ avec un professeur roumain et un autre grec⁵. Ces écoles jouissaient des mêmes avantages.

Nous avons déjà vu qu'une œuvre analogue dut être réalisée en Moldavie par l'ami dévoué des écoles, Grégoire Ghica, qui versait lui aussi une subvention de 1.200 *lei* à l'école de Constantinople⁶. Les comptes du Trésor

¹ Urechlă, loc. cit., p. 63, note 4. — Pour d'autres personnes qui, à la Cour, connaissaient le turc voy. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 16.

² D'après Urechlă, *ibid.*, p. 23, note 2.

³ *Ibid.*, pp. 47, 53-4, 83, 85 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁵ *Ibid.*, p. 70.

⁶ *Ibid.*, p. 44.

indiquent comme maîtres à l'école slavonne, en 1776, les mêmes Georges et Euloge, celui-ci traducteur émérite, et Théodore, professeur grec¹. Une école roumaine supérieure prospère aussi en Moldavie celle de Putna, fondée par le Métropolitain Jacob ; il avait auprès de lui l'archimandrite du monastère d'Étienne-le-Grand, Barthélemy Măzăreanu, „conseiller des écoles princières, épiscopales et conventuelles de la Moldavie“. A l'occasion d'un séjour qu'il fit en Russie, pendant la guerre, il fut nommé „membre de l'Académie théologique de Kiev“. A ses côtés nous trouvons un hiéromonaque Hilarion, sorti de l'école de Putna, puis „membre des philosophes de Pathmos“ (*sic*), qui devint „maître de musique religieuse dans les écoles de la Moldavie“. Les élèves, „les jeunes“, étudiaient de cinq à douze ans toutes les matières : lecture, d'après l'Abécédaire pour enfants, édité dès 1755 par Jacob, livre d'heures, psautier, chants religieux, catéchisme, aussi en russe, écriture du roumain et composition, „chants religieux grecs“ — par Hilarion—; en outre : grammaire, rhétorique, la Géographie traduite par l'évêque Amphiloque d'après Bouffier,—il paraît avoir traduit aussi, du russe, les Voyages en Orient de l'abbé De la Porte² — et surtout la *théologie supérieure*, „le Lithos de l'Évangile sur le Schisme entre l'Orient et l'Occident“ (du grec), l'épître de l'archevêque Eugène (Boulgaris, maintenant évêque en Russie), l'histoire de l'Église d'après Eusèbe et autres historiens, „à partir des premiers chrétiens jusqu'au IX-e siècle et jusqu'au concile de Florence“, enfin „le Manuel de théologie“ de l'évêque russe Platon³.

En résumé, le programme que le directeur de l'école avait étudié dans sa jeunesse, programme des grandes

¹ *Ibid.*, p. 43 ; Iorga, *Doc. financiare*, p. 55. Cf. plus haut.

² *Rev. ist.*, VII, p. 112 et suiv.

³ Urechiă, loc. cit., pp. 41-2 (Mémoire à l'Académie Roumaine sur Măzăreanu, du même, en 1887, p. 26).

écoles de monastère en Russie, où Amphiloque avait de nombreuses relations et où il avait envoyé son frère „pour apprendre la peinture dans le monastère de Petcherska, auprès du peintre Barthélemy, dans l'école du monastère“¹.

Parmi les élèves de l'école princière, fils de boïars, mentionnés dans le document de 1776, nous trouvons encore en 1779 un Théodore „l'écolier“, capable de composer une Grammaire russo-moldave, qu'il fit même imprimer².

La guerre de 1788-1791 fut un désastre pour tout cet enseignement³. L'un des professeurs, Grégoire, resta pour enseigner la grammaire; l'autre, Daniel, partit en Europe et Gerasime surveillait l'école⁴.

Lorsque, après la paix austro-turque de Sichtov, Michel Soutzo monta sur le trône de la Valachie, la résidence de la Cour était détruite et l'école, dévastée, n'avait plus ni portes, ni fenêtres.

Le prince lui-même alla habiter à St. Sabbas et plaça les professeurs grecs à la fondation de la Princesse Bălaşa⁵. Il fit inventarier les livres dispersés, par Panaïote, „maître connaissant toute sortes de langues“⁶; les élèves l'aidèrent dans sa besogne. Les livres furent transportés à St. Georges l'Ancien, où seul restait maître Constantin, qui écrivait les papiers officiels et rédigeait le registre de l'évêché de Buzău⁷.

En 1797, Lambro Photiadès, un nouveau et savant professeur (payé 150 écus par mois), était directeur de l'école. Il avait pour collaborateurs „Constantin le philo-

¹ *Rev. Ist.*, VII, pp. 80-82.

² Bianu et Hodoş, *Bibliografia românească*, II, p. 328.

³ Cf. le livre de voyages *Beschreibung der Begebenheiten von Bender, Bukarest und Orsova* (Vienne 1790), dans Urechia, loc. cit., p. 66, note 3.

⁴ Iorga, *Studii și documente*, V, p. 16, no. 112. Ils écrivent à Jean d'Agraphai, mentionné aussi plus haut.

⁵ Pour les réparations de St. Sabbas, Urechia, loc. cit., p. 69.

⁶ *Ibid.*, p. 66 et note 3, p. 67.

⁷ M. Nedioglu cite les volumes CII-IV.

sophe¹, Constantin Ioannou, un troisième professeur, Georges d'Ampélakia, et le moine Joseph Moesiodax, ce Roumain de Cernavoda, auteur d'une bonne carte grecque¹. Dragnea, autre Roumain venu probablement de Transylvanie, enseignait le latin et recevait le modeste salaire de 20 *lei* par mois.

Le professeur Dragomir se rendit coupable de certaines peccadilles et sa place fut prise dès 1804 par Chiriță Gheorghiu, dit le Domouchtchi, de Silistrie, qui rédige les registres des couvents de Radu-Vodă et de Slobozia². Il n'y a pas de professeur de français, ni de professeur d'italien, auxquels Ypsilanti tenait tant. Par contre, le maître de musique resta. Parmi les élèves nous trouvons un prêtre de Corfou, des Grecs de Ténédos, Ianina et Castoria, d'Arvanitochorion, de Salonique et de Philippopolis, un douanier, des Roumains macédoniens, comme Serge Andréou de Metzovo, Emmanuel Furca, Thomas Nușa (Νούσια), le maître Emmanuel Voïcu; des boïars: Démètre Ghica, futur Ban, Constantin Grădișteanu, Alexandre Filipescu, Georges et Constantin Crețulescu, Alexandre Comăneanu, Jean Cîrlova³, Denis Photino, poète et historien, alors chantre et intendant, logé par le Ban Démètre Ghica. D'autres encore, fils de boïars, comme un Budișteanu, un Petrescu, des étrangers, enfin, de Philippopoli et de Metzovo¹.

Hagi Constantin Pop, grand commerçant de Sibiiu, avait confié son fils Zamfir, — appelé plus tard du nom, plus classique, de Zénobe, — au savant Lambro Photiadès. Par les lettres de ce dernier nous savons que les vacances, commencées fin juin, duraient jusqu'au 15 août. Elle nous montrent Lambro allant prendre les eaux en Allemagne ou passer l'été „dans les montagnes de Cîmpina ou de Buzău, puis rentrer dans sa chambrette de la

¹ Voy. mon mémoire sur cette carte, dans les „Mém. Ac. Rom“, XXXVI. — Il avait 50 écus par mois.

² Urechiă, loc., cit., p. 72.

³ *Rev. Ist.*, V, p. 75.

succursale de la Métropolitie,“ où se trouvait la maison du boïar Măgureanu, voisine de celle de feu le grand Brincoveanu ¹. Zamfir-Zénobe fera imprimer à Vienne la „Métrique“ de son maître, réalisant ainsi un voeu cher à Ypsilanti.

L'école slavonne avait un maître, un „sous-maître“ et un intendant. On confirma, en effet, aussi le privilège de l'école „slavonne et roumaine“ de maître Constantin ² et l'on rétablit les subsides de l'établissement ³.

Ajoutons que, dès 1797, le Métropolitie Dosithée Philitis fondait au couvent d'Antim une école de catéchisme destinée aux prêtres, école qui fonctionna longtemps après la fin du siècle, le Métropolitie grec Ignace (1806-12) songeant même à lui donner un plus grand développement ⁴.

Au temps de la guerre commencée en 1789, la Moldavie n'avait pas oublié Jean d'Agraphai, qui restait en relations avec Eugène Boulgaris et avec le consul russe de Séverin et recevait une tabatière et 1000 *lei* de la part de l'impératrice, et une autre de la part de l'empereur. Il était en correspondance aussi avec les professeurs de Valachie ⁵. Ici les maîtres grecs avaient pénétré jusque dans les villages, tel ce Ianachi de Căpotești ⁶.

Une réforme analogue, bien que sans rapport avec la „philosophie“ athée, réforme réalisée sans décrets offici-

¹ Iorga, *Scritorii greci*, dans les „Mém. Ac. Rom“, litt., XXIX, p. 2

² Pour une école destinée aux Bulgares en route vers Constan-
tinople, Urechiă, loc. cit. p. 69.

³ *Ibid.*, pp. 67-68. Cf. le registre princier 19, fol. 44, dans Nedioglu, loc. cit., p. 16 et suiv. Il avait un salaire de 25 écus par mois-

⁴ Urechiă, *Ist. Rom.*, VIII, pp 21, 27; XII, pp. 57-62, dans les notes. Cf. aussi Prêtre J. D. Popescu, dans le journal *Universul*, XLV, 248.

⁵ *Studii și doc.*, V, p. 161, No. 112.

⁶ *Rev. Ist.*, V, p. 228, note. Pour l'école de Botoșani et ses maîtres Gorovei, *Monografia orașului Botoșani*, 1925, p. 369; notre *Rev. Ist.*, XII, pp. 191-192.

els, en silence, comme une concession à l'esprit du temps, fut à la même époque accomplie dans les hautes écoles de Blaj, fréquentées par les Roumains gréco-catholiques de Transylvanie. Ici les moines n'avaient pas pu se soustraire à l'influence exercée par la liberté de pensée des abbés qu'ils avaient connus en Occident.

Le 12 décembre 1781, les deux écoles de Blaj fusionnèrent et formèrent un seul Séminaire, auquel on annexa le „Nouveau Séminaire de chantres d'église“. Ignace Darabant, futur évêque d'Oradea-Mare, vicaire à Blaj, introduisit dans le programme des études plus élevées. Pour avoir les livres nécessaires, tout un groupe de moines de la jeune génération, formés à l'Institut viennois pazmányen de S-te Barbare, „Collège grec de rite catholique“, et dans les hautes écoles de Rome, entreprirent un vaste travail de traductions et de compilations. Dès 1780 Samuel Micu (Klein), prêtre à Ste. Barbare, donnait une Grammaire de la langue roumaine, imprimée en caractères latins. Il écrivit encore un Théologie et une Logique (imprimée en 1799), une Histoire de l'Église d'après le célèbre ouvrage de l'abbé Fleury (1781-3); *le Droit naturel, l'Éthique, la Politique*, bien que prêtes dès 1787, ne parurent que plus tard. Samuel, préoccupé de la prospérité des écoles nouvelles, donna encore une „Courte histoire de l'Église“ (1790), une Théologie Morale, en 1794 (publiée en 1796). Il avait été question aussi d'une „Herméneutique de l'Ancien Testament“¹. Le bon prêtre, peu satisfait d'être moine, peu satisfait aussi du gréco-catholicisme, ne fut jamais professeur à Blaj. Cette charge revint à son camarade Pierre Maïor, qui, après cinq années d'études à Rome, après des études de droit canonique à Vienne, enseigna, dès 1780, à Blaj, la logique, la métaphysique et le droit naturel. Mais il n'y garda ses fonctions que pendant quatre années; ne pouvant supporter le régime

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 166, et suiv.

de sévère formalisme et de soupçonneuse mesquinerie de l'évêque Bob, il préféra une place de protopope à Reghin, où il restera ¹. Il ne se mêla pas non plus à la rédaction des manuels scolaires.

Le troisième représentant de l'école d'histoire et de philologie en Transylvanie, l'énergique boïar de Făgaraș, Georges Șincaï de Șinca, sans être professeur, laissa pourtant des livres scolaires et fut aussi un organisateur d'écoles.

Jean Bob, à cette époque évêque de Blaj, adversaire des plus notables intellectuels de la Transylvanie gréco-catholique, a été sévèrement traité par la plupart des historiens. Il avait fait ses études chez les Jésuites de Cluj, après avoir suivi l'école élémentaire calviniste, avait remplacé comme professeur Pierre Maïor à Blaj et fit, à son tour, place à Jacob Aaron, rentré de Rome. Maïor envoya Bob à Nagy-Szombáth, où Gérasime Cotore faisait également des études ; il le fit passer à Vienne. En 1784, se trouvant à la tête de l'Église gréco-catholique, Bob institua douze bourses à Cluj, quatre „dans l'internat des nobles“, quatorze à Odorheiu, six à Alba-Iulia. Mais le gouvernement fit échouer cette tentative en déclarant que les écoles de Blaj et de Cluj suffisaient à ceux qui se montreraient épris de savoir et que les autres auraient à suivre l'école élémentaire.

Dans sa tentative de faire de tous les habitants de l'Empire une seule catégorie d'obéissants sujets, toujours prêts à payer les impôts et à prendre les armes, Joseph II chercha un appui dans l'école : école de langue allemande, sans nulle intention nationaliste germanique, mais uniquement parce que l'allemand pouvait être employé par tous. Les Roumains aussi devaient avoir leur place dans cette école impériale laïque, animée par les principes nouveaux de la „philosophie“ réformatrice, toute différente des petites écoles de village qui existaient partout

¹ *Ibid.*, pp. 234, 243.

avant cette date. On choisit pour cette mission l'ancien élève des réformés d'Oșorheiu, des Jésuites de Cluj, où Fridvalszy, l'archéologue, fut son maître, des Piaristes de Bistrița et du Collège de la Propagande de Rome¹, où, seul parmi les Transylvains qui s'y trouvaient, il avait pris son doctorat en théologie et en philosophie, le 28 janvier 1779², sans parler des études de droit canonique faites à Vienne³.

Avant d'aller à Rome, il avait fonctionné comme professeur de rhétorique et poétique dans les classes supérieures du Séminaire de Blaj³. Il paraît avoir donné des leçons de grammaire à Ste. Barbare. Après la réforme des écoles, Șincai devient catéchète, puis „directeur principal“, „normal“ de l'école impériale „nationale“ (*Volksschule*) de Blaj.

Il commença aussitôt à rédiger les manuels nécessaires: le Grand Catéchisme (1784), le Grand Abécédaire de 1788, les „Principes de la langue latine“ (imprimée en 1783), l'Arithmétique (imprimée en 1785).

Mais il avait une mission encore plus vaste. On fondait partout de petites écoles de village à caractère d'État, et Șincai, l'actif traducteur et auteur de manuels, fut le „directeur de toutes les écoles des Roumains de Transylvanie“. Se trouvant loin du monachisme d'un Père Gabriel, des plats maigres sans huile du monastère de Bob, payé de 300 florins par an, il parcourut le pays d'un bout à l'autre, douze années durant, „pour la gloire de la langue et de la nation“. A partir de 1768, 300 modestes foyers de culture — trente rien que dans la région des Szekler — prirent naissance surtout grâce à ses inlassables efforts (1782-94), grâce aussi au concours que lui prêta, dès 1784, Pierre Maïor, qui, jusqu'à 1809, travailla à défricher le

¹ *Ibid.*, pp. 415-416, où les sources.

² *Ibid.*, pp. 197-198.

³ *Ibid.*, p. 200.

⁴ *Ibid.*, p. 198.

terrain à peu près inculte, au point de vue de l'instruction, de la raison des paysans roumains de la province. Parmi les professeurs nous trouvons en 1782 Jean Piuaru, plus tard le docteur Molnar, célèbre oculiste à l'Université de Cluj¹, qui réclamait la création de soixante-dix écoles. Ils avaient bien peu d'argent, se soutenant par des provisions de bouche, ces modestes initiateurs de la culture nationale. Şincai était maintenant „directeur de la première école nationale de Blaj et des autres écoles gréco-catholiques de la grande principauté de Transylvanie”². Victime d'intrigues cachées, il perdit cette place et nous le retrouvons demandant en vain une autre en 1796.

Pour les Roumains orthodoxes il y avait un autre directeur, Démètre Eustatievici, auteur de la Grammaire de 1756³, mais il ne laissa qu'un Catéchisme qui n'est pas seulement roumain-allemand, comme les manuels de Şincai, mais encore serbe, par suite des relations de hiérarchie, imposées, avec l'Église serbe. Son successeur sera Georges Haines.

Dans certaines régions, à Făgăraş par exemple, on maintint l'ancien régime scolaire. En 1772, il y avait là un professeur, Georges Pătraşcu⁴, remplacé, lorsqu'il se fit prêtre, par André Şivailovici, fils, au nom slavisé, de Şovăilă, „professeur *normal* et royal des orthodoxes de Făgăraş”⁵; plus tard, en 1807, nous trouvons un certain Jean Fogoraşi, noble dont le nom est arrangé à la

¹ *Ibid.*, p. 201.

² *Anuariul Institutului de Istorie din Cluj*, 1927, p. 569.

³ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al. XVIII-lea*, pp. 204-206.

⁴ *Ibid.*, p. 209. Catéchismes de 1774, 1784, 1787. Pour les abécédaires, les livres de lecture, Ghibu, dans les „Mém. Ac. Rom.", section litt., XXXVIII.

⁵ Une lettre de Russie, de son père, le protopope Eustathe Vasilievici (1743), Hurmuzaki XV², p. 1674, No. MMMLXXXIX.

⁶ Iorga, *Istoria lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 272, 333.

⁷ *Nos Studii şi doc.*, XII, pp. 185-186, No. 1.

⁸ *Ibid.*, pp. 187-188, No. VIII.

hongroise¹, et Siméon Jinar de Sibiiu, pour „la lecture courante sans efforts, répétitions et interruptions dans les mots..., avec l'accent placé au bon endroit“; pour „l'écriture courante et rapide“, avec „séparation des mots et orthographe“, avec „virgule aux articulations“; le petit catéchisme „par coeur, d'un bout à l'autre“, la lecture des Évangiles et de la Liturgie, „sans lenteur, bégaiement ou répétition“, avec „les quatre parties de l'arithmétique“, la table par coeur, et les chants du „grand livre de chants“ religieux². Il y avait encore des écoles de garde-frontières, qui donnaient une très bonne calligraphie et composition.

Les Roumains du Banat étaient liés aux écoles des monastères serbes. Ils fréquentèrent ainsi, pendant de longues années, les écoles serbes et allemandes de Timișoara; en 1763 un typographe de Rimnic, le prêtre Constantin, voulait y ouvrir une imprimerie. L'école impériale du Banat, où, dès 1747-8, nous trouvons un maître „qui enseignait la grammaire dans l'école de Caransebeș“³, dut être fondée au commencement du XIX siècle (l'„instruction“ pour cette école est de 1809). Lorsqu'en 1811, on fonda les écoles pédagogiques, „les préparandes“, celle d'Arad fut réservée aux Roumains.

Elle ouvrit ses portes le 3 15 novembre 1812 avec 262 élèves. On espérait obtenir encore un Séminaire et un Académie.

Pour l'instant, les Roumains durent se contenter de l'école à onze mois, pour le catéchisme et le chant, qui

¹ *Ibid.*, p. 198 et suiv.

² *Ibid.*, p. 201. Les enfants se tiendront tout droits, auront „les cheveux peignés, les ongles nettoyés, le visage et les mains lavés“ (*ibid.*).

³ Coriolan A. Buracu, *Museul General N. Cerna*, Severin, 1924, p. 49. Cf. *Rev. Ist.*, VI, p. 188. Le grand boïar valaque Michel Cantacuzène fait en 1706 don d'un livre à l'église de Lugoj voisine.

enseignait pourtant aussi la pédagogie et les méthodes, l'histoire et la géographie de Hongrie, la composition et les mathématiques, l'allemand et aussi la „grammaire roumaine“; pour ce dernier enseignement, Uroş Nestorovici, successeur du fondateur, Grégoire Obradovici, écrivit „l'Orthographe“ de 1818. Parmi ses collaborateurs il y avait Démètre Țichindeal, catéchète, révoqué plus tard pour son esprit révolutionnaire, à la suite de la publication des Fables d'après Dosithée Obradovich, jugées pernicieuses pour la jeunesse ¹; il y avait encore Jean Mihuț, le docteur en philosophie Joseph Iorgovici et Constantin Diaconovici Loga, de Caransebeș, qui avait fait des études au gymnase serbe de Lugoj et à l'école de droit de Pest ². Un professeur serbe fut, paraît-il, forcé de quitter l'école (1837).

„Dans le Banat“, écrit le docteur Molnar, jadis lui-même maître d'école de village, „instituteur au premier régiment roumain“, lequel avait cent écoles, „la jeunesse trouve des écoles partout dans les principales villes“ ³.

Les écoles du Banat gardèrent, en général, cette organisation jusque vers le milieu du XIX-e siècle, lorsque leur plus important professeur signait: „directeur des écoles nationales roumaines et serbes du pays, résidant à Biserica-Albă“ ⁴.

Certaines des écoles de Transylvanie étaient par trop liées à un culte, à une caste ecclésiastique, au lévi-

¹ Voy. *Rev. Ist.*, 1927, octobre-décembre.

² Les sources dans Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, pp. 425-426, surtout d'après la brochure de Țichindeal, „Exposition de l'état de ces institutions scolaires, nouvellement introduites, des nations roumaine, serbe et grecque“. — Un Démètre Dimitrescu y professait en 1807 (loc. cit.).

³ T. Botiș, No. de Noël du journal *Românul d'Arad* et dans l'„Histoire de l'École Normale et de l'Institut théologique d'Arad“, 1922 (où il est question aussi des cours pédagogiques avant 1812).

⁴ *Rev. Ist.*, I, pp. 143-144 (aussi sur ses manuscrits). En 1830, à Orșova un maître grec, Kandidaki; *ibid.*, p. 156.

tisme trop étroit de Blaj; les autres, sous une forme étrangère, tendaient à asservir l'esprit de la nation. Des jeunes téméraires, comme Paul Iorgovici, fils d'un prêtre du Banat, allaient à Presbourg, à Pest, à Vienne, à Rome et même, — le cas unique de Iorgovici, — à Paris¹. En 1821, parmi ceux qui n'avaient point quitté le pays, certains, du côté de Făgăraș, bien que „désireux d'aller à l'école latine“, avec laquelle ils étaient en quelque sorte plus habitués“, connaissaient très bien le grec et un peu le français².

Le Séminaire des orthodoxes d'Arad, fondé en 1822, résista, malgré la tentative faite en 1828 pour le supprimer. A la même époque les maîtres demandaient „un inspecteur suprême des écoles nationales orthodoxes“, le droit pour eux-mêmes de porter le titre de „professeurs“, la confirmation de Loga, qui fonctionnait depuis 1812, un emploi plus judicieux de la fondation Gavra, l'extension de la durée des cours à trois ans, l'introduction au programme de cours d'économie rurale, d'histoire naturelle et de technologie, l'école devant porter le nom de „Collège roumain“, avec internat; on souhaitait encore l'emploi des caractères latins et la création d'une imprimerie³.

L'église gréco-catholique avait, de son côté, augmenté le nombre de ses écoles, et au commencement du XIX-e siècle l'évêché d'Oradea-Mare disposait d'un Séminaire solidement établi⁴.

En ce qui concerne l'école de la Bucovine autrichienne, qui maintenait certaines vieilles traditions moldaves, nous avons le certificat suivant, de 1793: „Le ci-dessous nommé Philippe Ieremievici, de Tereblice, a passé dans cette école ecclésiastique impériale de l'évêché dans la Bucovine impé-

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 294.

² Iorga, *Scriitorii greci* loc. cit., p. 29.

³ J. Lupaș, *Contribuții la istoria Românilor ardeleni*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, 1913, p. 51.

⁴ Voy. J. Georgescu, dans la revue *Cultura Creștină*, septembre-décembre 1919. Cf. Jacob Radu, *Sanuul Vulcan*, Oradea-Mare, 1925.

riale et royale trois années depuis le commencement des études, c'est-à-dire du 1-er octobre 1790 jusqu'à la fin de juillet 1793; il a réussi à tous les examens de ces différents cours, ainsi qu'au dernier examen sur les trois années; il a bon caractère, talent et bonnes manières et s'est montré digne d'être élu prêtre, sitôt qu'il y aura une paroisse libre; de quoi nous nous portons garant. Donnée dans la résidence de notre évêché, Cernăuți, 3 juillet 1793, Daniel Vladovici, évêque¹.

Dans la même province, sur le territoire, jadis dépendant de Hotin, fonctionnait, à la même époque, un maître Étienne, avec environ 300 élèves; il avait traduit Ésope et — on l'affirme — l'Odyssee, qu'il ne fit peut-être que copier².

L'histoire de cette école de Bucovine est très intéressante. L'établissement de Putna ne pouvait durer. En général les monastères furent persécutés par le régime impérial laïcisant. Celui-ci ne donna aucune autre organisation scolaire que ces écoles „normales“, pour lesquelles Antoine Marchi, fonctionnaire d'origine italienne, composa les premiers manuels. Mais l'évêque obtint l'autorisation, peut-être même l'invitation, d'ouvrir à Cernăuți, dans sa résidence, un Séminaire pour les prêtres.

En 1789, il y avait encore une école à Coțmani, qui fonctionnait avec deux classes, conformément à l'organisation générale donnée à l'enseignement par ce même Marchi, auteur d'un Grammaire et „directeur intérimaire des professeurs“. On enseignait la lecture et l'écriture, le petit catéchisme „non par cœur, c'est-à-dire mot-à-mot, mais par le sens“, le „Manuel“, le Bréviaire, le Psautier, les „lettres allemandes“, le calcul, la musique, „Comenius, avec commentaire“, et enfin la langue allemande³.

¹ Iorga, *Studii și documente*, V, pp. 161-162, no. 115.

² Père D. Furtuna, dans la revue *Tudor Pamfile* de 1925.

³ Revue *Școala*, VII, 19; *Rev. Ist.*, VIII, pp. 156-157; Siméon Reli, *Din Bucovina vremurilor grele, schițe istorice*, Cernăuți 1926, p. 26 et suiv.

Le peuple était à tel point désireux de s'instruire que, lorsqu'en 1765, une colonie roumaine fut autorisée à s'établir, avec son „magistrat“, en Russie, aussi dans un but de commerce, pour conserver la langue et les coutumes on songea à y fonder une école, dont la direction devait être confiée à tel Emmanuel Constantinov, „élève du traducteur Miroloub“¹.

Enfin, en ce qui concerne les écoles roumaines les plus lointaines, elles existèrent toujours en Macédoine, où le centre si riche de Moscopolis avait de nombreux professeurs. Pour ces Roumains il y avait encore, au commencement du siècle, l'école de Vienne, dirigée par Michel Boïagi², pour la „très honorable fraternité des Rhoméo-Valaques de Vienne“. On y imprima, en 1807, une Histoire de la Grèce, traduite de l'anglais par Basile Popa Ephtimiou, de Konstantzinon, en Macédoine: elle a aussi une texte allemand. Il y est écrit que ce grand „Musée hellénique“ avait un programme rédigé d'après le grand Coraï et d'après les maîtres nouveaux, Constantas et Étienne Doukas, avec des livres comme l'Histoire de Johannes von Müller et la Géographie de Bouffier³.

¹ Frățiman, dans la revue *Gândul Neamului*, de Chișinău, V.

² Iorga, *Scriitorii greci*, loc. cit., p. 2.

³ *Rev. Ist.*, IX, pp. 113-114. Parmi les souscripteurs aussi la poète valaque Ienăchiță Văcărescu.

VII.

Le courant occidental dans les Principautés.

A côté des modestes maîtres de village, ivrognes parfois et débauchés, possédant quelques livres, quelques lexiques, des livres d'astronomie et des résumés, en quatre volumes, d'énormes grammaires, les professeurs étrangers sont de plus en plus nombreux dans les maisons des boïars; ces derniers, en effet, restent éloignés de l'école publique, fréquentée plutôt par des enfants pauvres. Ainsi, à Bucarest, au temps d'Ypsilanti, nous trouvons le Jésuite espagnol Emmanuel d'Arriete y Berio, puis un Prussien, un certain Weber¹. L'ambassadeur de France envoyait un Lorrain en 1783². Nous avons déjà cité le cas des élèves de Dosithée Obradovich. Les fils de Cantacuzène-Paşcanu faisaient également leurs études avec un professeur occidental, et le médecin saxon Andreas Wolf affirme qu'ils connaissaient la philosophie, la physique, les mathématiques, le droit et, comme langues, le grec et le latin, le français, l'italien et l'allemand³. C'était l'époque où des princes comme Alexandre Callimachi, épris, de même que son frère Grégoire,

¹ Iorga, dans Hurmuzaki, XIX¹, pp. 36, 109, 113, no. xcviij.

² *Ibid.*, p. 111, no. xcvi; pp. 116, 124, 131, no. cxviii (rapport).

³ *Beschreibung der Moldau*, I, p. 272. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. in sec. al XVIII-lea*, II, pp. 39-40. Le consul prussien König, précepteur en 1775; *ibid.*, p. 319.

de sciences exactes¹, plaçaient auprès de leurs fils des „professeurs de mathématiques“, les Martinot (1798)² et Trécourt (1796 et suiv.)³.

En Valachie, Michel Christari, Grec de Ianina, élève de son co-provincial Lambro Photiadès, allait à Padoue comme jadis Constantin Cantacuzène, et y imprimait, en 1804, avec l'argent d'un Roumain macédonien, Eustache Mitzi (Mițu)⁴, une Arithmétique et une Algèbre grecques, d'après Metzburg. Le boïar olténien Barbu Știrbei demandait, en 1780, un professeur français à un ami transylvain, négociant ayant des relations en Occident: „désirant de tout coeur apprendre le français, et ne trouvant pas de maître ici, je vous prie, par affection pour moi, tâchez de trouver un professeur français, cultivé et possédant tous les livres nécessaires“⁵. Un autre ami demandait au même commerçant de lui recommander, pour „la dame“ d'un administrateur, un maître ou une maîtresse „de clavecin“⁶. On préférait ces étrangers „d'Europe“ aux pauvres Grecs qui venaient offrir leurs services et enseigner „sciences, grammaire, poétique, logique, physique et rhétorique“⁷. Un tel maître était vivement souhaité, en 1810, par le bon et riche boïar Démètre Bibescu, pour „le loger dans sa propre maison“ et l'avoir auprès de ses fils, Georges

¹ Polycarpe de Thessalie, qui devint évêque de Patras, a été précepteur des enfants du prince Michel Soutzo: *Rev. Ist.*, IV, pp. 5-6.

² Hurmuzaki, *Suppl.* I², p. 177, no. CCLXI.

³ *Ibid.*, pp. 218-219, no. CCCVIII-CCCIX, p. 250 (où il est question de Cléméron) pour les Mourousi. Beaupoil de Ste.-Aulaire commença aussi sa carrière comme précepteur à la Cour, en 1804; *ibid.*, p. 296.

⁴ *Rev. Ist.*, VII, p. 158.

⁵ N. Iorga, *Contribuții la istoria învățământului*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXIX, p. 34.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 49.

et Barbu, futurs princes¹. Tel fut le début de la carrière de Coulin, chargé plus tard, à l'époque du Règlement Organique, de missions d'ordre administratif².

En 1790-5, en Moldavie, dans la maison du Spathar Gabriel Conachi, les enfants, parmi lesquels Constantin et Hélène, — mariée plus tard à Alexandre Callimachi, — firent leurs études avec beaucoup de professeurs ; en voici une liste : Jean, payé 300 *lei* par an, Pierre, Innocent, Ananie, Jean de Trébizonde, 700 *lei* par an ; „maître Daniel le diacre“, Georges le Grec, engagé avec 400 *lei* „pour apprendre le français aux enfants“, „maître Vili, le moine allemand“, Ledoulx et un autre „professeur français“, Antoine Mériage, puis maître „Constantin le Français“, „maître Jean le latin“, et maître Joseph Rác, le Polonais Wengerski, autre „latin“, et „Michel l'Allemand“³. Constantin Stourdza était élevé par un ecclésiastique français ; Théodore Balș avait fait des études à Vienne et „ses manières étaient tout à fait européennes“. Nicolas Roznovanu fit un séjour de trois ans en Allemagne et en France et rêva d'un royaume dace, créé par les Russes⁴.

Des jeunes hommes et des jeunes filles prirent l'habitude d'aller dans les écoles des pays voisins d'abord. C'est ainsi qu'en 1793, Ilinca Jianu envoyait son fils, Amza, à Sibiu⁵, où se trouvait également, en 1802, celui du Vestiaire Hagi Moscu et, en 1806, le fils du Serdar Roșca. En 1803, Dincă Brăiloiu se trouvait „dans l'école grecque d'ici“, mais il part bientôt „pour mieux s'instruire“ à Vienne. Constantin Brăiloiu, en 1822-3, un Argetoianu, en 1807, passent aussi les frontières.

Parmi les filles, celle de Constantin Varlaam va aux

¹ *Ibid.*, pp. 50-51.

² *Ibid.*, p. 53.

³ Tuducescu, dans la *Rev. Ist.*, V, pp. 97-98.

⁴ Hurmuzaki, XVII, p. 401.

⁵ Iorga, *Contribuții* citées, p. 35.

Ursulines de Sibiiu pour „le français et l'allemand, le clavecin, la danse et l'ouvrage“, et le père ajoutait qu'il ne se souciait pas tant pour l'allemand et pour le hongrois, „mais tenait à ce que tous ses efforts fussent consacrés au français et au clavecin“. En 1807, nous trouvons dans cette même école de dressage aux manières d'une société européanisée la fille de Constantin Oteteleşanu, deux nièces de Pană Costescu (1808), une parente de Marie Rosetti, la fille d'un commerçant Băluță Ioan, de Craiova.

A Sibiiu il y avait encore l'école de Trautmann, ouverte pour la même catégorie d'élèves; nous y trouvons un Brăiloiu, un Glogoveanu, Grégoire Bengescu, futur organisateur de l'école valaque, et son frère; il y avait encore l'école du „professeur de grec, français, allemand et italien“ Antoine Stamatopoulo, qui avait été à Suceava et à Craïova, dans cette dernière ville comme précepteur chez Démètre Bibescu, avant d'aller aussi à Braşov et à Făgăraş et qui avait maintenant (1822-3) parmi ses élèves deux Brăiloiu. Certains pensaient aussi à „l'école saxonne“.

Michel Manu avait envoyé son fils en Occident pour la peinture. Certains parents apprenaient ainsi que l'„Europe a de belles et bonnes choses, utiles à apprendre, bien que seulement pour les travailleurs et les studieux; mais elle a aussi beaucoup d'embuches pour les indolents, enclins au mal“¹.

Enfin il y avait, parmi les „Européens“, des médecins, grecs pour la plupart, et pas des boïars, qui faisaient leurs études à Vienne et à Halle²; en plus quelques fils de commerçants, comme celui de Iovipale et celui de Mladenovich, de Craiova³.

A partir d'un certain temps, les voyages d'études de-

¹ *Ibid.*, p. 36 et suiv. Cf. Iorga, *Scritorii greci*, p. 26.

² Leurs noms dans Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, p. 45.

³ Iorga, *Cqntribuţiuni*, p. 55. Cf. Iorga, *Scritorii greci*, p. 6.

vinrent de plus en plus fréquents. Nous avons déjà parlé de Manasse Héliade. Le fils de Hagi Constantin Pop, grand commerçant à Sibiiu, ce Zamfir ou Zénobe, fit ses études à Vienne, où il s'établira; il en est même d'un certain Cheseoglu¹; Jean Paladi, qui lisait Suétone et Érasme, avait étudié avec un maître saxon².

Nous avons déjà dit que Scarlate Stourdza, gendre du prince Constantin Mourousi et élève de Nicéphore Théotokis, dont il esquissa le portrait sur un livre³, alla ensuite à Leipzig; le médecin saxon Andreas Wolf affirme que ce jeune boïar lettré y fit un séjour de deux ans à l'Université⁴. Les neveux de Léon Gheuca, évêque de Roman, les fils du Grand Vestiaire Georges Balș et de Théodore Balș, administrateur à Focșani, reçurent de Dosithée Obradovich une éducation occidentale⁵. Un Balș, Basile, fit des études à Vienne et rentra dans son pays avec les plus „philosophiques“ des principes⁶. Lorsque le moine serbe alla à Leipzig, l'évêque le pria d'y surveiller son neveu Alexandre et Gerasime le diacre, étudiants dans cette ville⁷. Le Cloutchar Jean Geanetu (Zanetti) polémisa avec le philosophe Ocellus dans un ouvrage en français, publié à Vienne (1787)⁸.

Photius Philarète, neveu du Métropolitte Philarète, était, vers 1790, étudiant à l'Université de Vienne; de même André Nenciulescu, fils du Grand Stolnic. A la même époque nous trouvons encore à Vienne un Démètre Belu⁹.

¹ Iorga, *Contribuțiuni*, pp. 47-94.

² Wolf, *ouvr. cité*, I, p. 273. J'ai, de ses livres, un Suétone dans ma bibliothèque.

³ Voy l'Annuaire „Grafica“ de Craiova, 1926.

⁴ *Ouvr. cité*, II, p. 198.

⁵ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 26.

⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁷ *Ibid.*, p. 27.

⁸ Cf. Demosthène Russo, dans la *Revista Istorică Română*, I.

⁹ N. Bănescu, *Academia grecească din București și școala lui Gheorghe Lazăr*, extrait de l'„Anuariul“ de Cluj, 1925, p. 11 et suiv.

Un Călinescu, parent des Cantacuzènes, s'enfuit en 1782 en Allemagne, pour y faire sa médecine; on pensait qu'il voulait passer en Russie chez son parent, le Ban Michel¹. On le fit donc rentrer de force, et on lui administra vingt-six coups de bâton sur la plante des pieds², triste aventure du premier étudiant en médecine roumain.

Le livre de comptes de la famille nous renseigne sur les études du jeune Costachi Conachi, qui, soit dit en passant, malgré une éducation soignée, n'arriva à rien d'extraordinaire. Formé d'abord dans la maison de ses parents, il entra dans l'école princière de Jassy, en janvier 1797, où, parmi les professeurs de latin et d'allemand, il y a aussi un „auditeur“; on lui donne des leçons d'histoire et de géographie, pour lesquelles on lui fait acheter le portrait d'Alexandre-le-Grand et une carte de la Moldavie, celle de Rhigas probablement, publiée la même année, avec le portrait du prince Alexandre Callimachi. En 1800, avec ses frères Basile et Jean, il part à Vienne, accompagné par le moine Daniel. Nous avons son inscription latine de là-bas et une de ses lettres³. On l'avait confié aux soins du savant Étienne Doukas, du moine Anthime et d'un Hongrois, Étienne Szűcs.

En 1802, à son retour à Vienne, le jeune Moldave passe à Léna, „pour certaines études nécessaires“. Après six ans, Daniel, revenu dans le pays où il était aussi caissier de la famille Conachi, est envoyé chercher les enfants et les ramener; il profite de l'occasion et achète à son maître un service en argent, mais aussi deux lexiques allemands, la belle édition nouvelle de Thucydide, l'histoire de l'Hellade de Goldsmith, traduite par Alexan-

¹ Hurmuzaki, XIX¹, p. 37, no. xxxviii.

² *Ibid.*, p. 51, no. lii.

³ Voy. le journal *Neamul Romănesc*, août 1918; reproduit aussi dans la *Rev. Ist.*, VII, pp. 85-86.

dridès, et trois volumes de Schiller. L'érudite compagnie revint par le Danube ¹.

Scarlate Cananău, parent de Callimachi, ira à Berlin, auprès du pasteur Hauchecorne; Georges Bogdan, pour le droit à Paris, puis il se rendra en Italie, où, à Rome, il finit ses jours, sans avoir revu la Moldavie ².

Iancu Văcărescu va lui aussi en Occident, „avec Zacharie, son maître, et Costachi, fils de Jean Fălcoianu l'Échanson“. Le Smyrniote Constantin Nikolopoulo, précepteur chez le Ban Démètre Ghica, éducateur, par conséquent, des princes Grégoire (1822) et Alexandre (1834), fait des études] médicales à Paris, en 1806. En 1809 nous trouvons encore à Vienne Constantin, fils du Cloutchar Iordachi Cantacuzène; son frère Grégoire est autorisé à l'y rejoindre ³. En 1817, Démètre Bibescu recommande ses fils à Zénobe Pop; les jeunes gens vont à Paris, par Vienne ⁴: Barbu suit des études un peu rapides avec un certain Thurot, et se fait recevoir franc-maçon, mais son frère Georges fut inscrit à la Faculté de droit. Parmi leurs camarades nous trouvons: Pierre Manéga, de Bucarest, avocat en 1820, Emmanuel Filipescu et son frère (au pensionnat Guillet), Nicolas Rasti, Vlădoianu et deux Bălăceanu: Jean et Étienne ⁵.

¹ Tuducescu, loc. cit.; *Rev. Ist.*, IX, p. 204 (il y est question de Daniel, un professeur redouté par ses élèves, né en Russie: θρημμα τῆς Ῥωσσίας; il meurt à Roman). Ce n'est donc pas, comme on pourrait le croire, le fameux Démètre Daniel Philppide. Pour ce dernier, professeur en 1808, *Rev. Ist.*, IV, p. 7. Cf. N. Bănescu, dans l'*Anuarul* de Cluj, 1924. Ce Conachi est mort fou.—Pour Georges Bogdan, Iorga, dans les „Mém. Ac. Rom.“, 1932.

² Hurmuzaki, *Suppl.* I², p. 255, No. CCCLI, ann. 1803.

³ Iorga, *Doc. Cantacuzinilor*, pp. 230-233, Nos. xcv-xcvi.

⁴ Iorga, *Contribuțiuni*, pp. 51-52.

⁵ *Ibid.*, pp. 3-4; Iorga, *Scritorii greci*; Iorga, *Mărturii privitoare la Știrbei-Vodă*, I, p. 641. Voy aussi plus loin.

VIII.

L'école „philosophique“ des Principautés.

L'influence occidentale se fait ressentir en Moldavie, où on avait gardé le système de Grégoire Ghica, même après le privilège du 20 juin 1788, par lequel le prince Alexandre Jean Maurocordato confiait aux soins des évêques seulement les écoles de Jassy, Galatz et Botoșani ; à la demande du prince Alexandre Mourousi (1792-3), on rédigea un projet de réforme, signé par le nouveau Métropolitain Jacob II, originaire de Transylvanie, mais formé dans les monastères du pays, par Grégoire, le logothète de la Métropole, homme de culture également indigène, par l'érudit Scarlate Stourdza, beau-frère du prince et futur gouverneur russe de la Bessarabie, propriétaire de la première maison de style occidental à Jassy.

Dans ce document d'organisation scolaire, nous trouvons en premier lieu la nécessité de créer de nouveau l'enseignement détruit par la domination russe. En outre nous y devinons l'intention d'un prince jeune, conseillé par un savant beau-frère, de donner à la nouvelle école le caractère qu'Alexandre Ypsilanti avait donné, ou voulu donner, à l'école valaque de 1775-6, devancière dans la voie réformatrice occidentale ; Mourousi, qui avait choisi

¹ Codrescu, *Uricariul*, II, p. 266 et suiv.

un poète neo-grec de la valeur d'Athanase Christopoulo et le Français Clémaron ¹ pour faire l'éducation de ses enfants, était capable de comprendre les commandements des temps nouveaux.

Il y aura, d'après la nouvelle organisation, une Académie de sciences, car „une Académie sans sciences est une maison sans fenêtres“. Tout d'abord les mathématiques, „enseignement divin“, la géométrie, science de grande utilité dans cette Moldavie où les limites des terres n'étaient pas déterminées avec précision, les procès n'en finissant plus. Le droit est introduit pour la première fois dans cette principauté, où il n'y avait pas, comme en Valachie, de code.

L'enseignement se fait en grec ancien, langue qui, de l'aveu même d'un philosophe de Göttingen, convient mieux que toute autre à l'enseignement des sciences. Mais les Grecs ne sont pas très forts dans ces matières, et, alors, à défaut d'un „professeur grec de sciences“, on peut engager „un philosophe d'autre langue, présentant son enseignement en français“. Quant à la géométrie, elle sera enseignée seulement en français, par „un agrimenseur de profession, professeur pour cette géométrie appliquée, appelé *ingénieur* par les Français, matière absolument nécessaire à l'Académie, pour enseigner en français cette science, jusqu'à ce que les élèves, l'ayant apprise, puissent l'utiliser dans leur langue“ — *on pense donc à l'emploi du roumain dans l'enseignement d'une science abstraite.*

Pour commencer, nous savons qu'il y avait des Français expatriés, comme Trécourt, ancien professeur de mathématiques à l'école impériale de Constantinople, que nous trouvons à la Cour d'Alexandre Callimachi, prince tout aussi épris de science que son frère Grégoire; Martinot aussi, qui fonctionna auprès de ce dernier, auprès de Constantin Ypsilanti et dans la maison du boïar

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 38.

Manu ¹. Le droit est enseigné, bien entendu, en latin, langue de ceux qui l'ont créé, mais le latin présente des avantages aussi pour la religion et *pour le relèvement, la purification et l'ornement de la langue du pays, elle-même*. C'est une langue „qui bien mieux nous fait comprendre les Saintes Écritures et la Bible *et réalise la rectification et l'embellissement de la langue roumaine*“: de Transylvanie aussi on commençait à envoyer des livres écrits en langue „corrigée“. *C'est pour la première fois que nous nous trouvons, dans l'enseignement, en présence d'une préoccupation d'ordre national.*

On fait descendre de son piédestal la grammaire grecque et on met à la retraite maître Yanaki, avec vingt *lei* par mois, „pour ses vieux jours“, et la charge de continuer la traduction du „Thesaurus linguae græcae“ d'Henri Estienne — œuvre gigantesque et difficile — : „le lexique d'Étienne, qu'il avait depuis longtemps commencé à traduire et à compléter“, ce qui nous fait regretter la perte du manuscrit.

Le nouveau professeur de grammaire devra passer, après les principes, aux auteurs qui paraîtraient les plus faciles: les Fables d'Ésope, les Dialogues des morts de Lucien, et Polyainos.

Mais, plus encore que dans la réforme d'Ypsilanti, on trouve ici l'influence pédagogique, évidente; non pas de Rousseau, mais de l'école allemande du temps, celle de Pestalozzi.

Qu'on ne commence pas „dans l'obscurité, de l'inconnu à l'inconnu, comme on le fait encore dans nos écoles, avec des noms et des canons et beaucoup de mots, qui pèsent sur l'esprit de l'élève; on leur demande de ne lire que ce qu'on leur a prescrit et de l'apprendre par coeur, comme des perroquets, sans rien savoir et comprendre à ce qu'ils apprennent“. Par la nouvelle méthode, du connu à l'inconnu, on peut arriver, comme en Occident, à comprendre en cinq ans „les plus difficiles auteurs“.

¹ *Ibid.*, p. 38, note 10.

Le professeur tâchera de se mettre au niveau de l'élève, „les maîtres descendant et se faisant, comme eux, débutants“. On n'apprendra pas par coeur „l'Encyclopédie“: „ces livres qu'à tort on appelle les tomes de l'Encyclopédie“ — il s'agit de l'„Encyclopédie“ grecque, récemment publiée à Venise, qui n'est encyclopédique que parce qu'elle groupe les extraits des auteurs grecs, et non de l'Encyclopédie révolutionnaire, que le savant évêque de Rimnic, Césaire, lisait à la même époque. Le professeur ne devra point compter sur le manuel, mais sur les paroles vives, que son âme lui mettra sur les lèvres.

On rejette aussi les mauvaises traductions *ad litteram*, antérieures; on donnera une traduction interprétée „non pas mot-à-mot, comme on en a l'habitude, mais d'après le sens“. Les explications à côté, l'érudition littéraire transmise d'un commentateur à un autre feront place à une méditation libre du texte qui, mûrie, apportera d'elle-même la clarté dans l'esprit de l'élève. Pour les lectures, nombreuses et variées, il y aura une bibliothèque, avec son bibliothécaire. Tout livre imprimé —, donc déjà le „dépôt legal“, — sera envoyé aussi à l'école, et celle-ci paiera la moitié du prix seulement pour les livres plus chers.

On n'admettra pas gratuitement dans cette école tous ceux qui désirent avoir un diplôme; les pauvres dépourvus d'intelligence en appelleront „au fonds de secours“ (en 1803 pourtant, Șerban Costachi, frère du Métropolitain Benjamin, fondait à Fălciu „une école publique d'études, en langue grecque et moldave“¹). Il ne faut plus conserver les longues vacances qui font oublier ce qu'on a appris².

¹ La revue *Ion Neculce*, fasc. II, 1922, pp. 313-314. Enseignement gratuit à Craïova, Urechîă, ouvr. cité, IV, p. 106.

² Codrescu, *Uricariul*, III, p. 13 et suiv. Cf. Iorga, *Istoria lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 384-386, et Iorga, *Învățământul științelor la Români*, Bucarest 1915; Conférence à Chișinău, *Învățamântul superior la Români*.

A Neamț à Secu, sous la direction d'un Russe d'Ukraine, Païsius, on recommençait un enseignement d'église, qui forma d'excellents traducteurs pour le slavon; dans les évêchés, il y avait, comme nous le savons, des traducteurs pour le grec, élèves peut-être de l'école de Bucarest ¹.

A la même époque le courant „philosophique“ nouveau fit son chemin à l'Académie de Jassy et renouvela, sans doute, celle de Bucarest, lorsque le même Mourousi occupa le trône de la Valachie (1799-801), où il trouva pour l'aider l'esprit zélé du nouveau Métropolitite (à partir de 1793) Dosithée Philitis ², et l'actif éditeur de livres saints Joseph, évêque d'Argeș ³. Nous le verrons conquérir encore d'autres domaines, grâce à ses tendances scientifiques et occidentales.

On réorganise, d'abord, complètement, l'école de slavon de l'église de St.-Georges, „très utile à tout peuple de ce pays“, et le prince dit qu'il fut conseillé et aidé par le Métropolitite, par les évêques et certains boïars et commerçants; parmi les surveillants, nous trouvons d'abord le chantre Ioniță ⁴ et plus tard le maître Chiriță ⁵.

Après la mort de Pantazi (1795), on nomma à l'Académie le „proto-didascale“ Constantin, auquel on dédiait, en 1800, une Arithmétique et une Algèbre; son successeur fut, en 1805, Néophyte Doukas, l'éditeur du Thucydide publié à Vienne; il avait été recommandé par son protecteur Dosithée Filitis ⁶. En 1802, lorsque Michel Soutzo, prince sans ambition et sans orgueil, remplace sur le

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 390 et suiv.

² *Ibid.*, p. 373 et suiv. Cf. J. C. Filitti, *Mitropolitul Dositeiu Filitis*, Bucarest.

³ Urechiă, *Ist. școalelor*, I, p. 83.

⁴ La langue slavonne était „abandonnée et comme morte“; *ibid.*, IV, p. 130, note 1.

⁵ *Ibid.*, p. 92. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 431.

⁶ *Ibid.*, pp. 39-41.

trône Mourousi le réformateur, nous trouvons les lignes suivantes dans un rapport sur le retard mis à verser les fonds des écoles : „les écoles sont ouvertes toutes, celles de province, dans les départements, comme celles d'ici, de Bucarest“¹. Les élèves, en effet, ne manquaient pas. En 1800, nous trouvons parmi eux des fils de grands boïars comme Dinicu Golescu, Constantin fils de Scarlate Câmpineanu, un fils du Spathar Nicolas Ulescu, un Budişteanu, un Furcă, un Voicu Ioan et seize Grecs.

Constantin Ypsilanti, qui avait fait un séjour de jeunesse et des études supérieures en Occident, où il s'était réfugié, continua de donner son appui à l'enseignement ; il y fut aidé par le Métropolitte Dosithée, comme jadis le Patriarche Chrysanthe en avait agi à l'égard des Maurocordato et des Ghica. Un tremblement de terre ayant détruit les cellules de l'église de Doamna Bălaşa, il n'y restait qu'une petite chambrette où subsistait un semblant d'école ; l'Église refusa de refaire de ses revenus un établissement étranger, qui lui était à charge. Mais le Métropolitte jugea qu'on ne pouvait admettre „cette chose indue et priver la ville d'un tel ornement“.

Il transféra donc l'Académie grecque à la petite église de Măgureanu², où il y avait tout ce qu'il fallait : „des salles hautes, des celliers et autres chambres à l'entrée, avec suffisamment de place pour les maîtres et pour les élèves, pour le logis, les études, la cuisine, les domestiques et pour tout, de façon à ne plus pâtir d'aucun empêchement“³.

Le nombre des élèves augmenta jusqu'à cent⁴. Lambro Photiadès dirigeait tout. On lui envoyait des élèves même de l'étranger, comme ce Zamfir, fils du grand commerçant Hagi Constantin Pop, de Sibiiu, jeune élève

¹ Urechia, loc. cit., p. 84. Cf. *ibid.*, p. 106 note 1 ; p. 122.

² Voy. aussi *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 197.

³ Urechia, ouvr. cité, I, p. 85.

⁴ *Ibid.*, pp. 97-8.

dont le professeur fera le Zénobe Pop de Vienne, auteur d'un livre de Poétique et futur directeur de la Banque Impériale de Vienne, comme il fit de Denis Photino le futur historien et poète ¹: nous avons déjà parlé de ces deux élèves exceptionnels. Le prince nommait encore, en 1803, le premier-maître de Craïova, Démètre Géorgiadès, avec son „hypodidascale“ ².

Pour mettre encore mieux en évidence l'orientation occidentale du nouvel enseignement, ajoutons que, lorsque, en 1803, Ionașcu le „mazil“ et sa femme Neaga annexèrent une école à leur église de Slatina, ils y placèrent non seulement un hiéromonaque grec „pour enseigner les sciences“ — ici encore le courant scientifique nouveau — et un professeur de roumain pour „les enfants des citadins“, mais aussi un professeur grec pour enseigner aussi le latin aux fils des boïars ³. En 1808, l'école „fleurissait et prospérait“ ⁴.

En 1802 Alexandre Mourousi passa de nouveau en Moldavie; il montra toujours le plus vif intérêt pour la culture et fit élever ses enfants, non seulement par le poète Athanase Christopoulo, élève de Lambro Photiadès ⁵, mais encore par l'abbé Maas, originaire des Vosges, qui connaissait l'anglais et l'italien et avait été placé aussi dans la maison du prince Windischgraetz ⁶.

Ce nouveau règne donna à la Moldavie encore une

¹ *Ibid.*, p. 89. Voy aussi Iorga, *Contribuții la ist. lit. rom., Scriitorii greci*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXXI, pp. 1-3. Lambro meurt en 1805; Urechia, ouvr. cité., IV, p. 127, note 2.

² Voy. pour cette école *Bis. ortodoxă*, XVI, p. 97 et suiv.

³ Urechia, loc. cit., p. 85. Cf. Poboran, *Istoria orașului Slatina*, deux éditions. L'école existe encore.

⁴ Urechia, loc. cit., pp. 99-100. Il y avait des écoles aussi à Focșani et à Târgoviște.

⁵ *Rev. Ist.*, V, p. 72.

⁶ Loulou Thürheim, *Mein Leben*, dans la *Rev. Ist.*, VII, pp. 161-162.

école supérieure, inconnue jusque là, sous cette forme complète, dans les Principautés; un Séminaire pour les prêtres. Le prince se laissa aider et conseiller par le bon Benjamin Costachi, Métropolitain à partir du 5 mars 1803, homme de haute noblesse, descendant des Cantacuzène par sa mère, arrière-petit-fils de Răducanu Cantacuzène, l'ancien boursier de Venise. Benjamin, après avoir été élevé en famille par un précepteur étranger, avec l'inévitable maître de grec, quitta la maison contre la volonté de ses parents et finit ses études auprès du sage et actif Païsius, dans le monastère de Neamț, rempli encore des souvenirs d'Étienne-le-Grand. Nous ne savons rien de qu'il fit à Huși et à Roman, où il fut, pour commencer, évêque; mais à Jassy, accusé d'avoir transformé en boutiques les salles de classe où avaient enseigné un Nicéphore Théotokis et un Eugène Boulgaris¹, il voulut fonder une école pour le clergé encore inculte.

L'acte de fondation est du 1-er septembre 1803. L'école destinée à „l'instruction des fils de prêtres et de diacres“ doit „enseigner la théologie et l'interprétation des Écritures Saintes“ et „sur les ruines de la noire ignorance“, „appeler les Muses du savoir“. La durée des cours étant de six ans, le programme comprend la lecture, l'écriture, la théologie et „l'ordonnance de l'Église“, l'interprétation du Crédo, des psaumes, avec des chants par Pierre, ancien premier-chantre à Constantinople, et, si possible, d'autres „maîtres de musique“², des matières de lycée laïque, comme on n'en trouvait point à Putna, mais qu'on enseignait à Blaj: grammaire, logique, rhétorique — une rhétorique de caractère pratique: „concernant, par exemple, les lois du pays ou la morale active“ —, arithmétique,

¹ Iorga, *Doc. Callimachi*, II, p. 72, no. 169.

² V. Georges Adamescu, *Istoria Seminariului Veniamin*, Bucarest 1904. Pour le projet d'un Séminaire au couvent de Snagov, en Valachie, *Biserica ortodoxă*, XVI, pp. 111-112.

l'histoire et l'histoire sainte, la psychologie, „avec les trois facultés de l'âme“. On prévoyait aussi „les éléments du latin“.

Toutes les études seraient enseignées *en roumain* : „dans notre langue maternelle“, — et un prince phanariote, dont la mère était cependant née Rosetti ¹, bénissait cette innovation.

Le Trésor versait 2.500 *lei* pour l'entretien de l'école, et l'on installa le Séminaire à Socola, près de Jassy, après avoir évacué les religieuses, placées là par une des filles du prince Alexandre Lăpuşeanu.

L'archimandrite du monastère, Sophronius, fut le premier recteur; plus tard, sous l'occupation russe (1806), le maître, Joannice Nicolau, était dirigé par un Russe, le chevalier Pierre Kunicki (1811). Enfin, encore plus tard, un groupe de professeurs transylvains et de Bucovine, dont il sera question plus loin, ne feront que suivre les intentions franchement nationales et, autant que possible, occidentales, du début ².

J'ajoute que l'idée d'un Séminaire en Valachie est de la même époque. Et c'est probablement la guerre russo-turque, qui éclata aussitôt, dura six ans et aboutit en 1812 au démembrement de la Moldavie, qui empêcha dans la principauté valaque la réalisation de ces nouvelles traditions ³.

Le 24 mai de la même année 1803, Alexandre Mourousi

¹ V. Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei*, pp. 57-58.

² Codrescu, *Uricariul*, XII, p. 128 et suiv., ou Urechă, *Istoria şcoalelor*, I, pp. 94-96 (acte de fondation); *Uricariul*, III, pp. 39-41; Erbiceanu, *Istoria Seminarului Veniamin din mănăstirea Socola, fundat la 1804*, Jassy 1885; revue *Archiva Soc. şt. şi lit. din Iaşi*, IV, pp. 445-446; Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, pp. 401-492; revue *Ion Neculce*, III, p. 199 (un [certificat de 1818). — On donne un maître de „grec et de grec ancien“ aux religieuses d'Agapia, pour en faire des „didascales“ (maîtresses).

³ *Biserica ortodoxă*, XVI, p. 109.

réorganisa aussi l'Académie de „philologie et de sciences“ de Jassy¹.

On garda l'ancien programme, qui demandait six ans d'études, mais on donna à l'établissement une organisation nouvelle. On introduisit les *visites médicales*, les inspections mensuelles, les examens sémiotriels; on institua les prix, „les vacances d'été et des fêtes“, — „les dimanches, les jours de fêtes et au temps des grandes chaleurs“, — les certificats, une bibliothèque, avec „les livres nécessaires“, et une collection „d'instruments scientifiques“.

L'État avait quarante bourses à sa charge. On continua les leçons de latin, confiées à ce Wengerski que le consul français tenait pour un homme vicieux et, de plus, „espion connu de la Russie“². Le Trésor ajouta encore 1.800 *lei* à l'ancien fonds. Et ce budget devait assurer l'entretien des écoles épiscopales et des écoles de grec de Focșani, Birlad, Botoșani, Chișinău et Galatz, cette dernière avec des maîtres, „écrivains et chantres“, exempts d'impôt³. On a conservé l'acte de fondation de l'école hellénique et roumaine de Birlad (28 mai 1803)⁴, qui donnait, elle aussi, des vacances „aux grandes fêtes et aux chaleurs caniculaires“.

En province aussi, on étendait cette oeuvre de réorganisation; tel fut le cas de l'école du monastère de Mavromolou, à Galatz.

La guerre de 1806-1812 brisa toute cette activité. Nous trouvons cependant à Bucarest, en 1812, une école fréquentée par de nombreux élèves, parmi lesquels Barbu Știrbei, un Darvari, Constantin Crețulescu, un Bilciurescu, un Georges Greceanu, un Alexandre Florescu, un Nicolescu, Jean Grădișteanu, les fils de Démètre Slătineanu, Euphrosyn

¹ Urechlă, loc. cit., p. 107.

² Hurmuzaki, XVI, p. 665.

³ Codrescu, *Uricariul*, III, p. 24 et suiv., et *ibid.*, I, pp. 279-281; II, pp. 58-59, 60-62.

⁴ Antonovici, *Doc. birlădene*, IV, Birlad, 1924, p. 246 et suiv.

Poteca, diacre de la Métropole, un Merișescu, un Hagi Marcu, Constantin Glogoveanu, un Lămotescu, Nicolas Golescu, un Nenovici, Constant Caracaș, certains moines métropolitains et autres fils de boïars et beaucoup de Grecs. A Jassy, Nicolas de Zagora, Jean et Théodore d'Agraphai et Étienne Christou étaient professeurs: le nombre des élèves est restreint et ils n'appartiennent pas aux grandes familles¹. Il nous reste aussi un des livres de prix donnés par le Métropolitite grec Ignace d'Arta², haut protecteur de l'enseignement supérieur valaque, plus tard réfugié à Pise.

Mais, lorsque, après la paix de Bucarest, le gouvernement des princes revint, ces derniers reprirent tout naturellement l'ancienne tradition scolaire, bien que tous les deux, Jean Georges Caragea (Karadcha) à Bucarest et Scarlate Callimachi à Jassy, fussent des nationalistes grecs sans contact avec la tradition „philosophique“ et avec ces courants d'idées occidentales qui avaient bouleversé tout, dans tous les domaines.

C'est ainsi que nous verrons Caragea s'occuper de l'école du calligraphe Chirișă, à l'église de St. Georges, puis réorganiser l'enseignement de l'Olténie et souhaiter à l'école de Craïova, qui avait trois maîtres, douze boursiers et huit internes payants, de devenir, „grâce au travail des élèves et aux efforts des professeurs, un essaim de savoir et de vraie utilité“³.

Des mesures analogues furent probablement prises par Callimachi en Moldavie.

¹ Voy. la liste des abonnés au livre de V. Papa Euthimiou, didascale à Vienne, *Στοιχεία τῆς ἐλληνικῆς ἤτοι Ἀριθμολογίας ποιητικῆς*, IV, Vienne, (1812)-1813. Liste complète dans la *Rev. Ist.*, IV, pp. 110-112.

² *Rev. Ist.*, VI, p. 273.

³ A. Cîmpina, près de l'église de Bujoreni, il y avait, à côté des „chambres pour loger les étrangers et soigner les malades“, une école avec soixante élèves au roumain et trente au grec; Stoica Teodorescu, *Monografia orașului Cîmpina*, Cîmpina 1924.

Mais bientôt, et avant 1821, un combat devait s'engager, dans les deux pays, entre deux tendances nationales : grecque et roumaine, maintenant si nettement différenciées ¹.

¹ La biographie de Constant, Patriarche de Constantinople (1830-1834), qui y fut mené par son oncle, Cyrille de Sinai, pour aller ensuite faire des études de philosophie et théologie à Kiev et devenir le premier archevêque du couvent sinaïte, nous apporte la preuve qu'on l'enseignait à Jassy aussi le français. Voy. N. M. Popescu, *Când se prăznuiește pomenirea Sfintei Ecaterina*, Bucarest, 1915, p. 14.

En 1809, Catherine, veuve du logothète Scarlate Manu, fait don de sa „maison en pierre avec trois étages“ „pour que les maitres donnent des leçons aux enfants, pour des vêtements et tout ce qu'il faut à six enfants en bas âge et dépourvus de tout“. Voy. la revue *Ion Neculce*, VI, pp. 149-150, no. LXXVI.

IX.

L'école nationale grecque contre l'école nationale des Roumains.

Un changement était survenu dans la vie du peuple grec, considéré jusque là uniquement comme le représentant de l'ancienne culture universelle classique.

Les agitations du XVIII^e siècle avaient suscité chez les Grecs un puissant désir de liberté, qui provoqua le mouvement de Lambro Katzonis et la révolte de Morée, parallèle à la guerre russo-turque de 1769-1774.

Mais les Phanariotes continuaient de se montrer dévoués au Sultan et, en général, loyaux envers l'impérialisme ottoman. De temps à autre, quelque prince s'enfuyait en Russie ou faisait acte de soumission aux Autrichiens, mais ce n'était là que les cas isolés, dûs à des circonstances particulières et tout-à-fait personnelles. Les guerres de la Révolution française et de l'Empire, avec tout ce que Napoléon, maître du monde, avait semé dans l'âme grecque, pour les fins de sa politique, firent naître, chez les Grecs aussi, *un sentiment de nationalisme exclusif*.

Les représentants de ce courant travaillaient inlassablement à Vienne, où la colonie grecque était prospère, riche et instruite, à des compilations et publications de toute sorte, à un journal comme le *Δόγιος Έρμιτης* ou *l'Ελληνικός Τηλέγραφος*; à Pest leur activité littéraire est plus restreinte, mais ils ont ici une école, dirigée par Boïagi,

employé comme censeur, école (vers 1817), où sont admis aussi les Roumains macédoniens ¹, ceux d'Odessa ou ceux de Moscou, comme ceux des Principautés. Ils entendent donc s'appuyer sur l'école comme organe d'affirmation et de propagande, et ne pensent à rien moins qu'à reconstituer l'empire byzantin avec tous les sujets orthodoxes de l'État ottoman.

Les chefs des Principautés, Caragea, poète, traducteur de Goldoni et même de *Paul et Virginie* ², Callimachi aussi, furent aussitôt attirés par ce courant de nationalisme grec. On constitua une société secrète, dont le but avoué était d'envoyer des étudiants grecs à l'étranger — on en envoya, de fait, sous Alexandre Soutzo, en 1819 ³, — mais qui, en réalité, préparait la révolution libératrice ⁴. Les princes, de même que les consuls russes des Principautés, s'y affilièrent aussitôt. Leurs codes parurent seulement en grec, bien que les Roumains eussent, de leur côté, provoqué un mouvement national. Si Maurogénéni avait décidé d'employer en justice les deux langues ⁵, Callimachi délivra à ses fidèles de privilèges rédigés seulement en grec. Son principal collaborateur, Yakovaki Rhizo Néroulos était l'un des champions du grecisme révolutionnaire ⁶.

Qu'on veuille donc réformer les deux Académies dans

¹ Voy. Iorga, *Rev. Ist.*, 1926, pp. 313-316; *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 313 et suiv. Boŭagi fit paraître une „Romanische oder macedono-wlachische Sprachlehre, Γραμματική ῥωμανική ἤτοι μακεδονο-βλαχική. Ucuta était professeur dans la colonie de Posen. Voy. Iorga, *Note polone*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, III-e série, II, p. 391 et suiv. Cf. *ibid.*, 2-e série, XXXVIII, pp. 387-388.

² D'après la *France littéraire*, VII, 1837, et le *Hamburger Correspondent*, 1836, Iorga, *Rev. Ist.*, IX, p. 198.

³ Iken, *Leukothea*, II, pp. 101-103. Cf. *ibid.*, p. 98.

⁴ *Rev. Ist.* de 1921, pp. 187-188.

⁵ Urechîă, loc. cit., p. 61.

⁶ Georges Papacosta Sakellario est „secrétaire princier et professeurs“ à Bucarest, en 1812; *Rev. Ist.*, XV, pp. 328-329.

le sens de ce mouvement, la chose n'a rien de surprenant : on essaiera de consacrer les deux écoles à l'impérieuse nécessité d'helléniser cette „Dacie“ qui n'a point d'autre raison d'exister, de faire de Bucarest une „Athènes“ et de persuader aux Roumains qu'ils ont une mission historique étrangère à toutes leurs traditions ¹.

Il n'est donc plus question de l'universalisme d'un Lambro Photiadès. On doit faire venir de Vienne, pour maintenir le contact avec l'Occident, — l'école étant absolument *laïque* —, des professeurs de grammaire, de philosophie et de mathématiques.

Tel est le sens de l'acte signé par Caragea en septembre 1814, concernant l'école „du métoque de Măgurele“ ².

On désignait les professeurs de grammaire, avec toutes les annexes, mais surtout les professeurs d'humanités et de sciences. Les professeurs de langues étrangères : *le latin et le français*, restent : c'est Ladislas le Transylvain, l'„Erdéliote“, traducteur de livres français, qui se charge aussi du latin. Un boïar roumain, le Cloutchar Nestor, enseignera le droit. On donne des leçons de géographie et d'histoire universelle. Il y a des bourses et des prix ; le 1-er décembre et le 1-er avril, deux sessions d'examens.

L'éphorie des écoles n'est formée que de Grecs, Nestor étant le seul Roumain : Constant Philitis, évêque à Buzău, le Postelnic Rasti, traducteur du français, ami du prince. Deux ans après, lorsque ces derniers s'en vont, l'éphorie fut constituée par le Métropolitain Nectarius, Grec, esprit médiocre, par les boïars roumains Cons-

¹ Maintenant, ou plutôt vers 1830, on imprime des Dialogues gréco-slavo-roumains.

² Urechîă, dans l'„Anuariul Instrucțiunii publice“, p. 261, et dans *Ist. Rom.*, X, pp. 347 et suiv., 375-386 (le règlement du 10 décembre). Réparations et budget, *Bis. Ort.*, IV, pp. 116 et suiv., 209-210. Une nièce de Lambro, Urechîă, loc. cit., 350 note 1. Voy. aussi *ibid.*, IV, pp. 142 et suiv., 172, note 1.

tantin Bălăceanu, Constantin Filipescu et Grégoire Brîncoveanu. Ce dernier était le plus érudit des boïars roumains, auteur d'admirables lettres grecques et d'une traduction publiée des „Règles de la logique et de la philosophie éthique“ par Heineccius, propriétaire d'une vaste bibliothèque¹. Plus tard Iordachi Golescu fut, lui aussi, nommé éphore. Enfin, sous Alexandre Soutzo, successeur de Caragea, les éphores sont: le Métropolitte, le Postelnic, puis Nèstor, le Vornic Iordachi Filipescu et, à leur tête, Grégoire Ghica, le futur prince (août 1820)². Les boïars de la „Dacie“ semblaient définitivement gagnés à l'oeuvre d'hellénisation³.

Voici la liste des professeurs⁴, après 1813, dressée par le Roumain macédonien Partzoulla, dans une Grammaire grecque de Vienne, dédiée à Caragea: C. Vardallah, le Français F. G. de Laurençon, qui relata les événements de 1821, Cyriaque Mitzoura, du Pinde (Macédoine), Basile Nicolaou de Roustchouk, les deux derniers comme aides⁵. A la même époque nous trouvons d'autres Grecs dans les maisons de boïars: l'un vient de Zagora, un autre de Philippopoli, d'autres d'Andrinople, d'Arvanitochori, de Trikala, de Salonique, d'Épire, de Styphné; un certain Jean Chinopsi, mêlé à la révolution roumaine de 1821, et un Jean Péponas, de Klissoura, un Grégoire Ardeleanu et un Étienne Popovici⁶.

¹ *Ibid.*, p. 75.

² Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea* II, p. 40.

³ *Ibid.*, pp. 51-52.

⁴ Voy. aussi plus loin. Un élève de ces écoles, le Français Béchamp, illustre chimiste plus tard, était admis à Nancy avec un certificat roumain.

⁵ Voy. aussi le Νέος Ἑλληνομνήμων, XVIII, p. 299; Cf. *Rev. Ist.*, XI, p. 245. Pour Vardallah et Laurençon, Urechiă, ouvr. cité, IV, p. 127, note 2; p. 149, note 2.

⁶ *Rev. Ist.*, V, p. 74. Parmi les élèves: C. Lața, de Kozané, Daniel Thomas, du Pinde, Macédoniens; un Budișteanu, Démètre Greceanu, Jean Soutzo, Michel Lăcusteanu, D. Al. Popescu. Cf. *ibid.*, IV, pp. 111-112 (ceux de 1812), et Georges Ioanniou, de Moscopolis.

Parallèlement on avait la musique; Denis Photino, de Palaïopatrai, avait étudié avec le premier-chantre Jacques et autres maîtres de Constantinople, étant très fort à la „tamboura“ (guitare), instrument affectionné jadis par Démètre Cantemir, et au „forté-piano“¹.

L'école acquiert aussitôt beaucoup de prestige. Elle a 400 élèves. Le directeur est Néophyte Doukas, ancien élève de Lambro Photiadès, auteur d'une Grammaire dédiée à son professeur². On l'avait fait venir de Vienne, dès avril 1815. C'était un esprit facétieux, qui nommait son chat „maître larron“ dans ses lettres; entiché de la supériorité du peuple grec et de la langue grecque, qu'il défendit contre les innovations de Coraï, il comprend cependant les souffrances du pays et des paysans: un million d'hommes exploités par cinq cents richards. Athanase de Stagire et Georges Gennadius, un Klonaris étaient ses collaborateurs. Mais bientôt la bonne entente cesse de régner parmi les maîtres et un élève originaire de Zante frappa Doukas. Deux des principaux professeurs, Doukas lui-même et Étienne Kommitas, nommé en septembre, durent se démettre³.

Deux nouveaux professeurs, Benjamin de Lesbos et Constantin Psomakis, les remplacent. Benjamin, comme professeur et directeur du gymnase de Cydonie, avait réussi à y attirer (1810) des Roumains comme Sophronius, chanteur en Moldavie, Jean Dimitriu, Moldave aussi, Jean Munteanu, Georges Bogdan, Grégoire Crupenschi et Cyrille le Moldave⁴. En 1815, il fut appelé par les éphores à l'é

¹ *Ibid.*, VI, pp. 267-268.

² Voy. Iorga, dans les „Mém. Ac. Rom.“, XXXVIII, pp. 377 et suiv., 815; XXXIX, p. 23. Nomination de Doukas, Urechiă, ouvr. cit. IV, p. 160, note 2.

³ *Ibid.*, p. 161, note; p. 165, note; N. Bănescu, „Academia“ grecească din București și școala lui Gheorghe Lazăr, p. 13 et suiv.

⁴ A. H. Gasparis, Γεωγραφία, 1803, dans la *Rev. Ist.*, IV, p. 8. A Smyrne, où on enseignait aussi les mathématiques, nous trouvons

cole d'Athènes, modeste ville à l'époque¹. Mais bientôt il se mêla aux intrigues des boïars, et, à la suite d'un discours prononcé à l'enterrement de Constantin Filipescu, qui n'était pas en bons termes avec le prince, il fut révoqué en octobre 1818; il fut accusé aussi d'avoir desservi „la philologie classique“ par l'emploi de mauvais livres et, intrigant comme à Cydonie, d'avoir tramé le complot contre Doukas. On énumère toutes ces accusations dans l'acte de destitution.

Sous Alexandre Soutzo, Constantin Negri fit venir d'autres professeurs pour „les hautes écoles helléniques de rhétorique et de philosophie“. Démètre „le Stéphanopolite“ (c'est-à-dire de Braşov) vint de Vienne, puis pour la grammaire, Vardallah, qui resta jusqu'à la révolution de 1821, Kanélas, pour les mathématiques et l'histoire générale, et Gennadios pour l'histoire également². Ladislas le Transylvain, déjà nommé, sollicita le triple emploi de professeur de latin, de français pour les débutants et de commentateur des „Codes de l'Empire byzantin“³.

C'est ainsi qu'on fonda le „Musée hellénique“ pour nos „Daces“ et l'„Athènes“ de Bucarest, avec le concours de Grégoire Brincoveanu.

L'école de St. Georges existait encore, bien entendu; celle de Craïova aussi, avec vingt internes⁴.

un seul Roumain Macédonien, de Moscopolis; *ibid.* Mais la liste des abonnés à la „Pharmacopée Nationale“ de Denis Pyrrhos le Thessalien, Constantinople, 1818, mentionne le hiérodiacre Benjamin Rosetti, de „Moldoviachie“, voy. *Rev. Ist.*, IV, p. 115; Urechîa, ouvr. cité, p. 125 (nov. 1817: nomination de Benjamin).

¹ Bănescu, *Omagiu lui I. Bianu*, p. 38 et suiv.

² Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 525; *Amănunte din ist. noastră în veacul al XIX-lea*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, XXXVIII, p. 385.

³ Codrescu, *Uricariul*, X, pp. 441-442.

⁴ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 51, d'après Urechîa, *Ist. Şcoalelor*, I, p. 102; *Bis. Ort.*, XVI, pp. 6-8, 107-109, 119 et suiv., 124-127, 129-131, 209 et suiv.

En Moldavie, après la retraite du vieux Étienne Doukas, Callimachi, sur la recommandation de Negri, confia la direction de son école supérieure à Démètre Panaïotaki Gobjélas, membre de plusieurs Académies étrangères, s'intitulant „professeur de philosophie et d'arts libres“ (21 mars 1816). C'était un homme de grand mérite, traducteur de *Télémaque* et de Firdousi le Persan, auteur d'une „Grammaire de la langue française expliquée par le grec“, d'un ouvrage français sur Alexandre-Grand, publié en Pologne, d'une „Économie pratique et générale“, d'une „Histoire de la philosophie“ et d'une Arithmétique. Il y avait donc une place de professeur de mathématiques, et Gobjélas se disait prêt à enseigner : „algèbre, géométrie, trigonométrie, mécanique, hydraulique, optique, astronomie, physique, logique, métaphysique, cosmologie, psychologie, théologie, physique et éthique“. Il était professeur aussi du fils du prince. Le Grec Kallias l'aïda pour enseigner la grammaire. Les examens étaient semestriels, et on y invitait les éphores¹. Michel Soutzo, successeur de Callimachi, fit venir de Paris de nouveaux maîtres : Constantin Hestiotès et Nicolas Koritza². Ananie Cuzanu donnait des leçons de droit³.

Parallèlement des boïars continuèrent à faire élever et instruire leurs enfants par des précepteurs particuliers. Nous avons plusieurs engagements moldaves de ce genre. En 1813, Callimachi engageait le Français Doret pour son fils. Il est logé et nourri et reçoit 150 ducats hollandais par an ; il accompagne le jeune prince et lui enseigne : „la grammaire, les éléments de l'histoire, de la géographie et de la mythologie“ ; il doit surtout „lui donner le goût de la morale“. „L'auguste élève“ a des sœurs et, les premiers jours de son règne, le prince engagea pour elles

¹ Voy. *Rev. Ist.*, IV, pp. 9-10.

² Iken, ouvr. cité, I, p. 269.

³ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 449-450.

M-me Élisabeth de Belleville, née Arnoult, et lui fixa une rétribution de 250 ducats hollandais par an, presque le double du salaire de Doret ; en revanche, elle devait donner aux princesses toute sorte de connaissances et d'aptitudes: „la morale, les manières, l'ouvrage, le français, la grammaire, la lecture, la composition, le style épistolaire, des éléments d'histoire, de géographie et de mythologie“. Elle devait, en outre, recommander „les maîtres de musique, dessin, danse et tous ceux qu'on jugera nécessaires à l'aider dans sa mission“¹. Un ou une „M. de Jambures“, ayant probablement une de ces fonctions, signait un reçu à la princesse. Dans la maison du boïar Alexandre Maurocordato, nous trouvons, à côté du Grec Athanase, une dame qui signe „femme Caumont“ — hommage, sans doute, à ses souvenirs révolutionnaires².

Les mêmes hommes avaient pourtant fini par comprendre qu'ils devaient s'occuper aussi d'un autre enseignement. Dans la Moldavie, moins grécisée, la chose est surtout manifeste.

C'est ainsi que le prince Scarlate Callimachi, subissant certaines influences autrichiennes, que l'on retrouve aussi dans son code, transforma la modeste école de St. Nicolas en „école normale“; en 1814, on y enseignait: la grammaire, l'arithmétique, les sciences élémentaires, la lecture, la composition et la morale. Comme maîtres: Cristea et Macarius, avec le chantre Constantin pour la musique. Nous avons un emploi du temps où „la présentation des matières“ est coupée de „récréations“³. On attribue au prince Michel Soutzo l'intention d'introduire le nouveau système lancastrien de l'„allilodidactique“, que Dinicu Go-

¹ Hurmuzaki, X, pp. 554 556, nos. VIII-IX; p. 558, no. XI.

² *Ibid.*, p. 558, no. XII. L'ancien précepteur Lincourt était alors occupé ailleurs; *ibid.*, pp. 559 560, no. XV.

³ Codrescu, *Uricariul*, X, planche, ou Urechiă, loc. cit., p. 105. Cf., pour les revenus, Codrescu, *Uricariul*, IV, p. 178 et suiv.; VII, pp. 86 91.

lescu essaiera d'appliquer dans „l'école gratuite“ qu'il ouvrit à la campagne sur ses terres, et qui sera ultérieurement adopté comme base, sous le Règlement Organique.

L'orientation vers un enseignement supérieur en roumain faisait des progrès. L'évêque Gerasime de Roman, probablement celui qui avait accompagné jadis Obradovich à Leipzig, et devenu ensuite l'imprimeur lettré de Neamț¹, engageait, en 1823, Théodore Verescu² pour la grammaire roumaine. De même Alexandre Callimachi ouvrait une école de village à Zorleni (Tutova), avec un directeur de Transylvanie et avec grammaire, arithmétique, théologie et éléments de géographie au programme³.

Dès 1812, après le retour des princes à Jassy, on organise l'enseignement des sciences en roumain. L'œuvre est réalisée grâce aux efforts de Benjamin Costachi et de Michel Stourdza, jeune boïar de haute intelligence, appelé à une brillante carrière. L'éphorie des écoles moldaves réclamait, dès 1813, la nomination d'„un professeur pour les sciences nécessaires à un ingénieur“⁴.

On désigna comme professeur d'arithmétique et de géométrie pratique, pour former des arpenteurs, le propre fils du protopope et archimandrite Lazare, collaborateur du Métropolitain, prédicateur et traducteur de textes français (Epictète, Young et Bernardin de Saint-Pierre). Il fut nommé le 15 novembre.

Asachi, l'ingénieur moldave dont se moquait Gobdélas lorsqu'il le trouva dans la bibliothèque en train de fumer avec l'air de quelqu'un qui s'entend aux sciences, est, en effet, docteur en philosophie de Lwów. Son père avait été

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 382, 395.

² Urechia, loc. cit., p. 110 et note.

³ Iorga, *Studii și doc.*, VI, pp. 53-54, no. 150 ; 21 décembre 1821.

⁴ *Adaus litteraru* par Asachi, Jassy, 1861, p. 9. En 1815 il fut question d'appeler le poète transylvain Budai Deleanu comme professeur au Séminaire ; Codrescu, *Uricariul*, VII, p. 69.

appelé de Herța, bourgade au Nord de la Moldavie, et l'enfant, dès l'âge de neuf ans, y avait fait des études en polonais, en allemand et en latin ; à Vienne, en 1805, il avait eu comme professeur le mathématicien Burg ; plus tard il avait refusé le grade de lieutenant du génie dans l'armée russe d'occupation et avait fait de belles études littéraires à Rome, où on l'élut membre d'une Académie poétique de la ville. Il avait construit des maisons à Lwów et à Jassy, où il occupa pendant quelque mois une place aux Affaires Étrangères.

C'est en vain que Gobdêlas essaiera d'éloigner celui qui occupait quatre salles avec ses trente-trois élèves, un domestique et un cocher, en alléguant qu'après cinq ans (jusqu'au 12 juin 1818) six élèves seulement sortaient de l'école et que, si l'examen avait été sérieux, tous auraient échoué. en réalité, pour terminer l'école, une année d'études était encore nécessaire. Le rapport des éphores, du 12 juin 1818 (Constantin Maurocordato, se disant malade, n'avait pas voulu assister à l'examen des Grecs), louait l'œuvre de „notre compatriote, membre de l'Académie de Rome“¹, avec son cours de mathématiques. Le directeur grec essaya encore une fois de le disloquer, s'attaquant aux deux éphores qui lui avaient été hostiles, et demanda solennellement à ses patrons „d'expurger l'école des soi-disant sciences moldaves et d'envoyer le Moldave à son école moldave de Socola“². Asachi poursuivit son travail et composa des livres d'école en roumain : une Arithmétique théorique et pratique, l'Algèbre de 1818, la Géométrie, la Trigonométrie et la Géodésie.

Nous avons la liste des premiers élèves³. Toutes les grandes familles moldaves y sont. Citons, dans l'ordre

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 512 et suiv. L'extraordinaire préface du livre de son père : *Bordeiul indienesec (La chaumière indienne)* est certainement de lui.

² Cf. Codrescu, *Uricariul*, XVI, pp. 409-412 ; Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 517-519.

³ Codrescu, *Uricariul*, XVI, p. 412.

alphabétique; des Balș, un Beldiman, un Buhuș, deux Greceanu, Alexandre Callimachi, deux Cantacuzène, un Crupenschi, trois Stourdza, plusieurs fils de boïars du deuxième et du troisième rang, — aussi Vasile Drăghici, le traducteur du français, — le fidèle Théodore Chirangheleu, très doué pour le dessin, le malheureux poète Daniel Scavinschi et un étranger, le seul, Karl Oswald.

Vainqueur, Asachi mit sa victoire en vers classiques et écrivit un sonnet, l'un des plus importants d'une œuvre méconnue et injustement dépréciée¹.

L'école de Bucarest, qui fonctionnait à St. Sabbas, a été ouverte plus tard; les boïars valaques qui la fondèrent pour former des ingénieurs arpenteurs prenaient celle de Jassy pour modèle. Nous avons déjà dit que l'éphorie de Bucarest était formée d'hommes assez distingués, Iordachi Golescu, par exemple, auteur d'une carte de la Valachie et d'une riche collection de proverbes, qui montre son intérêt pour la culture nationale même dans sa forme populaire. Mais il n'y avait pas un Benjamin Costachi, il n'y avait pas un Michel Stourdza pour soutenir d'une volonté inébranlable le premier représentant de l'enseignement des sciences en roumain.

Celui qui obtint, à ce moment-là, l'autorisation, la mission

¹ Asachi, *Poeme*, ed. Iorga, Vălenii-de-Munte.

Voici le sonnet en question :

Les brouillards du noir Phlégéon
Pesaient encore sur l'étendue de la Dacie,
Et un mauvais esprit d'égarement avait plongé
Depuis longtemps l'esprit des Roumains dans un profond sommeil.

Les Muses erraient épouvantées et muettes,
N'osant ressusciter de ses cendres la langue de la patrie.
Seul le zéphyr et le ruisseau, dans leur triste harmonie,
Murmuraient gémissant la gloire perdue du pays.

Mais la grâce divine brisa enfin nos fers fatals
Et nous voyons se lever maintenant à l'horizon
La douce flamme qui nous annonce l'aurore.

Et, dans l'attente du jour de son premier rayon,
La Moldavie, les yeux au ciel, murmure dans un soupir :
„Ce sera le premier jour de ma résurrection“.

même de faire de ses leçons un enseignement aimé et recherché, mais dans les chambrettes de St.-Sabbas, puis- qu'à l'église de Măgureanu se prélassaient les Grecs, était un Roumain d'Avrig en Transylvanie, fils d'un serf du baron Bruckenthal, le champion de la renaissance saxonne. Le jeune homme avait fait des études aux Piaristes de Cluj et à Sibiiu.

Dans cette Transylvanie, en effet, l'ardent désir de s'instruire suppléait au manque de moyens. Ainsi voyons-nous le protopope de Hațeg envoyer à Sibiiu tel „jeune homme pauvre et orphelin“ qui „connaissait très bien le grec et un peu le français“¹. Mais Lazăr ne s'arrêta pas là : il fut boursier de l'empereur, pour la théologie, à Vienne, où il servit comme topographe dans la guerre avec la France; il y étudia aussi le droit, l'histoire et la philosophie sans prendre ses degrés, comme on l'a cru, *sub auspiciis imperatoris*: il fonctionna très peu, comme archidiacre non ordonné, à Sibiiu, comme prédicateur catéchète, avec cinq florins par mois, au Séminaire des orthodoxes, qu'il souhaitait voir à Cluj. Mal vu par l'évêque Moga², qui se défiait de ses idées politiques, mais le recommanda néanmoins pour l'école d'Arad (1815), ne réussissant pas à obtenir un évêché dans son pays, après les paroles imprudentes qu'il y prononça, repoussé de Cernăuți, il accepta une place de précepteur chez une dame Bărcănescu, et passa les Carpathes³.

¹ Iorga, *Scritorii greci*, loc. cit., p. 29.

² *Rev. Ist.*, VI, p. 325. Moga avait fait des études théologiques chez les catholiques. Mais le 15 décembre 1817 les boïars qui „de vaient désigner les maîtres“ avaient demandé la création d'une école roumaine, avec des professeurs expérimentés et bien préparés pour pouvoir inaugurer aussi bien la théologie que la philosophie, comme on le fait dans d'autres langues“. Le 6 mars 1818 ils montraient qu'il s'agissait d'une école de sciences, de philosophie, de théologie même en roumain.

³ Le „directeur“ national de Sibiiu était Moïse Fulea; Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 520. Voir ses prédécesseurs

Le succès des cours organisés à Jassy pour former les ingénieurs arpenteurs donna à Bucarest l'idée de fonder une école similaire. On ne saura jamais si l'initiative est due à Lazăr. Nous n'avons pas sa demande, mais nous savons qu'il était un excellent topographe. Quant à l'enseignement, il y avait songé, dès le mois de mars 1818, même à Vienne, où il avait traduit le livre de l'évêque russe Platon sur l'éducation du futur Tzar Alexandre I-er, un livre autrichien de morale, une Géographie mathématique, une histoire morale, un ouvrage de théologie du même Platon et une pédagogie incomplète¹ et, en Transylvanie, une Grammaire roumaine-allemande (1811)², une Géographie avec une petite Histoire de la Transylvanie³. Lorsque l'Éphorie de Bucarest l'appela pour une école nouvelle, il répondit qu'il n'a point les manuels nécessaires, qu'il lui faut du temps pour les traduire du latin. On lui confia alors l'enseignement „de l'arithmétique avec la géographie historique sur carte, la géométrie théoretique et pratique, ainsi que la géodésie pratique“ ; pour la grammaire il sera aidé par le Père Paul. Sa rétribution fut fixée à 3.500 *lei* par an⁴.

dans Bogdan Duică, *Gh. Lazăr*, Bucarest, 1924. Cf. *Rev. Ist.*, V, p. 145; Avram Sadeanu, *Date nouă despre Gheorghe Lazăr*, Arad, 1914; le même et G. Popa-Lisseanu, *Viața și opera lui Gheorghe Lazăr*, 1924; J. Lupaș, *Episcopul Moga și profesorul Gheorghe Lazar*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, XXXVII; Iorga, *Gheorghe Lazăr*, dans la bibliothèque *Steaua*, et le mémoire de Bogdan Duică, dans les „Mém. Ac. Rom.“, 1924; N. N. Răutu, dans T. Crudu, *Activitatea școlii normale din Botoșani*, I; J. Georgescu et Basile Suci, *Gheorghe Lazăr* (1926).

¹ Avram Sădeanu, reproduit par Bogdan Duică et Popa-Lisseanu, ouvr. cité, pp. 173, 175-176.

² J. Lupaș; aussi *ibid.*, pp. 183-184.

³ *Idem, ibid.*, pp. 184-185; *ibid.*, pp. 187-188, No. XII; pp. 185-186, 200, No. XIX.

⁴ *Școala Română*, II, p. 6, pp. 118-9. Cf. Urechia, *Ist. Rom.*, X, pp. 417-8, „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXIX, p. 187 et dans Bogdan Duică et Popa Lisseanu.

Tant qu'il resta dans la maison de Catherine Bărcănescu, Lazăr ne semble pas avoir songé à la mission qu'il aurait été appelé à remplir, comme il n'y avait point songé non plus pendant les quelques années passées en Transylvanie en quête d'un évêché. On a parlé, il est vrai, du projet, porté à la connaissance de Constantin Bălăceanu, de fonder à Bucarest un lycée comme celui de Cluj.

Mais en dehors de ce qui existait en effet chez lui : un ardent désir de travailler au relèvement de son peuple, il y avait, chez les boïars, une forte détermination dans le même sens, d'où leur refus d'appuyer la tentative byzantine d'Alexandre Ypsilanti, cependant un fils de prince et d'une Văcărescu, de leur classe.

Mais ce qui prima, à n'en pas douter, ce fut l'incessante concurrence que les deux pays se firent toujours, dans tous les domaines, et que nous avons pu suivre à partir de Basile Lupu et de Mathieu Basarab.

On fonda donc à Bucarest une école d'ingénieurs arpenteurs que les éphores : Grégoire Ghica, Bălăceanu et Iordachi Golescu, transformèrent rapidement en „école académique de toutes sciences philosophiques et mathématiques“¹.

Comme en Moldavie, un seul homme supérieur ; comme là encore, organisation réduite : pas d'examens solennels, pas de brillante apparence, existant à l'école grecque par exemple ; comme là aussi, on admet tout jeune homme désireux de s'instruire. Comme à Jassy encore on enseigne en roumain ; les manuels sont roumains aussi : „l'Arithmétique“ et la „Trigonométrie plane“ de 1812².

¹ Poenaru, *Georgiu Lazaru și școala română*, „Mém. Ac. Rom.“, IV, p. 111 et suiv ; cf. J. Eliad, dans la *Foaia pentru minte*, 1840, n-os 6 et suiv., dans le *Lepturariu*, IV, p. 59 et suiv. et la *Familia* I ; cf. plus haut, p. 148, note 2.

² Traian Lalescu, *Trigonometria lui Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1919.

„Le Conseiller“, si joliment écrit, n'est pas de Lazăr ¹. Enfin, comme en Moldavie, nous trouvons chez un homme dont la haute culture et la capacité ne faisaient point de doute la ferme décision de combattre l'hellénisme envahissant.

Il y avait pourtant une différence, Lazăr, malgré les „vers d'hommage en langue daco-roumaine“, dédiés à l'empereur François à l'occasion de son mariage, n'était pas, comme Asachi, un poète. Il n'avait pas vu l'Italie, n'avait pas fréquenté les sociétés poétiques de la grande ville, ne s'était pas formé, dès son plus jeune âge, au contact des plus belles littératures du monde. Pour ces dernières, il ne témoigna aucun goût. Il n'était même pas préoccupé, comme ses devanciers de Transylvanie, des grands problèmes qui se débattaient, questions d'histoire et de grammaire; Asachi, dans la préface d'un livre de son père, se livrait à certaines considérations sur la langue roumaine, humble Cendrillon, mais soeur des langues reines de la poésie universelle, „des plus avancées et des plus harmonieuses langues d'Europe“, bien qu' „on ne fit encore que soupçonner sa brillante origine“. Lazăr n'avait aucun talent littéraire, son éloquence, dans quelques discours, est travaillée et lourde. Enfin ses livres, la Grammaire revue par Eliad, l'Arithmétique et la Trigonométrie de 1821, sont de simples manuels scolaires ².

L'„appel“ qu'il adressa en août 1818 „à toute l'honorable jeunesse“ parle de la nécessité pour „un peuple ancien, illustre et doté de toutes les qualités d'un sol heureux“ „d'une école plus sérieuse, une *Académie* de sciences, en langue maternelle“, pour ne pas être „plus faible, plus bas et plus méprisé que tous les autres peuples et langues de la terre“. Malgré „les cabales des ignorants et l'envie des prétentieux“, l'Académie

¹ Ghibu, dans les „Mém. Ac. Rom.“, XXXVIII.

² Les deux derniers sont publiés dans Bogdan Duică et Popa Lisseanu, ouvr. cit.

fonctionna dans les salles de St. Sabas, qui n'étaient pas à tel point misérables comme une romantique légende a voulu le faire croire. On annonçait aux jeunes gens „une nouvelle époque“, un „événement resplendissant“, „la source de réfection“ et „le musée du progrès“, grâce à cet établissement *officiel*, autorisé et protégé par le prince, grâce à cette école „pour l'enseignement des mathématiques“. Pour les débutants il y aura des maîtres qui enseigneront la lecture et le calcul, le catéchisme et l'histoire sainte, la grammaire avec la syntaxe, la poétique, avec les fables, la géographie, l'histoire, — histoire du peuple et de la patrie aussi —, et la rhétorique; pour les élèves plus avancés: l'arithmétique, la géographie, la géométrie, la trigonométrie, l'algèbre, la géodésie, l'architecture et l'„économie“. Plus tard, après consentement des éphores, on passera „aux plus hautes études philosophiques“ et aux „études juridiques“. C'est donc un plan complet: école primaire, école secondaire, facultés de philosophie et de droit. Mais ce plan viendra plus tard, demandant développement et collaboration. Il reflète plutôt l'ambition des matières que la capacité des conceptions.

Les boïars fondateurs de l'école de Bucarest voulaient d'ailleurs réaliser *tout un enseignement de langue roumaine*, à côté de la „grande école“. Le 10 décembre 1817, ils se proposent d'introduire à l'école de St. Georges des études de grammaire et de religion pour les futurs fonctionnaires, en dehors des leçons de mathématiques, arithmétique, géométrie et géographie pour les ingénieurs, avec trois professeurs. Il y aura un maître de roumain dans chacune des douze écoles départementales: à Tirgoviște, Cîmpulung, Ploești, Cîmpina, Urziceni, Găești, Rușii-de-Vede, dans le diocèse du Métropolitain, qui en prendra soin. Les évêques ont à charge les écoles de province.'

Les élèves seront préparés pour entrer dans l'école de Bucarest, cette dernière délivrant des certificats aussi aux

prêtres, qui suivaient pendant six mois les cours, comme boursiers. L'examen final aura lieu „au gymnase de la grande école“¹.

Mais Lazăr était doué de qualités qui devaient aboutir non seulement à la réalisation d'une oeuvre de réforme scolaire, mais apporter la réforme, plus encore nécessaire, des esprits.

De son côté, Asachi, à son retour de Rome, avait le sens profond de nos origines latines, qu'il chanta comme „Roumain de la Dacie“ venant „chez les ancêtres baiser les cendres de leurs tombeaux et apprendre leur vertu“. Dans la préface déjà citée, il annonce, en vers, qu'une nouvelle ère commence pour la latinisme entier : „le nom glorieux de la race romaine ne périra pas et son langage fleurira à travers le monde entier“ ; il parle avec enthousiasme de „l'éveil des Roumains des trois pays“, — il n'oublie donc pas la Transylvanie, dont il a dû connaître les fils pendant son séjour à Vienne. Il vante le désir des Roumains „de s'instruire aux choses religieuses et autres enseignements“, qui se trouvaient „jusqu'à présent comme un privilège réservé aux étrangers seuls“².

Les mêmes idées et de semblables sentiments avaient une autre force exprimées non plus par les paroles délicates d'un poète de haute culture comme Asachi, mais par les lèvres rudes d'un esprit combattif, d'un apôtre fait pour la lutte, comme le fils des paysans d'Avrig. Aussi ce dernier ne se fit pas scrupule de déroger au programme, dès le début, pour aborder les domaines qui lui étaient chers, la philosophie de Kant elle-même, opposée au matérialisme prêché par les Grecs, servant à ses fins. Il y avait en lui quelque chose

¹ D'après Urechia, *Ist. Școalelor*, X, pp. 413-417, Bogdan Duică et Popa Lisseanu, ouvr. cité, p. 204 et suiv. Plus haut, p. 148, note 2.

² N. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 514.

de révolutionnaire, note qui avait jadis effrayé le monde officiel de Vienne et de Sibiu, où au cours d'un fête il n'hésita pas à lever son verre à la gloire de Napoléon. C'était le plébéien porté à la lutte, qui ne cessait de montrer „les chaumières et les tanières misérables et couvertes de cendres“, le „joug d'ignorance“, la vie de misère nue, „pareille aux bêtes“, que mènent „les descendants du grand César, de l'illustre Aurélien et du puissant Trajan“¹. Le traditionaliste Asachi, si bien vu au consulat russe, traducteur de l'Histoire des Tzars d'après Caïdanov et auteur d'une ode à Alexandre I-er, n'aurait jamais tenu ce langage à ses jeunes et nobles auditeurs, si éloignés de toutes ces longues et lourdes souffrances.

Il y avait, en effet, encore une différence, une grande différence: quant à l'origine et à l'esprit des élèves. Asachi, fils d'archimandrite, protégé par un Métropolitain d'origine aristocratique, par Michel Stourdza, brillant représentant de cette même aristocratie, attirait à son école les jeunes gens des plus grandes familles. Les leçons de Lazăr par contre ne suscitèrent aucun mouvement chez la noblesse. Dinicu Golescu, dans son „Discours sur la langue roumaine“, combat l'alphabet nouveau, qu'il juge „complètement étranger“, et „les déformations qui privent la langue de toute douceur qui lui reste encore“; il condamne les livres „roumano-transylvano-hongrois“, mention-

¹ Bogdan Duică et Popa Lisseanu, ouvr. cité. D'ailleurs dès 1808 Constantin Diaconovici Loga, qui ne signe que C. D., dans un appel pour créer une „Société pour la cultivation de la langue roumaine“, parle des „descendants du puissants Romains qui dominèrent le monde et dont nous portons le nom... Bien que soumis à d'autres peuples, notre langue régnera un jour dans ce pays“. On met en évidence le caractère latin de la langue. „Une révolution malheureuse nous fit descendre, une autre heureuse peut nous faire monter.“ On donne tout un programme de travail pour un dictionnaire, un recueil de proverbes et de chansons.

On cite l'exemple des Serbes, ce qui nous fait deviner l'auteur.

nant la traduction du *Télémaque* faite en Transylvanie ; quant à Lazăr et à son oeuvre, il ne lui consacre que les lignes suivantes : „Grâce aux efforts et au savoir des maîtres roumains de Transylvanie qui enseignent dans cette école, quelques enfants roumains de Valachie ont commencé à s'instruire et à libérer leur esprit de l'ignorance originelle“¹. En revanche, l'école de Lazăr fit accourir les élèves de St. Georges, ceux de Colțea, ancienne école du Spathar Mathieu Cantacuzène, ceux de l'école d'Udricani, où ils quittaient maître Chiriță, le professeur officiel, et Iancu Stan, les élèves enfin des chantages de tous les faubourgs bucarestois². Enfants, pour la plupart, d'une bourgeoisie roumaine qui n'existait pas à Jassy, ville déjà inondée de Juifs.

Les premiers étudiants aux „cours de mathématiques et de philosophie en langue roumaine“ furent Eliad, Jean Pandele, Jean Măinescu, Jean Crăsnaru, Daniel Tomescu, Constantin Pancu³. Plus tard le comte Scarlat Rosetti, de la branche de Nicolas, gendre de Brâncoveanu, et à côté de lui des petits boïars comme Théodore Paladi, Moroiu peut-être ; des moines qui se préparaient pour des études supérieures comme Euphrosyn Poteca, de la vallée du Teleajen. Fasciné par une imposante propagande, avec l'attrait de l'imprévu et des éclairs prophétiques venant du fond de l'âme, ce monde fournissait à Georges Lazăr un milieu prêt à engager le combat dès qu'il s'agit de sauvegarder le crédo national.

En 1820, on pouvait parler à Bucarest — et non à

¹ Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 528, d'après le manuscrit 600 de l'Académie Roumaine.

² J. Ghica, *Scrisori către V. Alecsandri*, p. 57. Cf. Filimon, *Boieri și Ciocoi*, et Urechia, loc. cit., p. 113. Sur des chantres-instituteurs de province, à 300 lei par mois, Urechia, loc. cit.

³ *Almanahul literar* d'Eliad, 1839. D'autres encore dans Bogdan Duică, *Gheorghe Lazăr*, p. 107 et suiv. Cf. N. Banescu, dans le *Neamul Românesc literar*, III, 1911, p. 240.

Jassy — de „la haute école nationale“, célébrée avec orgueil par Zacharie Carcalechi, éditeur à Bude des livres roumains de l'Université royale, actif vendeur de littérature „nationale“. On donna à Lazăr, pour l'aider, un de ses meilleurs élèves, Jean Eliad, qui de la lecture des livres populaires trouvés dans les foires avait passé à la culture consciente de sa propre langue. Dans le budget de l'école de St. Sabbas, le salaire d'Eliad est fixé à 100 *lei* par mois. On fit venir de Transylvanie encore un maître, pour le latin et pour le français, probablement Erdeli, philosophe matérialiste, dont l'enseignement s'orienta dans cette direction. Il y avait aussi un professeur de théologie, l'archimandrite Grégoire Rimniceanu, que le flatteur qu'était Carcalechi appelle „directeur des hautes écoles roumaines de sciences“, alors que nous savons par Eliad que Rimniceanu était pour Carcalechi un adversaire ¹.

L'école du pauvre „maître Chiriță“, avec sa traduction de textes slavons, ses prologues de documents et sa belle calligraphie, se mourait donc à St. Georges ².

La lutte avec les Grecs se poursuivit, mais sans bruyantes manifestations comme celles de Gobdélas à Jassy. Des querelles d'écoliers plutôt et des intrigues de Divan. Le moine Macarius, professeur de musique, parle lui aussi de ces tentatives de détruire la semence qui, dans un terrain propice, commençait à germer: „Lorsque pour la première fois on commença à Bucarest l'enseignement des sciences philosophiques en langue roumaine, les méchants dénoncèrent les professeurs au Conseil princier pour les

¹ Bogdan Duică et Popa Liseanu, ouvr. cit., p. 267. Il sera évêque à Argeș. *Voy. Rev. Ist.*, XI, p. 216 et suiv. On lui doit les pages enthousiastes sur la musique dans le „Katabasiaire“ de 1790. *Voy. Rev. Ist.*, XI, p. 216 et suiv.

² Une plainte du maître, en 1819, contre les voisins et le Métropolitain Nectarius; Nedioglu, ouvr. cit., pp. 22-23.

empêcher de professer; on les voyait s'assembler tous les jours et courir partout avec leurs paroles empoisonnées, soulever des querelles et des troubles, se démener pour faire toutes sortes de difficultés aux maîtres et interrompre le travail des élèves. Mais comme, par ces moyens, ils ne réussirent pas à obscurcir la lumière, ces hommes abominables et sans honte collèrent aux murs, pendant la nuit, des vers diffamatoires, où ils montraient toute la laideur et toute la mauvaise envie de leur âme, au détriment de notre peuple¹. Mais ces „chiens enragés“, avec leurs „aboiements“ et leur „haine de notre peuple“, n'aboutirent à rien lorsque l'on commença à enseigner à Bucarest „les sciences philosophiques, la théologie et la logique en notre langue“: la victoire resta du bon côté. „Dans les écoles grecques“, écrit Macarius, „les élèves internes ou externes ne pouvaient faire aucun progrès; mais, grâce au merveilleux emploi de la langue maternelle, ils firent en si peu de temps de tels progrès dans les sciences philosophiques qu'une foule d'élèves roumains, excellents ingénieurs et philosophes, sortirent de l'école, comme il n'en sortait jamais des écoles grecques, dont l'entretien coûtait si cher au pays“².

On avait donné l'impulsion, et personne ne put arrêter un mouvement si naturel. En 1821, les écoles furent fermées, et Lazăr, chargé par Théodore Vladimirescu, chef du mouvement révolutionnaire national et social, dirigea le feu des canons sur le plateau de Cotroceni. Lorsqu'une nouvelle époque de tranquillité et de travail commença, Lazăr était affaibli: il dut faire lire par un de ses élèves un médiocre discours composé à l'occasion de l'installation du prince roumain Grégoire Ghica; transporté en Transylvanie, il meurt dans la pauvreté de sa maison natale.

¹ Revue *Biserica ortodoxă*, XVI, p. 813 et suiv.

² Père N. M. Popescu, *Știri nouă despre Macarie ieromonahul, dascălul de cîntări și directorul tipografiei din mănăstirea Căldărușani*, dans la même „*Biserica ortodoxă*“, XXXIX, pp. 971, 974-975.

Mais le mouvement régénérateur poursuit son chemin. Eliad, âgé de dix-neuf ans à peine¹, osa prendre la succession, sans être appelé par personne, sans salaire. Il énumérait ses élèves: les frères Tell, deux Pop, Stanciu Căpățineanu et Grégoire Pleșoianu, les futurs professeurs de Craïova, un neveu de Naoum Rîmniceanu le chroniqueur, professeur d'Eliad; Nicolas Rosetti, un Jianu, Mihăiescu, qui sera maître à Tîrgoviște, Mălureanu, de Ploești; les quatre Moldaves envoyés par le Métropolitain Benjamin: André, qui enseignera à Socola, Iancu Nicolau et un diacre qui devait être prieur ou évêque. Au programme: grammaire, arithmétique (d'après Francoeur) et géographie. Un certain Daniel Tomescu aidera pour l'enseignement lancastrien². On travaille dans le même esprit; on enseigne en roumain, mais la langue, épurée, est maintenant plus facile. Avec les notes des leçons de Lazăr, avec l'argent du boïar Grégoire Băleanu (auteur d'un Histoire des Roumains en grec) et à la grande joie de l'éditeur Carcalechi, les élèves publièrent un „Guide de la jeunesse pour la bonne et juste lecture“.

Le livre veut donner „les règles“ de la lecture courante, non plus simple acte mécanique selon la tradition du Bréviaire; on cherche à donner aux enfants le goût des beaux textes et on les trouve chez le fabuliste Țichindeal, du Banat. Mais le livre tend encore à donner des directives pour l'enseignement, dominé si longtemps par les étrangers. On rejette les „maximes grecques“, l'imitation de tout ce qui est étranger jusque dans les prières de l'église. Les Roumains, qui, en dehors de la grandeur de leur origine latine, ont le patrimoine de l'héroïsme montré dans les guerres de jadis — on rappelle le nom glorieux d'Étienne-

¹ Son père, l'officier Élie, 1814 (?); *Rev. Ist.*, V, p. 74. Sa mère est née Danielopol. Voy Scraba, I. *Héliade Rădulescu*, Bucarest, 1921.

² Bogdan Duică et Popa Lisseanu, *ouvr. cit.*, p. 264 et suiv, et Popa Lisseanu, dans les „*Mém. Ac. Rom.*“, 1926. Un certain D. Villie est l'auteur des „*tables*“ de cet enseignement.

le-Grand — „peuvent tout obtenir, étant nés comme tous les autres peuples, doués par la grâce divine des mêmes qualités : ils doivent montrer seulement leur décision“. Mais pour celà les enfants seront élevés dans leur patrie même, avec le respect des bonnes traditions et des bonnes manières des ancêtres. Et les auteurs critiquent „les jeunes messieurs qui vont s'instruire dans les pays étrangers, rapportant des costumes de là-bas, des habits à la mode, une démarche bizarre, un prurit de parler, et pourtant certains les considèrent comme très savants et donnent plus de prix aux défauts exotiques qu'à la modestie et à l'humilité rustique du pays.¹⁴

On publia à Bucarest, en 1826, une Logique traduite du grec ; la préface, due à l'évêque Grégoire de Rimnic, est un hymne à l'enseignement roumain ; „Alors, puisque les meilleurs boïars de la patrie roumaine, poussés par l'amour de pays, ont voulu créer l'enseignement des sciences philosophiques en roumain..., et sachant d'avance que certains des professeurs étrangers, poussés par leurs passions, diront qu'il est impossible de mettre la philosophie en roumain à cause de la pauvreté des expressions et des dénominations, je me mis à traduire les plus difficiles des termes pour prouver combien fausse et inexacte est cette affirmation et pour montrer que toutes les langues sans exception sont propres à toutes les sciences, que les Muses préfèrent s'entretenir avec chacun dans la langue qui lui est propre, car seule la langue maternelle donne le désir de les connaître, de les apprendre et de les comprendre, car en dehors d'elle écoles et livres sont inutiles et impropres au progrès. Il est donc temps de faire cesser cette défiance, soulevée chez nous par les maîtres étrangers, intéressés et enflés d'avoir appris quelques mots de français ou de grec, qui n'ouvrent la bouche que pour dénigrer

¹ P. 53.

la langue de la patrie, sans comprendre que toute expérience et tout savoir progressent si on les pratique sans cesse“¹.

L'avènement du Métropolitain Grégoire, l'actif moine, élève de Lambro Photiadès, qui, au couvent de Căldărușani, avait traduit du grec des livres d'Église, faillit arrêter le développement des nouvelles écoles. Il souhaitait savoir que tous les professeurs, même celui de mathématiques, fussent d'une orthodoxie à toute épreuve.

Eliad raconte les observations qu'on lui adressa, à lui et à Tomescu, pour avoir imprimé les tables lancastriennes avec l'orthographe nouvelle; l'école de Lazăr était appelée „le repaire du Diable, où l'on couve les oeufs de Satan“². L'intervention des frères Ghica, du prince lui-même fut nécessaire pour éviter une punition. L'école continua son travail, bien que Tomescu s'enfuit chez Carcalechi, à Pest, et fut remplacé par Théodore Paladi; Jean Pop enseigna la grammaire.

L'éphorie fixa à 100-150 *lei* par mois le salaire des professeurs³. Mais, comme ces derniers manquaient, la question fut débattue dans le Divan et le prince émit l'idée d'employer l'argent ailleurs. Certains boïars étaient même pour la fermeture des écoles. Mais Iordachi Golescu lutta pour la sauver et demanda de faire chercher les professeurs nécessaires à Vienne, s'il le fallait. Un rapport consulaire de l'époque reproduit ses nobles et énergiques paroles: „Des étrangers“, disait-il, „ont fondé

¹ L'importante préface a été remarquée par Urechia, ouvr. cité, p. 115.

² Bogdan Duică et Popa Lisseanu, ouvr. cit., p. 270, d'après le journal *Binele Public* du 6 janvier 1880.

³ Voy G. Dém. Teodorescu, *Rev. p. isl., arch. și filologie*, I, p. 1 et suiv. La mesure fut prise lorsque Euphrosyn Poteca, un élève de Lazăr, publia à Bude, en 1818, un ouvrage, „Prolégomènes à la connaissance de Dieu“.

cette école et en ont assuré l'entretien, et maintenant, lorsqu'un homme du pays est enfin prince, allons-nous laisser notre patrie dans l'ignorance, l'obscurité et la barbarie qu'à bon droit l'Europe nous reproche² ?“.

On maintint donc l'école, et le prince avec les boïars assistèrent à l'examen, aussi celui des élèves de philosophie, mathématiques et droit³. Le consul français accuse pourtant, en 1823, le gouvernement d'avoir versé aux boïars les fonds de l'école; l'intervention d'un „agent étranger“ fut nécessaire pour réserver, sur une somme de 110.000 *lei*, 3-400 pour un professeur roumain, alors que, sous les Grecs, l'école en avait „quinze à dix-huit“³.

Malgré la critique du „Guide pour la jeunesse“, l'Éphorie des écoles valaques envoya encore des boursiers à l'étranger; c'est ainsi qu'avec une bourse de 3.500 *lei* par an, on envoya à Pise quelques jeunes gens „pour apprendre la philosophie en italien“⁴, à Pise, où se trouvait Caragea, l'ex-prince, Ignace aussi, l'ex-Métropolitite imposé, puis rappelé par les Russes, et où le poète Iancu Văcărescu avait fait ses études; on envoya ces boursiers aussi à Paris. Ce furent Moroiu pour le droit, Pandeli pour les mathématiques, Siméon Marcu ou Marcovici, auquel on acheta „des instruments scientifiques“, et le philosophe Poteca⁵. La correspondance de ce dernier nous les montre appliqués à des études pour lesquelles ils n'étaient point préparés, posant avec une dévotion simplette et

¹ Hurmuzaki, X, p. 248. Voy la thèse de M. Tomescu sur le Métropolitite Grégoire, Bucarest, 1926.

² Le discours de Poienaru, en 1832, aussi dans Urechă, loc. cit., p. 189.

³ Hurmuzaki, XVI, p. 199.

⁴ N. Bănescu, *Cei d'intăiu bursieri romăni în străinătate*, dans la „Rev. Generală a învățământului“, VI, 1910, Nos. 3-4.

⁵ Iorga, *Scritori mireni*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, loc. cit., et Bănescu, *Academia Grecească*, p. 22.

une naïve curiosité toute sorte de questions à un professeur comme Arago et méditer ensuite longuement, avec le sérieux imposant de l'ignorance, les réponses révélatrices du professeur. Pandele, affolé, se tua. Moroiu, plus tenace, passa des examens à Pise¹. Enfin, on envoya à Vienne le père portier Macarius et Nil Nicolas Poponea² pour la publication des nouveaux recueils de chants : le *Théorétikon*, l'*Anastasimataire* et l'*Hermologe*, employés par les chantres Costachi et Grégoire.

A la même époque, sous l'occupation russe, la famille Golescu envoie ses deux fils, Iordachi et Dinicu, à Genève et les trois fils de Philippe Lenș vont à Paris (chez Lemoine)³. Le consul de Russie engage — et on doit l'écouter — les jeunes gens à aller à Pétersbourg et à Odessa. C'est dans cette dernière ville que Michel Soutzo, l'ancien prince, avait placé ses trois enfants.

Un autre Roumain, Constantin Brăiloiu, qui connaissait parfaitement le français et l'italien, se trouvait à Genève et décrivait à ses parents le „Musée“ de la ville sévère, avec les expositions artistiques, la distribution officielle des prix, „jour de joie de tous les Genevois et surtout de ceux dont les enfants sont de bons élèves dans les écoles“. Il étudiait, avec l'intention de se faire „diplomate“ „la logique, l'économie politique, le droit, le latin et le grec, l'algèbre et la géométrie“ et désirait prendre des leçons de musique et de peinture, de mathématiques et de droit public. Mais dans l'âme du jeune étudiant, si avide de savoir, nous voyons poindre, malgré le respect pour la Russie protectrice, des sentiments analogues à ceux qui animent l'école de Lazăr, tout aussi bien que les *Notes de voyage* de Dinicu Go-

¹ Bianu, dans la *Revista nouă*, I, p 421 et suiv.; Iorga, *Scriitori mireni*, loc. cit.; Urechla, ouvr. cit., pp 111-112; G. Dém. Teodorescu, dans la *Rev. p. ist., arch. și filologie*, loc. cit. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 380. M. Gaster annonçait une auto-biographie de Poteca dans sa *Gesch. der rum. Litt.*, p. 333.

² Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 380-381.

³ Pour éviter les soupçons on délvrà aux Golescu un passeport pour Mehadia seulement; Hurmuzaki, XVII, pp. 17-18, No. xvii.

lescu : „Le monarque russe étend sa bienveillance aussi sur nos malheureuses contrées, et il ne reste qu'aux boïars d'en profiter et de concourir avec le comte (Kis-sélef) au bien-être de notre pays. Voilà une bien belle occasion, et vous êtes tous dans le devoir de songer à assurer le bonheur des pauvres paysans, à établir des bonnes lois et à baser sur l'équité et la justice une nouvelle administration, pour nous assurer un heureux avenir, car ce n'est qu'alors que le pays pourra prospérer et opposer une digue aux violences des circonstances. Ah ! si je pouvais vous présenter le tableau de cette vertueuse Suisse, vous sentiriez se développer en vous avec plus de force ce sentiment patriotique, qui, je le sais, est inné en vous, et qui m'inspire aussi. C'est à présent, mon cher père, que je vois plus clairement l'imperfection et les vices de notre organisation sociale. Il est temps de songer sérieusement à l'avenir. Il nous faut une amélioration dans notre constitution politique, et surtout dans l'enseignement, car les lumières seules peuvent civiliser la jeunesse, qui doit être un jour l'ornement et la force de notre pays¹.“

Les Golescu étaient confiés au penseur d'élite, à l'écrivain distingué que fut Rodolphe Töpffer; dans son école, de caractère tout à fait spécial; ce dernier avait encore d'autres élèves roumains. A la même époque, à ce qu'il paraît, Brăiloiu suivait une école publique, nous ne savons pas laquelle, mais il aurait voulu aller à Paris pour passer son baccalauréat, et explique à son père la valeur de ce grade. Content d'avoir des livres nouvellement parus, comme la traduction de Plutarque et les récents ouvrages d'Alexandre Beldiman, toute sa pensée est prise par le mirage de la lointaine ville des „lumières“.

Dinicu rentra, de son séjour à l'étranger, avec l'idée de faire adopter dans son pays le système lancastrien, exposé en grec par le professeur Démètre Vilie².

¹ Hurmuzaki, X, p. 621. Voy. notre étude sur l'école de Töpffer, dans les „Mém. Ac. Rom.“, VI.

² Urechia, loc. cit., II, p. 150.

Brăiloiu dit que son oncle Vlădoianu se trouve à Paris. A Paris encore le jeune Pierre Poienaru, neveu de Iordachi Oteteleşeanu; ancien secrétaire de Théodore Vladimirescu, envoyé en 1823 par ses parents, puis, en 1824, par l'Éphorie, avec une bourse de 2.500 *lei* par an et 500 *lei* pour l'achat d'instruments¹, il suivit un institut polytechnique. Attiré par la profession d'ingénieur, il se fit inscrire comme auditeur à l'École Polytechnique (1826), travailla à une carte de la France et inventa un stylographe qui fut breveté².

Désirant connaître l'organisation industrielle de l'Angleterre, il se munit d'une lettre officielle d'introduction et entreprend un long voyage, qu'il décrit dans une très intéressante lettre écrite en français. Il y apprend que pour la vie économique il faut protéger la propriété du plus modeste paysan, du plus modeste fonctionnaire; toutes les classes doivent apporter leur contribution aux charges de l'État, proportionnellement aux revenus, car l'État pourra alors construire les routes, les voies navigables, donner des prix d'encouragement, développer l'enseignement pour éclairer la nation sur ses propres intérêts; ils faut espérer que peu à peu on arrivera à reconnaître chez nous aussi les droits et les devoirs de l'homme au sein de la société et que chacun arrivera à travailler à l'amélioration du sort d'un pays malheureux³. A Paris encore, on rencontrait en 1829 Alexandre Lenş, Nicolas Băleanu, Costachi Filipescu⁴,

¹ Odobescu, *P. Poienaru, Cuvântare asupra vieţii şi activităţii lui*, Bucarest, 1889. Cf. Urechia, loc. cit., p. 112, et Hurmuzaki, X, p. 624, note 1.

² Odobescu, loc. cit., p. 11, et *Rev. Ist.*, VI, p. 277. Aussi un Constantin Butculescu.

³ Nous remanions son texte même. Voy. Iorga, *Scritorii mireni*, „Mém. Ac. Rom.“, loc. cit., p. 259. Il fait venir chez nous en 1882 le Grec Sinaï; *ibid.*, p. 260.— Il connaît Blanqui, auquel il recommande deux des Golescu, et le géographe Huot; Odobescu, ouvr. cit., p. 12.

⁴ Juriste. Voy. Urechia, loc. cit., p. 156, et Pompiliu Eliad, *Histoire de l'esprit public*, I, Paris 1905, p. 249 et suiv.; II, 1914, p. 259 et suiv.

puis Constantin et Démètre Golescu, Constantin Brăiloiu, avec son cousin Jean Vlădoianu, un Bessarabien même : Margela¹, auteur d'une grammaire. Ils félicitaient Eliad pour l'apparition du *Courrier roumain*, qui sera „le meilleur moyen de montrer à chacun ses droits et ses devoirs“.

Les fils de Démètre Bibescu étaient, eux aussi, à Paris²; l'un d'eux habitant la pension Hallays-Dabot et Galeron, où nous trouvons encore d'autres membres de la famille et, en 1845 et 1852, de nombreux jeunes gens de Valachie : deux Lenș, un Démètre Manu, etc. Un prêtre de Ploești, Ioachimescu, ira à Rome pour la peinture³.

Une telle activité ne pouvait rester sans écho en Moldavie.

Le Métropolitain Benjamin s'empessa d'envoyer à l'école de Lazăr six élèves moldaves boursiers, qui firent des études dans „le célèbre Parnasse des Muses“, du „très-savant Monsieur Georges Lazăr“ et du Métropolitain Denis Lupu, „qui fut le premier à fonder les écoles nationales, pour l'enseignement des sciences en langue roumaine sur terre roumaine“. Un de ces élèves publiait à Bucarest un „recueil de sagesse“, en y ajoutant les „tables de Roumains“ du nouveau poète Iancu Văcărescu et, en Moldavie, un „Manuel de patriotisme“, qui dénote de très beaux sentiments⁴.

¹ *Curierul*, No. 58; Urechia, loc. cit., pp. 126-127 (une lettre de Démètre Golescu, ami d'Eliad).

² Voy. Iorga, *Mărturii istorice privitoare la Știrbei-Vodă*, I, p. 64; Edm. Galeron, *Éloge de Reims avec une notice par le prince Alexandre Bibesco*, Paris, 1896.

³ Zagoriș, *Din trecutul Ploeștilor*, Ploești, 1914.

⁴ Voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 407 : on y parle aussi de l'influence du courant nouveau sur le Métropolitain Benjamin, qui appelle les Roumains nos ancêtres, l'Italie notre „patrie mère“ demande l'épuration de la langue et combat contre les Slaves.

En même temps on procéda, dès 1820, à la réorganisation du Séminaire, qui n'avait plus qu'un seul maître spirituel, comme Georges Vilcu. Asachi, au nom des éphores, alla en Transylvanie chercher des professeurs, espérant y trouver des hommes comme Lazăr. De là vinrent Jean Costea pour le latin, pour la rhétorique et la poétique, Jean Manfi, neveu de Bob, pour le latin; fâché avec son oncle, qui ne consentait pas à lui donner l'argent qu'il demandait pour aller faire ses études à Vienne, il se faisait appeler Basile Fabian; Basile Pop vint de Braşov: écrivain fécond, il avait publié, en 1807, une thèse latine sur l'enterrement chez les Roumains¹.

On pouvait maintenant donner plus d'ampleur au programme et enseigner: la grammaire latine et la grammaire roumaine, la rhétorique, l'arithmétique, la logique, la philosophie, la géographie et l'histoire universelle².

Nous avons déjà dit qu'à la même époque (1812) on ouvrait à Arad la première école roumaine, avec ces professeurs: Țichindeal, le docteur Joseph Iorgovici, le grammairien Constantin Diaconovici et Jean Mihuş³.

Quant aux boursiers envoyés à l'étranger, on doit attendre jusqu'en 1834, alors qu'il n'y a plus de place dans les écoles de Dubert, Chabert, Lincourt et Rouge. Le docteur Georges Cuciureanu fit, sur son propre compte, des études à Pest et prit son diplôme à Munich en 1817⁴. Seul Georges Săulescu est envoyé à l'école grecque de Chalki, puis à Vienne, pour étudier la philologie; il rentra avec beaucoup de connaissances, mais avec une

¹ D'après le *Lepturariul* de Pumnul et d'après Erbiceanu, *Mitr. Mold.*, p. 58 et suiv., dans Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, pp. 519-520.

² *Ibid.*

³ Voy Botiş, ouvr. cit.

⁴ Arthur Gorovei, loc. cit., pp. 108-109.

grande et irrémédiable confusion dans l'esprit ¹. L'habitude des études à l'étranger est à tel point générale que nous entendons Anastase Panu, fils d'un marchand quise fournissait de Leipzig, se plaindre, en 1840, „de n'avoir pu cueillir de l'étranger, comme l'abeille cueille le miel des fleurs, les précieuses connaissances auxquelles tous aspirent“ ², bien qu'il eût appris, „dans différentes écoles“, le grec, le français et l'allemand.

Les deux écoles, roumaine et grecque, de Bucarest fonctionnèrent parallèlement pendant quelques années, jusqu'à la nouvelle guerre russo-turque de 1828-9. Après 1821, l'école grecque était déjà condamnée, comme toute autre manifestation, dans les Principautés, des Grecs hostiles à la domination turque. Car les élèves, à leur tête Constantin Aristia, futur traducteur d'Alfieri et de *Illiade*, avaient manifesté dans les rues de Bucarest, sous le drapeau du Phénix ressuscité, au temps de l'Hétairie. Dans le budget des écoles pour 1824-5, on inscrit des *salaires égaux*, de 1.200 lei, pour les professeurs de l'école de Lazăr: Eliad et „l'ingénieur“ Răducanu Măinescu, comme pour maître Chiriță, de St. Georges, pour Macarius et Hiérothée, qui donnaient à l'église Anthime des leçons aux futurs chantres. Le médecin des écoles, Panaïotaki, avait 1.800 lei ³.

On introduira aussi *l'allilodactique* et l'on imprimera le Manuel, les „tableaux“ de Clineanu, en 1825-6, en même temps que „des grammaires roumaines pour l'école“ ⁴. Quant à la direction de l'école, Euphrosyn Poteca, traducteur des „Éléments de la philosophie“ de

¹ Manega ou Pașalega alla à Paris, passa en 1818 son baccalauréat, et la licence en droit en 1820: Capodistria le gagna pour la Bessarabie. Hacman, *Inaugurarea festivă a rectoratului*, Cernăuți, 1921-1922.

² Voy revue *Ion Neculce*, III, p. 203.

⁴ Urechîă, loc. cit., p. 111.

⁴ *Ibid.*, p. 113.

Heineccius (éd. de Vienne, 1829), y avait un rôle important. A St. Sabbas, il fonctionna jusqu'en 1832, lorsque les Russes le mirent à la retraite et l'envoyèrent comme prieur à Gura Motrului, ou il devait finir ses jours ¹.

L'envoi d'Asachi à Vienne, comme agent ², arrêta pour six ans l'activité de l'école moldave; elle ne rouvrit ses portes qu'en 1827, grâce aux efforts de Georges Săulescu, qui, à son retour de l'étranger, donna une bonne, mais pédante traduction de *Illiade*.

Le grand incendie de 1827 réduisit en cendres l'ancien bâtiment du temps de Grégoire Ghica et d'Alexandre Mourousi. On songea à installer l'Académie au couvent de Golia. Mais Asachi présenta un prétendu document qui affirmait que l'école de Basile Lupu jouissait des revenus de trois domaines: Tămășani, Agiudeni et Jugani, réclama les fonds pour l'école et intervint pour placer l'Académie à l'église même des Trois Hiérarques, d'où le riche prieur grec, gravement compromis dans l'affaire d'Ypsilanti, avait dû partir.

L'établissement garda son caractère strictement roumain, „avec les maîtres nécessaires“, „pour enseigner aux élèves dans leur langue maternelle d'abord, puis dans les langues qu'on jugera les plus utiles“. Mais l'école avait deux sections et par là son organisation était de beaucoup supérieure à la superficielle organisation de l'école de Bucarest.

D'un côté, *l'école normale*, non pas école d'instituteurs, mais école primaire analogue à celles de Transylvanie; on y enseignait: la langue maternelle et la grammaire, la calligraphie, le catéchisme, l'arithmétique et quelques notions scientifiques élémentaires. La durée des cours est

¹ Hurmuzaki, X, pp. 626-727, No. LXVI. Cf. *Bis. ort.*, XVII, p. 217.

² Les lettres de Vienne dans Iorga, *Scritorii mireni*, „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXVIII

de deux ans. L'enseignement lancastrien était inscrit au programme.

D'un autre côté, la *haute école*, à laquelle — pour la rattacher à une belle tradition — on donna le nom de „Gymnase basilien“ ; la durée des études est ici de quatre ans. Comme base de l'enseignement, „l'étude de la langue nationale, langue de nos saintes prières, des procès, celle qui constitue le plus solide fondement de vie et de prospérité pour notre peuple, pour le réveil de notre patriotisme“. Ensuite, l'étude du latin, „langue mère de la nôtre“, qu'on enseigne en Valachie aussi et „chez nos voisins les Russes“. Le grec est admis, mais on peut apprendre toute autre langue moderne, selon les nécessités et les moyens. Le français manque, et l'on recommande à l'inexpérience des jeunes gens de se défier des livres qui pourraient être pour eux „des pièges trompeurs“. Après la religion on passe à la logique, on étudie la rhétorique et la poésie, les mathématiques, la morale et l'histoire, l'archéologie et l'histoire naturelle, la „biographie“ et la „philologie“ de Săulescu, l'économie domestique et politique. Il y aura une bibliothèque et un laboratoire d'histoire naturelle. Après la fin des études, les élèves auront priorité aux nominations dans les fonctions publiques.

On nomma professeurs Basile Fabian et deux prêtres: Constantin et Jean.

L'école ouvrit ses portes le 1-er janvier 1828, mais au printemps on travaillait encore à la construction d'un local et l'on signait un engagement de professeurs¹.

On réussit ainsi à compléter le programme et le corps enseignant, et on introduisit l'étude de l'histoire universelle, de l'histoire de l'Église, du français et du russe².

Pendant l'occupation russe, trois cents élèves passaient l'examen, le 20 février 1829, devant le Métropolitain Benjamin,

¹ Urechia, loc. cit., pp. 117-120.

² *Ibid.*, p. 121.

Costachi Maurocordato et Michel Stourdza. Ce dernier, pour mettre en évidence le caractère du nouvel enseignement, posait des questions comme celle-ci : „Dis-moi, mon enfant, quel est le fondateur de Rome, mère de nos ancêtres“, et les larmes d'une émotion fière, depuis longtemps oubliée, remplissaient les yeux des assistants ¹.

De son côté, Asachi — Eliad note que deux de ses élèves sont utilisés en Moldavie „pour ces autres malheureux descendants du grand Trajan“ — ouvrit la belle fête, dont on en parla à Bucarest et à Saint-Pétersbourg aussi, en lisant une ode dédiée aux éphores ; il y faisait l'éloge de l'action des boïars patriotes qui ont compris la valeur de l'instruction ².

Quant au Séminaire, il continua son travail, mais sans les maîtres venus de Transylvanie, car les évènements de 1821 les avaient rapidement dispersés. Ils furent remplacés par Ienachi Halunga, ancien élève, avec André le Moldave, de l'école de St. Sabbas³, l'archimandrite Gédéon Porca et Basile Popovici⁴. En 1828, les Russes, occupant le pays, placèrent des troupes à Socola⁵.

La guerre n'accentua pas ce mouvement ; mais la Constitution du Règlement Organique devait apporter une nouvelle organisation.

¹ J. Nicola, *Manual de patriotism*.

² Asachi, *Poesii*, Valenii-de-Munte, 1908, pp. 13-15

³ Urechiã, loc. cit., p. 121.

⁴ *Ibid.*, p. 117.

⁵ *Ibid.*, p. 121.

École du Règlement Organique.

Malgré la guerre, Asachi réussit, comme nous l'avons vu, à ouvrir le Gymnase de Jassy ; à Bucarest „l'Éphorie des écoles nationales“, formée par le Métropolitain, par Constantin Bălăceanu, Constantin Filipescu, „directeur général“, Iordachi Golescu, Nestor et Alexandre Filipescu, poursuivait également son activité.

L'école évacuée de St. Sabbas, où l'on avait installé un hôpital², dut s'accommoder aux circonstances créées par l'occupation prolongée du pays. A Jassy elle fonctionna jusqu'à l'épidémie de 1830.

A côté du „Gymnase basilien“ on y créa bientôt une Académie, avec des boursiers et des professeurs extraordinaires : Christian Flechtenmacher, juriste distingué, que le gouvernement faisait venir de Transylvanie dix-huit ans auparavant, comme conseiller juridique et pour le charger de la rédaction du code Callimachi³ ; à l'Académie, il était chargé d'un cours de deux ans, pour la connaissance du

¹ Hurmuzaki, XVII, p. 102, no. CLII.

² Urechiă, loc. cit., pp. 158-159.

³ *Ibid.*, p. 147. Le Séminaire, occupé par les Russes, brûla. A l'École normale on trouve Verescu, Jean Nanu, le prêtre Jean Silvan, un autre prêtre, Constantin, et un Georges Filipescu ; *ibid.*, p. 159. On comptait 106 élèves aux classes élémentaires, 65 aux normales 20 au Gymnase ; *ibid.*, p. 156.

droit romain, cours destiné „à un certain nombre de jeunes gens de la classe des boïars, remplissant les conditions fixées“. A côté de Flechtenmacher, un Grec, Georges de Thérapia, pour trois heures de grec par semaine; Basile Peltichi, Bessarabien peut-être, pour le russe, Georges Filipescu, pour „la levée des plans“, et l'agent français Mouton, propriétaire d'une épicerie, pour le français (jusqu'en 1831)¹. Asachi, „référendaire des écoles“, annonce l'allemand, qui sera enseigné par Samuel Botezatu, ancien professeur à l'École normale de Cernăuți en Bucovine, la musique fut confiée au harpiste Paulicek, et il y a aussi une classe de peinture, où, à côté d'Alexandre, fils d'Asachi, et de Georges Panaitescu (Baltazar), nous trouvons encore Lemeny, Anastasianu, Giușcă et Théodore Codrescu, le futur éditeur de la collection de documents *Uricariul*². Au programme la syntaxe roumaine, la grammaire, le latin, l'histoire universelle, les mathématiques³. Après la mort d'un fils unique, un personnage de Botoșani donna ses livres à l'Académie, qui organisa ainsi un commencement de bibliothèque⁴.

On enseigna, ici encore, à partir de 1828, l'„allilodidactique“ sans lui donner pourtant l'importance qu'elle avait en Valachie; l'école maintint son caractère d'enseignement fermé, réservé à une classe privilégiée. Cependant on cherchait partout des élèves pour fonder des écoles dans les départements: on imitait, comme nous le verrons, la Valachie.

A Craïova, l'école était installée à l'église de Precista, avec, comme professeurs: Grégoire Pleșoianu, l'ancien maître de Brăiloiu, qui en parle avec reconnaissance, en 1829; avec Stanciu Căpățineanu, lui aussi professeur de Brăiloiu; avec Costachi Poienaru et Barbu Vlădoianu⁵.

¹ *Ibid.*, p. 150.

² *Ibid.*, p. 156.

³ *Ibid.*, p. 149.

Ibid., p. 158.

Ibid., p. 134.

Grégoire Pleșoianu publiait à Sibiiu un „Abécédaire roumain-français“ et ajoutait à son manuel d’„allilodactique“ le russe à côté du roumain, du grec et du français¹. Ce modeste professeur, parti comme le Transylvain Florian Aaron, de l’école de Craïova, pour aller à Cerneți en 1833, travailla beaucoup pour l’enseignement supérieur, pour l’enseignement du français surtout; il soutint d’ailleurs une continuelle lutte contre ses supérieurs, exaspéré sans doute par son état maladif². A Bucarest, l’école, fermée pendant l’épidémie de choléra, rouvrit ses portes en novembre 1831, grâce à l’intérêt mis, dans toutes les questions culturelles, par Kissélef, ce véritable „philosophe“ français, président de l’administration russe dans les Principautés. Le local de St. Sabbas, détérioré par les troupes, dut être refait et les travaux ne prirent fin que dans l’hiver 1831: jusqu’à cette date l’école fonctionna à l’hôtellerie de Șerban-Vodă⁴ avec Poteca, ses collègues: Marcovici, Moroiu et Théodore Paladi, le géographe Joseph Genilie, auteur d’un premier et excellent Manuel de géographie, Georges Ioanid, professeur de grec, qui travaillait à un grand dictionnaire, Hill, pour le latin, auteur, avec Florian et Pierre Poienaru, d’un dictionnaire français, et deux professeurs de Transylvanie, Jean Pop et Georges Pop. Il avait été question d’enseigner aussi le dessin, le russe et le turc; pour la première langue on ne trouva pas de professeur, pour la dernière les élèves¹.

Marcovici et Jean Pop enseignaient le français, à une époque où l’on disait: ceux qui ignorent le français n’entrent pas à l’école supérieure².

¹ Voy. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, p. 126; Urechia, ouvr. cit., pp. 124-125.

² N. Bănescu, *Un dascăl uitat: Grigore Pleșoianu*, dans le „Mém. Ac. Rom.“, 1915.

³ Urechia, loc. cit., p. 134, note 4. Le programme, *ibid.*, p. 137

⁴ *Ibid.*, p. 169.

⁵ *Ibid.*, p. 145.

On transforma en Séminaire (1831) même la petite école de chantres de Hiérothée, fondée en 1821, où le pauvre moine, „par pitié pour ses élèves¹, achetait de sa poche, comme Lazăr, le bois de chauffage. L'ancien maître de slavon Basile Nenovici fonctionnait à St. Georges, où l'on enseignait aussi la musique² et où les maîtres, ayant des salaires de domestiques, se plaignaient: „on augmente les salaires de professeurs étrangers pour l'allilodactique, sans nous donner rien à nous“, Les écoles de province continuaient elles aussi à fonctionner³.

On prit des mesures dans cette province pour répandre, pour généraliser l'instruction; on y envoya les „demi-cercles de fier“, les „tables de fer-blanc“ pour la calligraphie; on parle en même temps des maîtres que, après un examen sommaire, on envoyait dans les plus petites localités⁴, les *candidats*: nous trouvons parmi eux Gérasime Gorjan, du district de Gorj, qui aura un rôle dans la littérature populaire et didactique: il dirigera l'excellente école de Vălenii-de-Munte, dont parle en si bons termes le consul anglais Blutte, qui y envoya son fils⁵.

Ces „candidats“ devaient suivre le cours préparatoire de Georges Pop⁶. Ce cours, avec des répétiteurs, devait commencer le 1-er novembre, durer deux ou trois mois, les auditeurs, futurs maîtres, ayant un petit salaire. Le programme comprend grammaire, géographie politique,

¹ *Ibid.*, pp. 133-134 et p. 133, note 1.

² *Ibid.*, p. 134.

³ *Ibid.*, p. 135.

⁴ A Focșani, Vălenii-de-Munte, Urziceni, Slatina, Tîrgul-Jiului, Buzău, Ploești, Cîmpulung, Tîrgoviște, Pitești, Rimnicul-Vâlci; *ibid.*, pp. 134-135.

⁵ Urechia, ouvr. cit., pp. 136, 164 et *Rev. Ist.*, I, p. 135 et suiv. Voy. pp. 67-68. Pour l'école lancastrienne, Urechia, ouvr. cit., p. 143. Cf. pour ces „candidats“ *ibid.*, pp. 143-145.

⁶ *Ibid.*, pp. 144-145.

arithmétique, „avec les fractions“, et catéchisme. On demandait la rédaction des manuels nécessaires³.

Dès 1830 d'ailleurs, devait entrer en vigueur l'organisation générale fixée par le Règlement Organique; le 1-er juillet, l'ouverture des écoles était retardée seulement par l'attente du vote de ce Règlement.

Cette „Constitution“ „faisait de l'école une institution permanente d'État, alors qu'elle était, auparavant, œuvre de la bienveillance princière“². „Toutes les principales villes“ devaient avoir „une école publique“, „nationale“, la même partout, et non plus les écoles, d'organisation si différente, que le boïar ou le commerçant fondateur imprimait à chacune.

En Valachie, lorsque l'épidémie de choléra cessa, on décida de „chercher dans chaque ville, pour l'école, un local, parmi les édifices publics ou ceux qui appartiennent aux monastères, et, s'il ne s'en trouve pas, de louer une maison avec trois chambres pour deux professeurs, et deux plus grandes salles pour les classes“. Dans la Capitale il y avait une école au khan de Șerban-Vodă et une école complémentaire³. A Bucarest comme à Jassy⁴ on décida de fonder une école supérieure destinée aux jeunes filles de la nouvelle noblesse de fonctionnaires.

Un vif mouvement se produisit dans toutes les classes de la société: „le peuple, comme les boïars, comme les commerçants“, rivalisait de zèle. A Caracăl tout le monde travailla à aménager le local, à fournir des fonds pour les salaires des professeurs, professeurs à l'ancienne

¹ *Ibid.*, p. 153.

² P. Rășcanu, *Istoricul învățământului secundar*, 1906, p. 5. On v trouvera des passages du „Règlement des écoles publiques“ conservé dans la Bibl. de l'Université de Jassy.

³ Urechîă, ouvr. cit., pp. 138-139. Cf. *ibid.*, p. 163 et suiv.; pour la Moldavie *ibid.*, pp. 158-159.

⁴ Le nombre des élèves devait être de cinquante.

mode comme Chiriță Berbovici Brabețeanu; mais les notables affirment que le public ne répondit pas à la convocation du préfet et refusa de faire de nouveaux sacrifices¹. Dès le printemps ils avaient, en effet, demandé la création d'une école nouvelle, avec „un maître instruit dans la science nationale“, — comme Lazăr —, avec des professeurs pour les „langues étrangères“, comme les professeurs de Craïova, Căpățineanu et Pleșoianu, qu'on n'appelle plus „kyr“ mais „Mosiù“ (monsieur); ils avaient offert 3.000 écus pour rester propriétaires du domaine de la ville, dont on voulait les déposséder pour le donner à une école à peine organisée². Le papier porte les signatures des Jianu, descendants de Hagi Stan, le fondateur d'écoles, d'un Greceanu, d'un Varlam et des représentants du commerce; tous les boïars: Prejbeanu, Strimbeanu, Gărdareanu, Niculescu Burileanu, Ciupagea, les commerçants aussi, demandaient qu'à la place du pauvre Chiriță, le nouveau maître qu'on ferait venir, „instruit, certes, dans l'enseignement roumain“, „fût aussi initié, si la chose est possible, au grec et au français“; les parents s'engageaient à le payer pour l'enseignement de cette nouvelle langue indispensable et de lui donner, en outre, „1000 okas de vivres“ pour sa nourriture³. On engagera encore un maître pour l'aider.

A Bucarest aussi, Basile Nenovici, le dernier maître de St. Georges, est remplacé par Constantin Petrovici, qui remplissait sans doute toutes ces conditions⁴. A Caracăl, ajoutent les signataires de la plainte, cent cinquante enfants de la ville et des régions environnantes attendent, impatients d'apprendre, et „toute cette jeunesse perd son temps et reste privée d'éducation“⁵.

¹ *Ibid.*, pp. 139-140.

² *Ibid.*, pp. 140-141.

³ *Ibid.*, pp. 141-142.

⁴ Nedioglu, ouvr. cit., pp. 23-27.

⁵ Urechîă, loc. cit., p. 142.

Les écoles publiques étant définitivement organisées, une nouvelle rivalité devait remplacer celle qui avait jadis animé Asachi et Lazăr ou Eliad, son élève, auteur d'une célèbre grammaire, mais simple autodidacte, ce qui assurait le succès des élèves moldaves. A la tête des écoles valaques il y a maintenant une éphorie composée d'Alexandre Filipescu, Étienne Bălăceanu et Știrbei, à peine rentré de Paris, pour commencer la brillante carrière qui devait le faire monter sur le trône ; il y a encore Poienaru, revenu après avoir fait ses études à l'étranger : esprit occidental, parfaitement orienté dans toutes les questions culturelles, il était déterminé à garder à l'enseignement roumain le caractère national que lui avait donné Lazăr.

D'ailleurs le texte même du Règlement inscrivait dans le programme l'enseignement de „l'histoire roumaine“ et ajoutait : „on lui donnera plus d'ampleur qu'à l'histoire des autres nations ; on tâchera d'établir les coutumes et les lois les plus importantes du pays, en les tirant, pour chaque siècle, de l'histoire des nations voisines“ (aux „synchronismes“ „on ne perdra pas de vue l'état de la Valachie pendant chaque siècle“ ; à la rhétorique, „des exemples de l'histoire nationale“). Quant à la géographie, „on commencera par le sol roumain, comme par un centre“.

Les I-ère et II-e classes seront en grande partie consacrées à la grammaire roumaine. On recommandait de corriger à l'école „la langue maternelle parlée très simplement par les enfants“, langue „irrégulière et incorrecte“, qu'il faut „épurer“ sans „en fausser l'esprit“ ; quant aux termes „techniques et élevés“, on les empruntera à une seule langue, „par exemple au français, qui ressemble au latin, mère de notre langue roumaine“.

Poienaru — avec Știrbei, probablement, — rédigea l'instruction générale, „éclaircissement, interprétation, suite logique des idées, des études“, insérée dans le Règlement. Nous y trouvons beaucoup d'idées nouvelles :

aller „du simple au complexe“ ; les élèves des classes inférieures sont admis, s'ils le méritent, dans les classes supérieures ; on pense aussi „à la classe des ouvriers“ : „Un ouvrier qui sait lire, écrire et calculer et possède les éléments premiers de la mécanique des métiers, peut comprendre tout ce qui concerne son propre métier. Condamner l'ouvrier à être un instrument aveugle, un automate résigné à l'asphyxie qu'on lui impose, c'est renoncer d'avance à réaliser tout progrès dans la production industrielle. Au nom de l'intangibilité des vieilles coutumes „on risque d'empêcher tout perfectionnement“. On retrouve cette même préoccupation dans les instructions aux professeurs pour le dessin, qui donne le goût du beau. On remarque que „les règles constituent des moyens et non des fins“. On recommande d'enseigner la grammaire par la lecture „des auteurs connus pour leur pureté de style“, l'histoire par des extraits et des compositions. A l'arithmétique l'élève sera amené à trouver lui-même „la règle“. On demande „un cours d'histoire générale de la littérature“, avec les liens que ces littératures peuvent avoir entre elles et avec „la littérature des peuples anciens“ ; on condamne „l'esprit exclusif et pédantesque qui empêche l'initiative et arrête toute idée nouvelle“.

„Le professeur fera comprendre à ses élèves combien de grandes et belles choses n'existeraient même pas si l'on s'était enfermé dans le cercle étroit de règles arbitraires et absolues. D'un autre côté, il fera également ressortir l'égarement de ceux qui, jouets d'une imagination sans frein, méconnaissent les sages avis de la raison et du bon-sens et se perdent dans la recherche de l'originalité. Le professeur expliquera aussi la relation des différents phénomènes moraux avec la société, par exemple : l'influence du climat, de la religion et des coutumes sur la littérature de chaque peuple ¹⁴“.

¹ Reproduit par Raşcanu, ouvr. cit., pp. xx-xxiv.

L'école de Poienaru, après celle de Poteca, commence le 1-er mars 1832¹. Dans sa qualité de „proviseur“, aidé par un „reviseur“ incompetent, parce qu'étranger², il acheva l'organisation de l'Académie, qui, dans l'intention de Kissélef, devait attirer les élèves ayant terminé les écoles départementales et préparer, au delà de la classe complémentaire, les futurs étudiants qu'on enverrait à l'étranger. Kissélef nomma, en 1832, une commission formée de Fonton de Verrayon, fonctionnaire impérial, Soutzo, fils de prince, — il demandait des écoles de village avec des prêtres et l'histoire appuyée sur l'Évangile et pas sur les Gréco-Romains, mais aussi la philosophie comme introduction à la littérature classique³ —; deux fonctionnaires, Costachi Dendrino et Piccolo, en faisaient également partie. La commission trouvait quatre cent vingt et un élèves dans les deux premières classes, lancastriennes, où ils apprenaient: la lecture, l'écriture, le catéchisme, l'arithmétique pratique, la géographie élémentaire et *les premières notions de l'histoire du pays*; cent trente-neuf élèves à l'école centrale, avec, au programme, l'arithmétique rationnelle, la géographie, la grammaire roumaine et grecque, le français, la calligraphie, l'histoire sainte. Il n'y avait pas trop d'élèves dans la classe complémentaire — préparant pour l'Université —, où on enseignait le droit, la littérature française et latine, l'allemand et le slavon⁴. La commission pensait à des „opérateurs pratiques“ connaissant la petite chirurgie, à des ingénieurs arpenteurs, que le cadastre utiliserait, à des architectes „possédant suffisamment les principes de l'art pour réussir à mettre le goût du beau et de l'utile dans les bâtiments publics

¹ Il était question de trois autres, à Buzău, Pitești et Craïova; *ibid.*, p. 171.

² Voy. aussi Urechîă, ouvr. cit., p. 175. Cf. *ibid.*, pp. 247-248.

³ *Ibid.*, p. 171.

⁴ *Ibid.* Cf. le rapport adressé à Kissélef, pp. 163-164. Sa réponse, p. 164.

et privés¹. On avait esquissé le projet d'un enseignement médical de trois ans, avec un chaire de pharmacie pour „les éléments de la botanique et de la matière médicale“, avec une chaire „de petite chirurgie et pathologie spéciale élémentaire“, d'anatomie et de physiologie, d'hygiène et d'histoire naturelle; à partir de la deuxième année les étudiants devaient des stages dans les hôpitaux, où ils resteraient encore une année après avoir passé leur diplôme.

L'enseignement devait avoir comme annexes: le laboratoire pharmaceutique central, installé dans l'école même, et le jardin botanique, utile aussi à l'hygiène de la ville². On élaborait aussi un projet d'école des ingénieurs, avec la double trigonométrie, la géodésie, y compris la levée des plans, un peu d'astronomie, le régime de l'arpentage, en Europe et selon la tradition roumaine, admise par Kisséleï, le dessin topographique et les principes de la perspective. Quant à l'architecture, un seul professeur enseignerait l'histoire de l'architecture, la science des matériaux, les principes de construction, avec „application aux ressources du pays, en préférant l'utile à la beauté absolue“; on critique les „défectueux bâtiments qui couvrent le pays“ (Kisséleï note: „très bien pensé“). Puisque les cours supérieurs „de haute littérature française et latine“ n'existent pas en fait, comme n'existent pas non plus les leçons de turc et de slavon, on le remplacerait — c'est déjà l'esquisse d'une Faculté des lettres — par „une chaire de littérature, englobant les principes du beau, du style de l'éloquence et de la poésie, une courte histoire de la littérature, une chaire de philosophie pour l'analyse des facultés et des idées, leur déduction ou la logique morale, la science des premiers prin-

¹ *Ibid.*, p. 172.

² Un école de petite chirurgie et sages-femmes à l'hôpital de Colțea, 1845, *ibid.*, II, p. 298. Le dr. Sporer et l'école de sages-femmes, *ibid.*, p. 160 (1840). L'école existait à Bucarest dès 1838; *ibid.*, p. 62. La petite chirurgie de Vartiade, en 1844; *ibid.*, p. 271.

cipes et une chaire de physique et de chimie expérimentale“. Pour remplacer „le cours de droit“, un cours de l'histoire du droit romain¹.

L'éphorie prit des mesures pour réaliser tous ces beaux projets. „Le cours de dessin topographique et de perspective est ouvert.“ Georges Pop enseignait l'arithmétique rationnelle, Poienaru commençait la géométrie; le proviseur se réservait l'algèbre et la trigonométrie pratique, encore pour former un spécialiste, ce qui lui permettrait de passer à la géodésie et aux „observations astronomiques“, lorsque les élèves seront de leur côté préparés².

Une loi spéciale apporta bientôt des modifications au programme. Ainsi on introduisit la géométrie et la mécanique pratique dans les écoles élémentaires, en vue de la préparation des ouvriers. Les études secondaires duraient quatre ans, avec un cours pour la tenue des livres. Quant aux classes complémentaires, on fixa une année pour la rhétorique et „l'enseignement libre“, les langues classiques, la géométrie et l'algèbre; une deuxième année pour la morale, l'archéologie et la chimie.

Les années complémentaires constituaient ainsi une véritable préparation pour l'Université. Le Droit, avec trois années de cours (droit civil et commercial, droit criminel et procédure, histoire du droit et économie politique). Les mathématiques, avec également trois années (trigonométrie appliquée et algèbre supérieure, calcul différentiel et intégral, géodésie et triangulation, mécanique et architecture).

Un enseignement agricole de trois années comprend „les principes de la culture générale“, botanique et minéralogie, médecine vétérinaire et études forestières, économie industrielle et pratique, et étude du sol roumain³. Il y aura

¹ *Ibid.*, pp. 171-172.

² *Ibid.*, p. 176.

³ *Ibid.*, pp. 177-178.

une ferme-modèle dans les environs de Bucarest¹.

Quant à l'organisation, le quatrième éphore sera inspecteur de l'école centrale, un autre aura la charge de directeur général de la Caisse des Écoles. Le directeur des écoles est aussi proviseur à St.-Sabbas et en dirige l'internat. Dans les départements, il y aura des comités scolaires d'inspection. Après vingt-quatre années de service les professeurs seront mis à la retraite avec une pension équivalente au montant du salaire (Kissélef avait fixé: 1/3 après huit ans de service, 2/3 après seize ans²). L'enseignement élémentaire est gratuit; les taxes des autres élèves (15 *lei* par mois) seront employées à l'impression des manuels. Les taxes d'examen sont modiques. Les élèves passent des examens semestriels; on les autorise à répéter l'examen pour une ou deux matières et à redoubler une année. Celui qui a terminé les classes supérieures et passé le dernier examen est „lauréat en études libres“ ou „lauréat ès sciences et métiers“, avocat ou ingénieur civil, selon les études. On a des vacances de quinze jours à Pâques et d'un mois avant l'automne, à des dates variant avec la catégorie de l'école. Il y a aussi une école de jeunes filles, avec cinq ans d'études et le français comme langue enseignante, ayant, au programme: lecture, écriture, couture, calligraphie, grammaire, géographie, orthographe, français, catéchisme et dessin, histoire, compositions françaises, arithmétique pratique, histoire naturelle, morale, tenue des livres, cuisine et composition roumaine. Après les cinq années

¹ Le nouveau professeur de mathématiques est un Démètre Pavlidi; *ibid.*, p. 231. La liste des professeurs et le programme pour 1834-1836, dans Iorga, *Viața și Domnia lui Barbu D. Știrbei*, „Mém. Ac. Rom.“, XXVIII, p. 139 et suiv. Le nombre des élèves est de 736 en 1834. Les futurs écrivains Bălcescu et Ghica ont des prix, p. 141. Une école de peintres d'églises à Buzău; Constantin N. Tomescu, ouvr. cité, p. 91, note 1.

² Urechîă, ouvr. cité, p. 175, note 4 et *ibid.*, p. 176. Après trente ans de service un titre de noblesse sera accordé.

d'études on pense à leur faire un stage consacré aux travaux ménagers et aux soins des petits enfants ¹.

On donne aux écoles des livres pris dans les églises, les monastères et les évêchés; on leur crée aussi toute sorte de collections ². Douze départements avaient leurs écoles; celle de Craïova, avec trois professeurs français et jusqu'à douze chaires, est transformée, comme celle de Bucarest, en école centrale ³.

Le corps enseignant fut complété par Basile Jorj, Jean Poienaru et Florian Aaron, qui venait de l'école de Dinicu Golescu pour enseigner l'histoire; un Kunicki pour le russe et le peintre Wallenstein pour le dessin; en 1833 Aristia rentre dans l'enseignement comme professeur de français ⁴.

Il y avait aussi un cours de grammaire ⁵. Après cinq années d'études, à la première distribution de prix, on donna des livres français, quelques grammaires d'Eliad. La fête eut lieu en août 1832, et l'émotion fut grande, à eu croire le compte-rendu du „Courrier roumain“ ⁶. Sans oublier Kissélef, „l'astre“ dont le nom „restera profondément gravé pour toujours dans le cœur des Roumains“, on glorifie Lazăr, docteur en droit et en théologie, „le Roumain le plus digne d'éloges quant à son savoir et à son patriotisme“, qui fut „le premier à émettre l'idée de fonder une école de langue nationale, vainquit seul tous les obstacles et donna, en roumain, des cours de philosophie et de mathématiques“. On cite encore Constantin Bălăceanu, père d'Étienne, comme protecteur de l'enseignement, „l'ingénieur Palade“, Eliad,

¹ *Ibid.*, pp. 181-182.

² *Ibid.*, pp. 183 et 186 et suiv.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 258.

⁵ *Ibid.*, pp. 174, 184. Voy. l'annexe à la page 194.

⁶ *Ibid.*, pp. 187-189.

„propriétaire de l'imprimerie“, seul professeur à un moment donné, „jeune homme de grand courage“, qui „subit toute sorte de désagréments rien que pour donner de son savoir à la jeunesse“, auteur d'une grammaire „qui permet aujourd'hui aux élèves des écoles de régler facilement leurs idées et leurs expressions dans leur langue maternelle“. Le poète en lui était d'ailleurs aussi récompensé, car les élèves de toutes les écoles apprenaient sa „Prière du matin“.

Parmi les lauréats nous trouvons Jean Ghica, qui avait un premier prix de géométrie et un accessit de grammaire; Nicolas Bălcescu, futur historien, un accessit de français¹, Jean Zalomit, le philosophe, Constantin Aricescu, le poète, et Costaforu². L'année suivante, le futur prince Știrbei tient à faire savoir que ses deux fils, Georges et Grégoire, sont élèves des première et deuxième classes élémentaires³.

En ce qui concerne la province, Poienaru trouva à Craïova, au cours d'une inspection, l'ancien maître des classes élémentaires Stanciu Căpățineanu, avec Chiriță Pirvovici pour la géographie, Vizament pour le français, étant „familiarisé avec le roumain“, Leca pour le dessin et Mountaniotis pour le grec⁴.

On avait ouvert, en Moldavie, le cours de „pédagogie“ de Samuel Botezatu⁵ pour les „candidats“, comme nous l'avons déjà dit. On nommait les professeurs de cinq écoles départementales. La grammaire de Săulescu remplaçait celle d'Eliad; l'arithmétique était enseignée d'après les cahiers

¹ *Ibid.*, pp. 190-191. Le premier est Scarlate Turnavitu, pour la géographie et l'histoire. Voy. *ibid.*, p. 195.

² *Ibid.*, pp. 27, 28, 30 (année 1838)

³ *Ibid.*, pp. 235. Nous trouvons encore Démètre Brătianu, *ibid.*, un Grădișteanu, Alexandre Orăscu; cf. *ibid.*, p. 258, note 1.

⁴ Revue *Archivele Olteniei*, II, 5.

⁵ Urechîă, ouvr. cit. p. 200 et suiv.

de Filipescu et la géographie d'après les notes de Fabian ¹. On songeait à créer un Institut „agronomo-économique“ ². Quant au gymnase, dont le sceau portait cette fière inscription : „1832. Sceau du gymnase basilien, fondé en 1644“, Asachi en était référendaire ; avec l'appui de l'éphorie, — le Métropolitain Benjamin, Michel Stourdza et le hetman Ghica en faisaient partie —, il ne voulut pas se laisser devancer par Poienaru. L'école, très fréquentée par les fils des boïars, a, parmi ses boursiers, — qu'Asachi appelle *alievi*, — un Catargiu, un Mavrocordat, un Manu, un Balş, un Miclescu, Constantin Virnav, un Iamandi, un Crupenschi, un Veisa, Anastase Fătu, futur médecin, le poète Démètre Gusti, le professeur d'histoire naturelle Jean Albineţ, Alexandre Costinescu, un Scriban, un Văsescu ³.⁴ Parmi les nouveaux professeurs nous trouvons le Français Tissot ⁴. Le gymnase, avec 29 élèves (il y en avait 129 dans les classes élémentaires et 47 dans l'école „normale“), avait un programme modeste pour quatre années d'études : le latin, la grammaire, le grec, — avec un certain Athanase — la géographie générale, — le père Constantin Facăş, professeur, — la logique et l'histoire universelle ; comme langues, le français, l'allemand et le russe (Joseph von Adler, professeur) ⁵. En février 1832, on voulait lancer un appel public pour trouver encore des professeurs de „philosophie, logique, métaphysique, morale et droit naturel“ ; d'autres encore pour „la théorie des mathématiques, l'histoire naturelle, la physique et la chimie, théorique et expérimentale“, des professeurs pour les mathématiques appliquées, la géométrie, l'arpentage, l'architecture civile, l'hydraulique, la

¹ *Ibid.*, p. 202.

² *Ibid.*, p. 200.

³ *Ibid.*, pp. 204-205.

⁴ *Ibid.*, p. 206.

⁵ *Ibid.*, pp. 208-210.

⁶ *Ibid.*, p. 244.

mécanique et la construction des ponts et chaussées“ ; des maîtres „d'économie rurale et de médecine vétérinaire“, enfin un professeur de langue et littérature françaises ¹.

On considérait l'Académie comme en train de s'organiser seulement, pour les classes élémentaires devant rester l'ancienne école du prince Basile. Le comité académique, formé de professeurs de tous les degrés, complété par le légiste Bojinca et les docteurs Cihac et Cuciureanu ², et présidé par le référendaire, devait élaborer les manuels nécessaires, „dans l'esprit de la langue moldave, de manière à pouvoir être utilisés par la majorité“ ³; l'instruction recommande de „ne point forcer l'esprit de la langue“ par l'emploi des néologismes français ⁴. Săulescu travaillera plus tard „au remaniement philosophique du roumain“, à son „ennoblissement“ ⁵. En attendant, Asachi enseigne les mathématiques d'après Bezout, et Fabian la géographie d'après Stein. On pensait ici encore à fonder une école de jeunes filles ⁶. Il fut même question d'une école militaire ⁷.

En province, les écoles s'organisaient rapidement, dans les salles attenantes aux églises, avec quelque „maître suppléant“ comme Gheorghiu à Botoșani, à qui succède Velini, l'allemand étant introduit au programme par Alexandre Corlăjan ⁸.

¹ *Ibid.*, pp. 211-212.

² *Ibid.*, p. 214.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 218.

⁵ P. 227. On reprendra les anciens termes. Dans les classes élémentaires: mathématiques, géographie, lecture et composition latines; *ibid.*, p. 213.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 215. Pour l'école de „sous-officiers“ voy. *ibid.*, p. 246. Le premier manuel de sciences agricoles est, en Valachie (1845), celui de Jean Penescu. Voy. la revue *Viața agricolă*, année 1915, No. 1.

⁸ Gorovei, ouvr. cit., pp. 348, 353 et suiv., 361-363, 365.

Nous avons déjà dit que l'école supérieure de Bucarest était définitivement organisée. Poienaru et Știrbei furent toujours d'accord avant et après l'avènement d'Alexandre Ghica, mais, en janvier 1835, Știrbei dut céder la place à Scarlate Mihăilescu.

En Moldavie devait en être autrement.

Ici, l'orientation même de l'école n'était pas bien déterminée. Le caractère d'institution scientifique qu'on avait voulu lui donner ne réussit pas à se maintenir, faute de professeurs de spécialité¹. Harcelé par ses nombreuses occupations : voyage à Bucarest pour l'élaboration du Règlement Organique, le journal „Albina Românească“, l'imprimerie, Asachi ne pouvait consacrer à l'école toute l'activité qu'une carrière exclusivement didactique, comme celle de Poienaru, donnait à l'école de Bucarest. De son côté, Stourdza, qui préparait son avènement au trône, n'avait ni le temps, ni le jeune élan d'un Știrbei ; à l'occasion des examens ce dernier évoquait dans son discours l'époque, qui n'était pas lointaine, de ses années d'étudiant².

En l'absence d'Asachi, qui gardait sa charge de référendaire, le philologue Săulescu donna une place toujours plus grande à sa „philologie“, inscrite par lui au programme. Plus encore que les études, le problème de la transformation de la langue, d'après les vieux textes et les documents, préoccupait cet esprit médiocre, mais tenace, qui glissa ses idées lors de la publication des manuels. Un conflit devenait inévitable, provoqué par le bon sens de Michel Stourdza. On lui recommanda de ne point „torturer“ la langue ; on lui rappela que son premier devoir était „d'augmenter le nombre des personnes instruites, avec lesquelles on pourra ensuite complètement épurer la langue selon les préceptes philologi-

¹ Filitti, *Domniile Regulamentului Organic*, éd. de l'Académie Roumaine, p. 225.

² Urechîă, ouvr. cité, p. 234.

ques¹. Et, lorsqu'il présenta son grand ouvrage, une grammaire pour régler la langue, Asachi — contre l'avis de Fabian et du prêtre professeur — eut le courage d'affirmer qu'on ne pouvait admettre un pareil livre, que l'adopter serait rendre antipathique l'institution qui s'en servirait: on ne peut accepter „les hypothèses, les recherches et idées originales“, les „systèmes étrangers“, „qui revêtent la langue d'une forme classique, au seul nom de ses origines“. „Avec ses nombreux paradoxes ce livre peut mécontenter, discréditer et faire haïr l'institution au sein de laquelle il fut élaboré.“ Et Asachi, inébranlable, n'admit sous aucun prétexte ce qui n'était qu'„une dissertation philologique et une doctrine personnelle de l'auteur“. Cet esprit pondéré, classique, savait en effet que „la tyrannie philologique est plus difficile à établir que la tyrannie politique“².

Ainsi, la fondation longtemps attendue de cette Académie, qui devait avoir dès le début des cours de droit et de médecine³, tarda encore. Pour réorganiser l'internat, on appela en 1834, bien que l'opinion demandât un indigène, un étranger, Tollhausen, de Francfort-sur-le-Main⁴, à l'époque où, à Bucarest, le Français Vaillant cé-

¹ *Ibid.*, p. 229.

² *Ibid.*, p. 251. Dans les instructions de 1835 on recommandait „une grande modération“ dans le style, *ibid.*, p. 285. Cependant, Săulescu lui-même n'étant pas disposé à se laisser battre. En 1837 on voulait acheter le lexique de Budai Deleanu et, avec celui de Constantin Veisa, travailler à un nouveau dictionnaire: „on y mettra tous les mots moldaves oubliés, qu'on trouvera dans les documents et vieux livres, et dans le langage populaire; quant aux termes qui feraient défaut, on les formerait du latin langue mère de la nôtre. Pour effectuer ce travail, la direction des écoles s'entendra avec celle de Valachie“; *ibid.*, p. 363.

³ Voy. le discours du docteur Czihak, sur les progrès de la civilisation en Moldavie, au Congrès des naturalistes de Freiburg i. Br.

⁴ Urechiă, ouvr. cité, p. 230; N. Bogdan, *Societatea medico-naturaliştilor*, Jassy, 1919, p. 49 et suiv.

dait sa place à Georges Pop, nommé „censeur“¹; on avait forcé, en effet, Vaillant, à suivre le programme de St. Sabbas, ou bien „à ouvrir ailleurs un pensionnat selon ses propres principes, s'il les juge meilleurs“². Lorsque Michel Stourdza monta sur le trône, on acheta pour la haute école la maison de Pierre Casimir.

La première année du nouveau règne passa pourtant sans apporter la fondation de l'école. On se contentait de modifier quelque peu l'ancienne organisation du gymnase; on nomma (1834) un „professeur public pour le dessin des figures et la peinture à l'huile“: Jean Müller, remplacé plus tard par Giovanni Schiavone, qui devait exécuter les peintures du nouveau Palais Métropolitain³.

Mais, en 1835, le jour de l'an, à la présentation des félicitations, le „corps académique“ annonçait que l'Académie du prince ne tardera plus à ouvrir ses portes⁴.

Le projet, rédigé au courant de la même année, prévoyait: l'école lancastrienne et l'école „normale“ de deux ans, le gymnase avec deux classes préparatoires et deux secondaires — qu'on allait bientôt réorganiser —, l'Académie, avec les Facultés de philosophie, droit et théologie, et les cours annexes: géométrie appliquée, économie (agriculture, sylviculture, médecine vétérinaire). La théologie sera enseignée au Séminaire, où on appelle, en 1834, Damascène Bojinca, juriste du Banat, ancien rédacteur à la „Bibliothèque“ de l'éditeur Carcalechi, pour le nommer directeur. Il sera aidé par les anciens maîtres:

¹ Urechiã, ouvr. cité, p. 159.

² *Ibid.*, pp. 161, 165-166.

³ *Ibid.*, p. 267. Il demanda six mois pour terminer la question scolaire. On voulait en même temps pour les autres écoles confirmation de leur droit de fonctionner dans les salles de l'église des Trois Hiérarques; pp. 230-281.

⁴ *Ibid.*, p. 279.

⁵ Le programme de 1835-1836; *ibid.*, pp. 294-295.

Ienachi, le prêtre Constantin Teodorescu et les professeurs de latin, un certain Ignatz et Olărescu ¹.

On ajoutait encore un „école réelle“ (dont la quatrième classe fut installée aux Trois Hiérarques) et un Institut technique (pour la fabrication des instruments); des cours de langues (on songeait à l'italien), évidemment „philologiques“, l'École des Beaux Arts ou „beaux métiers“, l'école de dessin, d'architecture et géométrie. Un „senior“ serait placé, pour une année, à la tête des professeurs.

On devait organiser encore un internat ou institut d'éducation pour cinquante fils de fonctionnaires et vingt-quatre boursiers.

Comme en Valachie, on délivrera des diplômes aux lauréats des cours universitaires: lauréats en philosophie, en sciences et ingénieurs civils. Ces diplômes seuls donneront accès, après douze ans, aux fonctions publiques ².

Le 1-er juin, l'éphorie demandait au prince d'autoriser l'institut à porter son nom ³. Le lendemain avait lieu la fête inaugurale; Michel Stourza passa sous un arc de triomphe dans le style de l'époque de Basile Lupu, et s'arrêta dans la „salle des cérémonies“ devant les statues représentant la théologie, le droit, l'industrie, l'agriculture et les beaux-arts. Dans l'assistance, le Métropolitain Benjamin, l'ancien éphore Constantin Mavrocordat, son nouveau collègue, le Vestiaire Nicolas Canta, le consul russe, tous les professeurs ⁴ et élèves, en uniforme ⁵, les membres de la société

¹ *Ibid.*, pp. 264-265.

² Une mesure analogue en Valachie; *ibid.*, p. 302.

³ *Ibid.*, p. 286.

⁴ Le commandant Singurov, pour les élèves ingénieurs, Draghinici, Stavrat (pour le français), le prêtre Jean Micul (*ibid.*, p. 291), Crassan, pour l'italien, qui remplacera plus tard Tollhausen (p. 293; cf. p. 231, note 3).

⁵ Des uniformes à Bucarest aussi.

„médico-historico-naturelle“ du dr. Czihak. Et Michel Stourdza disait dans son discours : „la seule voie de prospérité pour notre pays bien-aimé, c'est de bien instruire ses enfants“ et de trouver „un système d'enseignement public facilement accessible, s'harmonisant au degré de civilisation de l'Europe et aux besoins de ce pays“¹. De son côté, Asachi, rappelant la soi-disant école d'Alexandre-le-Bon et du prince grec au XVI-e siècle, du représentant de la Renaissance Despote, celle de Basile Lupu, affirmait que presque 3.000 élèves avaient passé par les écoles de Jassy et celles de la province².

Les cours commencèrent aussitôt, et la classe de philosophie passa des examens le 1-er octobre³. Aux professeurs déjà nommés vinrent s'adjoindre des Français : Malgouverné, pour enseigner le français aux débutants⁴, le poète Lucien Repey⁵, qui, passant à Bucarest, écrivit

¹ *Ibid.*, p. 287.

² En octobre il y a 322 élèves à Jassy, 487 en province; 87 au gymnase, 26 à la philosophie (*ibid.*, p. 292). En Valachie pour 1832 il y a 2.500 élèves, dont 400 à St. Sava, 225 en ville, 225 à Craïova. (voy. p. 225). En 1836: 3.141 élèves, 1.619 en province, 337 à Craïova, 865 à St. Sabbas, 370 dans les écoles primaires de Bucarest. En 1837, 436 à Jassy, 538 en province (pp. 363, 372-374). En 1842: 2.209 dans les écoles de province (pp. 221-222); en 1849, 650 (579 à Jassy, 164 jeunes-filles; 967 en province); en 1843, 1639 (p. 258).

³ *Ibid.*, p. 292.

⁴ *Ibid.*, p. 380. On m'a fait savoir que sa famille possède un tableau représentant la fête inaugurale de l'Académie de Jassy.

⁵ *Pâquerettes*, poésies de 1840, et *Discours prononcé à la séance solennelle de l'examen de l'Académie Michalienne à Jassy, l'an 1836, par L. Repey, professeur de littérature française*, Bucarest, imprimerie Eliad, 1836. C'était un esprit distingué, auteur d'un opuscule: *Les rudiments de l'histoire à l'usage de la jeunesse moldo-valaque, Istorie elementară pentru întrebuițarea tinerimii moldo-românești*. Il y écrivait (remaniement du texte roumain): „L'étude ne sera pas pour nous ce qu'elle pour beaucoup de gens, un simple moyen d'arriver à une situation; étudiez pour ne pas descendre au plus bas de l'échelle humaine, étudiez puisque la patrie demande des hommes intelligents, des magistrats avisés,

une Histoire universelle „à l'usage de la jeunesse moldo-valaque“, en français et en roumain ¹; St.-André pour la syntaxe ², deux Grecs: Génaton pour la langue, Koukouli pour la littérature; l'architecte Freywald, chargé plus tard du pavage des rues de Jassy, pour „le dessin, l'architecture et la géométrie“ ³; enfin un professeur pour le chant et la musique instrumentale, cours facultatif ⁴. On organisa aussitôt une école polytechnique pour ingénieurs; les cours étaient suivis aussi par les officiers de la jeune armée ⁵. En mai 1836, Flechtenmacher, qui enseignait le latin et la littérature allemande, demandait de pouvoir „enseigner les lois positives de ce pays“ ⁶; il commença ainsi, le même mois, avec les „philosophes“, le premier cours de droit naturel en Moldavie.

Il est donc surprenant de lire les paroles adressées au prince par le comité scolaire en novembre 1836: „quant aux plus hautes sciences, dont le Règlement décida l'enseignement, elles ne furent pas enseignées cette année, à cause du retard mis à désigner les professeurs respectifs; il faudra donc ouvrir ces classes les prochaines années, car c'est à cette condition seulement que l'Académie pourra donner les résultats attendus“ ⁷.

Dans les deux Principautés, cette organisation servit de base aux hautes écoles et à celles qui préparaient pour ces dernières.

des défenseurs habiles; étudiez, parce que, membres de la grande famille européenne, vous ne pouvez pas rester en arrière dans la rapide marche en avant de la civilisation“; *Rev. Ist.*, VI, p. 127.

¹ *Ibid.*, p. 125 et suiv.

² Urechiă, ouvr. cité, p. 380. Louis Jordan le remplaça; *ibid.*, p. 366.

³ *Ibid.*, p. 296.

⁴ *Ibid.*, p. 305.

⁵ *Ibid.*, pp. 299, 300.

⁶ *Ibid.*, pp. 322-323.

⁷ *Ibid.*, p. 329.

En Valachie ¹, sous le prince Alexandre Ghica ², la sage direction de Poienaru ne rencontra d'obstacle ni du côté des professeurs, ni du côté des autorités supérieures. „La bonne administration ne peut s'établir que sur le savoir“ ³, telle était la devise du directeur, successeur de Lazăr, et aussi de l'autorité scolaire de Bucarest. Știrbei, dont l'appui ne fit jamais défaut au directeur des écoles, proposa, en 1837, la création de deux chaires de droit, pour former les magistrats nécessaires ⁴; en 1838 ⁵, on parlait de trois chaires, avec les professeurs Ferichidi, Brăiloiu et Alexandre Racoviță: pour le droit civil, la procédure, le droit criminel et le droit commercial français ⁶, en deux ans; tout jeune homme âgé de vingt et un ans et „ayant l'habitude d'écrire en roumain“ pouvait suivre ces cours, sauf le droit romain.

Murgu, qui avait quitté la Moldavie, fut engagé pour la logique et le droit romain; le français était confié à Languyon, qui remplaçait Gros, envoyé à Craïova à la place de Vizamont ⁷. On imprime aussi des manuels. Iordachi Golescu offrit ses „Remarques sur le droit canon“ (1840) ⁸, mais on ne les accepta pas. Une commission formée de Poienaru, Marcovici, Jean Pop, Georges Ioanid et Florian Aaron fut chargée de travailler au dictionnaire français destiné aux écoles, et que l'on devait éditer en 3.000 exemplaires ⁹. On publia encore, en dehors des grammaires existantes, un livre de géographie et un

¹ Voy. l'appel de l'éphore Filipescu, en 1835, *ibid.*, p. 299.

² Ses inspections, *ibid.*, p. 102 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 315.

⁴ *Ibid.*, même année.

⁵ *Ibid.*, II, p. 27.

⁶ *Ibid.*, pp. 35-36, 42, 100.

⁷ *Ibid.*, I, pp. 353-354, 355. A la même date, le chimiste Alexis Marin (au commencement Marinovici), *ibid.*, p. 359. Voy. le programme de 1838, *ibid.*, II, p. 11 note.

⁸ *Ibid.*, p. 219.

⁹ *Ibid.*, p. 390.

livre d'histoire¹; les manuels lancastriens², la calligraphie de Neagoe — „professeur et artiste“ transylvain — et l'Atlas de Genilie³; on envoya un émissaire à Paris pour acheter, chez Didot, le matériel nécessaire pour monter une typographie qui travaillerait au compte des écoles de la principauté⁴. En 1839, on avait déjà quinze manuels en 48.000 exemplaires⁵. Le dictionnaire et la grammaire de Vaillant, l'histoire d'Aaron, l'algèbre et plusieurs traductions de textes classiques étaient presque achevés. La bibliothèque de l'école avait, en 1838, 1000 volumes⁶.

Quant à l'école de jeunes filles, on ne devait y penser qu'en 1840, sous la forme d'une institution lancastrienne avec lecture et écriture, arithmétique élémentaire, catéchisme, „couture et autres ouvrages propres au sexe“; elle aurait un „maitre roumain“ et „une dame qui ait de l'instruction et connaisse la couture et autres ouvrages“. Les cellules de St. Spiridon sont mises à la disposition de l'école.

L'école particulière de M-me Știrbei fonctionne de son côté; voici en quels termes le jeune Axinte Sever, de Transylvanie, parle de cette dame: „Elle peut servir de modèle à toutes les femmes; tout le monde lui sait gré de se tenir loin de la vanité des modes et de la corruption du luxe; elle vit dans un esprit de sainte simplicité morale et s'occupe de l'éducation des jeunes filles pauvres“⁷.

L'école d'agriculture de Pantéléimon, où l'on étudiait aussi la sylviculture, avait ouvert ses portes en 1835. Elle avait été fondée surtout par la Société d'agriculture

¹ Urechiă, ouvr. cité, II, pp. 359-70.

² *Ibid.*, pp. 357, 391, 395. Un concours pour le catéchisme, p. 250.

³ *Ibid.*, p. 358.

⁴ *Ibid.*, p. 107.

⁵ *Ibid.*, II, p. 27.

⁶ Urechiă, ouvr. cit., II, pp. 148-149.

⁷ *Omagiul Bianu*, p. 164.

dont faisaient partie des hommes comme Michel Ghica, le colonel Jacobson, le comte Scarlate Rosetti, Jean Cîmpineanu, Pierre Poienaru, des étrangers aussi, comme le dr. Mayer, le dr. Zucker, auteur d'un bel ouvrage sur la Bessarabie, dédié à Alexandre Ghica, celui qui, en 1835, voudra organiser à Craïova une école d'arts et métiers, aussi pour les soldats¹.

Comme annexe à l'Académie de St. Sabbas, on fonda, en 1836-37, un Musée, qui devait plus tard publier une excellente revue. Il fut dirigé par un préfet et un conservateur. C'était, en réalité, une création de Karl Wallenstein, peintre et professeur de dessin, qui avait aussi la charge de „préparer les animaux de manière à pouvoir être conservés“; il devait travailler et recevoir le public tous les matins de 9 h. à midi². Les élèves d'Aristia organisèrent des représentations théâtrales, comme le *Saiil* d'Alfieri, que leur professeur avait traduit³.

En Valachie, on était en retard avec le Séminaire. C'est seulement en 1836 qu'on pensa à réaliser un voeu, depuis longtemps formulé, en organisant un commencement à l'église Anthime. Cette création a l'appui d'Illarion, évêque d'Argeș, ancien camarade du révolutionnaire Théodore Vladimirescu, esprit ouvert aux idées nouvelles, qui prononça le discours de remerciement au prince. Aussitôt, quarante-deux fils de prêtres accourent, contents de pouvoir faire leurs études. On fit venir de Transylvanie pour le nommer professeur et directeur Nicolas ou, dans la vie monacale de plus tard, Niphon Bălășescu⁴, qui devait four-

¹ Filitti. ouvr. cit., p. 225. Sur le livre de Jean Penescu, 1845, voy. plus haut. Léon Filipescu publia, en Moldavie, en 1844: *Descățul agronomiciei sau introducătorul practic în toate ramurile economiei, după Schrift*.

² *Ibid.*, pp. 313, 382.

³ *Ibid.*, p. 403. Aristia, Eliad et Iancu Văcărescu visitèrent la Moldavie en 1837; *ibid.*, p. 367.

⁴ *Ibid.*, p. 318 et suiv. Un de ses discours, 1837, *ibid.*, pp. 348-349; un autre (1840), *ibid.*, p. 191. Pour la date d'ouverture, Filitti,

nir une intéressante activité littéraire, mais aussi une vie agitée, marquée par de fâcheuses erreurs. Le projet initial de 1833 fixait à l'école trois classes, avec rhétorique, histoire sainte, herméneutique, droit ecclésiastique, histoire universelle concernant l'Église, „pédagogie physique“ et latin¹; la „vaccination“ même ne manquait pas au programme. Mais une plainte des élèves contre le prêtre surveillant, Hiérothée, en 1838, nous fait voir sous un mauvais jour cette école; l'incurie est complète: saleté, mauvaise nourriture, manque de soins pour la santé des élèves; ces derniers „sont maltraités, battus“; on dénonce les continuelles querelles, les injures, „les mauvaises paroles et les sobriquets“, „les nuits passées à faire entendre la flûte et à jouer aux cartes“².

En 1836, on ouvre le Séminaire de Buzău, puis celui d'Argeş³. Le Séminaire de Râmnic se présente mieux; dirigé par Radu Tempea, de Transylvanie, „inspecteur et professeur“, avec, au programme: le catéchisme, l'histoire sainte, la théologie morale, la lecture des psaumes, „l'histoire universelle de l'Église“, la „chronologie des temps avec la géographie sainte“, la géographie de l'Europe et l'arithmétique⁴.

L'école de prêtres continua à fonctionner avec vingt et un élèves „fils de prêtres“, de seize à dix-neuf ans, „bien portants, bien faits, propres de visage et de corps, sans nul défaut physique ou moral, au parler normal et à la prononciation correcte, intelligents et appliqués à l'étude“⁵. Le Séminaire d'Hilarion, à Argeş, appuie cette école. A

ouvr. cit., p. 226 (27 mai 1835, selon les *Analele parlamentare*, V, I, pp. 227-230).

¹ Urechia, ouvr. cit., pp. 262-263. Cf. *ibid.*, pp. 302-303.

² *Ibid.*, II, pp. 42-43.

³ *Ibid.*, I, pp. 227-228.

⁴ *Ibid.*, p. 108.

⁵ *Ibid.*, pp. 296-297.

partir de 1849, tous les prêtres devaient, pour être nommés, avoir terminé quatre classes¹.

En Moldavie on augmente le nombre des professeurs. Le docteur P. M. Câmpeanu est solennellement installé comme successeur de Vergu, qui, en même temps que Jassy, quittait son cours de métaphysique². A la même époque nous voyons entrer dans l'organisation des écoles moldaves des hommes comme Czihak et Antonov et leur anciens élèves: Basile Popescu (Scriban)³ et Jean Ionescu (de Brad), secrétaire de Maisonnabe, qui l'amènera en France et le fera inscrire à l'école agricole de Roville. Plus tard aussi Nicolas Koukouli, Eustache Karinou, le savant grec Eunome⁴, formé à Vienne, où il avait fait des études de droit, de théologie et de médecine, et le peintre Löffler⁵. Démètre, fils d'Asachi, offrit de faire, sans rémunération, un cours d'architecture⁶. Czihak avait annoncé dès le mois de mars 1834 un cours libre de médecine, qu'il ne commença qu'en 1837⁷.

On a gardé un Robinson Crusoe, donné en 1839 par le futur président du Conseil Lascăr Catargiu à un de ses camarades⁸. On crée aussi un Cabinet de sciences nationales à côté de celui de physique et de mathématique⁹.

Les manuels sont enfin édités: „Histoire naturelle“ de Czihak, „Histoire universelle“ de Săulescu et un „Lexique juridique“ de Flechtenmacher, qui avait l'intention de faire

¹ *Ibid.*, pp. 297-298.

² *Ibid.*, p. 322.

³ *Ibid.*, p. 364.

⁴ Voy. notre mémoire sur lui „Mém. Ac. Roum.“, XXXIX, p. 35 et suiv.

⁵ Urechiă, ouvr. cit., p. 129.

⁶ *Ibid.*, p. 368. Schiavone enseignait la peinture; *ibid.*, p. 397.

⁷ *Ibid.*, p. 266.

⁸ *Rev. Ist.*, VI, p. 274.

⁹ Urechiă, ouvr. cité, II, p. 45.

paraître une revue de droit ¹. Paulini donna une grammaire roumaine-latine ² et Popescu-Scriban eut le courage d'écrire un „Abrégé de l'ancienne géographie de la Dacie, de la Moldavie et de la Valachie“ ³.

Après l'ouvrage du Transylvain Molnar, qui avait traduit l'abbé Millot, après un abrégé d'histoire universelle du moine Grégoire de St. Jean de Bucarest, après le livre du Serbe Kenguélatz, traduit par Jean Teodorovici, Georges Săulescu fit paraître à Jassy une médiocre „chronologie“ et histoire ⁴. Les élèves eux-mêmes ne cessaient de traduire quantité d'ouvrages et opuscules jugés utiles à l'école ⁵.

Un Conservatoire à peine organisé sortit des penchants artistiques d'Asachi. En 1837, quelques élèves réussirent à monter deux pièces de ce dernier : *Pierre Rareș* et la *Contredanse ou l'éclipse* (de l'allemand); d'autres chantaient dans *l'Idylle moldave* avec l'Italien Carvati, et le grand boïar lordachi Catargiu montra son enthousiasme à entendre „pour la première fois les harmonieux accents de la langue de la patrie moulés sur le rythme de la musique italienne, les deux langues ayant une même mère“ ⁶. Pendant longtemps Bucarest n'eut qu'une école

¹ *Ibid.*, I, pp. 370, 391-392.

² *Ibid.*, p. 391.

³ *Ibid.*, et, pour 1838, *ibid.*, II, pp. 54-57, 81 et suiv.

⁴ Il y a encore un ouvrage en Valachie, anonyme, „Éléments d'histoire universelle à l'usage de la jeunesse des classes inférieures aux classes secondaires“, I; le manuel de Florian Aaron, „Éléments d'histoire du monde, pour les débutants des écoles publiques et privées“. L'essai de Barbu et Grégoire Gănescu, celui de Petroni, en 1852 („Histoire générale du monde“) ne sont pas destinés aux écoles; en 1856 ces dernières pouvaient employer la traduction de Duruy, par Jean Crețescu, un „Abrégé d'histoire générale“, de Musescu, publié à Bucarest en 1860, dans „vingt-six“ éditions. Voy *Rev. Ist.*, VI, p. 131 et suiv.

⁵ *Ibid.*, I, p. 371, note. On demandait des traductions aussi aux écoliers de Bucarest; *ibid.*, II, p. 81.

⁶ *Ibid.*, I, pp. 401-402.

de chantres analogue à celle qui fonctionnait au Palais Métropolitain de Jassy ¹; mais, en 1845, Livischi et Wachmann, auteur de „*Principes généraux de musique européenne moderne*“, ouvrent une école de musique ².

On parlait depuis longtemps d'une école de jeunes filles, où les élèves apprendraient des connaissances élémentaires, la couture et autres travaux féminins. Cette école, fondée en 1834, fonctionna dans quatre salles de l'église de St.-Élie de Jassy, sous la direction d'une religieuse, avec quelques institutrices et avec deux professeurs, dont un catéchète. En deux ans, et ensuite en trois, le programme, pestalozzien, comprenait: le roumain — aussi lecture avec caractères latins —, une espèce d'initiation générale, „le tricotage des bas, la confection du linge et des vêtements, la broderie, la tapisserie et autres travaux utiles dans un ménage“. Le prêtre Jean et Samuel Botezatu, avec la modeste „M-me Élisabeth“ (Alexandrescu) ³, assurèrent le fonctionnement de l'école jusqu'à ce qu'on fit venir un certain Hofmann et sa femme, pour enseigner le modelage en cire, la confection des fleurs, l'art d'enlever les taches, de nettoyer les plumes, de teindre les rubans, de fabriquer des boîtes d'écaillés, puis „cartonnage, dentelles, chapeaux, bonnets, bérêts, coiffures“, fraises et bayadères. La princesse régnante avait accordé sa haute protection à l'école et les jeunes filles, „qui grandissaient jusque-là dans l'ignorance de leurs devoirs“, pouvaient après deux mois d'études exprimer elles-même leur reconnaissance. Il y en avait soixante-douze, dont quatre boursières, âgées de huit à quinze ans. „En 1837 le nombre des élèves monte à cent quatre, et il y a parmi elles des filles de boïars ⁴. En 1839, Botezatu était encore professeur, avec „une maî-

¹ *Ibid.*, p. 225.

² *Ibid.*, pp. 298, 306.

³ Morte en 1838; *ibid.*, III, p. 60.

⁴ *Ibid.*, I, pp. 149, 272-273, 279, note 1, 292-293, 369-370, 381.

tesse, M-me Fotino¹. Bientôt l'on engagera comme professeur de dessin Stawski, définitivement établi chez nous et marié².

Dans les deux principautés, le régime scolaire était assez moderne. Vêtus d'uniformes coquets, les élèves, ceux de St.-Sabbas, ceux de l'Académie moldave, qui regardaient d'un peu haut leurs petits camarades des Trois-Hiérarques, jouissaient d'une affection générale. Le prince avait promis un prix de 1.000 *lei* aux jeunes filles élèves de St.-Élie; Scarlate Donici en donna d'un seul coup 5.000. Les examens, avec la distribution des prix, éveillaient l'émulation; mais peu d'élèves dans chaque classe étaient appelés à donner les réponses, satisfaisantes³. En Moldavie, on fixa (1849) une session d'examens en février, „pour coïncider avec les séances de l'Assemblée“; l'écrivain C. Negruzzi, député⁴, assista une fois à ces examens. Les bourses étaient accordées comme distinctions publiques. Michel Stourza lui-même accorda un prix à l'élève Costinescu⁵. En matière de punitions, on pratiquait en Moldavie le système périmé de l'envoi à la „chambre de déshonneur“⁶, puis les repas pris à part ou après les autres, la suppression de la récréation, le pensum occidental. Maisonnabe eut un conflit,⁷ et dut céder, avec le vieux professeur Verescu, qui avait frappé un élève⁷.

En effet, on ne renonçait pas encore, à Jassy, à l'idée

¹ *Ibid.*, II, pp. 120-121.

² *Ibid.*, p. 130.

³ Examens d'écoliers, *ibid.*, pp. 352-353. En Valachie les examens avaient lieu à la St.-Alexandre, en hommage à Kissélef; plus tard en juin; *ibid.*, p. 302. En Moldavie la distribution des prix avait lieu le jour de St.-Pierre.

⁴ *Ibid.*, II, pp. 117, 121.

⁵ *Ibid.*, p. 210.

⁶ *Ibid.*, p. 202.

⁷ *Ibid.*, p. 367.

qu'une erreur de tenue appelle une correction corporelle : „une punition corporelle mesurée est nécessaire, car, l'éducation donnée par les parents étant insuffisante, les seuls conseils et paroles d'émulation sont impuissants à les mettre sur la bonne voie“¹.

On écrivait cependant, en 1837, à un professeur de Birlad : „la délicatesse et la douceur inspireront vos punitions; car, ne l'oubliez pas, vous élevez des hommes et non des bêtes : aujourd'hui même on se rappelle avec horreur des Tatars; habituez-les donc à raisonner d'une façon fondamentale, à discerner le bien et le mal, par des exemples et non par de cruels coups, par la sagesse, le bon-sens, la justice et la douceur“; il est vrai que ces lignes étaient écrites par Maisonnabe, le recteur².

Dès 1838, en Moldavie, on n'admet plus à l'Académie que ceux qui ont terminé les classes préparatoires et passent un examen d'admission³. Pour ceux qui venaient de province le professeur Draghinici ouvrit un autre internat⁴.

Les salaires des professeurs étaient modiques et payés souvent en retard. De temps à autre ils recevaient „quelque consolante rémunération“ et même une adresse de remerciements⁵. Les pensions de retraite, avec les trois termes de service, étaient, comme on l'a vu, satisfaisantes⁶. Les rangs de noblesse, réclamés à plusieurs reprises, vinrent récompenser les professeurs distingués, après trente années de service⁷. Le comité de Jassy, institué par Asachi,

¹ *Ibid.*, p. 227.

² Iorga, dans les „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXIV, p. 198.

³ Urechia, ouvr. cité, II, pp. 111-112.

⁴ *Ibid.*, pp. 112-113.

⁵ *Ibid.*, pp. 228-229.

⁶ Voy. *ibid.*, pp. 165, 175 note.

⁷ *Ibid.*, pp. 224, 264. — Les professeurs sont hiérarchiquement au même degré que les directeurs, les chefs de section et les chefs de bureau; *ibid.*, p. 161.

fonctionna très bien pendant plusieurs années, mais les professeurs ne réussirent pas à élire, du premier coup, le „senior“, le doyen. A partir d'un moment donné, à Jassy les professeurs étaient aidés par des moniteurs¹.

Ils avaient le droit et même le devoir de porter un bel uniforme „de drap bleu, couleur nationale, col et manches de velours violet, boutons jaunes avec le blason du pays, galon d'or, épée à dragonne d'or et tricorne avec cocarde aux couleurs nationales“; l'uniforme dans son ensemble était porté „aux cérémonies, audiences et fêtes“²; ordinairement n'était qu'une tenue de travail.

Une question pourtant restait que les réformateurs n'avait abordée qu'indirectement *et dont la solution pouvait seule apporter une base solide à l'enseignement supérieur, dont l'organisation récente était encore menacée; l'école de village.*

Dans les deux principautés, elle existait par endroits, créée par la philanthropie d'un propriétaire, au même titre qu'une église ou une fontaine. En Moldavie, par exemple, l'école des Stourdza à Flămînzî³, celle des Fundătescu à Bozieni, celle de Bașotă à Pomârla⁴; en Valachie, celle de Berislăvești⁵, qui devait être transférée à Curtea-de-Argeș, „ville des plus importantes par ses monuments historiques“. On voyait aussi des maîtres parcourir les campagnes, s'entendre avec les habitants, chez lesquels ils vivaient, comme nous le savons par certains engagements qui nous restent⁶. Lorsque, en 1834, d'après, probablement, les recommandations de Bojinca, on fonda en Valachie les petits Sé-

¹ *Ibid.*, p. 113. Une invitation à l'examen, en 1840, *Rev. Ist.*, II, p. 100.

² Iorga, dans les „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXIX, p. 197.

³ Urechiă, loc. cit., pp. 299, 332.

⁴ *Ibid.*, II, p. 59, 116.

⁵ *Ibid.*, p. 106.

⁶ Notre article, dans la *Rev. învățământului*, 1924, facsimilé.

minaires à l'exemple des écoles du Banat, ayant, dans les programmes, à côté de l'arithmétique, de la théologie dogmatique, de la morale, de la „pastorale“, la chronologie et l'histoire de l'Église, on introduisit d'autres études, réclamées surtout par la vie des campagnes: l'arpentage, la loi des conseils communaux, la tenue des livres de comptes, correspondance paroissiale, physique populaire et médecine vétérinaire. Et l'on ajoutait que, les élèves ayant terminé l'école — qui seuls, après huit ans, pouvaient être ordonnés prêtres — seraient appelés à fonder et à conduire l'école du village¹.

En Valachie, on venait à peine de fonder des écoles d'arrondissement, très recherchées d'ailleurs, même celles de Bucarest, aux églises de St.-Georges et d'Amza². En Olténie, Georges Magheru, „propriétaire dans cinq sur les six villages cités...“, conscient de ses devoirs envers la nation et envers ses frères“, fonda une école à deux maîtres, pour ces villages³.

Mais, en 1838, le Vornic Michel Ghica, archéologue, fondateur du Musée, futur épheore en 1838⁴, à la place de Bălăceanu, demande formellement à l'éphorie „de réaliser le projet d'un second Séminaire, car l'article 8 du Règlement décide qu'il y aura dans chaque village, à côté du prêtre, un chantre, pour enseigner aux enfants du village les connaissances élémentaires et le chant“. Le gouvernement avait déjà pris des mesures, dans les arrondissements, pour demander le concours des propriétaires et obtenir les locaux nécessaires; on escomptait leurs bons sentiments, car „éclairer le peuple, c'est lui assurer un bonheur unique“. Les leçons devaient „commencer le 1-er novembre et durer jusqu'à la fin de mars,

¹ Urechia, loc. cit., I, pp. 259-260.

² *Ibid.*, p. 224. Pour l'école de l'église de Coltea, *ibid.*, p. 318.

³ *Ibid.*, II, pp. 9-10.

⁴ *Ibid.*, p. 60.

les enfants étant le reste du temps occupés à aider leurs parents dans les travaux des champs“.

On donnait au chantre: des vivres (deux „chile“ de blé ou de maïs, environ 1.400 litres) et chaque paroissien lui verserait deux *lei*, un à la fête de St. Georges, l'autre à la St. Démètre ¹. De son côté, l'éphorie, affirmant qu'elle souhaite depuis longtemps „voir l'instruction pénétrer dans la classe des paysans“, décide de faire „chercher des jeunes paysans parmi les chantres et secrétaires d'église“. On leur fera „suivre pendant l'été l'école de la capitale du district, pour s'habituer aux études élémentaires“ ²; ils pourraient en même temps se perfectionner au chant, en payant deux *lei* à cet effet³. L'État assure leur entretien, en leur versant deux *lei* pour le logement et la nourriture, „de la caisse du village“⁴. Ces mesures furent portées, dans les départements, à la connaissance des professeurs; les „fils de prêtres et autres“ ⁵ étaient également admis. Au cas où le concours des propriétaires ferait défaut, l'État construira des locaux pour les écoles, d'après un plan unique; on utiliserait en attendant le local même du Conseil municipal ⁶.

Ces écoles devaient avoir partout le même programme: la lecture, avec „préceptes moraux et religieux“, l'écriture d'après des modèles fournis par l'imprimerie qu'on allait annexer au Collège, le catéchisme, un peu d'arithmétique élémentaire et, sans faute — les gens étaient plus sages à l'époque — „les travaux des champs et l'économie domestique“. Pour les exercices d'écriture „on donnera aux enfants des tablettes de pierre, de celles qu'on trouve dans nos montagnes, notamment dans les régions ap-

¹ *Ibid.*, pp. 1-2.

² *Ibid.*, p. 2.

³ *Ibid.*, p. 4, note 1; p. 8.

⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁵ *Ibid.*, p. 3.

⁶ *Ibid.* Voy. aussi *ibid.*, pp. 3-4, 7.

partenant au Vornic Alexandre Filipescu, qui a promis d'en donner une grande quantité pour cet usage". Les candidats n'étudieraient pas autre chose et l'on imprima „un petit livre de prières“ qu'on vendait „pour vingt liards“.

Les futurs maîtres de village, commençant leur préparation le 15 août, devaient se trouver à leur poste dès le 15 octobre. On espérait, — Poienaru le pensait aussi — pouvoir ainsi ouvrir „plus de 400 écoles“, le nombre des candidats, pour la plupart originaires d'Olténie, dépassant ce chiffre.

Quant aux villes résidences d'arrondissement, où il y aura aussi un „reviseur“, donc deux maîtres, on pouvait fonder des écoles supérieures aux *écoles communales*; les *préparandes*. Dans sa réponse à un donateur, l'éphorie détermine le rôle de ces écoles, *sans malheureusement penser qu'elles auraient pu fournir des élèves pour un enseignement supérieur*. „Le but poursuivi par la création des écoles de village n'est pas de donner aux fils des paysans un enseignement important, qu'ils puissent continuer dans les collèges et pensionnats, mais de leur apprendre, à côté de la maison paternelle, à lire et à écrire, à connaître la religion et les travaux des champs. Les enfants des paysans doivent donc suivre l'école et continuer en même temps à travailler auprès de leurs parents; de cette manière, avec le développement de l'esprit, ils acquerront l'habitude des travaux des champs, qui assureront, plus tard, leur vie“¹.

Écoutons aussi la conception plus généreuse de Poienaru: „Grâce à l'enseignement religieux et à l'économie domestique qu'ils suivent dans ces écoles, les habitants des campagnes seront, dès la plus tendre enfance, de bons chrétiens, d'honnêtes gens, résistant mieux à tout égarement, et plus travailleurs. La prospérité des

¹ *Ibid.*, pp. 4-7, 11, 26-27.

villages amènera les écoles des villès à prendre un développement de plus en plus grand, et il y aura plus d'harmonie, un meilleur esprit d'entente, entre les habitants des campagnes et ceux des villes : citadins et villageois auront conscience d'appartenir à la même famille, et le nom de Roumains, qu'ils portent tous les deux, ne sera plus un terme d'injure, mais ils le porteront avec la fierté que toutes les nations enviaient à nos pères¹.

Lorsque Magheru,¹ le propriétaire déjà nommé, proposa de fonder une école à deux maîtres pour ses six villages, la réponse vient, dictée par le bon-sens: „les enfants seraient obligés d'aller loin, d'emporter un repas que les parents leur assurent à grande peine à la maison“; „un vaste local, avec d'énormes salles“, serait nécessaire, pour l'étude, pour les dortoirs de 3.000 enfants. „A quels dangers, à quelles fatigues exposerait-on les enfants, obligés d'aller seuls, les dimanches, chez eux, pour changer de linge et chercher des vivres?“¹

Nous connaissons le cas d'un jeune paysan du district de Buzău, berger dans les plaines du Bărăgan, qui, après une préparation de ce genre, avait fait un excellent maître „reviseur“; il fonda un grand nombre d'écoles, et toute cette activité ne troubla point l'heureuse nature de sa psychologie rurale, initiale. Il inspectait son arrondissement et, conformément aux dispositions de 1838, il visitait „tout l'hiver, les écoles communales, s'intéressait aux études, redressait les erreurs et adressait chaque mois son rapport au professeur de l'école normale, pour lui servir dans sa tournée d'inspection aux écoles communales“².

„Les incapables et inaptes à apprendre, trop âgés ou dépourvus d'intelligence“ étant refusés, on envoya les autres au travail, premiers maîtres de village dans les

¹ *Ibid.*, pp. 10-11.

² *Ibid.*, p. 7. Voy. notre étude, dans les „Mém. Ac. Roum.“, 1924, p. 349 et suiv.

campagnes libres de la Roumanie. Leur entretien était assuré par les deux *lei* que versait tout paroissien. Bientôt on pouvait parler de 3.000 „écoles lancastriennes“, 1.975 en réalité, avec 33.000 écoliers. Les maîtres conduisaient leurs élèves à l'église même pendant les vacances.

Pendant les vacances encore, on envoyait des „candidats“ dans les villages pour ouvrir l'école aux jours de fête¹. A la fête de St. Georges 1839, les maîtres furent de nouveau convoqués, pour un examen².

La préoccupation des manuels concerna en premier lieu les écoles des capitales départementales. En 1838, on demandait aux élèves d'avoir des livres. „Ils ne viennent pas à l'école seulement pour trouver dans leur maître une nourrice, mais pour apprendre; sans livres que vont-ils faire?“ On avait imprimé une Calligraphie et la Grammaire de Pop, „l'Histoire Sainte“ de Florian Aaron, une „Petite Géographie“, une Arithmétique, un Catéchisme et l'Évangile³.

En 1839, on prit des mesures pour publier des manuels lancastriens gratuits; on publia aussi „quelques petits livres sur la morale religieuse, l'économie rurale, que les écoliers paysans puissent acheter à bas prix“. En 1840, lors de la fête anniversaire du prince régnant Alexandre Ghica on pouvait voir sur un transparent l'image d'un paysan qui montrait à son enfant, élève des écoles, le buste du chef de l'État³. Pourtant certains parmi ces maîtres ne faisaient pas leur devoir à l'école, ne chantaient pas à l'église, et les locaux, hâtivement construits, „se détérioraient“⁴.

Eliad écrivait: „Le paysan était jusqu'à présent considéré comme un étranger en terre roumaine, comme un enfant persécuté qui ne trouve que peine et injure dans

¹ Voy. Urechiă, loc. cit., pp. 8, note 1, 58, 89, 104-106, 157.

² *Ibid.*, p. 4 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 136-137, 191.

⁴ *Ibid.*, p. 216.

la maison de ses parents. Ces écoles communales sont l'œuvre des sentiments chrétiens qui présidèrent à l'éducation de notre vénéré prince et nourrirent son âme jusqu'à son avènement¹. De son côté, Poienaru affirmait que „le jour n'est pas loin où, chez les Roumains, l'enseignement élémentaire sera un bien partagé aux plus pauvres des enfants². Les Tziganes, mêmes furent admis dans les écoles: „Tous les enfants tziganes envoyés à l'école y seront admis comme les autres¹“.

Faut-il, oui ou non, envoyer des étudiants à l'étranger?

Certains boïars, comme Alexandre Filipescu, s'élèvent contre cette habitude, de plus en plus répandue. Poienaru, de son côté, s'efforce de prouver, dans ses discours, qu'il est inutile „de faire de telles dépenses pour aller, le plus souvent sans être guidés, dans les Universités étrangères où, pour des apparences brillantes, on perd souvent les avantages d'une première éducation morale et pure“². En 1836, il affirmait qu'en assistant aux examens de son école, on se rend parfaitement compte qu'il ne faut pas envoyer les enfants trop jeunes à l'étranger, d'où en revenant, ils oublient d'être Roumains³. C'est l'abus de ces études à l'étranger, pense-t-il, qui a mis un abîme entre les jeunes et les vieux: „après les continuelles luttes matérielles qui, pendant des siècles, empêchèrent notre peuple d'avancer, nous assisterons maintenant au combat des intelligences qui, comme par une fatalité, vient, en un seul jour, anéantir l'œuvre de plusieurs années“³.

On continua cependant à envoyer des boursiers à l'étranger; la mesure était nécessaire comme seul moyen de préparer les professeurs dont on avait besoin, pour compléter les cadres du corps enseignant et donner

¹ *Ibid.*, pp. 104, 108, 136 et suiv., 150.

² *Ibid.*, pp. 172, 193-194, 216-217.

³ *Ibid.*, pp. 316-317.

réalité à une organisation théorique. Ajoutons pourtant qu'en dépit des lois et du respect porté à Kissélef, on accorda des bourses de faveur même à certains fils de boïars riches.

Tel fut le cas, en 1832, des jeunes Crețulescu. Nicolas Gănescu alla à Moscou. Étienne Sillion passa un doctorat en droit à Heidelberg. L'Éphorie moldave accorda des bourses à deux Brăiescu. Celle de Valachie à Hristea Căpitanovici, qui n'avait pas terminé à Bucarest les études nécessaires et alla à Vienne pour étudier la médecine. Chariton Gheorghiadi fait des études à Édimbourg.

Les autres s'engageaient, en Valachie, à servir l'État pendant dix ans ¹. Ils devaient passer un examen difficile, une épreuve écrite, pour laquelle ils avaient neuf heures, portant sur un sujet de la matière choisie (histoire grecque, par exemple, histoire romaine ou du moyen-âge); ils devaient traduire aussi, du grec et du latin, et passer une épreuve de composition française.

En 1817, la Moldavie envoyait Constantin Eustatie ou Eunuome, qui obtenait un diplôme de philosophie. Son collègue grec, Constantin Lévidis, lui conseillait, au retour, de ne pas rester en Moldavie, où le professeur ne jouit d'aucune considération, où la vie de société n'a rien d'occidental, la langue même étant „un balbutiement informe“; il rentra pourtant en Moldavie et devint professeur. A Munich il avait eu un Ghica et un Cananău pour camarades (1833)². En septembre 1833, quatre anciens élèves du „gymnase“, Théodore Stamati, Antoine Velini, Constantin Zefirescu et Alexandre Costinescu, voulaient aller en Autriche, où Săulescu, leur professeur, avait fait ses études. On leur demanda d'apprendre l'allemand d'abord. En mai 1834, on les envoyait, avec deux plus jeunes de leurs collègues, Anastase Fătu et Léon Filipescu. Ils devaient rester quatre ans à l'étranger et étudier: Stamati, la philosophie, les

¹ *Ibid.*, pp. 85, 130, 166, 213, 231, 314, 376-378.

² Iorga, dans les „Mém. Ac. Rom“, XXXIX, p. 38 et suiv.

mathématiques, la physique et l'histoire naturelle; Velini, la philologie, le droit et l'économie politique; Costinescu les sciences, théoriques et pratiques, pour ingénieurs civils et militaires, la mécanique et l'hydraulique; Tăutu la philologie, le droit et l'économie politique, Filipescu l'économie rurale, la botanique et la mécanique. Ils devaient se garder de „la contagion qui menace aujourd'hui le cœur des hommes et l'assise de l'État, — source de calamités publiques et privées“. On les recommandait à Zamphir, l'ancien élève de l'école de Doamna Bălașa, devenu Zénobe Popp, haut dignitaire impérial à Vienne, „savant homme, qui fait honneur à son pays“.

Popp les plaça dans le pensionnat Furlani. Sur ses instances *on reconnut valables leurs diplômes de Jassy*, à la grande joie de leurs professeurs moldaves. Ils furent admis comme „ausserordentliche Schüler“, avec droit d'obtenir le diplôme pour étrangers. Nous avons la décision de la Commission des études de Basse-Autriche, et Popp parle de l'écho que les efforts des jeunes gens allaient avoir à Jassy. La comparaison est des plus intéressantes. Il s'agit pour Costinescu de faire à l'Université et à l'École Polytechnique les études nécessaires au futur „ingénieur civil et militaire“; il fera aussi du dessin. Pour Stamati, on note à Vienne: „specialités“: mathématiques et physique“, mais il ajoute: „logique, psychologie empirique et rationnelle, métaphysique, philosophie morale, minéralogie, chimie, acoustique, optique, géométrie analytique, histoire de la philosophie“; Zefirescu est inscrit à „la section technique de l'Institut polytechnique“, mais il parle de minéralogie, droit commercial, théorie du change et des marchandises.

Seuls Velini et Fătu n'indiquent — et leur part est assez grande — que „le droit et les sciences annexes“¹. Ils

¹ Cf. *ibid.*, pp. 52 et suiv, 115, 227-228; Iorga, *Studii și documente*, V, pp. 111-113, nos. 154-156.

remercient leur protecteur de les avoir fait admettre comme auditeurs aux cours et se mettent au travail.

Popp affirme „que les manières et l'application dont ils font preuve montrent qu'ils sont dignes des sacrifices que l'État s'impose et du choix que l'on fit“; il écrit encore au Métropolitain ces lignes inspirées par le souvenir de sa jeunesse, passée entre ses Roumains: „ma situation dans cette capitale me facilite toute démarche qui pourrait être utile au pays de mes parents; c'est pourquoi j'estime qu'il est de mon devoir d'offrir mes services à Votre Sainteté (le Métropolitain) pour tout ce qui intéresserait le bien-être et la prospérité de la Moldavie“.

Filipescu alla à Hohenheim; les autres restèrent à Vienne. Trois ans après, on avait besoin d'eux comme professeurs, et on le leur fit savoir. Comme Stamati et Velini demandaient encore deux ans pour passer leur doctorat en philosophie, on leur recommanda d'aller le prendre à Heidelberg ou en Bavière, pour terminer plus vite. De même Costinescu devait passer ses examens, Fătu pouvait continuer son droit, Filipescu entrerait dans un institut d'agronomie pratique et Zefirescu ferait un stage dans quelque fabrique ou dans quelque mine.

En dehors de ces boursiers, un grand nombre de boïars envoyaient leurs fils à l'étranger. On a publié les lettres d'un Filipescu, de Bucarest¹. D'autres encore partirent, de Valachie: les fils de Démètre Bibescu et d'une Văcărescu, comme nous l'avons déjà dit, Barbu Știrbei, qui commença par se faire franc-maçon, et Georges, qui passa son doctorat en droit.

Les fils de Michel Sturdza, le prince de Moldavie, quittèrent la Moldavie avec leur précepteur, l'abbé Lhommé, et avec leur jeune camarade Michel Kogălniceanu, pour aller d'abord à Lunéville, puis à Berlin. Accompagné par Phournaraki, ami du célèbre philologue Coraï, Basile Ale-

¹ Pompiliu Eliade, ouvr. cit.

xandri se rend à Paris, passe, au hasard, son baccalauréat, mais n'entre pas à l'École de médecine, comme le désiraient ses parents. Basile Mălinescu revient ingénieur, d'Autriche et de Paris. Le poète Conachi envoie, le recommandant au même Popp, Costachi Negri, le fils de sa femme, à Paris, par la Suisse. Mais le jeune homme s'arrêta en Italie et poussa jusqu'à Naples (1835-6), où un séjour de neuf mois lui fit faire des dettes; en route pour Paris, „il décida de passer par Leipzig et Berlin, pour visiter les Académies de l'Allemagne“; ce sont les inquiètes paroles du correspondant de Vienne. Nicolas Crețulescu, fils d'une Câmpineanu, soeur du futur chef du parti national, va à Paris en 1834 et passe docteur en médecine en 1839; il trouve dans la capitale de la France Constantin et Alexandre Filipescu, Brăiloiu, le peintre Georges Negulici, quatre Golescu, deux Ghica, un autre Ghica, le futur auteur des „Lettres“, Florescu, le futur général, et Démètre Brătianu. Negri, jeune romantique au sympathique sourire, traverse l'Europe et passe par Berlin, Hambourg, Danzig, Königsberg, Riga et Karlsruhe. De Paris il envoie au vieux Conachi des numéros du „Charivari“. A Munich nous trouvons un Cananău, parent de Jean, qui avait fait des études à Berlin, puis Rolla, ami d'Alexandri, Nicolas Ghica de Comănești et le Valaque Jean Crețulescu¹.

Certains de ces jeunes étudiants, sinon tous, se déshabituèrent peu à peu d'admirer, sans réserve et sans discernement, tout ce qui venait de l'étranger et de mépriser les modestes choses du pays natal. C'est ainsi que le moine Vârnav dira, dans sa brochure „Bibliothèque roumaine de Paris, fondée en 1848“ : „une telle biblio-

¹ Cf. l'étude d'A. D. Xenopol sur Nicolas Crețulescu et le travail de M. Marcu sur Alexandri, dans les „Mém. Ac. Roum.“, section littéraire, 1926. Cf. *Rev. Ist.*, V, pp. 193, 195-196, VII, p. 101-103; revue *Ioan Neculce*, 1922, fasc. 2, p. 378; Bănescu, *Academia grecească*, p. 22.

thèque est de la plus grande utilité pour nous tous qui venons faire des études ici, pour rentrer chez nous et consoler nos parents, qui sentent, en effet, qu'une nouvelle époque commence pour nos pays et n'épargnent rien pour nous en rendre dignes. Mais ce n'est pas seulement pour la joie de nos pères que nous devons, avant de rentrer, nous rendre meilleurs ; nous avons à remplir des devoirs encore plus sacrés : envers notre pays, que nos parents sauvèrent des plus terribles catastrophes".

La même idée du devoir envers les parents et la patrie inspire le Compte-rendu de la Société des étudiants roumains, placée sous le patronnage du „citoyen“ Lamartine, en 1848. On condamne les étudiants de jadis pour leur détachement de tout ce qui est roumain : „La France, ce merveilleux pays, terre classique de l'intelligence et de la liberté, chassait facilement de leur coeur l'humble et malheureuse Roumanie ; et, quand ils devaient la quitter, ils le faisaient à contre-coeur et rentraient à grand' peine dans leur patrie, comme dans un pays inconnu, comme dans une terre d'exil“ ; „ils ignoraient tout de son passé, de son présent et de son avenir“. „La première difficulté rencontrée les arrêta et les découragea : *c'est que, lorsqu'une génération sème, une autre cueille les fruits*“. Ils s'étonnèrent et s'effrayèrent de tout ce qu'ils devaient accomplir et, faute de pouvoir cueillir les résultats, ils décidèrent inutile de semer.

„Aussi, plutôt que de jeter la semence dans une terre que des siècles de souffrances avaient rendue aride, ils la gardèrent pour les jours où, par miracle, cette terre verdrait. Découragés dès leurs premiers pas, la plupart se contentèrent d'enfermer au fond de leur âme les belles pensées, les généreux sentiments cueillis dans un pays libre, et vécurent chez eux, isolés, se résignant à une coupable inaction. D'autres tombèrent dans un plus grand égarement : dominés par des ambitions vulgaires, attirés par des plaisirs grossiers et vains, ils s'engagèrent sans

réserve dans la voie de la corruption et du vice, qui mène notre société à sa perte.“

Dans le milieu créé par cet état de „transition entre les idées et les croyances phanariotes, moisies, mortes pour nous, et les idées nouvelles, encore peu claires pour beaucoup d'entre nous“, la littérature de la génération actuelle glissa vers „l'illusion des sens, les fantaisies et les chimères des passions individuelles“.

Et voici le programme tracé par Vârnăv: „le devoir de mettre au service du pays et de ses besoins présents toutes les connaissances, tous les enseignements que nous cueillons à l'étranger“. C'est également l'avis du jeune Alexandre, frère de Michel Kogălniceanu: „garder seulement les idées belles et bonnes d'une nation si avancée et si libre“. Vârnăv songeait à un „Congrès central“ roumain, avec les philo-roumains aussi, pour fixer l'orthographe nouvelle avec caractères latins, au lieu des vieilles lettres cyrilliennes. Pour l'instant, demandait le jeune Kogălniceanu, on devait „parler seulement le roumain“, car „nous autres jeunes Roumains de Paris nous n'y sommes pas venus seulement pour apprendre à parler le français comme des Français“ ; Moldaves et Valaques doivent fraterniser et envoyer des boursiers¹.

¹ Voy. *Rev. ist.*, V, p. 183 et suiv., et la revue *Floarea Darurilor*, II, 327-328 et suiv. Cf. Iorga, *Voyageurs orientaux en France*, 1927 (extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen“).

Lutte de l'école nationale contre le courant de dénationalisation

L'enseignement national, si difficilement organisé et avec tant de sacrifices, rencontra aussitôt une ferme résistance de la part de certains boïars, totalement conquis par l'admirable civilisation française, qui méprisaient les tentatives, souvent malhabiles, de ses débuts.

Les descendants de Brâncoveanu, de Filipescu, de Bălăceanu et de Mavrocordat n'étaient pas, comme leurs pères, liés à ce pays et n'avaient point leur enthousiasme. Enrichis à force d'exploiter leurs terres, maintenant que le traité d'Andrinople avait institué la liberté du commerce, ces jeunes gens connaissaient l'Occident et ne se sentaient pas bien dans leur propre pays. Alors que, jadis, les élèves d'Asachi, ceux de Lazăr même avaient été en partie des boïars, alors qu'un Știrbei envoyait ses enfants à l'école publique, les nouveaux boïars plaçaient leurs enfants, garçons et filles, dans n'importe quel pensionnat plutôt que de les envoyer aux écoles roumaines d'État.

D'abord, Lincourt, dont nous avons déjà parlé, professeur particulier dans les maisons des nobles, fonda, en 1831, une première école à Miroslava, aidé par Chefneux et Bagarre, avec un certain Costachi Atanasiu pour le grec, Hönig pour l'allemand et le dessin et Démètre Stamati pour le roumain. En 1833, nous trouvons chez

Coucoulî „Charles, fils du Spathar Vârnav“, celui qui devait organiser à Paris la vie des étudiants roumains.

C'était une école de garçons. Pour „ces nobles demoiselles“ Théodore Burada ouvrit, avec sa femme, une école vis-à-vis de l'église Vulpii; au programme „une éducation morale parfaite, l'enseignement du grec et du français, des sciences et de la musique“. On payait soixante ducats par mois. Parmi les quinze élèves de l'école, nous trouvons la fille du boïar Sandu Crupenschi, les nièces de Cassandre Negel, les filles de Michel Veisa.

En 1833 Cuénim, Chefneux et Bagarre avaient ouvert, pour succéder à l'école française susdite, un excellent institut, qui compta parmi ses élèves Michel Kogălniceanu et Basile Alexandri, un Rosetti et Constantin Vârnav, le futur médecin et écrivain.

Le programme comprend: grammaire, histoire naturelle, mythologie, „les premiers devoirs des fils“, „l'analyse“. On donnait aussi des leçons d'allemand. La disposition du règlement des écoles de Moldavie, selon laquelle toute école particulière était obligée d'adopter le programme imposé par l'État, ne fut jamais respectée¹.

Dès 1836, la comtesse E. de Grandpré avait à Jassy un institut de jeunes filles, où Constantin Eunome, le futur professeur des écoles publiques, donnait des leçons. Ce dernier annonçait l'ouverture de sa propre école avec, au programme „les dogmes de notre sainte et pure religion, le grec, le français, l'allemand, la géographie, l'histoire, l'arithmétique et tout ce qui pourrait contribuer à leur développement et à une bonne éducation“ (taxe 50 ducats par an)².

En 1837, on trouve partout en Moldavie des écoles

¹ Voy. Iorga, *Mihail Kogălniceanu*, les documents; Urechîă, ouvr. cit., pp. 157-158; Minea, *Annuaire* du gymnase de Giurgiu.

² Article cité sur Eunome et Urechîă, loc. cit., pp. 232, 239-240, 243, 267.

françaises, à côté d'autres écoles grecques, roumaines-grecques, grecques-allemandes, ou franco-allemandes. Les documents parlent d'un certain Jean „le Français“, à Roman; d'un Bernardaki à Focșani, d'un Subiski à Bârlad, des professeurs Olivari, Vitru, Neuhaus, Blanchin, M-me Gros et autres à Botoșani¹; à Jassy il y avait les instituts de M-me Garé, de Bandinini, de la baronne Choubine; celui de Mayer pour le français, l'allemand et le grec, le piano et la musique. Rien qu'à Botoșani, le nombre des élèves des écoles particulières monte à 280².

A Bucarest, en 1833-1834 Antoine Stamatopoulo avait une école, cet Antoine Stamatopoulo que nous avons rencontré quelques années auparavant à Sibiiu, à l'époque où des boïars comme Brăiloiu envoyaient leurs filles aux Ursulines de cette ville³; l'école de Stamatopoulo était grecque, française et allemande.

Il y avait encore des écoles grecques nouvelles comme celle de Joupaniotis et celle des frères Christidès, à l'église Stavropoléos, qui étaient en relations avec les Balcans (à Kazanlyk) et publiaient des livres de grammaire, des dialogues, un manuel d'„allilodidactique“, une Encyclopédie⁴; une école gréco-roumaine, une autre grecque et française; enfin des écoles françaises: celle de Louis Giannelloni, qui fonctionna pendant de longues années; l'école de jeunes filles du pasteur protestant Saraï, qui ne tomba pas d'accord avec l'Éphorie pour ouvrir une école de garçons; l'école de M-me de Combles et Bonnet et celle de M-me Vaillant, à qui l'État verse, en souvenir de son mari, une subvention de 6.000 ducats. Les enfants des boïars remplissent ces écoles. Ainsi nous trouvons dans le pensionat Bonnet et Combles, où les

¹ Voy. aussi Gorovei, ouvr. cit.

² Cf. *ibid.*, p. 377 et suiv; les statistiques annuelles dans Urechîă, ouvr. cit., pp. 374, 376.

³ Voy. „Mém. Ac. Roum., sect. litt.“, XXIX, p. 34 et suiv.

⁴ *Rev. Ist.*, VI, p. 11 et suiv: le plan du pédagogue Midi.

jeunes filles apprennent aussi un peu de français, trois Văcărescu, Smaranda, Irène et Élise, et deux Mavrocordat ¹.

Ce que valaient ces écoles, nous pouvons l'imaginer par la querelle de Giannelloni avec le jeune Axente Sever, venu de Blaj, qui, de simple pédagogue, devait devenir au courant de la même année (1848) capitaine de légion : querelle et coups, entre ce dernier, d'une part Giannelloni, de l'autre, avec toute sa famille, domestiques y compris ; intrigues d'un rival Apollonius pour un bruyant procès, intervention de Siméon Marcoviçi, etc. Nous savons aussi que le directeur italien, qui orthographiait son nom à la française, était sujet russe, et, plus tard, sujet anglais ².

Avec toutes ces écoles particulières, avec le grand nombre des précepteurs et des gouvernantes, le courant étranger, si sympathique par la ressemblance de la langue, par l'affinité de race et la valeur de la culture française, empiétait de plus en plus sur l'école nationale publique. Certains boïars auraient volontiers interdit par ce moyen l'accès de l'école aux classes moyennes qui, en quelques années seulement, pouvant apprendre en roumain, avaient réussi, par un bel et puissant élan, à s'emparer des écoles. Un élément de lutte sociale venait aggraver la concurrence, si inégale, des deux civilisations.

A l'époque où Grégoire Ghica avait supprimé l'emploi du français à la Cour et donnait une éducation allemande à ses enfants, le courant étranger, de si sympathique langue française, trouva son champion dans un énergique homme d'initiative, mais esprit chimérique, l'ardent romantique I. A. Vaillant, que le Grand Ban Iordachi Filipescu avait fait venir en 1829 en Roumanie comme précepteur de ses enfants, élèves plus tard, à Paris, de Coulin. Vaillant avait donné des leçons aussi

¹ Urechîă, ouvr. cité, pp. 231, 239-40, 243, 263, etc.

² *Omagiul Bianu*, p. 157 et suiv.

aux enfants de Michael Ghica, l'archéologue, à Jean Ghica, à Grégoire Alexandrescu, le poète, et à l'historien Nicolas Bălcescu¹.

Dès 1835, Vaillant demandait à enseigner „la rhétorique française”—Știrbei répond que, conformément aux dispositions du Règlement, „on enseigne la rhétorique en roumain, et l'on ne pourrait, en conséquence, créer un chaire pour la même matière en français que lorsque la chose sera jugée nécessaire et les élèves assez avancés pour pouvoir profiter de cet enseignement“. Vaillant essaya alors d'ouvrir, près du collège St. Sabbas et pour lui faire concurrence, une école supérieure. Sommé d'adopter le programme habituel, il refusa de se soumettre. C'est pourquoi l'auteur du dictionnaire franco-roumain, publié en 1838, qui écrira le beau livre *La Roumanie*, l'éducateur de Bălcescu et de tant d'autres jeunes intellectuels roumains, fut obligé de quitter le Collège, où Georges Pop le remplaça. Vaillant se consacra alors à l'école de sa femme; les boïars mirent à l'index l'interнат de Pop, si bien qu'en 1837, de quarante élèves payants, il ne restait que quatre, avec douze boursiers; quelqu'un eut l'idée de remplacer ces bourses par deux bourses à l'étranger². Pourtant, on autorisa Saraï à ouvrir un pensionnat de jeunes filles au cas où l'Éphorie ne songerait pas à fonder elle-même une institution similaire de langue roumaine, et l'on s'en tint, comme à un principe inébranlable, à la réponse que Poienaru donnait à Saraï: „*L'enseignement de la langue maternelle dominera et les enfants l'apprendront en premier lieu, pour pouvoir ensuite, par elle, apprendre les autres matières et langues étrangères*“³.

Tel n'était probablement pas l'avis du consul français de Bucarest, qui se demandait en 1834 que pouvait-on

¹ Urechîă, loc. cité, p. 110.

² *Ibid.*, année 1837.

³ *Ibid.*

savoir, après neuf années d'études à l'école de Bucarest, en dehors de: parler et écrire, tant bien que mal, le roumain, le français, le grec et le latin, passablement calculer, ou gagner des notions générales d'histoire et quelques connaissances géographiques. Or ceci ne forme pas tout ce que l'on doit enseigner à un peuple dans les conditions données, auquel il faut donner un ensemble d'études appelées à former le caractère, le bon sens, mais surtout des moeurs pures et, dans ce cas, ce ne seraient pas les études littéraires qui devraient dominer, mais les sciences morales, mathématiques et naturelles. Ceci vaut mieux que de vaines études de mots¹.

En 1839, le nombre des professeurs français augmente: Jaubin, Mazerot, Théot remplacent Languyon, que nous avons déjà rencontré l'année précédente. Lorsque Mazerot s'en va, Buvelot le remplace. Vaillant revient à son pensionnat et annonce aussitôt qu'il fera des cours en français: il empêche les élèves de suivre à St. Sabbas. A quoi la réplique de Poienaru vient prompte: „l'internat de St. Sabbas fonctionne conformément aux dispositions en vigueur et les élèves pensionnaires poursuivront leurs études à l'école nationale“.

En Moldavie le prince Stourdza envoyait, le 1-er septembre 1834, comme nous l'avons déjà dit, ses fils Grégoire et Démètre, avec son beau-frère Bogoridès et Michel Kogălniceanu, à Lunéville, où se trouvait le brave abbé Lhommé², son ancien précepteur. A Jassy il nommait recteur Maisonnabe, dès 1837, et lui donnait le titre de „professeur de lois et recteur des établissements scolaires de Jassy, proviseur“. On lui confia les cours de droit public et privé et de „haute littérature française“. „Ce

¹ Hurmuzaki, XVI.

² Urechîa, loc. cité. Voy. les lettres de Kogălniceanu, publiées par P. V. Haneş; Urechîa, ouvr. cité, II, p. 61, et Iorga, *Voyageurs orientaux, passim*.

cours étant nouveau en Europe“, disait l'Éphorie, selon le désir du prince, „et une collection des différents codes nationaux n'étant publiée qu'en français, le cours sera fait dans cette langue jusqu'à ce que le professeur aura formé des élèves capables d'enseigner en langue roumaine“¹.

Mais Repey et surtout Crassan, qu'un voyage en Valachie n'avait pas gagné à l'enseignement en langue roumaine et que le prince avait nommé proviseur à l'internat de l'Académie, élaborent, en 1836, un projet qui devait franciser l'enseignement; ils avaient l'appui du „procureur des écoles publiques“, qui écartait l'autorité, si justifiée, d'Asachi. Le Comité, formé de Săulescu, Singurov, Flechtenmacher et Asachi, repousse le projet, invoquant le texte clair du Règlement Organique: l'enseignement, tout l'enseignement devait se faire en roumain¹. Le 2 novembre, le prince lui-même intervient, posant ces questions: „Si les professeurs roumains possèdent toutes les connaissances nécessaires; s'ils ont une bonne méthode“. Car, „pour bien apprendre une science, les auteurs sont nécessaires et aussi une langue riche en textes et bonnes traductions“. Or, „n'ayant pas encore ces richesses dans notre langue, ni en original, ni en bonnes traductions, il est évident qu'il faut recourir pour le moment au français, langue répandue et disposant du plus grand nombre d'oeuvres originales, étant en plus propre par sa richesse à donner d'excellentes traductions“. Et il cite l'Anglais Locke, avec Condillac et Montesquieu. Pour la philosophie surtout il pense qu'on doit faire venir de l'étranger „un professeur doué des qualités nécessaires pour mériter d'occuper cette place“².

Le Comité scolaire, profondément blessé, et conscient de son devoir de défendre l'enseignement roumain, ri-

¹ Urechîă, ouvr. cité, même année.

² Urechîă, loc. cit.

³ *Ibid.* Pour ce qui suit, les documents, au même endroit.

poste aussitôt. Ces professeurs dont on fait si peu de cas possèdent des diplômes d'Autriche et de Russie. Les examens publics et des livres publiés ont mis en évidence leur valeur. Quant à la méthode, qui ne peut être que le fruit d'une longue expérience, ce sont encore les examens qui la mettent en valeur. „On y constate les progrès réalisés, progrès qu'une mauvaise méthode n'aurait pu donner.“ Enfin — argument suprême — le Règlement Organique impose l'enseignement en langue roumaine.

D'ailleurs, ajoute encore le comité, l'enseignement du français se fait dans les meilleures conditions possibles, avec trois professeurs pour six classes, donc deux heures par jour et par classe, alors que deux professeurs et un répétiteur suffiraient, comme il n'y en a qu'un pour le grec. Le comité pense qu'on pourrait engager, avec un pédagogue français et un autre allemand aussi, „un professeur réputé, maître dans la science de la haute littérature, de la rhétorique et du style diplomatique“. On décida de séparer l'internat de Crassan de l'école et de le transférer à l'hôtel St.-Pétersbourg.

L'incident fournit aux professeurs une occasion propice pour affirmer les droits de cet enseignement, qui a donné, d'ailleurs, de si bons résultats dans la principauté voisine et les pays autrichiens mêmes.

Mais l'affaire Maisonnabe devait avoir une solution différente, étrangère à la rivalité des deux systèmes d'enseignement. Les idées du professeur français n'eurent pas l'approbation du consul russe. Aussi, lorsqu'une adresse de l'Éphorie vint montrer qu'il n'avait pas encore commencé son cours, on saisit l'occasion pour supprimer son poste et le forcer à partir. Un grand nombre de parents réagirent et retirèrent leurs enfants de l'école; un rapport de l'époque constate „un relâchement de la discipline intérieure“¹.

¹ *Ibid.*, II, pp. 46, 48-49. Voy. aussi pp. 50-54.

On nomma une commission, avec Bojinca, les médecins Czihak et Cuciureanu, les professeurs Săulescu et Câmpeanu, pour élaborer un nouveau règlement. La commission fixa un enseignement universitaire de trois ans — plus tard de cinq, — pour la philosophie (logique, métaphysique morale), les mathématiques (avec la physique) le droit (naturel, universel, civil, romain, criminel et droit „positif de la patrie“) et l'économie politique („traites“, „économie de l'État“, finances). On réservait au gymnase la rhétorique, la poésie et la mythologie, prises probablement dans le projet de Maison-nabe, ainsi que le dessin. Stamati, après un voyage à Paris et en Prusse, commençait sa carrière de professeur de physique et de mathématiques; Zefirescu, rentré de Bohême, et Schemnitz¹ enseignent la chimie; Costinescu, les cours, destinés aux débutants de la nouvelle IV-e classe, pour „métiers et manufactures“, „le style“, la tenue des livres de comptes et l'histoire naturelle.

Costinescu dressera le plan du passage qui devait relier l'Académie à l'Internat, installé dans la maison de Voinescu. Et, pour remplacer les professeurs étrangers, on envoie encore des boursiers: Démètre Asachi, en Allemagne, pour l'école polytechnique, Georges Lemeny, pour la peinture à Munich, où devait le rejoindre G. Panaitescu²; Basile Popescu Scriban, pour la théologie³, en Russie, où il fut reçu, en juin 1839, à l'Académie théologique de Pierre Movilă à Kiev; le Métropolitain, s'adressant à cette dernière en latin, et non plus en russe, rappelait les moines russes du temps de Basile Lupu et le fondateur de l'Académie, Petrașcu Movilă, „notre *eruditissimus* compatriote“. Georges Panaitescu, un bon lithographe, alla donc à Munich, Zefirescu resta en Autriche. Mais on refusa à Mathieu Millo, malgré la recom-

¹ Voy. aussi *ibid.*, pp. 163, 304.

² *Ibid.*, pp. 163, 182, 224.

³ *Ibid.*, pp. 61-62, 114-115.

mandation écrite du prince, une bourse pour l'art dramatique, qu'on lui accorda plus tard, sur les bourses supprimées des fils du vornic Epureanu¹. On accordera une bourse aussi à Constantin Jean, pour la musique². Pour distribuer les bourses on avait adopté comme règle le principe suivant : „*ce serait porter préjudice à l'Académie que d'envoyer des jeunes gens à l'étranger pour des études qu'ils peuvent faire dans notre établissement*“.

Ici, en Moldavie, on n'use pas trop du qualificatif de national, et les écoliers pourtant refusent d'entendre les leçons de russe de Peltechi, qui enseignait en même temps la géographie et l'arithmétique.

Mais, partont, l'enseignement étranger attire.

Gallice, ami d'Asachi, essaie à Jassy, en 1846, d'un „Institut d'Éducation classique“ ; à Hârlău nous trouvons, à côté des deux écoles roumaines, l'école française et allemande de maître Grégoire (!) ; à Ștefănești l'école allemande-roumaine pour Juifs de Mikiewicz ; à Folticeni une école franco-allemande et une autre allemande-roumaine ; à Roman une école franco-allemande et une autre franco-gréco-russe ; à Bacău l'école française de Constantin Dupont, d'un autre Dupont et Jean Hristea, etc., une école française-latine-allemande, de Skorlecki, et une autre, française-allemande, de M-me Meyer ou Moser (il y avait aussi deux écoles grecques) ; à Ocna deux Genevois, mari et femme ; à Focșani il y avait un précepteur, „Fidé, le français“ ; à Galatz une école française et deux écoles grecques, à Bârlad l'école franco-roumaine de M-me Anne Bourguillon ; à Piatra celle du Français Champan „et de sa dame Fantin“, ailleurs, le pensionnat du docteur Simonberg ; Séraphin l'Arménien donnait à Jassy des leçons en roumain, en grec, en arménien et en français. La femme de Costinescu, Française, avait elle aussi un pen-

¹ *Ibid.*, pp. 62, 65. Cf. aussi *ibid.*, pp. 114, 115, 162.

² *Ibid.*, p. 82.

sionnat¹. Nous trouvons plus tard à Jassy les pensionnats Fotino, Jordan, Morangé, Eiwass, Frey, Éléonore Asan, Smolenski, Amélie Webel, Brisédoux, Jambonnaud, Photino, Smaranda Bacinschi et Isăcescu².

En 1846, encore à Jassy les pensionnats de M-me Sacchetti, M-me Raimond, dans la maison de Cassandre Cantacuzène; de M-me Paré, de „Froil“ dans la maison d'Hélène Kogălniceanu, celui de Cuénim enfin. A Bârlad, il y a les pensionnats de „Cailloux le Français“, de Jean Féodorovitch (pour le russe et le polonais) et le pensionnat d'un Grec pour des fils de commerçants. A Botoșani Georges Olivari et Frédéric Gros, avec sa femme, ont des professeurs de français, d'allemand, de hongrois et de piano, des gouvernantes et maîtresses pour la couture, des professeurs de danse. A Piatra-Neamț et à Târgul-Neamț, nous trouvons des maîtres roumains et grecs; à Folticeni, deux pensionnats roumains; à Bacău de même et aussi une école de musique d'église; à Ocna deux professeurs de français; à Moinești, un Georges Mihailovici; à Huși Georges Teodoru avait ouvert une école française-latine-allemande: l'école était prospère, mais „les attaques et les injures“ d'un boïar homonyme le décidèrent à la fermer³.

A Bucarest on supprima les subventions des écoles Combles et Vaillant, mais on en accorda une autre au pensionnat de M-me Buvelot, femme du professeur⁴. Giannelloni obtint lui aussi une subvention⁵. En province, il y avait un école allemande à Târgul-Jiului; des pensionnats français à Târgoviște, Ploești et Râmnicul-Sărat.

¹ Urechia, ouvr. cité, pp. 122-125. Voy. aussi les listes données par la revue *Ioan Neculce*.

² Urechia, ouvr. cité, p. 292. Cf. pp. 158-159, 170-171, 201, 204, 223-224, 231, 247-248, 292.

³ Revue *Ioan Neculce*, VI, pp. 221-229, 320 et suiv.

⁴ Urechia, ouvr. cité, II, pp. 158-159.

⁵ *Ibid.*, p. 224.

En 1845-1846, on trouve des écoles grecques-allemandes à Târgul-Jiului, des écoles allemandes à Craiova, Caracal, Ploești, Buzău ; il y en a trois à Bucarest.

Des écoles françaises existaient. à Slatina aussi et à Pitești, où il y avait aussi deux pensionnats de jeunes filles. On trouve aussi un grand nombre d'écoles grecques : douze à Bucarest, à côté de soixante-sept écoles particulières roumaines. Brăila présente une école gréco-franco-bulgare et deux pensionnats de garçons¹.

On voulut fonder à Jassy une école d'agronomie, une école de métiers : „institut d'arts et métiers pour former l'industrie nationale“, tel est le titre qu'on lui donne dans l'acte de fondation, dressé par le Tchèque Mihalik de Hodocin. Les cours commencent en janvier 1841 ; l'école a quatre années d'études et plusieurs sections : serrurerie, ferronnerie, charronnerie, bourrellerie ou sellerie, charpenterie et tournerie, mécanique. Parmi les élèves il y a 12 militaires logés dans les casernes, 12 élèves externes et 12 internes, de 12 à 15 ans. Lorsqu'ils passent ouvriers, les élèves doivent travailler encore une année avant d'être autorisés à ouvrir un atelier. L'école devait couvrir, après quelque temps, ses frais d'entretien. Czihak, au cours d'un voyage en Occident, avait procuré des machines modèle².

En 1840, on décida d'intercaler entre le Collège et les études supérieures deux années pour l'étude des langues classiques, avec exercices de traduction en grec moderne et en français ; le public est admis à suivre les cours. Pour remplacer St. André, qui n'avait pas d'élèves³, on nomma Crassan⁴, qui manqua bientôt, lui aussi, de clients ; l'Italien Crosselli donne des leçons d'italien, trouvé utile

¹ *Ibid.*, pp. 300, 302.

² *Ibid.*, pp. 113, 126, 164, et suiv., 182, 198-199, 244-247.

³ *Ibid.*, p. 160 et suiv.

⁴ *Ibid.*

pour le commerce, aussi par „son affinité avec la langue roumaine“; on l'enseigne d'ailleurs aussi à Bucarest¹. A un moment donné, l'Éphorie songea à supprimer une chaire de français et à la remplacer par un cours de droit et de sciences politiques, réservé à Anastase Fătu, qui, après avoir terminé ses études, était rentré à Jassy, mais ce dernier renonça et alla à Paris pour étudier la médecine².

Dans les départements, à Botoșani par exemple, on nommait des professeurs d'allemand et de français (Olivari)³, pour les débutants.

La lutte contre l'enseignement roumain semblait avoir cessé. On autorisa le prêtre Sohupan à transformer le Séminaire en une petite Faculté de théologie, avec Velini pour la physique et la chimie, avec les Roumains de Bucovine Procopovici pour l'exégèse et le hébreu, Mandicevschi pour la théologie et Nasimovici pour le latin; le courant latiniste allait bientôt prendre le dessus, dans cette école d'orthodoxie, après le départ forcé du Métropolitain Benjamin⁴.

On fait venir de Bucarest le jeune Jean Ghica, pour réorganiser, avec l'ingénieur français Hommaire de Hell et avec Costinescu, l'école d'ingénieurs; les études devaient durer quatre ans et les ingénieurs sortis de l'école seraient immédiatement engagés comme officiers⁵. L'Éphorie comprenait maintenant le boïar Lupu Balș et Grégoire Ghica, le futur prince réformateur de la Moldavie.

Jusqu'à cette date, il n'y avait pas eu de professeurs pour l'histoire nationale. On confia ce cours, que ni le

¹ *Ibid.* Luzzatto pour la gymnastique (1841), *ibid.*, p. 196.

² Voy. *ibid.*, pp. 163-164, 225, 247.

³ Voy., *ibid.*, p. 199 et Gorovei, ouvr. cit.

⁴ Voy. aussi Urechă, loc. cit. pp. 167-168, 198, 217-220, 226.

⁵ *Ibid.*, pp. 217-219. Voy. aussi *ibid.*, p. 203.

comité scolaire ni l'Éphorie n'avaient jusque-là osé introduire, à Michel Kogălniceanu, rentré en Moldavie après ses études à l'étranger, où, très jeune, il avait publié un livre d'histoire fondateur de revues, comme *Dacia literară* et *Archiva românească*, mêlé, comme son ami Negruzzi, aux questions scolaires, il s'élevait contre les directives données par Asachi, qu'il jugeait étroites et dépourvues d'enthousiasme. Il ne borna donc pas son enseignement, comme Florian Aaron en Valachie, aux frontières étroites de la principauté moldave, mais le plaça, avec le puissant élan d'un esprit supérieur, dans celles de tout le peuple roumain. Connaissant les conceptions du grand historien Ranke, il mettait toute la hardiesse d'une extraordinaire éloquence à célébrer comme un poète le rôle qu'une nation douée des plus belles qualités d'esprit et des plus grandes vertus guerrières est appelée à remplir au service de la civilisation et de l'humanité. Ces vues dépassaient, sinon la capacité d'appui que la société moldave de 1843 pouvait lui fournir, du moins la tolérance du tout-puissant consul russe.

Le professeur fut donc exilé au couvent de Râșca, en 1844, et placé „sous la plus étroite surveillance, pour se trouver en complète impossibilité de communiquer avec qui que ce soit, par la parole ou par écrit; il ne sortira même pas de la cour du monastère“. Quant à l'école, elle devait se contenter des leçons d'histoire de la Moldavie faites par un Albineț (1844).

Jean Ghica cependant garda sa place d'inspecteur de l'Académie, car par ses cours de sciences abstraites ne pouvait pas troubler l'âme d'une société si habilement opprimée. Il essaya seulement de mettre un terme à certains abus: retard mis [par les professeurs à entrer en classe, réglementation des punitions, etc. ¹. On donna

¹ *Ibid.*, p. 239.

aussi une meilleure organisation à l'enseignement des sciences.

L'étude du français et de l'allemand était obligatoire; seul le russe fut facultatif. Mais ce qui rendit l'influence exercée par Ghica vraiment bienfaisante, ce fut l'esprit de généreux libéralisme et l'indicible amour de la science, que reflète aussi son discours de début.

Il quitta l'inspection en 1844, accusé de travailler contre l'enseignement russe¹; Démètre Gusti lui succéda.

Une influence étrangère fut exercée en Moldavie, dès 1843, par le savant consul prussien Neigebauer, auteur du meilleur livre de statistique des Principautés pendant la première moitié du XIX-e siècle. Il présenta des „observations“ qu'approuva Asachi, encore référendaire au comité académique, en vue de „l'élaboration du nouveau règlement sur la base desdits principes“, règlement qui devait entrer en vigueur dès la prochaine année. Nicolas Suțu (Soutzo), l'avisé conseiller du prince, statisticien émérite et président de l'Éphorie, Nicolas Cantacuzène aussi, étaient partisans de la réforme².

Le projet limitait à deux classes de gymnase les études des „enfants pauvres, dont les parents ne sauraient assurer l'entretien“. On donnera pourtant quelques bourses pour former les futurs fonctionnaires. Quant aux autres, „bien que le roumain soit la langue fondamentale des études à l'Académie, cependant l'expérience a prouvé qu'il est de l'intérêt des élèves d'apprendre le français tous les jours“; à cet effet, on engagera deux pédagogues étrangers, pour travailler avec les élèves les thèmes français et allemands de la journée. Le latin, utile pour les seules études de droit, de médecine et de théologie, sera enseigné aux élèves à partir de douze ans³.

¹ *Ibid.*, p. 288. Voy. aussi *ibid.*, pp. 201, 206, 227. Pour l'agriculture, p. 271.

² *Ibid.*, pp. 249, 250 et suiv.

³ *Ibid.* Le programme de 1843, *ibid.*, p. 263 et suiv.

Asachi publia, en 1845, un *Exposé de l'état de l'enseignement public en Moldavie* et défendit son œuvre mieux que ne le fera Poienaru en Valachie. A des réformes qu'on avait seulement l'intention d'appliquer, il opposa encore une fois le texte précis du Règlement. Il rappela que „la langue de la patrie devait constituer le fondement de l'enseignement dans les écoles publiques, conformément aux stipulations du Règlement Organique“, ce qui n'empiète pas sur l'enseignement du français, „si recherché et si utile“. Le latin sera enseigné pour servir à ceux qui, plus tard, feraient des études spéciales¹.

C'est ainsi qu'on élaborâ un plan avec trois classes normales — les mêmes pour les jeunes filles aussi ; pour les garçons qui ne passent pas au gymnase on ajoute une classe, avec calligraphie et dessin, arithmétique, style épistolaire et géographie, *géographie de la principauté valaque* aussi (Asachi lui „préférait la chimie appliquée et des notions de commerce“) et — autre importante innovation — „l'histoire de la patrie, en abrégé“. Le gymnase a deux classes de grammaire, dans lesquelles on enseigne en même temps la *géographie des deux Principautés*, ensuite celle de la Turquie, de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse; les autres États passent en deuxième classe, mais on n'enseigne pas leur histoire. Viennent ensuite deux classes *d'humanités*, avec la géographie des continents, la suite de l'histoire universelle, à partir des croisades, le latin, le grec (*traduction de textes en roumain*) et les sciences élémentaires. Les *Facultés* ou *Enseignement supérieur* comprennent: la Faculté de philosophie deux ans, avec histoire (l'histoire des Roumains est absente), logique, métaphysique, esthétique, morale, histoire de la philosophie, avec algèbre et géométrie, avec histoire naturelle et droit; on y annexait aussi des matières extraordinaires (facultatives): „études polytechniques“, un „cours économique“ (étu-

¹ *Ibid.*, p. 280 et suiv.

des forestières, vétérinaires et agricoles), „Institut technique“, „cours philosophiques“, avec langues modernes (français, allemand, grec et russe) et „arts libres“ (dessin et peinture) ¹.

Pour l'enseignement de l'histoire on adoptait le système prussien. A l'exemple de la Prusse encore, on mettait le grec ancien sur le même plan que le latin. Kogălniceanu pouvait faire en deuxième année de philosophie „un cours pragmatique d'histoire nationale“, pour lequel il s'était offert gratuitement.

Ainsi, le principe national prenait de nouveau le dessus dans l'enseignement. L'Éphorie disait clairement, le 29 décembre 1843 : „Toutes les sciences sont enseignées en roumain; à cet effet, on a chargé les professeurs des différentes classes d'écrire et de traduire les meilleurs auteurs en roumain, pour les matières qu'ils enseignent ²“. Asachi était encore une fois vainqueur.

Câmpeanu et Albineț, en collaboration avec Negruzzi, rédigèrent des grammaires pour le gymnase et pour les écoles que maintenant on appelle primaires; ils consultèrent à cet effet les manuscrits de Stihî et de Jean Ionescu et le manuel valaque de Jean Pop; pour les écoles secondaires on devait annoncer un concours ³.

Pourtant on confia la direction des écoles à Basile Beldiman et à Negruzzi, détracteur d'Asachi. Mais en 1843 on faisait paraître à Jassy, d'après le manuscrit du moine Vida, professeur d'Alexandri, et jadis auteur d'une bonne grammaire française, le premier tome de la Chronique de Șincai. C'était une véritable proclamation de latinité, venant après l'échec de Kogălniceanu, qui avait vainement essayé de publier, en six volumes, les œuvres de Démètre Cantémir. A la même époque Gavra voulut faire

¹ *Ibid.*, pp. 253-257.

² *Ibid.*, pp. 256-257. Page 260 une liste de professeurs.

³ *Ibid.*

revivre le souvenir de Şincai et de Clain dans un ouvrage de bizarre conception.

La lutte contre le courant de l'enseignement national devait être reprise, avec plus de force, par l'Assemblée, en 1845.

On demanda l'avis de six professeurs qui se trouvaient en désaccord avec leurs collègues. Sous l'influence d'Asachi, la réponse du 6 mars montre que les actuels principes de Negruzzi, qui participait lui aussi à la lutte, sont „les principes adoptés par les pays cultivés, avec les petites modifications demandées par les circonstances particulières de notre pays“; l'activité fournie n'a pas été sans subir „quelques atteintes“; mais les examens et les travaux littéraires des élèves mettent en évidence les progrès réalisés. „Quant à l'éducation morale“ — dont on faisait si grand cas, de l'autre côté —, „l'Éphorie pourra faire une consolante constatation: c'est que pas un des 15.613 écoliers qui passèrent par les écoles publiques ne fut l'objet de quelque procès en diffamation ou condamnation publique“. Le mal vient de ce que l'on engage des fonctionnaires sans diplômes, ce qui explique la fréquentation réduite des écoles¹.

Le 14, l'Éphorie et, en même temps, le Comité académique sont convoqués par la commission pour expliquer les raisons qui ont déterminé un changement d'avis sur la réforme. En réponse on envoya une adresse à l'Assemblée, en faisant observer que la commission, constituée très tard, n'avait pas visité les écoles, bien qu'elle y fût invitée. On soumit à l'examen des députés l'*exposé* d'Asachi: il accusait nettement les boïars, „les quelques influents personnages“ qui s'effraient de l'affluence „des pauvres“ à l'école et s'acharnent à défendre dans „les fonctions rémunératrices“ „l'apanage des grandes

¹ *Ibid.*, pp. 280-282.

familles ¹. Le parti adverse des boïars signifiait, en effet, dans son „Projet pour la réorganisation de l'enseignement“, que les hautes charges devaient être réservées aux „personnes riches“ ; quant aux autres, „ils devaient s'occuper de commerce, métiers et travaux des champs“ ; donner à tous, sans distinction, la même éducation équivaldrait à „donner la même nourriture à tous les animaux ²“.

La commission répondit que le mandat donné par l'Assemblée n'avait été communiqué que neuf mois plus tard, que personne ne songe à donner à l'enseignement une base autre que la langue roumaine. Mais que la direction et la surveillance des écoles laissent à désirer. En outre, les écoles élémentaires manquent, il n'y a pas de manuels, pas de livres dans les bibliothèques ; les professeurs stables font défaut et une chaire de pédagogie n'existe pas ³.

L'Assemblée maintient la commission, mais lui adjoint Grégoire Stourdza, fils aîné du price et ancien collègue de Kogălniceanu ; le prince approuve et met son fils à la place de Lupu Balș, „épitrope adjoint“ de l'enseignement public ⁴. En même temps on apporta des changements dans la formation de l'Éphorie, en y faisant entrer Constantin Maurocordato, mais aussi N. Soutzo et Lascar Rosetti ; ces derniers déclarèrent aussitôt qu'ils étaient prêts à discuter avec la commission ⁵.

La séance pourtant n'eut lieu que fin octobre, et Grégoire Stourdza, qu'on souhaitait présent, ne vint pas ⁶.

Après quelques discussions, la nouvelle Éphorie présenta son projet, qui n'était que la réédition de celui de

¹ *Ibid.*, pp. 281-282.

² *Ibid.*, pp. 281-289.

³ *Ibid.*, p. 283.

⁴ *Ibid.*, pp. 283-284.

⁵ *Ibid.*, pp. 284-285.

⁶ *Ibid.*, p. 285.

1843, avec quelques modifications et additions. On reconnaît que le progrès réalisé est plus faible que celui que les Grecs avaient atteint; mais le grec est une langue déjà formée. On admet que les pauvres ne disposent pas des mêmes moyens que les riches, dans l'éducation de leurs enfants: pour ces derniers les écoles *réales* à orientation agricole, commerciale et industrielle, seraient suffisantes, l'organisation des écoles supérieures étant retardée jusqu'à l'époque où la langue sera formée. Les écoles primaires sont absolument nécessaires dans les villages plus importants. Mais l'idée d'Asachi de faire venir des professeurs étrangers est jugée dangereuse pour le caractère national de l'enseignement¹. *Le point de vue social tendait, de plus en plus, comme on le voit, à faire oublier le point de vue national, qui avait pourtant servi comme point de départ et que les représentants de la classe privilégiée déclaraient vouloir maintenir.*

L'Assemblée assiste aux examens de 1845². Mais là s'arrête son action. C'est en février 1848 seulement que le prince la jettera de nouveau dans la lutte contre l'école nationale, à laquelle on ne laisse que deux classes d'enseignement roumain; Malgouverné, appelé à cet effet, peut commencer l'organisation de l'enseignement supérieur français³.

Ainsi Michel Stourdza arriva à ses fins, aidé par l'Assemblée des privilégiés. Il montra aux députés, toujours prêts à donner leur adhésion, que „l'actuel système ne répond point aux nécessités de la Moldavie“, „étant emprunté à d'autres nations“, qu'il ne s'adapte pas à l'état social actuel“ et „aux nécessités sociales du pays“,

¹ *Ibid.*, pp. 286-287. Negruzzi avait inspecté les écoles primaires de Jassy, pour se procurer des documents accusateurs; *ibid.*, p. 287. Il critique aussi l'école de métiers, qui avait six ateliers; *pas un ouvrier n'était retourné dans son village*; *ibid.*, pp. 329-330.

² *Ibid.*, p. 293.

³ *Ibid.*, p. 319.

à „nos coutumes et à nos besoins“, et décide que, „pour occuper des fonctions plus hautes, il faut posséder quelque fortune“, „les travaux des champs, l'industrie et le commerce“ étant réservés aux autres; il accuse l'insuffisance de la langue et lui fixe comme norme les livres d'église, [car „en roumain il n'y a point d'autre littérature jusqu'à présent“ (Negruzzi était pourtant parmi les députés); il repousse l'emploi des néologismes dans une langue impropre aux études supérieures et présente le projet élaboré par la commission et l'Éphorie, en demandant l'autorisation de le faire expérimenter.

Après le vote de l'Assemblée, un décret princier en décide l'application, le 18 avril 1847. Le projet prévoit, pour les fonctionnaires, magistrats, officiers, etc., „trois écoles du second degré“, écoles d'enseignement secondaire; on ne change rien aux autres. Les études sont faites en roumain, mais on a la liberté d'enseigner les études supérieures en toute autre langue, à Jassy, à Botoşani et à Galatz. Quand au programme, voici ce qu'en pense Pierre Răşcanu, l'excellent historien de l'enseignement secondaire: „Comment un enfant de onze ans aurait-il pu apprendre en deuxième l'algèbre jusqu'aux équations du second degré, la géométrie, la planimétrie, la stéréométrie, les connaissances générales de physique, la chronologie ancienne et moderne, et en troisième la trigonométrie, les logarithmes, la levée des plans, la chimie avec applications à l'agriculture et à l'économie domestique, et, en quatrième, tant d'autres sciences¹?“]

Mais, sitôt qu'on eut vent des troubles de 1848, tous les professeurs roumains furent écartés en bloc. Au Séminaire, le Métropolitain maintint seulement quelques mois d'études élémentaires et renvoya Philarète Scriban, professeur de théologie, inutile après la suppression du cours pour lequel il avait été engagé².

¹ Urechîă, ouvr. cité, p. 361 et suiv.; Erbiceanu, *Ist. Sem. Socola*.

² Urechîă, ouvr. cité, p. 241.

La réforme du Séminaire, élaborée par le prince lui-même et son savant cousin Alexandre Stourdza, écrivain français dans la Russie orthodoxe, connu par des brochures de conception fort originale, était de nouveau orientée dans le sens progressiste. Pendant un séjour qu'il fit à Jassy, le cousin de Michel Stourdza avait conseillé cette réforme, „plus propre à informer le clergé et fondée sur des principes sûrs de tout égarement terrestre“. Il avait l'intention d'exercer plus loin sa surveillance, par le moyen d'un représentant, et il choisit Alexandre Balş à cet effet¹. Scriban resta à la tête de l'école, avec tous les autres professeurs, mais le programme subit des modifications importantes. On fit ainsi de l'école une pâle copie du célèbre établissement de Kiev, pour former les curés; le nouveau Métropolitte Méléce fonda de simples écoles de catéchètes dans les villes capitales de district². A Neamţ on fonda une école d'église avec Néophyte Scriban, ancien hégoumène à Mogoseşti³. Bientôt on introduisit dans toutes les écoles l'enseignement de la religion, avec l'explication „de l'Évangile et des Actes des Apôtres“⁴.

La tentative du Métropolitte d'éloigner Scriban, en 1847, échoua, car ni Bojinca, ni Câmpeanu n'acceptèrent de le remplacer⁵.

Tant qu'Alexandre Ghica régna en Valachie, l'atmosphère patriarcale roumaine se maintint. Le prince assista à la distribution des prix en 1839 et le *Courrier* d'Eliađ écrit: „Son Altessse couronna elle-même les élèves éminents. C'était un émouvant spectacle que de voir le prince du pays couronner, de son trône, cette jeunesse

¹ *Ibid.*, p. 242, note 1. Cf. pp. 289-290.

² Ouvr. cité, pp. xxxv-xxxvi.

³ *Ibid.*, p. 244.

⁴ *Ibid.*, pp. 257, 292.

⁵ *Ibid.*, pp. 321-322.

travailleuse; et Son Altesse qui ne permet à personne de lui baiser la main, poussée en cette occasion par des sentiments véritablement paternels à l'égard de ces enfants qui représentent l'avenir du pays, donnait sa main à baiser, avec la plus vive et la plus tendre affection¹.

Il s'intéressait aussi à l'école d'instituteurs, examinait les cahiers, donnait des conseils et rassurait tous ceux qui se laissaient conter „que ces études préparaient les jeunes gens pour l'armée“². Après la visite du „Pensionnat“, du Musée et de la Bibliothèque, le prince invita tous les professeurs à sa table³.

Pourtant des symptômes bizarres se produisaient. Un certain nombre d'élèves de Sf. Sabbas demandaient un cours de russe, supprimé après le départ du professeur Giraud en Italie⁴. Dès 1840, l'Assemblée réclamait un autre plan d'enseignement, „plus vaste“ et mieux coordonné⁵. Le prince déclara qu'il souhaitait „la modification et le perfectionnement de l'actuel système d'enseignement“⁶. On forma une commission dans laquelle les si avisés éphores étaient aidés par Étienne Bălăceanu, Emmanuel Băleanu, Alexandre Ghica, Constantin Soutzo, Constantin Faca et le dr. Arsachi, celui qui ne consentit jamais à être citoyen roumain⁶. Barbu Știrbei, mécontent, démissionne en juillet. Profitant de son absence, le département ecclésiastique présenta à l'Assemblée son projet de réforme. Eliad, qui entra, comme collaborateur, dans la commission, semble avoir eu la mission de défendre l'enseignement national menacé.

Le courant réformiste revient à la charge lors de

¹ *Ibid.*, p. 103.

² *Ibid.*, p. 104.

³ *Ibid.*, pp. 149-150.

⁴ *Ibid.*, p. 147.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 148.

l'avènement de Georges Bibescu, moins lié que son frère Știrbei à l'œuvre du Règlement Organique, qui avait présidé à l'organisation de l'enseignement national¹. Constantin Cantacuzène, un des boïars „conservateurs“, étranger à l'œuvre de Poienaru, remplace dans l'Éphorie Michel Ghica, frère du prince déchu. On avait introduit l'enseignement du slavon à côté de l'italien et de l'allemand, du temps même de Ghica². Cependant les partisans du courant français admettaient, en 1845, Carl Schweder pour l'allemand³.

Dans un discours de 1845, Bibescu déclare „n'avoir point d'illusions quant à l'utilité de l'enseignement public“ : il demande „une attention plus réelle pour le côté de l'éducation“, „il pense que l'avenir seul pourra créer „les hommes de vaste pensée“ et annonce „une éducation nouvelle parfaite“⁴. Il condamne „les paroles et les idées qui peuvent être pernicieuses pour les jeunes esprits“ et conseille de ne pas prononcer à la légère le nom de la patrie, qui ne peut être compris par tous et „à n'importe quel âge“⁵.

Le projet de réorganisation, dont on n'avait pas du tout parlé, était prêt, élaboré par l'Éphorie, en février 1847⁶. Le prince le présenta à l'Assemblée et le sanctionna immédiatement ; le 21 du même mois, il était promulgué, ayant été admis sans modifications par les députés qui déclarent cependant l'avoir considéré „avec la plus grande attention“.

La nouvelle organisation fixait trois degrés dans l'enseignement : écoles communales dans les villages, écoles

¹ Voy. l'ouvrage de G. Bibescu, *Règne de Bibesco, passim*.

² *Ibid.*, p. 311 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 294.

⁴ *Ibid.*, p. 299.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, pp. 313-315.

normales avec grammaire, arithmétique, géographie, éléments d'histoire et „études académiques“ (le gymnase ici manque). Ces dernières ont „douze classes“. On y „apprend“ la langue nationale, mais on ne l'utilise pas pour étudier la philosophie, les sciences physiques et mathématiques, la rhétorique, l'histoire universelle (sans histoire nationale). A Craïova il y a pour commencer quatre classes. On maintient deux années d'études pour le droit et on organise un enseignement militaire. Une école de jeunes filles ouvre ses portes (12 boursières; à l'Académie il y a 22 internes).

Du 1-er octobre jusqu'à la fin d'avril, le Règlement fixe des écoles dans les villages de cinquante familles au moins; on groupe aussi deux à trois villages. On enseigne dans toutes les écoles élémentaires le chant, l'économie domestique et le dessin. *A l'Académie on supprime le cours de roumain et l'on ne maintient que la grammaire de la langue* ¹.

Le „Collège français“ de Monty devait ouvrir ses portes au commencement de 1848 (classes de 8-e, 7-e, 6-e): Piccolo avait apporté de Paris les livres nécessaires. De Paris aussi on fit venir des professeurs: Perrot, de Louis le Grand, le futur archéologue illustre, Varaigne et Hurard, le premier suppléant, le second répétiteur, au Collège Rollin ². Mais l'ouverture fut retardée jusqu'en mai, et Perrot refusa de venir ³.

Cette tentative, qui, avec les professeurs engagés par contrat, devait échouer, constituait du point de vue national un véritable acte de reniement; l'opinion publique s'exprime par les vers d'Eliad:

Gare à toi, jardinier !
Réfléchis bien

¹ *Ibid.*, pp. 313-315.

² *Ibid.*, pp. 332-333.

³ *Ibid.*, p. 334.

Au grand danger
De cultiver l'école étrangère !

Quant au nouveau projet de réforme, voici l'avis d'un Roumain gréco-catholique de Blaj, pédagogue à Bucarest (6 avril 1848) : „La réforme des écoles n'a l'approbation de personne et ne saurait l'avoir ; tout le monde pense qu'elle ne sera jamais réalisée ; le directeur et deux professeurs sont payés 200 *lei* par mois, logement et nourriture, pour la grammaire seulement. Combien faudra-t-il payer aux professeurs pour les sciences supérieures, la philosophie par exemple ? Mais cela ne convient pas aux parvenus“¹. Il cite le cas d'un vieillard qui, conduisant son fils à l'école, demandait : „Je voudrais savoir, Monsieur, s'il apprendra le roumain, car, pour le français et l'italien, je ne veux point l'y laisser ; il est trop jeune et ne doit pas oublier le roumain“ ; le directeur français avoua qu'on avait raison. „Le lendemain il introduisit l'étude du roumain au programme.“ On cite aussi une remarque de Pleșoianu : „On a supprimé l'ancienne école parce qu'il en sortait trop de philosophes, d'historiens, de poètes et d'écrivains et leur grand nombre n'était pas du goût de ces messieurs“². Un Golescu refusa la chaire de mathématiques, parce qu'il ne consentait à enseigner qu'en roumain³.

Le même pédagogue nous apprend qu'on avait transféré la vieille école à l'église de Radu-Vodă, en supprimant la philosophie et la physique et laissant au programme les mathématiques et l'histoire biblique ; par défaut de surveillance, toute discipline y avait d'ailleurs disparu.

Le Collège français n'était point prospère ; l'enseignement du russe n'avait pas non plus de succès. On en-

¹ *Omagiul Bianu*, pp. 161-162.

² *Ibid.*, p. 163. On admettait des élèves internes jusqu'à treize ans, externes jusqu'à quinze ans ; *ibid.*

³ *Ibid.*, p. 164.

seignait en roumain la *grammaire seulement*, à partir de février 1848.

La révolution de 1848 donna à la Valachie l'enseignement gratuit ¹. L'Éphorie des boïars Alexandre et Constantin Filipescu et Emmanuel Băleanu est dissoute ². On maintient Monty, mais on le place sous le contrôle du Conseil professoral et du ministre, et l'étude de la grammaire latine et française „passe en même place que l'étude de la langue roumaine“ ³.

Toutes les matières allaient être enseignées en roumain. C'était une bonne et intelligente mesure prise par les anciens étudiants de Paris. Monty refusa dans ces conditions la charge de proviseur et, en vertu de son engagement, réclama 3.000 ducats avant son départ, à titre de dédommagement. On créa des écoles de filles en province (il n'y en avait qu'à Craïova, Slatina et Ploești, où, en 1848, Codru Drăgușanu, auteur de lettres connues, était professeur), et quatre écoles à Bucarest, en dehors de celle de M-me Știrbei ⁴. Les écoles de village furent favorisées, les candidats devenant agents de la révolution, mais pas du tout „démagogues et agitateurs“ ; ils défendent „la liberté, la paix et l'ordre“, ils expliquent la Constitution aux paysans. Certains accourent, d'autres demandent à être d'abord payés ⁵. Bălcescu leur communique son enthousiasme en faisant paraître „Învățătorul satului“ („l'Instituteur de village“) ⁶. Eliad réussit, par ses instances, à décider l'élévation d'une statue à Lazăr ⁷.

On avait continué pendant ce temps à accorder des bourses à l'étranger. En Valachie, on envoya Negulici,

¹ *Ibid.*, p. 335.

² *Ibid.*, p. 336.

³ *Ibid.*, p. 339.

⁴ *Ibid.*, pp. 340-341.

⁵ *Ibid.*, pp. 342-343.

⁶ *Ibid.*, p. 344.

⁷ *Ibid.*

en 1840, pour la peinture ¹. Après avoir étudié à Paris, il était rentré et avait enseigné à Jassy : on lui donna une bourse pour Rome. Un certain Michel Gogu part, en 1841, pour des études de physique et de sciences naturelles ; après sa mort, on choisit à sa place Alexis Marin ², puis Jean Zalomit, pour le droit, à Berlin, Thomas Constantin à Vienne, pour les arts graphiques, A. Christe Orăscu, le futur recteur de Bucarest, à Berlin, pour l'architecture et Henri Wallenstein pour le dessin ³. Un autre fut envoyé à l'École Polytechnique de Paris ; C. Bosianu y alla aussi pour le droit. Parmi les boursiers nous trouvons le boïar Alexandre Golescu, qui étudiait la physique et les mathématiques à Paris et offrait d'être professeur.

Mais, dès 1843, le séjour à Paris des étudiants roumains inquiétait un peu le gouvernement de Bucarest, plus soumis à la Russie que celui de Michel Stourdza, qui avait plus d'autorité. On reconnaissait qu'à Paris, „avec plus d'économie que dans toute autre capitale“, on jouit de l'abondance des cours, „d'une quantité de bibliothèques, de la richesse des musées, de la variété des arts et des établissements industriels“, de la gratuité des études, „de la célébrité des professeurs et dirigeants de toutes ces institutions“, qui font de Paris „l'école du monde“ ; mais on trouve aussi dans l'immense ville „toutes sortes de vices“, d'autant plus dangereux pour „les jeunes gens qu'il leur manque tout conseil“ ; „ils s'égarer dans l'erreur“ ou se perdent dans la désorientation. Les boursiers envoyés, par prudence, à Berlin ont des difficultés à cause de la langue. On charge donc le dr. Piccolo, ancien éphore et inspecteur au Collège St. Sabbas d'exercer une surveillance étroite ⁴. Le prince fait observer que la Moldavie avait depuis longtemps un pareil correspon-

¹ *Ibid.*, pp. 182-184.

² *Voy. ibid.*, p. 212.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 236.

dant et qu'ainsi la bibliothèque et l'institut d'arts et métiers ont pu en profiter ¹.

En 1845, il fut question en Moldavie d'accorder des bourses aux militaires.

¹ *Ibid.*, pp. 237-238.

XII.

Les Transylvains dans l'enseignement.

Ce mouvement avait pénétré aussi en Transylvanie. En 1844, un anonyme proposait de fonder une école pour chaque groupe de six à sept villages et d'organiser, au gymnase, la préparation aux métiers.

Le gymnase fut créé seulement en 1850, à Braşov, avec Gabriel Munteanu, rappelé des Principautés; les commerçants de la ville y avaient ouvert une école dès 1836, avec des notions élémentaires de commerce, la direction étant confiée à Georges Barişiu¹, gréco-catholique, venu de l'autre bout du pays.

Il y avait eu une époque où, en Transylvanie et surtout dans le Banat de Diaconovici Loga, l'enseignement roumain avait été assez prospère. Les préparandes avaient pris un grand développement; celle d'Arad avait même des professeurs de pédagogie, méthode et histoire hongroise. Les petits gymnases latins avaient des professeurs roumains, comme Démètre Constantini, auteur d'un livre d'histoire, professeur à Oraviţa-Montană, dès 1814. Les écoles populaires du Banat étaient dirigées par des Roumains. Uroş Nestorovici allait faire paraître un journal roumain.

Mais après la mort de Nestorovici les écoles du Banat commencent à déchoir².

¹ Andrei Bârseanu, *Istoria şcoalelor centrale române din Braşov*, Braşov, 1902.

² Voy. Botiş, ouvr. cité, *passim*; Urechia, loc. cité, p. 277.

En Bucovine, après l'action catholique de 1822, qui mit les écoles sous le Consistoire de Lemberg, après les tentatives faites pour russifier, germaniser et même poloniser la province, la langue du pays étant prise en 1817 seulement comme „auxiliaire dans l'enseignement de l'allemand“, une poussée vers l'instruction se produit; on lui doit la création de diverses écoles: l'école populaire, l'école de filles et le gymnase de Cernăuți, l'école normale de Suceava. En 1844, Théoctiste Blajevici faisait paraître une grammaire à Cernăuți¹.

Mais la révolution des esprits devait être ici l'œuvre d'Aron Pumnul, rude et maladroit professeur transylvain de Blaj, que les circonstances avaient amené à Cernăuți; protégé d'abord par les Hurmuzaki, pour devenir ensuite leur conseiller, il devait être le réformateur de la langue et de l'orthographe, l'auteur d'une admirable „Chrestomatie roumaine“, — véritable Lazăr de la Bucovine, dont les leçons allaient mettre l'étincelle dans l'âme du grand poète Eminescu.

Mais Lazăr avait laissé des continuateurs dans ces régions d'où il était parti.

Nous avons rencontré un Transylvain à Bârlad, qui enseignait, dans l'école de village d'Alexandre Callimachi, la grammaire, la géographie, la théologie et l'arithmétique; trois autres avaient été appelés au Séminaire du Métropolitain Benjamin, mais les événements de 1821 les dispersèrent peu après. Câmpeanu lui-même, reçu avec tant de déférence, „avocat-juré“ de Pest, était originaire de la Transylvanie. Euthymius Murgu joua à Jassy un rôle si important que les Russes le suspectèrent d'apporter en Moldavie l'esprit révolutionnaire du Banat de Iorgovici. Bojinca fut maître et seigneur au Séminaire de Socola; en 1838, il annonce la publication d'un livre sur les lois romaines et les Basilicales; en 1839,

¹ *Ibid.*, *passim*.

il passe la direction du Séminaire à l'archimandrite Suhopan, qui ne peut se maintenir, si bien que Bojinca revint à la tête de l'école. Le Séminaire de Râmnic est conduit par Radu Tempea, de Braşov. Il y a encore quelques Bucoviniens modestes, comme Alboteanu, dont se moque à tort Constantin Negruzzi.

En Valachie nous trouvons Ladislas Erdeli, professeur de philosophie et de français, qui avait enseigné aussi en Moldavie; de Constantinople on fit venir le fin, mais bizarre Moïse Nicoară, originaire du Banat, appelé aussi par Michel Stourdza¹; Florian Aaron commença l'enseignement de l'histoire des Roumains et de l'histoire universelle. Pensée juste, esprit ouvert, à l'expression claire et nette, moulée sur les formes latines, il enseigna d'abord dans la petite école de village créée par Dinicu Golescu dans l'espoir de réaliser dans son pays ce qu'il avait vu en Occident. En 1832, il se trouvait à Craïova, succédant à Stanciu Căpăţineanu, comme „professeur d'histoire universelle, suppléant de rhétorique et inspecteur de l'École Centrale“. C'est de là qu'il écrivait, le 6 juillet, à Jean Minovici de Sibiiu, le priant de transmettre une somme à son père, paysan de Poiana, près de Sibiiu. Sa lettre reflète de beaux sentiments d'affection et reconnaissance filiale: „Malgré son dénuement, il dépensa pour m'envoyer dans différentes écoles. Ses difficultés d'argent m'imposent le devoir de l'aider à mon tour, si peu que ce soit. Je sais que vous approuverez mon sentiment. Mon salaire est de 450 lei par mois; le chiffre en est important, mais minime la valeur. C'est sur mon salaire que je désire prélever chaque mois une petite somme pour l'aider“².

¹ Voy. Iorga, *Viaţa şi Domnia lui Barbu Dimitrie Ştirbei*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, XXVIII, pp. 121-122.

² N. Iorga, *Scritorii mireni*, dans les „Mém. Ac. Rom.“, section littér., XXVIII, p. 268.

Quelques années après, nous le retrouvons professeur à la grande école de Bucarest; préoccupé maintenat des questions nationales, il inscrit dans son programme de „chronologie“ une époque qui „de Charlemagne mène à Negru Basarab“¹. Mais plus encore que ce programme, l'esprit qui présida à son élaboration est par dessus tout précieux. Ici, comme dans un admirable discours de 1838 sur „le développement de la civilisation en Valachie“, il n'hésite pas à dénoncer „les ennemis du peuple, qui empêchèrent les Roumains de réaliser les progrès dont ils étaient dès le début capables“; il accuse „les barbares nations“ qui retardent la constitution de la principauté valaque, condamne le slavon comme „une calamité“, car „la langue nationale est la seule voie de progrès pour toute nation“: les hommes, „même libres, souffrent de l'amère domination d'une langue étrangère“. „La Cour suzeraine“ est attaquée sans réserve. „Le grand projet d'unir tous les Roumains en un seul État vaut à Michel le Brave une gloire immortelle“, son règne „est l'époque culminante de la gloire roumaine“. Mathieu Basarab conçut „le téméraire projet de conquérir l'indépendance du pays“. Et Aaron Florian, n'omettant personne, signale tous ceux qui on voulu et pu contribuer à l'oeuvre nationale: les Cantacuzène, les Maurocordato, les Ghica, Alexandre Ypsilanti, „qui considéra la Valachie comme son propre pays et travailla pour elle avec l'ardeur et l'élan d'un grand patriote“. Mais, en dehors de ce qui fut réalisé, notre existence même est, pour le monde, un miracle et, pour nous, un titre de fierté. „Les Roumains peuvent contempler avec orgueil les siècles passés, les révolutions et les événements qu'ils traversèrent, et dire d'une voix assurée: *nous existons encore*“. Car, „1733 années durant, rien ne put les ébranler“². Le gouverne-

¹ Urechîă, ouvr. cit., pp. 12-13, note.

² *Ibid.*, p. 12 et suiv.

ment d'Alexandre Ghica ne s'inquiète pas de ces paroles et accorde 2500 *lei*, et ensuite 200 ducats, pour la publication de l'histoire de la principauté valaque.

Un Georges Ardeleanu était, en 1836, professeur à Slatina. A Cerneți on fit venir avant 1837 Jean Maiorescu, qui parle en 1838 d'un séjour de six ans dans la principauté; l'ex-prêtre Trif¹ remplace en 1836 à Craïova le vieux Stanciu Căpățineanu et enseigne le „style naturel“ et, comme Florian, l'histoire universelle. Il a pour collègues le peintre Lecca, sur le point de faire paraître une gazette de „distraktion“, C. Barbovici, le Grec Mountaniotis et le Français Dufour.

Son âme forte et fière ne se sentait pas à l'aise dans cette atmosphère de francisation hâtive. C'est à ce courant et à la „Gaule“ inspiratrice qu'il s'en prend de tous les maux qui le font „gémir“; il les énumère dans un article célèbre, publié par la gazette que Bariț faisait paraître à Brașov: „matérialisme grossier“, „littérature séduisante“, „esprit faussé“ „penchants pernicious“, „efforts voués aux vaines choses“, „luxue effréné et ruineux“, „légèreté“, „inconstance“, „superficialité“, tendance des poètes à „étaler leur talent“ par de „grandes choses“, „sans se préoccuper de tout ce qui manque au pays“. Ils „brossent et polissent la langue jusqu'à l'écorcher“, et lui donnent après „un autre vêtement“. Toute originalité est supprimée et la nation étouffe sous les imitations. Le plan d'organisation des écoles est supérieur à celui d'Autriche, mais les professeurs manquent; l'Éphorie est „bonne“, le directeur „dévoué“, ils font ce qu'ils peuvent. „Mais où est l'ardeur, où est le feu? Où le nationalisme, le patriotisme des Roumains de Transylvanie? Il faut vivre ici, avec nous, pour nous connaître“. L'auteur de l'article met Aaron à part, avec ses gazettes (*Museul național* et *România*) écrites en „style roumain“

¹ Voy. la revue *Societatea de mîine*, 1927.

et „développement libre“. Et Maiorescu insiste pour publier sans modifications et omissions ces observations d'un „inspecteur“¹.

Ce qui devait arriver, arriva : l'indignation générale des professeurs de St. Sabbas, à commencer par Marcovici, qui rédigea la réponse, et Aristia, jusqu'à „Fitasov“, Wallenstein et Languyon². Ils demandaient à Maiorescu de révéler „l'inspiration divine“ qui lui avait permis de qualifier ainsi „des hommes qu'il n'avaient ni entendus, ni même vus“. Il avait, en effet, écrit : „les bons maîtres nous manquent et manquent aussi les professeurs capables de remplir leur devoir eu toute conscience et patriotisme“. Ils étaient donc en droit d'exiger „une satisfaction exemplaire, proportionnée à cette diffamation publique“³.

Maiorescu, appelé à Bucarest et révoqué, eut peur; il fit valoir ses charges de famille, affirma qu'il avait parlé dans sa lettre „de nombreux professeurs“ et songea, par désespoir, au suicide. Mais il ne changea pas d'avis sur beaucoup de points : „la singerie de tout ce qui est étranger“, l'amour exagéré pour tout ce qui vient de l'étranger, de la France surtout, la littérature, ce „masque sans cervelle“, qui donne „de belles productions dépourvues de toute utilité“⁴. C'est ainsi qu'il s'exprimait dans la lettre à Foienaru; quant à sa déclaration publique, il bornait ses critiques „à la littérature française esthétique“, tout en exemptant le français des „écoles nationales“; convaincu, en effet, „qu'il nous est absolument nécessaire d'apprendre une langue cultivée, et le français ayant tant de ressemblance avec notre langue, il pense lui aussi que c'est, de toutes les langues, celle que nous devons ap-

¹ Urechia, ouvr. cité, p. 66 et suiv.

² *Ibid.*, facsimilé, pp. 66-67.

³ *Ibid.*, pp. 67-68.

⁴ *Ibid.*, pp. 68-69. Voy. la monographie de Basile Mihăilescu sur Jean Maiorescu.

prendre¹. Ainsi, après tant d'explications, l'inspecteur de Craïova pouvait reprendre son activité². Cependant, en 1842, on supprima l'histoire universelle du programme et Serghiad, professeur à Rîmnicul Vilcii, remplaçait Maiorescu à Craïova, comme inspecteur et chargé du cours de grammaire.

Ce dernier avait passé en Moldavie, où, après le départ du Métropolite Benjamin, la réforme essayée par Vladimir Suhopan devait échouer. Maiorescu, à Jassy, reprend son véritable nom : Jean Trifu Maïor ; on lui confie le cours d'histoire et, en outre, „la rhétorique avec application à la création du vocabulaire d'église“. Parmi les anciens professeurs de l'école, nous retrouvons Făcaș, peut-être un certain Jean Lupu et Lăzărescu ; parmi les boursiers, Léon Filipescu pour „arithmétique, géométrie et constructions d'économie rurale“, et le docteur Virnav pour l'hygiène en classe de cinquième. Philarète, précédemment Basile, Scriban rentre de Kiev après avoir achevé sa thèse sur l'histoire de l'Église dans les deux principautés, et prend la direction de l'école³.

A la même époque Constantin Diaconovici Loga vient à Bucarest. C'est le grammairien, le directeur de l'école du Banat, fondateur d'une école à Pest et d'une Préparande pour les fils des garde-frontières. Il vient vendre à l'Éphorie trois de ses ouvrages : „L'explication de l'Évangile“, l'Épistolaire et „Les enfants abandonnés“, et fait appel au public pour l'aider à publier „une histoire des Roumains, de la fondation de Rome jusqu'en 1842“⁴.

La modeste école de Vălenii-de-Munte, si bien dirigée par Gerasime Gorjan, à qui le consul anglais Blutte ne ménage pas ses éloges, possède un professeur de la valeur du latiniste David Almășanu.

¹ *Ibid.*, p. 69.

² Urechiă, ouvr. cité, pp. 80-81.

³ *Ibid.*, pp. 241 et suiv., 257-258.

⁴ *Ibid.*, pp. 227-228. Cf. Botiș, ouvr. cité, pp. 386-390.

En 1833, Asachi engage Euthyme Murgu comme professeur à Jassy, pour enseigner la philosophie et le droit naturel ; originaire du Banat, ancien étudiant à Pest, où il passera son doctorat en juillet 1834, il reste à Jassy jusqu'en 1836 et est nommé à cette date professeur de droit roumain et de logique à St. Sabbas, de Bucarest¹.

Le courant transylvain avait pénétré aussi dans les Séminaires. Celui de Rîmnic avait été fondé et dirigé par Radu Tempea de Braşov, „né et baptisé dans le saint évêché de Rîmnic“. Gabriel Munteanu, de Braşov, fonda le Séminaire de Buzău ; connaissant aussi le français, il donna de nombreuses traductions et travailla jusqu'à la répression du mouvement de 1848. „Je sais“, écrit-il en 1851, „qu'il suffisait d'être professeur, et surtout transylvain, pour être puni sans examen“.

Celui qui devait renouveler ce courant latiniste transylvain dans l'enseignement, ce fut Auguste Trébonius Laurian, qui faisait paraître à Vienne, en 1839, son *Tentamen criticum* de la langue roumaine. En 1842, il était professeur de philosophie en première et seconde à St. Sabbas ; le poste avait été créé à son intention et fut maintenu en 1843. En 1845, il enseignait aussi le latin et, en 1846, il devenait inspecteur avec Florian Aaron et Maiorescu, — seuls Transylvains.

La révolution de 1848 le renvoie en Transylvanie, de même que Maiorescu — de nouveau inspecteur à Craïova — et Florian Aaron. Mais on le rappelait en septembre pour reprendre l'enseignement national.

En Valachie, après 1848, le retour de la classe privilégiée devait rétablir le passé dans les écoles. Mais Hurard et Varaignes s'en vont². Le lieutenant princier Cantacuzène ordonne la réorganisation des écoles „avec des Roumains du pays“, donc sans Laurian, sans Aaron, „le

¹ Voy. aussi Trajan Lalescu, dans ma *Rev. Ist.*, 1926, p. 327 et suiv.

² Urechîă, ouvr. cité, p. 347.

réviseur des écoles départementales“, sans Jean Maiorescu, „inspecteur“ et „réviseur des écoles en Petite Valachie“, sans Basile Maiorescu, professeur d'histoire universelle, enfuis et révoqués pour avoir „dérogé aux devoirs chrétiens de l'homme“¹. On préfère fermer les écoles là où on ne dispose pas de professeurs sûrs². Les écoles de campagne sont tout bonnement supprimées, les maîtres étant renvoyés „à leurs occupations antérieures“³. Pendant la fermeture des écoles les professeurs qui n'avaient pas été mêlés au mouvement révolutionnaire, furent chargés d'écrire des livres⁴. Tels: Pavlid, Orăscu, Marcovici, Ioanid, Hill, Jean et Alexandre Pop, Genilie, Wallenstein et Poienaru lui-même⁵, remplacé par Brăiloiu, lorsqu'on le charge de rédiger le périodique „l'Instituteur de Village“. On nomma une commission pour la grammaire roumaine⁶. Les bourses furent supprimées⁷.

Mais la réaction vint. On demanda à Monty d'ouvrir un pensionnat et l'on décida de reprendre aussi les trois premières classes des écoles. Cette mesure fut prise sur les instances mêmes des boïars: Nicolas Băleanu, Nicolas Lahovari, Ferechide, Étienne Fălcoianu, Scarlat Ghica, Jean Budişteanu et M-mes Élise Ştirbei et Anastasie Vlasto⁸.

Heureusement pour l'école, la convention de Baltaliman, restreignant par ailleurs les droits, si difficilement conquis, du pays, installait pour sept ans à Bucarest le prince Barbu Ştirbei, le protecteur et l'infatigable défenseur de l'enseignement national.

¹ *Ibid.*, p. 349.

² *Ibid.*, p. 350.

³ *Ibid.*, p. 351.

⁴ *Ibid.*, p. 353.

⁵ *Ibid.*, p. 354.

⁶ *Ibid.*, p. 367-368.

⁷ *Ibid.*, p. 369.

⁸ *Ibid.*, p. 358.

St. Sabbas était occupée par les troupes étrangères; certains parmi les professeurs s'étaient enfuis; quant aux autres, on leur avait donné différentes occupations pour les éloigner de l'école. Seuls quelques pensionnats fonctionnaient encore et, des écoles publiques, celle de jeunes filles de M-me Ştirbei, femme admirable, descendante des Cantacuzènes moldaves, qui surveillait de près l'institution qu'elle avait fondée¹. Quelques petites écoles végétaient dans les faubourgs de Bucarest ou en province. Le Collège était fermé, mais nous trouvons encore deux professeurs français, dont Dufour, à Craïova.

Le nouveau prince commença aussitôt l'oeuvre de réorganisation.

Il exposa à différentes reprises ses principes —, principes qui avaient présidé, dès l'enfance, à l'éducation roumaine qu'on lui avait donnée, et dont il ne s'était point éloigné comme son frère. „J'ai connu“, dit-il à une distribution de prix, „des parents qui restreignaient toutes leurs autres dépenses, mais qui, pour l'éducation de leurs enfants, consentaient avec joie à tous les sacrifices. J'ai connu des parents dépourvus d'instruction qui donnaient des professeurs à leurs enfants et examinaient chaque jour ce qu'ils avaient appris; bien souvent les amis qui venaient passer la soirée en famille devaient, pour peu qu'ils fussent initiés, faire eux aussi oeuvre d'examinateurs. Et, lorsque les résultats étaient jugés satisfaisants, la joie éclairait le visage des pères, comme la tristesse les accablait dans le cas contraire... Les parents dont je parle étaient Roumains et Dieu voulut qu'ils fussent miens. Mais à cette époque-là nombreux étaient les parents de cette sorte².“ „L'enseignement“, disait-il en avril 1850, „est un moyen et non une fin. *L'instruction publique sera adaptée aux nécessités du peuple et respectera la*

¹ *Ibid.*, III, p. 5-6.

² Iorga, *Viața și Domnia lui Barbu Dimitrie Ştirbei*, loc. cité, p. 18.

*couleur locale*¹. Le prince s'en tient donc encore au préjugé social qui enfermeait chaque classe dans une catégorie d'enseignement à elle réservée. Plus tard, en 1855, sous la double occupation des Principautés, revenant au trône, il affirmera que l'enseignement élémentaire doit être *accessible et facile* : „nous enseignerons seulement ce que les enfants peuvent assimiler et nous nous garderons de charger leur si tendre esprit“. En conséquence, pas de professeurs spécialistes, mais un seul maître par classe². Et, faisant voir „les ruines qui s'accumulent autour de nous : ruines au dehors, ruines à l'intérieur de nos foyers“, le prince s'adresse à tous et leur demande de „s'unir pour reconstruire“³.

On accorde des bourses et des subventions au Collège de Monty et aux écoles particulières existantes : celle de Giannelloni, celle de Karl Bucholzer et, en province, celle de Canella. Le prince nomme une commission formée de Poienaru, Marcovici et Brăiloiu et la charge de lui présenter un plan de réorganisation.

Ce plan ne fut prêt qu'un an après, en septembre 1850. La commission, abandonnant le point de vue classique et strictement utilitaire, adopte le „système appelé à répondre aux premières nécessités“, en formant, d'une part, l'éducation morale de la jeunesse.

Donc, en premier lieu, l'école primaire unique, comme en 1847, dans chaque arrondissement à Bucarest, dans chaque ville en province (deux à Craïova), avec quatre années d'études et quatre classes — le prince rectifia : deux classes à deux „divisions“ ; l'école primaire donnait les connaissances élémentaires.

Les Collèges ou gymnases „classiques et mathématiques“, avec six années d'études, que les élèves peuvent

¹ *Ibid.*, p. 11.

² *Ibid.*, pp. 122-123.

³ Urechiă, ouvr. cité, p. 14 et suiv.

interrompre selon leur convenance. Comme enseignement littéraire : logique, philosophie, rhétorique — vers la fin des études, — la géographie — y compris celle des Principautés — en trois ans, l'histoire en quatre ans, avec celle du pays, le dessin et la calligraphie ; *le latin de la première à la dernière classe*, selon le désir des Transylvains. Comme enseignement scientifique : sciences naturelles, mathématiques, physique et chimie, qu'on ne re-lègne plus dans les „classes complémentaires“, mais qui forme avec les autres enseignements un ensemble é-cle-tique complet.

En ce qui concerne le latin, voici ce qu'en pensent les trois membres de la commission : „quant aux langues étrangères, celle dont la connaissance nous sembla s'imposer, ce fut le latin. La construction de cette langue, son rôle dans la littérature classique et, par dessus tout, l'étroite parenté que le roumain a avec elle, constituent autant de motifs pour l'adopter, comme l'adoptèrent les autres nations, c'est-à-dire comme base des études classiques“. Le grec n'est pas une langue coordonnée ; le français et l'allemand constituent un luxe et rendent l'enseignement trop difficile sans apporter, à la plupart des élèves, des avantages sérieux ; les élèves peuvent pourtant choisir l'une de ces deux langues et l'apprendre au cours des trois dernières années d'études ; le grec, le russe et le turc sont „facultatifs“, en trois années également. Les futurs diplomates ou fonctionnaires des quarantaines apprendront ces langues.

Les *Facultés*, „celles que nos moyens nous permettent d'organiser“, sont : „une école d'ingénieurs de ponts et chaussées, arpentage et architecture“, „une école de lois“, avec „droit administratif roumain“, économie politique et histoire du droit. Georges Costaforu, succédant à Moroiu, Constantin Bosianu et le vieux Ferichidi furent chargés de ces cours.

A la tête de l'enseignement il y avait un recteur. Les

diplômes portaient sa signature et étaient exigés pour toute fonction publique. Les nouveaux manuels scolaires devaient être rédigés par Pavel, Vioreanu, Georges, Jean et Alexandre Pop, Georges Ioanid et Georges Hill, Marcovici, Orăscu et Zalomit, Jean Poienaru, Genilie, Wallenstein, Théot, Limbourg. Le docteur Barasch, qui, de Silésie, était venu d'abord à Craïova, fut chargé de rédiger les livres de sciences naturelles: „Les Merveilles de la Nature“. Et Știrbei décidait: „l'étude du latin étant inscrite dans le programme de toutes les classes, les livres les plus nécessaires sont les livres latins-roumains; le même professeur enseignera à la fois le latin et le roumain“.

Le prince lui-même examina ce plan. Il y apporta d'importantes modifications. „L'ami de la jeunesse“, livre adopté dans les écoles primaires, contient aussi mathématiques, physique et histoire du pays. Les élèves qui suivent le premier cycle seulement, c'est-à-dire les trois premières années du Collège, n'apprennent plus le latin, mais peuvent apprendre une langue moderne à leur choix; on leur donne des connaissances élémentaires d'architecture, mécanique, physique et chimie. Un cours d'antiquités est désigné d'après le titre du manuel employé par le professeur: „les Antiquités des Romains“. On inscrit au programme l'étude de la religion, à la demande formelle de l'Éphorie.

Les écoles devaient ouvrir leurs portes le 1-er janvier 1851. La nouvelle Éphorie, formée de Poienaru et Marcovici, de la part des professeurs, Asachi, Alexandre Filipescu et Jean Florescu, gendre du prince, de la part des boïars, prit toutes les mesures à cet effet. Le nombre des élèves monta à 214.

Parmi les professeurs nous trouvons les anciens étudiants rentrés de l'étranger: Alexis Marin, Zalomit, docteur en philosophie de Berlin, ayant aussi des certificats pour ses études de droit, et Constantin Bosianu; Angélieade, de

Constantinople, enseigne le grec. On nomme encore : Maxim pour le latin, Barasch, Marin et trois autres. On envoie aussi de nouveaux boursiers : Pikipios et Démètre Nica, pour le turc, à Constantinople; Constantin Bordeanu, Jean Lăzărescu, Grégoire Călinescu et Constantin Burileanu à Constantinople encore, pour la médecine, à l'école de Galata-Saraï. L'un d'eux perd la bourse, mais Nica, le pharmacien, devint „médecin militaire turc“, attaché à l'hôpital français de Dolma-bagdché.

Tătărescu va à Rome pour la peinture et, avec lui, Pierre Alexandrescu et, plus tard, Pierre Mateescu et Théodore Aman. Démètre Paul Vioreanu se rend à Paris pour étudier le droit; ily a encore à Paris trois étudiants pour l'agriculture et Marcovici pour la médecine. Jean Curie est à Paris élève de l'École polytechnique; Alexandre Marcovici étudie les mathématiques, Michel Rimniceanu fait de la sylviculture à Rouen et Aninoșanu ponts et chaussées à Vienne¹.

D'autres encore : Michel Căpățineanu pour l'architecture, Michel Petru pour l'astronomie, Jean Maxim „littérature et pédagogie“; un professeur d'histoire générale, Alexandre Crețescu, pour le droit administratif; Nicolas Capșa pour l'École polytechnique, Pierre S. Aurelian pour l'école d'agriculture de Grignon; à Vienne: Jean George Tințăreanu étudie la médecine, le jeune Marcovici aussi; Jean Lupulescu et Basile Anton font des études techniques; on envoie des officiers: Costaforu, Slăniceanu, Barozzi, Dona et Mărculescu à l'Institut géographique. L'instituteur Grégoire Vlădescu fait des études pédagogiques en Allemagne et nous trouvons à Pest le moine Innocent Chițulescu. Enfin, en Italie, Constantin J. Stăncescu et Georges Grigorescu, pour le „dessin graphique“.

En dehors de ces écoles et du Séminaire réorganisé

¹ Voy. Urechia, loc. cit., et Iorga, *Viața și Domnia lui Știrbei-Vodă, passim*.

par Bălăşescu, l'école militaire fonctionnait de nouveau, dès mai 1850, à l'église de S-te Parascève, sous la direction de l'aide de camp Salmen. Orăscu commence en 1850 l'école d'ingénieurs. On parlait d'une école d'arts et métiers, d'une école d'agronomie et économie agricole. Pour les jeunes filles, il y a une école particulière, subventionnée à partir de 1852, et de nouveaux pensionnats, comme celui de Wilhelmine Dahlen, venue de Craïova, et celui de M-me Anne Iacobson. On construit une école à St. Spiridon et, en attendant, on subventionne celle de M-me de Grandzie, à qui l'on avait promis la direction d'une école d'État, qu'on donna plus tard à M-me Iacobson. En province, nous avons l'institut „lazarotetelişan“ de Craïova, et, à Brăila, le pensionnat français de Tulie.

Monty se montra disposé à partir, en échange d'une indemnisation; avec lui, le dernier vestige du régime Bibescu aurait disparu; mais les boïars le déterminèrent à rester au Collège, où il était question de donner la direction à Jean Pop. Mais il n'avait plus le premier poste et, lorsque, en 1851, deux classes s'ajoutèrent aux six déjà existantes de l'Académie, on introduisit au programme l'étude de grec, enseigné par Ioanid, et les cours roumains de logique et de morale, confiés à Barasch et à Zalomit. Plus tard on supprima complètement le grec; cette langue: „nécessitant une étude sérieuse, ne peut figurer au programme seulement pour la forme“, car l'étude du grec, même dans les classes supplémentaires, est, expérience faite, prématurée „et l'on ne peut“, dit le prince, „créer une chaire pour deux ou trois élèves“. L'école de droit ouvrait ses portes en novembre 1851, avec Bozianu et Costaforu. A Craïova, l'inspecteur Fontanini latinisait même le nom des élèves; il devait entrer, avec Hill, Maxim et Nichifor, dans la commission chargée de travailler au dictionnaire latin-roumain.

Le courant latiniste poursuit son oeuvre. En 1853, il y a un enseignement latin-roumain de cinq classes et l'on affirme que „l'expérience a montré que l'étude du latin pendant cinq années est insuffisante pour préparer les élèves à comprendre les auteurs classiques“. Notre peuple doit mieux apprendre le latin. Hill enseigne dans les classes supérieures¹. On nomme, en 1852, un troisième professeur de latin, André Nestor² et plus tard Michel Căpățineanu et Michel Iacomi³. L'histoire est confiée à Alexandre Crețescu, nouveau professeur qu'aucun travail n'avait fait connaître⁴.

Le Séminaire, avec ses quatre classes, se trouvait à l'église bucarestoise d'Antim, mais on lui fit changer plusieurs fois de local ; on songeait à l'installer au skite Măgureanu ou dans le jardin de Belu, transformé plus tard en cimetière. Cent élèves internes se trouvaient mêlés aux externes et aux „candidats“, „qu'on ordonne prêtres suivant les nécessités pressantes“. Mais le seul Transylvain du clergé, Denys Romano, enseignait la religion dans les gymnases. Les Séminaires diocésains étaient complètement négligés ; on y mangeait du pain noir, du maïs altéré, la soupe „avec de gros rats“ ; on avait „deux paires de chaussures“ grossières par an et une soutane „tous les quatre ans“ ; „air vicié et grande saleté“. Le prince intervient énergiquement pour mettre un terme à „tout ce désordre, qui prend des proportions intolérables“ ; le Métropolitain fut rappelé à „ses premiers devoirs“ et on lui demanda „un changement radical“⁵.

Ou voulut donner une suite à la tentative faite par Nicolas Crețescu de fonder une école de médecine,

¹ Urechiă, ouvr. cité, pp. 66-67.

² *Ibid.*, p. 71.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 70.

⁵ Iorga, *Viața*, etc., pp. 101-103.

tentative qui n'avait pas réussi à cause des événements de 1848; on créa donc à l'hôpital Colțea le cours de petite chirurgie du docteur Polizu et le docteur Herescu (le docteur Czihak, en Moldavie) préparait les infirmiers militaires. Mais celui qui devait renouveler cet enseignement, lui donner une nouvelle base et beaucoup de prestige, ce fut Charles Davila. Aidé par ses concitoyens Colson et Marsillac, ayant des Français parmi ses élèves, il réussit à donner à son „école“ des professeurs de français et de latin, que lui fournissait la colonie française: tels Thibault, Chardon, Brugnière. En 1857-1858, les diplômes qu'il délivra furent reconnus en France, en Italie et en Angleterre ¹.

Cependant les difficultés générales du pays ne furent pas sans répercussion sur l'enseignement; le fonctionnement en fut troublé. Le gymnase avait commencé avec 214 élèves seulement et le nombre des élèves en 1851 n'est que la moitié de celui de 1834. Il monta à grand peine jusqu'à 332; les écoles primaires de Bucarest n'ont que 897 élèves et celles de province 660 ². A Craïova nous n'en trouvons que 76 ³. En 1853 le gymnase comptait 400 élèves et les écoles primaires en avaient 8055. Il y avait à Bucarest 24 écoles primaires d'État et 134 écoles particulières ⁴.

Ces dernières prospèrent, reconnues et aidées par l'État, recherchées par les boïars: Giannelloni, ou Janellony, comme il signait en français, décoré, poursuit son tra-

¹ Dr. Gomoiu, *Din istoria medicinei și a învațământului medical*, Bucarest, 1923, pp. 819, 823, 831, 853, 863, 909.

² Iorga, *Viața*, etc. p. 17.

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ *Ibid.*, p. 22. En 1852-3, 333 au gymnase, 828 dans les écoles de Bucarest, 2915 en province; Urechîă, ouvr. cité, III, p. 105.— 103 jeunes filles dans deux écoles départementales; *ibid.*, et p. 97. En 1804, 3542 écoliers; 4077 en 1852-3; *ibid.*, pp. 105, 121.

vail; Bucholzer, revenu de Pitești, où il avait fait un court séjour, Raimond à Craïova, M-me Grandpré, M-me Dahlen à Craïova aussi, accusée d'avoir des idées révolutionnaires et remplacée par Mariette Massenza; ensuite les Roumaines Jacobson, Vecerea avec M-lle de Villeneuve; Marie Tepeghioasa et M-me Blaremborg elle-même avaient l'intention d'ouvrir des écoles analogues¹; il en est de même des Roumains Mitilineu, Rîureanu et Geniilie. On recommande à tous „spécialement l'étude de la langue roumaine“, mais chacun l'entend à sa manière². En 1852-1853, il n'y a pas moins de 5240 élèves, garçons et filles, dans les 141 écoles particulières³; en 1854, 4217.

Aussi, le ministre de l'Instruction expose ses critiques dans un rapport de 1855. Il observe qu'en quatrième primaire on apprend des connaissances qui sont répétées dans la première classe du gymnase; qu'en revanche, on n'apprend presque pas d'histoire, bien que „l'histoire seule enseigne les grandes vertus: désintéressement, dévouement et patriotisme“; dans les trois premières classes du gymnase, le seul apport nouveau aux connaissances élémentaires c'est le latin, et celui-ci est insuffisant, puisque les élèves qui ne poursuivraient pas leurs études en cinquième sont absolument incapables; l'histoire enseignée dans une seule classe supérieure, et sans préparation préalable, n'a pas de valeur; les sciences ne sauraient préparer aux cours universitaires, et personne ne se présenta encore à „l'examen général“. On n'enseigne pas le grec, ni l'histoire littéraire. Au sortir de l'école, les jeunes gens ne peuvent être que des oisifs prétentieux, pernicieux à la société.

¹ *Ibid.*, p. 104.

² Iorga, *Viața*, etc., pp. 19, 72, 74, 116 et suiv., 118. Une appréciation officielle de ces écoles, Urechiă, ouvr. cité, III, pp. 102-103. L'Italien Canini propose en 1858 un „Institut philologique-scientifique-social“; *ibid.*, p. 93.

³ *Ibid.*, p. 105.

Il vaudrait mieux adopter, avec quelques modifications, le programme des écoles françaises du Second Empire; les questions de détail seraient réglées par un Conseil de professeurs auxquels s'adjoindraient, à titre consultatif, quelques instituteurs: c'est le futur Conseil permanent.

Știrbei repoussa les conditions prévues pour l'enseignement du latin, proposa de réduire à trois ans celui de l'école primaire, de simplifier le programme et de donner un professeur à chaque matière; puis il soumit le projet à l'Éphorie, complétée avec trois ou quatre professeurs¹. Nicolas ou Nifon Bălășescu² fut chargé de travailler à un dictionnaire latin, qu'il commença à Sibiiu dans d'excellentes conditions.

Après le départ définitif de Știrbei, le service des écoles fut confié à Georges Costaforu qui, pour préparer la réorganisation de l'enseignement, entreprit un voyage de documentation à l'étranger jusqu'en juillet 1858 et parcourut l'Occident, allant aussi en Italie, en Belgique et en Suisse. Le ministre de l'Instruction, Grégoire Bengescu, avait été collaborateur du prince déchu³. Il chargea Alexandre Orăscu de construire le palais de l'„Académie“, mission que ce dernier remplit avec conscience et avec goût. Asachi et Florescu, partisans de Știrbei, ayant présenté leur démission, l'Éphorie fut complétée avec des jeunes à vues plus larges: Jean A. Filipescu, Alexandre Ghica, parent du lieutenant princier, Alexandre G. Goleșcu, l'ancien boursier de Paris, un des chefs du mouvement de 1848⁴; quant à Costaforu, il prend la place de Poienaru.

¹ Urechia, ouvr. cité, III, p. 83 et suiv.; Iorga, *Viața*, etc., pp. 122-123. Des bourses, pour la pédagogie aussi, Urechia, ouvr. cité, pp. 85-86. Pour Aurelian, Constantin Boierescu et Constantin Exarcu.

² Voy. *Revista Arhivelor*, I, art. de M. Alexandre Băleanu. Cf. *Rev. Ist.*, X, p. 144.

³ *Ibid.*, p. 175.

⁴ *Ibid.*, pp. 175-176.

⁵ *Ibid.*, p. 176, note 1.

Une crise se produit en 1858. Costaforu démissionne. Mais il est remplacé par Basile Boerescu, autre représentant de la jeunesse révolutionnaire formée à Paris. Dès le début, il se montre disposé à supprimer le système lancastrien et l'organisation de l'école primaire par classes à enseignement encyclopédique; il préfère une „division élémentaire“ et une „division réelle“; il veut renouveler les livres scolaires et s'adresse, à cet effet, aux professeurs¹. On institue une commission consultative pour les gymnases formée par des révolutionnaires comme Cernătescu et Ioranu, l'Allemand Neumeister, Hill, Antonin Roques, poète distingué, auteur d'un admirable livre de français, *Cartea școlerilor sau Crestomatia romîno-francesă pentru usul kollegielor, all școlelor și institutelor de ambe-sexe* (1856²), Zalomit, Alexis Marin, Florian Aaron aussi, qui, après avoir été réviseur général des écoles communales, rentrait, en octobre 1857, comme professeur de rhétorique; l'histoire fut confiée à Cernătescu, qui, en copiant Duruy, d'après Crețescu³, oublie de citer le nom de l'auteur; à la même époque (1859) Florian Aaron, revenant à sa chaire d'histoire, embrasse, avec une étonnante largeur de vues, l'ensemble de la vie nationale et dépasse ainsi les limites restreintes de sa conception antérieure portant sur une seule principauté⁴. Poienaru n'était pas non plus oublié; avec Nichifor et Nestor, il élabore et présente en 1858 un système d'écriture avec caractères latins⁵.

¹ *Ibid.*, p. 177. Il y a aussi une édition de 1871.

² Ulysse de Marsillac faisait paraître en 1859 ses *Leçons de littérature*.

³ Pour les chroniques qu'il édite, Urechîă, ouvr. cité, p. 221.

⁴ Voy. Iorga, *Viața*, etc., pp. 104-105, 220-221; Urechîă, ouvr. cité, III, p. 179, et mon article dans la *Rev. Ist.*, 1927.

⁵ Urechîă, loc. cité. Pour les boursiers de 1850, Urechîă, ouvr. cité, pp. 210-211. Pour les manuels scolaires de 1857-8, *ibid.* Aussi le Dictionnaire français-roumain de Raoul de Pont briant, une Histoire des Roumains, refusée à Aaron, la carte de refusée la D' ^A ¹⁸⁻ ^{acie,} carte refusée à Ion Maiorescu et rédigée par Laurian; *ibid.*

Mais l'École de médecine fut la plus importante œuvre réalisée. En février 1856, tous ceux qui désiraient étudier la chirurgie s'adressaient à Davila, en produisant seulement le certificat d'études primaires. Cinquante jeunes hommes s'étaient fait inscrire. Nous avons déjà dit que, dès 1857, le gouvernement français avait reconnu la validité des diplômes. Les études duraient cinq ans, avec trois ans de stage, et pouvaient être continuées à Paris et en Italie ¹.

L'héritage de Știrbei ne fut donc pas atteint; il s'adapta aux circonstances, en ce qui concerne l'organisation des écoles dans les villes, qui eurent à lutter de plus en plus avec les écoles particulières, 80 à Bucarest en 1856, avec 4614 élèves. Mais l'école de village ne pouvait prospérer, malgré les efforts de Alexandre Ghica, revenu comme lieutenant princier en 1856. Le personnel faisait défaut, car personne ne voulait reprendre la tentative, une fois déjà échouée. On augmenta les salaires, on ouvrit aux futurs instituteurs certaines classes de l'école secondaire; pourtant, en 1857, il n'y avait que 471 maîtres.

A Jassy, Grégoire Ghica, le nouveau prince, ancien éphore remplacé par Georges Soutzo, commença par mettre un terme aux querelles qui divisaient les dirigeants des écoles. Ce fut un succès pour le ministre moldave ². On supprime l'Éphorie et le Comité scolaire et on place l'enseignement tout entier sous les ordres du Département ecclésiastique, conduit par Panaït Casimir, un jeune homme de vingt-huit ans (mort en 1850). Dès 1849, on parle de rouvrir l'Académie qu'on n'appelle plus „Michaëlienne“ d'après le nom de l'ex-prince, accompagné à son départ par les huées de la jeunesse ³, mais „Basilienne“, en souvenir de Basile Lupu, son fondateur ⁴. Malgouverné était

¹ Gomoiu, *Istoria medicinei*; Urechîa, loc. cité, pp. 237-238.

² Rășcanu, ouvr. cité, pp. XLIX-L.

³ Urechîa, ouvr. cité, p. 1.

⁴ *Ibid.*, pp. 9-10.

définitivement parti¹, et Săulescu fut nommé inspecteur².

On prit des mesures pour ouvrir l'internat de garçons. et fonder celui de jeunes filles, dirigé par Stamate et Lăzărescu, et installé dans les bâtiments qui avaient servi jadis à „l'École Centrale“ et gardaient dans leurs murs élevés quelque chose de leur sympathique vetusté³.

En 1850 Kogălniceanu proposait au prince, son ami, de fonder à Jassy une école d'application, avec douze années, pour ingénieurs; on y admettrait des élèves ayant terminé le „gymnase“. C'est, en fait, une école polytechnique⁴.

L'organisation moldave de .1851⁵ présente de nombreuses ressemblances avec celle de Știrbei, les deux princes étant acquis au courant national latiniste. Ici aussi le roumain est rétabli dans tous ses droits. L'école primaire, une par département, et à Jassy, cinq, se propose des fins d'ordre pratique (on adopte l'écriture en caractères latins); le système éclectique à base latine-roumaine domine les sept classes du gymnase, où le grec conserve sa place — il n'en pouvait être autrement puisque Săulescu, qui n'avait pas oublié l'île de Chalki, donnait des directives; le français, l'allemand et l'italien sont inscrits au programme; l'étude du russe et du turc est facultative. On ouvre des écoles de filles avec internat et cinq ans d'études. On garde, sur les conseils de Neigebauer, la philosophie avec, comme sections, la littérature et les sciences exactes, en y annexant, comme à Bucarest, des études de ponts et chaussées et d'agri-

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 29.

³ *Ibid.*, pp. 27-28, 53.

⁴ *Revue Ion Neculce*, I, p. 125 et suiv.

⁵ V. *Așezământul pentru reorganizarea învățăturilor publice în Principatul Moldovei, lucrat în anul 1850 de Comisia anume rânduită de Prea-Înălțatul Domn Grigore Alexandru Ghica în anul I-iu al Domniei Măriei Sale, Jassy 1851.*

culture. Les manuels imiteront les manuels prussiens — encore l'influence de Neigebauer — et on envoie en Prusse Alexandre Teriachiu ¹ pour des études pédagogiques. Ici encore il y a une école de droit, une école de théologie et une école de médecine, accompagnée comme en Valachie par une école de sages-femmes et petite chirurgie. On pense à des écoles d'agriculture et de métiers ², cette dernière enseignant des sciences et des langues (italien, allemand à Jassy et à Botoșani, italien, anglais et grec à Galați); en outre des matières à option, parmi lesquelles l'architecture, le commerce, la mécanique. Les Séminaires sont abandonnés au clergé. On crée sous l'influence allemande des écoles réelles, avec cinq années d'études, à Jassy, à Botoșani et à Galați ³.

En Valachie, sous le règne de Știrbei, on ne songea pas à l'école de campagne, réorganisée seulement en 1855 par l'Éphorie et ensuite par Alexandre Ghica, véritable fondateur de cet enseignement; faute de candidats, on songea à un moment donné à confier ces écoles aux prêtres ⁴. Mais, en Moldavie, Grégoire Ghica, représentant de la jeunesse avancée, fixait une école rurale par arrondissement, donc soixante-trois en tout, les frais d'entretien étant supportés par l'État, avec l'aide des monastères et des propriétaires de terres, qui ne jouiraient qu'à cette condition du privilège des foires. On formera ainsi „d'honnêtes hommes ayant la crainte du Seigneur“. Une année d'études devait préparer les instituteurs. On enseigne pendant deux ans la pédagogie dans les écoles de filles ⁵.

¹ Urechiă, ouvr. cité, p. 59.

² Voy. *ibid.*, p. 34.

³ Iorga, *Viața*, etc. p. 25; Urechiă, ouvr. cité, III, pp. 99 et suiv., 193 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁵ Brochure officielle de 1851. Cf. Urechiă, ouvr. cité, pp. 29 et suiv., 55-57.

Un Conseil formé par le directeur de l'internat et trois professeurs de l'enseignement secondaire et supérieur aide l'inspecteur. Le courant libéral prend ici encore le dessus. Seul ce Conseil peut, après jugement, révoquer un professeur; les instituteurs, nommés sans concours, par le ministre, sont à la disposition de ce dernier. Asachi, considérant avec une mélancolie explicable le nouveau projet d'organisation, approuva la création de l'internat „pour jeunes hommes pauvres“ (quatre-vingt sur cent-vingt) „selon le voeu du prince Basile lui-même“¹.

L'enseignement est entièrement gratuit.

Parmi les professeurs nous trouvons: Laurian, Nicolas, Ionescu, Chinezu, auteur d'ouvrages intéressants — il avait étudié les mathématiques à Paris—, un certain „Cosin“ pour le „latin et le français parallèlement“ et Jordan, déjà cité. On fit venir Patriciu, un professeur de Transylvanie, pour enseigner l'histoire de tous les Roumains et non plus l'histoire de la Moldavie. Metaxa enseignait le grec, Partenie Antonie, ancien boursier, le dessin; quant aux sciences naturelles dans les classes inférieures, on les confia à Grégoire Cobilcescu, qui devait faire les premières recherches géologiques dans le pays. Il y avait une chaire de langue russe, le consul russe recommandant Jean Doncey, futur auteur d'une excellente grammaire roumaine destinée aux Bessarabiens². On donne aussi des bourses à l'étranger: Nicolas Ionescu, Alinescu et Panaiteanu, avec Georges Apostoleanu à Berlin, pour finances et droit; Scheletti à Potsdam, Veisa à Paris pour mathématiques et sciences naturelles; Botezatu en Russie, Panaite Donici à Paris, pour les mathématiques³, un Georges Popovici à Lemberg, pour la médecine⁴.

Enfin on autorise Scriban à réorganiser le Séminaire,

¹ *Ibid.*, pp. 53-54.

² *Ibid.*, pp. 54-55.

³ *Ibid.*, pp. 34-35. D'autres boursiers en 1860. Voy. plus loin.

⁴ *Ibid.*, p. 59.

dont il fait de nouveau une école de théologie, avec huit années d'études et un programme approprié. Tout le haut clergé doit passer par cette autre Académie¹. Nous retrouvons dans le corps enseignant les anciens professeurs, puis Alexandre Petrino pour le chant et Christophe Scriban; deux anciens élèves de l'Académie de Kiev: Jean Mandinescu, auteur d'une Histoire universelle, le vicaire Ștefănescu, futur évêque Melchisédec, fils d'un prêtre de Roman; enfin, Vida², Transylvain, détenteur du manuscrit de la chronique de Șincai. Il devait y avoir un Séminaire diocésain auprès de chaque évêché.

Le courant transylvain présidait ici à tous les changements et à toutes les créations. On avait fait venir Laurian de Vienne, pour remplacer Săulescu, démissionné en janvier 1852. De Transylvanie aussi on appelle l'animateur de l'Assemblée roumaine du Champ de la Liberté, en 1848, l'agitateur, le révolutionnaire Siméon Bărnuțiu³; Papiu Ilarian fit lui aussi un séjour en Moldavie. Sous les yeux du consul russe, le prince, ami de Kogălniceanu, avait toutes les audaces. Démètre Stoïca, professeur de latin, venait du Banat, de Transylvanie encore le juriste Suciș, le chimiste Étienne Micle et le latiniste Zacharie Columb⁴.

Vainement le ministre de l'Instruction et des Cultes, Nicolas Soutzo, essaiera-t-il de porter un coup à la nouvelle école moldave, en demandant dans son rapport de faire venir des professeurs étrangers pour l'apiculture, le commerce et l'école d'ingénieurs, ou d'envoyer en Prusse des boursiers pour les études. Cette dernière proposition

¹ Erbiceanu, ouvr. cité.

² Voy. aussi Urechă, ouvr. cité, III, p. 107 et suiv. Pour Petrino aussi *ibid.*, p. 36.

³ *Ibid.*, pp. 106-07. Cf. Bogdan-Duică, *Viața și ideile lui Simion Bărnuțiu*, Bucarest 1924.]

⁴ Rășcanu, ouvr. cité, pp. LVI-LVII.

fut admise, en janvier 1854, par le général André Budberg, commandant de l'armée russe d'occupation¹.

Laurian resta et, lorsque, en 1855, il partait pour faire un voyage d'études en Occident, c'est Bărnuțiu qui le remplace². L'inspecteur transylvain avait présidé en 1853 à la fondation des premières quinze écoles de village³; on avait également créé un „Institut préparandal“ aux Trois Hiérarques, pour vingt-cinq jeunes gens⁴.

„Heureux temps“, écrit Pierre Rășcanu, un des élèves de l'établissement, „où l'école compte des professeurs comme Bărnuțiu pour la philosophie, Alexandre Papiu et Nicolas Ionescu pour l'histoire, Grégoire Cobîlcescu pour les sciences naturelles, Étienne Micle pour la physique et la chimie, Jean Pop et Jean Pangrati pour les mathématiques, Zacharie Columb et Démètre Stoïca pour le latin et, au-dessus de tous, Auguste Trébonius Laurian qui, avec tant de prestige au Ministère et dans le monde scolaire, réalisait les vœux du grand prince; où les absences des professeurs étaient choses inconnues; où les punitions des élèves étaient si rares, puisque tous, professeurs et élèves, savaient que c'est par le travail, le dévouement et la persévérance qu'on prépare un meilleur sort au malheureux pays“⁵.

Des intrigues pourtant furent tramées contre ces hommes venus d'ailleurs. Lorsque le prince Ghica, protecteur des Transylvains, acheva par le traité de Paris son deuxième règne, lorsque l'on installa comme lieutenant princier Végoridi avec la mission de préparer par de nouvelles élections la situation des deux pays roumains, les intrigues marchèrent grand train. Laurian, mettant en question la situation d'un certain nombre d'instituteurs

¹ Urechîă, ouvr. cité, pp. 106-107.

² *ibid.*, p. 107.

³ *ibid.*, p. 111 et suiv.

⁴ *ibid.*, pp. 114-115.

⁵ Ouvr. cité, p. LVII.

ruraux qu'il jugeait médiocres, ces derniers ameutèrent la jeunesse des écoles qui, impétueuse et bruyante, se déclara prête à aller jusqu'au „crime“ pour écarter les intrus. Les élèves internes avaient donné le signal et visaient spécialement Patriciu, le directeur de l'internat, qui fut même frappé (janvier 1855)¹. Les coupables sont exclus, mais les autres, sauf vingt-deux, quittent l'école. La commission d'enquête, formée de Balş et deux Cantacuzène, accusa Laurian d'avoir pris une mesure injuste; elle lui fit observer aussi qu'étant inspecteur, il devait se tenir à l'écart de l'enseignement en classe. Laurian démissionna; Patriciu, directeur et professeur à l'école préparatoire“, le Bucovinien Alboteanu, aussi; il en fut de même de Papiu Ilarian, nouveau professeur transylvain, esprit révolutionnaire qui devait s'illustrer par un beau livre sur l'histoire du mouvement auquel il avait participé; professeur de droit, il avait fait de belles études à Padoue et avait été à Berlin, pour trouver ces sources inconnues de l'histoire des Roumains, qu'il devait publier dans son „Tesar de monumente istorice“. Quelques Transylvains restèrent pourtant: Zacharie Columb, le professeur de chimie, Étienne Miclea et un professeur de droit, Pierre Suciu², plus Bărnuțiu lui-même. Mais, à la suite du départ de Laurian, qui avait pris le berceau du Romulus et de Remus gardé par la louve comme point de départ à son livre d'histoire des Roumains, le courant transylvain perd, en Moldavie, sa force et son prestige.

En février on rappelle les professeurs éloignés par l'ancien inspecteur, et ils retrouvent dans l'école les turbulents dont on avait fait l'instrument d'une basse vengeance; sauf quelques exceptions, on avait, en effet, pardonné aux écoliers coupables, sur la simple promesse,

¹ Des troubles analogues à Bucarest, en classe de septième, et au Séminaire de Rimnic; Urechia, ouvr. cité, III, p. 225.

² *Ibid.*, pp. 124-127. Grégoire Apostoleanu était aussi professeur de droit; *ibid.*, p. 197.

faite par les parents, que leurs enfants seraient de bons élèves désormais ¹. Ainsi pour satisfaire certaines ambitions, certains intérêts lésés, et comme suite à une révolution enfantine apaisée par les pompes d'incendie, on sacrifia un courant bienfaisant et l'on donna un mauvais exemple à la jeunesse. C'était l'œuvre d'un Conseil extraordinaire — ad-hoc — emplaced ensuite par le Conseil scolaire légal, institué par Grégoire Ghica ². Le ministre de l'Instruction, Démètre Cantacuzène, avait donné son approbation ; voici d'ailleurs en quels termes il s'adressait à ses subalternes en leur annonçant la nomination comme inspecteur de Veisa, „licencié, professeur à la Faculté“ : „l'action irréfléchie de certains professeurs, qui n'ont pas respecté les règlements scolaires, peut servir d'exemple aux élèves et leur montrer toute la tristesse de l'esprit d'insubordination et du mépris de la discipline, première et inéluctable condition d'existence de toute institution publique“. Il recommandait ensuite, en précisant ses accusations, que les professeurs doivent „se garder d'être mêlés à toute question étrangère à l'enseignement et *par dessus tout de propager l'esprit de parti et les idées subversives*“ ³. Toutes ces observations étaient inspirées par la conviction profonde que l'ordre constitue „le plus puissant appui de tout gouvernement“ ⁴.

Encore une fois le monde officiel patronnait le désordre, en l'utilisant à ses fins. Le temps où l'autorité d'un Asachi s'imposait étaient oubliés ; il avait pourtant conduit le département en 1856 ⁵. Un conflit analogue se produisit au Séminaire de Scriban, qui avait fait venir son neveu Auguste de St.-Pétersbourg ; il fut sacrifié à Sohupan, son éternel compétiteur ⁶.

¹ *Ibid.*, pp. 126-127.

² *Ibid.*, p. 127.

³ *Ibid.*, pp. 127-128.

⁴ *Ibid.*, p. 129.

⁵ *Ibid.*, pp. 154-155.

⁶ *Ibid.*, p. 165. On envoie des boursiers à Athènes : Georges

Le nouveau ministre des Écoles était pourtant un esprit cultivé et le „mémoire“ qu'il adressa aux lieutenants princiers contient des vues justes ; il y condamne „l'intrigue et la haine qui déchirent le corps enseignant“.

L'école de village est toujours absente¹ ; on avait seulement décidé que l'entretien en serait assuré par les fermiers de terres appartenant aux monastères et que cette stipulation serait énoncée dans les futurs contrats. Dans les villes, les parents retirent leurs enfants de l'école „sitôt qu'ils savent un peu écrire“, pour les placer dans les bureaux. Dans les écoles secondaires, on pratique un système „d'abondante mémorisation complètement inutile“. Les ateliers de l'école de métiers „sont ruinés“. Le 1-er septembre 1855 le collège de Bârlad, celui de Botoşani et de Focşani ouvrent leurs portes. L'école du prieur Néonil, à Neamţ, n'a plus son gymnase, ni son internat et devient une simple école de catéchètes ; le ministre doit vaincre „la résistance du prieur encouragé par le haut clergé du pays“, par le Métropolitain Sophronius Miclescu, qui remplaçait l'obscurantiste marchand d'ordinations Mélétius¹.

Si à Galaţi on enseigne le grec et l'italien — „langues du port“ —, s'il y a une chaire d'italien à Jassy, en revanche on ne surveille pas les nombreuses écoles particulières, où la langue du pays est négligée, où on ne lui donne pas „la place et l'importance réclamées par les nécessités d'un pays roumain“. Les Facultés sont fermées. Des écoles de filles n'existent qu'à Bîrlad, Tecuciu et Odobeşti. Quant aux livres d'école, on y a mis „des principes d'un radicalisme ridicule“ —, une attaque contre la langue, latinisée, de Laurian.

Erbiceanu, Clément Nicolau, futur auteur de l'attentat contre le Métropolitain Callinique, et un Dimitriu ; à Chalké : Genadius Enăceanu, le futur évêque, et le diacre Damascène ; *ibid.*

¹ Voy. aussi *ibid.*, pp. 109-110, 165.

Telle étant la situation, Cantacuzène expose ce qu'il a pu réaliser : vingt-cinq écoles de villages, avec des séminaristes comme maîtres ¹, la création d'une école normale pour remplacer la „préparandale“. On donnera six bourses pour l'enseignement primaire (cinquante élèves). Les administrations ont reçu des instructions pour préparer les locaux d'après un plan unique ². Par le moyen du clergé on conseille aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école. On donne des prix en argent aux élèves distingués des écoles secondaires et l'on institue un prix „pour le mérite“, destiné „au meilleur élève de toutes les classes“. On fonde des écoles réales à Jassy et à Galați, avec cinq années d'études et, au programme, „une encyclopédie de matières du domaine commercial et industriel, les plus utiles pour la vie pratique“ ; en outre, un cours de spécialisation“, le tout afin de former „le tiers état, qui seul peut assurer la force et la prospérité de l'État“ ³.

On ajoute une deuxième année d'études aux cours supérieurs de droit et de philosophie, et l'on essaie d'éveiller l'intérêt du public pour cet établissement supérieur en instituant *les premier cours libres*. Ces derniers commencent par les expériences de physique et de chimie de Miclea, qui ont du succès. Le ministre est content : „Le cours public de physique et de chimie populaire, qui cherche à donner une orientation vers l'industrie et mettre un terme à toutes sortes de préjugés, est fréquenté par de nombreux et enthousiastes auditeurs de toutes les classes de la société“ ⁴.

Parmi les cent soixante-huit professeurs, il y en a qui sont jeunes, comme Metaxa pour le grec, Emilian pour les mathématiques, Kertes, Meissner pour l'allemand, Chirnischi pour l'histoire universelle ⁵. En juin 1858, Malgouverné,

¹ Il y avait treize écoles primaires de catéchètes.

² Voy. *ibid.*, p. 110 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 156 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 169 et suiv.

⁵ *Ibid.*

revenu en Moldavie pour ouvrir le magasin de modes de sa femme, rentre dans l'enseignement et commence à critiquer les abus de la memorisation. Jacques Lupașcu enseignait le droit commercial ¹.

Les écoles de filles, placées sous le patronnage de la femme du lieutenant princier Balș ², sont l'objet d'une grande sollicitude; on en crée encore neuf: à Galați, Ismail, Tîrgul Ocnei, Piatra, Huși, Bacău et Tîrgul-Frumos, en attendant celles de Tîrgul Neamțului, Roman, Folticeni, Galați ³. Le programme doit préparer les futures „maîtresses et éducatrices, pour éviter à notre société d'avoir recours aux gouvernantes étrangères, qui sont coûteuses et n'assurent pas la meilleure éducation“. On ajoute une troisième classe aux écoles de province, une sixième à celle de Jassy et un „cours de pédagogie, en français, pour les élèves qui désireraient embrasser la carrière de maîtresses ou éducatrices“; ces dernières feront un stage d'application dans les petites classes. La direction de l'école est confiée à M-me Hélène Barbe André; Tiède-main enseigne le français et la femme de peintre Stawski le dessin.

On organisa l'enseignement aussi dans les trois districts bessarabiens que le traité de Paris avait rendus à la Moldavie. En 1858 Vogoridi accorde un large privilège aux Bulgares, les autorisant à maintenir dans les écoles de Bolgrad l'enseignement russe pour les classes inférieures; on y enseignera pourtant aussi le roumain: la colonie ne demandait l'emploi de sa langue que pour l'enseignement religieux. Dans le nouveau territoire on trouva des écoles de village appartenant aux différentes nationalités et des écoles primaires de garçons et de filles à Bolgrad. On créera encore, ou l'on maintiendra, celles d'Ismail, Cahul, Leova, Chilia et l'école de jeunes filles de Vilcov;

¹ *Ibid.*, p. 147.

² *Ibid.*, p. 155.

³ *Ibid.*, p. 149.

on songe aussi à fonder, dans la province, un gymnase avec internat ¹. L'agronome Jean Ionescu, agronome, vient travailler dans ces parages ².

Le rapport parle aussi des écoles particulières. Il ne trouve que des éloges pour l'école protestante ; surveillée par le consul prussien, elle a trois années d'études ; on lui a demandé d'inscrire la grammaire roumaine au programme, avec la géographie et l'histoire des Roumains. Le vicariat catholique a été invité à ouvrir des écoles communales, en 1860 ; on pense à un Séminaire, mais on ne réussit pas à le créer. Les Arméniens de Jassy, Roman et Botoșani s'occupent de l'enseignement plus que leurs concitoyens, qu'il faudra vaincre ³.

Mais l'activité des pensionnats, qui ont près de mille élèves, continue. Nous trouvons à Jassy ceux de Cazou, Atanasiade, Frey, Jordan et Eiwias pour garçons, ceux de Jaye, Haidig, Petit, Meissner, Sachetti pour filles ; ceux de Katz, Hadik, Wrobletsky et Gall ; en province il y a six pensionnats de garçons (ceux de Mettey, Blanchin, Danilau, Olivari à Botoșani), neuf de filles aussi ceux de Frietsch et Bitrou ⁴.

A la veille donc de l'Union des Principautés on essaya d'organiser un enseignement avec 75 écoles et 5936 écoliers, qui aura, en 1859, 117 écoles et 8.700 élèves. Et sur 10.000 écoliers environ, ou plus exactement 9.043, il y avait 3.363 élèves garçons dans les écoles primaires,

¹ Voy. aussi le rapport de Coștandachi, *ibid.*, p. 150 et suiv.

² *Ibid.*, p. 152.

³ Voy. aussi *ibid.*, pp. 58-59. Ils demandent en 1860 une école de langue allemande, mais on les refuse ; *ibid.*, p. 234 et suiv. L'école de Hermann Filip pour Juifs et pour Allemands, *ibid.*, II, pp. 247-248. Un prêtre demande à être payé pour le hongrois, *ibid.*, p. 241. — Un engagement entre Patriciu et un boïar dont le fils aura des „leçons de roumain, latin, français, allemand”, revue *Ioan Neculce*, loc. cité.

⁴ Urechia, ouvr. cité, III, pp. 141-149. Cf. aussi la liste pour 1854-1859, p. 174.

1.204 dans les colonies bulgares, 342 dans les pensionnats de province, 1.908 élèves dans les écoles de village ².

Mais ce qu'il faut surtout retenir de cette avalanche d'idées immédiatement mises au programme, de ce tissu d'intrigues et de cette rapide succession de systèmes, c'est le désir ardent, enthousiaste, dirions-nous, qui poussait la société vers l'instruction. D'où la création d'écoles comme celle de l'évêque Benjamin Russet à Doljești (Roman), où fonctionne aussi le prélat Marcien Folescu qui construira l'école de Botoșani, portant le nom de son fondateur ²; ou encore celle de Buzău, école de jeunes filles, en 1852 ³, celle de Ploești, où Ohm ⁴ enseigne l'allemand; des fondations aussi comme celle de Nicolas Co-dreanu à Bîrlad ⁵, de Catherine Sturdza à Miclăușani ⁶, de Théodore Balș à Darabani ⁷; Grégoire Brîncoveanu pensait à tout un ensemble d'institutions scolaires qui devaient être réalisées sur les revenus de ses fondations ⁸. A Brăila, les commerçants, Faranga en tête, ouvrent une école ⁹. Iordachi Boldur, dans son testament, donne des dispositions à son fils pour créer une école normale à Hudești ¹⁰. L'avare poète Conachi lui-même fit

¹ Voy. aussi *ibid.*, p. 137. Cf. *ibid.*, p. 133. Ensuite *ibid.*, p. 170, note 5. Il y avait vingt écoles primaires de garçons (cinq dans les villages), douze de jeunes filles (deux à Jassy), soixante élèves à l'École Centrale de jeunes filles, cent soixante à l'internat de garçons (cent vingt-six non payants).

² *Ibid.*, II, pp. 178-179.

³ *Ibid.*, p. 97.

⁴ Iorga, *Viața*, etc., p. 13; Urechiă, ouvr. cité, II, pp. 316-317 (1847).

⁵ Urechiă, ouvr. cité III, pp. 109, 164.

⁶ *Ibid.*, p. 140 (voy. aussi celle de Berislăvești, Argeș, *ibid.*, II, p. 296).

⁷ *Ibid.*, p. 199.

⁸ *Ibid.*, pp. 222-223.

⁹ *Ibid.*, p. 230.

¹⁰ *Ibid.*, III, p. 163.

à Birlad une donation, mais demanda en même temps l'achat de la maison Negri, propriété de sa femme¹. A Galați des femmes de différentes nationalités s'entendent pour fonder un orphelinat². On crée aussi de nombreuses écoles par souscription publique³. Certains monastères, comme ceux de Vorona et de Doljești, s'efforcent de contribuer par leurs modestes écoles à cultiver les masses populaires⁴.

Le régime disciplinaire s'humanisait. Le nouveau règlement interdisait en Moldavie les punitions et admettait seulement „les sages conseils“, „l'admonestation“, la punition qui consistait à mettre un élève „debout“ ou „à genoux“ en classe, „la mise aux arrêts“ et „autres semblables paternelles mesures“. Les élèves exclus pouvaient revenir à l'école deux mois après⁵.

¹ Iorga, „Mém. Ac. Rom.“, section littéraire, XXIV, pp. 195-196. Poteca institue en 1846 deux bourses ; Urechîa, ouvr. cité, II, p. 316.

² *Ibid.*, III, p. 149.

³ *Ibid.*, p. 155, note 2. Voy. aussi *ibid.*, II, p. 222-223. Pour les donations, *ibid.*, p. 226. Le testament de Poteca, *ibid.*, III, p. 140.

⁴ *Ibid.*, pp. 222-223.

⁵ *Ibid.*, p. 33.

XIII.

L'éclectisme national (1859-90) et la création de l'enseignement supérieur et spécial.

Le prince que l'Union des Principautés avait donné au pays n'était ni assez préparé, ni assez libre pour pouvoir songer à apporter une contribution personnelle à l'oeuvre de l'enseignement; sans doute n'eut-il jamais cette pré-tention.

Chef de deux pays qui venaient à peine de s'unir, il ne put même pas songer à un système unitaire.

En Moldavie, Manolachi Costachi et Tiriachiu, ses premiers ministres, se contentèrent de quelques modifications et additions de détail ¹. Nicolas Ionescu devenait inspecteur général et le Conseil scolaire était formé de Suciu, Micle, et le docteur Apostoleanu ².

A Bucarest, l'action de l'Éphorie, qu'on n'avait pas supprimée — comme à Jassy —, jouit d'une plus grande liberté. On appela en juillet-août 1859 Laurian pour l'enseignement des „langues classiques“, Jean Maiorescu pour „l'histoire critique et la statistique“, en réservant à Cernătescu les trois premières classes. On offre à Eliad la chaire de langue et littérature roumaines; il refuse, étant très occupé, mais ajoute que plus tard il „serait heureux d'achever sa carrière par où il avait commencé, en fai-

¹ Voy. *ibid.*, p. 147-151.

² *Ibid.*, pp. 160.

sant profiter la jeunesse studieuse de tout ce qu'il avait pu cueillir au cours de si longues années¹ : aussi, sans rétribution, on lui réserve la chaire. Laurian prend dans l'Éphorie la place d'Alexandre G. Golescu, qui se trouve en Moldavie et, après la retraite de Costaforu, remplacé momentanément par Zalomit, Maiorescu accepte de diriger l'enseignement en Valachie¹.

Le nouveau régime pense aux livres d'école². Mais bientôt on entre en conflit avec Alexandre G. Golescu, ministre de l'Instruction, obligé de s'incliner devant l'Éphorie et d'avouer ses torts, pour avoir brutalement invité les maîtres des écoles princiaries à ne pas prendre part aux luttes politiques³. L'Éphorie répondit que *„son devoir reste le même sous tout gouvernement légal“*, et elle ajouta, avec raison, qu'*„elle ne peut empêcher les instituteurs d'exercer les droits politiques de tout citoyen“*⁴. La réponse adoucie du ministre sépare nettement les instituteurs et les professeurs : *„Non seulement ils doivent se tenir loin de toute manifestation politique, mais ils s'abstiendront de toute préoccupation étrangère à la mission pour laquelle on les paie ; il est certain que cette disposition disciplinaire n'ira pas jusqu'à empêcher le libre exercice de leur droits de citoyens“*⁵.

Mais, à Bucarest, l'immixtion du pouvoir de l'État — représenté par les ministres — dans la vie scolaire allait provoquer encore d'autres conflits. Le ministre Cantacuzène ayant remplacé Verdeanu, le directeur de l'École Centrale de Jassy, par une Française, M-me Gros, le scandale reprend et toutes les écoles, y compris celles de jeunes filles, participent cette fois à la rébellion. Ce n'est que plus tard qu'un „comité extraordinaire d'inspection“

¹ *Ibid.*, pp. 180-181. Voy. B. Mihăilescu, ouvr. cité.

² Urechia, ouvr. cité, p. 182 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 185 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 188.

⁵ *Ibid.*, p. 189.

réussira à rétablir l'ordre¹. Tel fut le spectacle auquel assista Asachi, l'initiateur et fondateur de l'enseignement moldave, que de si nobles et si solides principes avaient inspiré.

Ici aussi, on avait ouvert des cours libres : celui de Barasch, celui de Marsillac — histoire littéraire, en français, portant sur des choses et des textes français².

En général, et comme dans la France napoléonienne, un puissant courant étatiste domine. Il inspire les mesures prises à l'égard des pensionnats lorsqu'on invoque l'article 261 de l'ancien règlement, dont le texte est si habilement rédigé : „Pour que les élèves puissent passer d'un pensionnat dans un autre ou dans une école publique, le programme d'études des pensionnats sera analogue et conforme à celui des écoles publiques“³. On nomma en Valachie le premier inspecteur des écoles particulières, Théodore Ciocanelli, auteur des „Dialogues roumains-français“⁴.

Le courant laïque, qui préside l'œuvre de ce gouvernement libéral, provoque une lutte contre les vieilles fondations de l'Église, dépouillée d'une grande partie de ses privilèges, surtout en Moldavie. La résistance de Philarete Scriban et de Melchisédec est vaincue⁵. On supprime les écoles de catéchètes⁶, les Séminaires passent au Ministère de l'Instruction⁷ : on leur impose un programme officiel⁸, avec étude du français et de l'histoire des Rou-

¹ *Ibid.*, p. 247.

² *Ibid.*, pp. 206-207.

³ *Ibid.*, pp. 171-172.

⁴ *Ibid.*, p. 190.

⁵ *Ibid.*, p. 261. Pour l'école de Neamț, *ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 165.

⁷ *Ibid.*, p. 166 et suiv.

⁸ *Ibid.*, pp. 233, 260-261 ; Histoires du Séminaire de Socola par Erbiceanu et par Adamescu.

mains ; on veut par là permettre aux élèves séminaristes de se faire inscrire à la Faculté de théologie, créée, mais supprimée en 1864, faute de professeurs ¹. Le programme était élaboré de manière à permettre aux élèves d'entrer, au sortir de l'école, soit dans le clergé, soit dans l'enseignement laïque, ce qui constituait, du point de vue de l'Église, une grave erreur ². En Valachie aussi les Séminaires sont pris par l'État ³.

De son côté, Grégoire Brîncoveanu, l'éphore des fondations de sa famille, consulté par son directeur, Florian Aaron, pense pouvoir créer auprès des monastères de moines „des écoles et séminaires pour garçons“ et auprès des couvents tenus par des religieuses „des pensionnats d'éducation et d'instruction pour filles“ ; l'évêque de Rîmnic, qui avait promis de fonder des écoles de village ⁴, approuvait ce bizarre projet, qu'on devait d'abord réaliser au monastère „Dintr'un lemn“ ⁵.

¹ Urechiă, ouvr. cité, p. 261.

² Le voyageur russe Porphyre Ouspenski expose ainsi l'organisation des Séminaires sous le Règlement Organique : quatre-vingt élèves de seize ans apprennent la lecture, l'écriture, et le chant. Ils reçoivent ensuite une préparation spéciale, au Palais Métropolitain. Un certificat délivré par „l'inspecteur“ Hierothée, en 1836-7, montre qu'on enseignait le bréviaire, les psaumes, la liturgie, l'Évangile, un peu d'histoire sacrée, le petit catéchisme, la doctrine de Saint Athanase, l'explication des vêtements et des vases sacrés, très peu de théologie, les quatre opérations de l'arithmétique et, bien entendu, le chant.

Avant 1850 le Métropolitain valaque envoie des boursiers en Russie (Ét. Berechet, *Călătoriile lui Porfirie Uspenschi*, Bucarest, 1920, p. 10 et suiv.; C. Bobulescu, *Cronica bisericii Sf. Ecaterina din București, 1577-1-er octobrie 1924*, Bucarest, 1927, p. 41 note 1).

³ *Ibid.*, p. 246. Le programme de 1862-3, p. 258 et suiv.

⁴ Urechiă, ouvr. cité, p. 193 et suiv.

⁵ Cf. *ibid.*, p. 234. — En 1860, Brîncoveanu annonçait un concours pour les écoles de l'Éphorie, dans cinq départements ; il promettait d'accorder des bourses ; *ibid.*, pp. 190-191. En outre, cinq externats de jeunes filles à Bucarest, ensuite à Craïova et Cara-

Le problème de la classe paysanne préoccupant tout le monde au plus haut degré, on décida de donner une organisation sérieuse aux écoles de campagne. En Moldavie on nomma à l'école normale des Trois Hiérarques des professeurs de la valeur d'un Grégoire Cobîlcescu, qui partit à l'étranger, et d'un Bogdan Petriceicu Hasdeu, l'extraordinaire émigré, futur philologue et historien, qui venait à peine d'arriver de Russie. V. A. Urechiă enseignait dans la première classe lancastrienne ; après avoir fait des études en Espagne, il avait été nommé professeur dans les classes universitaires et, aussitôt après, directeur au Ministère de l'Instruction¹. En 1860, il y avait cinquante-deux écoles de campagne, trente et un catéchètes et trente et un instituteurs².

Comme on n'avait pas organisé dans les villages un enseignement pour filles, on admet ces dernières dans les écoles de garçons, la limite d'âge étant fixée à douze ans. En hiver, on pourrait établir des horaires différents pour garçons et pour filles³. Velini préconisait un autre système : les garçons iraient à l'école en hiver, les filles en été ; le Conseil des écoles proposait de réserver aux filles les après-midi. Mais on n'oubliait pas d'ajouter que „les professeurs mariés seuls pouvaient enseigner aux filles à partir de dix ans, et les autres seulement jusqu'à dix ans“⁴.

câl ; *ibid.*, pp. 191-192. Il offre d'instituer deux prix littéraires ; *ibid.*, p. 222 et suiv.

En 1859, Grégoire Brîncoveanu fonde aussi les cinq externats, à Bucarest, et il met à la tête de chacun „une dame directrice, capable, roumaine, orthodoxe“ ; la directrice enseignait la couture ; pour la lecture, l'écriture, l'arithmétique et les connaissances élémentaires il y avait des professeurs ; un prêtre enseignait la religion (Bobulescu, *Sf. Ecaterina*, pp. 56-57, voy. aussi p. 58).

¹ *Ibid.*, pp. 159, 163 et sniv.

² *Ibid.*, p. 228.

³ *Ibid.*, p. 159.

⁴ *Ibid.*, pp. 159-60, 161-2. Cf. *ibid.*, p. 240.

Avec des cours destinés aux adultes ¹, le Ministère de Kogălniceanu décréta *l'enseignement rural obligatoire* ². En 1860 il y avait quatre écoles normales (Botoşani, Bacău, Tecuciu, Ismail), avec quatre années d'études; parmi les élèves „des chantres pris dans les services des départements voisins, auxquels on versait des allocations“ de trente *lei*, sur les fonds communaux, pendant leur séjour „à l'école“. Les écoles fonctionnèrent, pour commencer, dans les locaux des écoles primaires ³.

Avec moins de réformes, la Valachie comptait en 1866, 1.966 écoles de campagne, 234 autres étant en cours d'organisation ⁴. Alexandre G. Golescu essaya, en mars 1860, de créer encore „une école *préparande* dans chaque département“, „mesure transitoire d'une urgente et absolue nécessité“ pour préparer des instituteurs; pendant l'été les cours seraient suivis par les instituteurs actuels ⁵. On avait supprimé l'impôt de 2 *lei* pour l'école de campagne ⁶.

En 1863, le poète Bolintineanu étant ministre de l'Instruction; on parlait à peine d'une école normale à Bucarest ⁷.

En Moldavie, si l'école de campagne vivait encore de donations comme celle de Nicolas Istrati, auteur de „l'Ami de l'enfance, livre de lecture pour les écoliers des campagnes“, dans les villes, sous le régime de Kogălniceanu, on créa le jardin d'enfants à côté de l'école primaire ⁸.

¹ Voy. *ibid.*, p. 229.

² *Ibid.*, p. 162. Cf. *ibid.*, pp. 97-98. Certaines mesures prises en Valachie, *ibid.*, pp. 181-182. Aristia avait écrit un livre „paysan-chrétien“; *ibid.*, p. 121.

³ *Ibid.*, p. 235 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 242.

⁵ *Ibid.*, p. 242 et suiv.

⁶ *Ibid.*, p. 245.

⁷ *Ibid.*, p. 252.

⁸ Cf. *Rev. Ist.*, VI, pp. 298-299. Publié en 1860.

On augmenta le nombre des écoles de filles (à Chilia, à Burdujeni) ¹, à l'époque où, en Valachie, il y a deux externats de deux classes à Bucarest, d'autres à Ploëști et à Slatina et l'on songeait à en organiser encore neuf (à Cerneți, Oltenița, Ocna, Calafat, Argeș, Vălenii-de-Munte, Rîmnicul-Sărat, Alexandria, Rușii-de-Vede) ². Le nombre des élèves, en 1860, avait ainsi monté à 2.461 ³, alors qu'il y avait 6.115 élèves dans les écoles analogues de garçons ⁴.

Si l'école „réale“ de Jassy est supprimée, faute d'élèves ⁵, les fonds passant à la Faculté des sciences, dans la première la plupart des Transylvains (sauf Columb) avaient gardé leur place ⁶. Dès 1862, le Conseil de l'instruction, dans lequel entrèrent l'ingénieur Donici, les prélats Néophyte Scriban et Melchisédec, et deux autres membres, instituait dans les villes une école primaire de type unique ⁷; on continua à nommer des instituteurs ayant les quatre classes du gymnase ⁸.

L'école secondaire prend un grand développement, surtout en Valachie. Le gymnase qui porte le nom de Lazăr a quatre classes; celui auquel on donna le nom de Mathieu Basarab, considéré comme le prince qui introduisit le roumain dans l'église, est fondé en 1860. Bucarest, grande ville, beaucoup plus grande et plus roumaine que Jassy, fournit aux écoles une plus importante population scolaire ⁹. En 1864, il y a deux classes de gymnase aussi à Ploëști ¹⁰.

¹ *Ibid.*, III, pp. 238-239.

² *Ibid.*, p. 242.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* Tableau comparatif pour 1852-61, *ibid.*, p. 246.

⁵ *Ibid.*, p. 237.

⁶ *Ibid.*, p. 250.

⁷ *Ibid.*, p. 253 et suiv.

⁸ *Ibid.*, p. 254.

⁹ *Ibid.*, p. 242.

¹⁰ *Ibid.*, p. 250.

Alors que l'école de métiers est, à Jassy, abandonnée, à Bucarest elle se maintient, à l'église Mavrogheni, avec cinquante écoliers. L'école d'agriculture, avec une pépinière de mûriers, a soixante élèves¹. Celle de sylviculture, avec quatre professeurs, en a vingt². Quant aux études commerciales, on préfère envoyer deux boursiers à Gênes³. En Moldavie, nous trouvons deux écoles commerciales, celle de Galați étant fondée en 1864⁴.

Jassy, pour qui l'année 1860 est, grâce aux efforts de Kogălniceanu, riche en réalisations, voit naître le 29 août l'école de Beaux-Arts et le Musée de peinture⁵. Le 20 octobre 1860, le ministre propose la création de la Faculté de médecine, dont l'organisation fut confiée aux docteurs Alexandre Cuciureanu, Fătu, Negură et Bendella⁶. En 1863, à l'exemple de Davilla, le dr. Russ ouvrait un cours libre⁷.

Le 6 septembre, on décide d'ouvrir une École de musique et déclamation⁸.

„L'École nationale de médecine“ de Davilla est prospère et acquiert, en 1861, un caractère général roumain, avec soixante étudiants valaques, quarante moldaves, „trente-cinq des autres pays roumains“ et quelques étudiants bulgares et rouméliotes. L'année suivante, l'heureux fondateur pouvait déclarer que, „l'école prenant toujours

¹ *Ibid.*, p. 242.

² *Ibid.*, p. 243.

³ *Ibid.*, p. 245. Un projet d'école commerciale privée, de Flügel, *ibid.*, p. 254.

⁴ *Ibid.*

⁵ Peintres dans les écoles de Moldavie, *ibid.*, II, p. 197 (Stawski), 203 (Schiaivone); III, p. 118 (Schiller, élève de Schiaivone); on supprime la peinture du programme, en 1843, *ibid.*, II, p. 265.

⁶ Gomoiu, ouvr. cit., pp. 901-902.

⁷ *Ibid.*

⁸ En 1844 l'Académie refusait à Asachi les élèves qu'il avait demandés pour le théâtre; *ibid.*, II, p. 278.

plus de développement, aura à l'avenir des étudiants venus de Transylvanie, du Banat et de la Bucovine¹, car elle comptait déjà des Bessarabiens parmi ses élèves. L'école de médecine vétérinaire fut fondée à la même époque¹.

Un rapport de Tătărescu propose, en 1863, la création d'une École de beaux-arts à Bucarest. On devait lui annexer un Musée de copies, un cours de perspective et d'anatomie², mais la pénurie des ressources obligea Bolintineanu à refuser Tătărescu, comme il refusa ensuite le plus grand talent d'Aman. L'école sera fondée plus tard, par Nicolas Crețulescu. Louis Guglielmi songea à une école nationale de musique³, mais le Conservatoire n'est créé qu'en 1864, alors qu'à Jassy, l'école, dirigée par Spiru, avait en 1861 „vingt-trois élèves, huit pour le chant, sept pour le piano, seize pour le violon, quarante-sept pour les principes élémentaires, six jeunes filles pour le chant, neuf pour le piano et douze pour les principes“⁴.

Ce fut l'enseignement supérieur qui constitua la préoccupation et la fierté du nouveau régime. Au début, on accordait, à Jassy, des allocations aux étudiants de la Faculté de droit; on accordait aussi de nombreuses bourses à l'étranger⁵. Roger-Collard en personne consentait à être leur correspondant à Paris. Le gouvernement italien recevait avec empressement nos boursiers. C'est là, à Turin,

¹ Gomoiu, ouvr. cit., p. 141.

² Urechiă. ouvr. cit., pp. 268-9. Pour les peintres paysagistes, *ibid.*, II, p. 229 (an. 1843). Pour le peintre Satmari, *ibid.*, III, p. 35; les tableaux de Tătărescu, *ibid.*

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ En 1859: Ciurea, Codrescu, Nicolas Cuianu, Georges Mârzescu, Constantin Pilat, Agapi, Pierre Poni; *ibid.*, p. 168. En 1862, 31 Moldaves, p. 263; 393 Valaques, p. 264.

⁵ *Ibid.*

qu'étudia Romulus Scriban, poète de talent, formé par le classicisme italien, et dont les écrits sont complètement, quoique à tort, oubliés¹. La *Gazzetta di Torino* saluait avec joie la reprise des „relations entre deux peuples frères“ et l'on y commence l'utile propagande de Vegezzi-Ruscalla². Au cours libre de Micle. Jean Ionescu ajouta un autre, de „comptabilité, économie politique et finances“, interrompu lorsque le professeur critiqua une mesure prise par le ministre Teriachiu³.

Dans l'Italie nouvelle nous trouvons maintenant des Transylvains comme Bărnăuțiu, qui s'occupe aussi d'agriculture et de pomologie, et discute avec les savants italiens la question de l'origine des Roumains; Papiu Ilarian et Joseph Hodoș⁴ s'y trouvent aussi, et on y envoie Basile Mălinescu et quelques jeunes officiers.

Le 26 octobre 1860, l'Université de Jassy ouvrait ses portes: la Faculté de droit, avec six professeurs, celle de philosophie, avec trois professeurs — non plus la „philosophie“ initiale qui embrassait les études scientifiques — et la première année de théologie, avec trois professeurs⁵. On ajoutait „une année préparatoire pour les sciences exactes de la Faculté philosophique“, pour „les jeunes gens qui n'ont pas terminé les cours du gymnase“⁶. Mais l'on jugea prématurée la fondation d'une Faculté de médecine⁷.

¹ Voy. aussi *Rev. Ist.*, VI, p. 162 et suiv. Pour ces cinq bourgeois, Urechîă, ouvr. cit., p. 230 et suiv.

² On fait venir Ferrati, du Piémont, pour la direction du Musée de Bucarest.

³ *Ibid.*, p. 169.

⁴ Cf. aussi *Anuarul Institutului de istorie națională*, Cluj, 1924, p. 223 et suiv.

⁵ Urechîă, ouvr. cit., p. 228.

⁶ *Ibid.*, p. 238.

⁷ *Ibid.*, p. 262. Le manuel de petite chirurgie de Vartiadi, 1844; *ibid.*, II, p. 271.

Telle fut l'oeuvre de Michel Kogălniceanu, sous le règne de son ami, le prince Cuza. Simion Bărnuțiu fut le premier recteur, et Philarète Scriban le pro-recteur.

En Valachie, on donna, en 1859, à l'École de droit, qui avait, en 1843, dix élèves à peine ¹, une organisation indépendante, avec un doyen, le premier doyen de Faculté chez les Roumains; la Faculté garda ses anciens professeurs. Elle devait disposer de deux professeurs de droit civil, deux pour le droit romain, un pour l'économie politique, mais, longtemps encore, les quatre professeurs existants se gardèrent d'avoir de nouveaux collègues ².

On augmente le nombre des chaires à la Faculté de philosophie et l'on confie à Florian Aaron le cours d'Histoire des Roumains; les cours de latin et de grec gardèrent leurs professeurs, mais on ajouta des cours de littérature grecque et latine. On augmenta aussi le nombre des professeurs enseignant aux futurs ingénieurs civils ³, d'où allait sortir la Faculté des sciences.

C'est le 8 octobre 1863 que le prince créa à Bucarest, „l'École supérieure des sciences“, transformée ensuite en Faculté. Vingt-deux jours après, un décret sépara l'École supérieure des lettres, qui devient, elle aussi, Faculté. Le décret porte la signature de Bolintineanu, qui l'avait provoqué ⁴.

La Faculté de droit vint après, si bien qu'un décret du

¹ Urechiă, ouvr. cité, II, p. 235. Pour 1840, nous trouvons 42 inscrits, 32 examinés, chiffres qui nous étonnent un peu; *ibid.*, p. 159. Un peu plus tôt, 45, *ibid.*, p. 107; 45 également en 1839; *ibid.*, p. 105. — L'intérêt pour les questions de droit existait depuis longtemps; „Mémoires de l'Ac. Roum.“, XXIX, p. 185 et suiv.

² Urechiă, ouvr. cit., III, pp. 242, 246.

³ Les premiers ingénieurs furent Georges Otetelișanu (Iorga, *Contribuțiuni*, p. 54), Grégoire Pleșoianu et Constantin Orăscu; *ibid.*, II, pp. 63, 182.

⁴ *Ibid.*, p. 255 et suiv.

4 juillet 1864 proclama l'existence de l'Université de Bucarest¹. Pour commencer, on ne songea qu'à un intérêt d'ordre pratique: préparer „des professeurs secondaires capables de remplir leur mission“ et „des ingénieurs civils possédant les connaissances nécessaires“². Les Facultés étaient donc en même temps des écoles normales préparant „les professeurs de gymnases“ et des pépinières d'ingénieurs et constructeurs de „ponts et chaussées“³. Dans le programme de la Faculté de lettres, l'histoire, toujours „critique“, occupait une place importante, „histoire des pays roumains avec l'histoire de la littérature roumaine“ (professeur Urechiă), histoire du monde, de la littérature et de la philosophie; l'archéologue Odobescu, ministre à un moment donné, avait ajouté l'archéologie classique et la „grammaire comparée“ devait relier les langues modernes, y compris l'espagnol et le portugais, aux langues classiques. La „pédagogie“ et la „méthode“ ne pouvaient manquer dans l'ensemble, des études philosophiques, qui ne duraient que deux ans⁴. Les sciences naturelles occupaient une place modeste à la Faculté des sciences, où l'on enseignait également les connaissances théoriques et pratiques nécessaires aux futurs ingénieurs⁵.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 256.

³ *Ibid.*, p. 257.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 257-258.

XIV.

L'enseignement dans les Principautés-Unies et dans les provinces habitées par des Roumains.

Pour réaliser l'unification, le Ministère valaque demanda la suppression de l'Éphorie, qui avait une si belle tradition. Un Conseil de l'instruction publique, le même pour le pays entier, devait lui succéder¹.

Le Conseil des écoles de Jassy rédigea une adresse de protestation signée par l'irréconciliable V. A. Urechiă et par le directeur de l'école des Trois Hiérarques, Titus Maiorescu, esprit critique des plus mordants. „Les sous-signés“, dit l'adresse „pensons que l'union des deux pays est trop solidement ancrée dans les coeurs des Roumains pour risquer d'être périclitée par la seule décision de laisser à la Moldavie les lois scolaires auxquelles elle doit d'avoir réalisé de tels progrès. L'Union est trop solide pour pouvoir être atteinte du seul fait qu'on n'ira pas demander à Bucarest l'autorisation d'acheter pour les écoles quarante sous de craie ou d'y chercher un suppléant, qui arriverait trop tard, pour tout instituteur ou professeur malade. Et, si l'on utilise des livres édités à Jassy avec l'approbation de notre Conseil, et non avec celle de Bucarest, le gouvernement central ne sera point pour si peu de chose troublé. De même si l'élaboration de nos programmes

¹ *Ibid.*, pp. 247-249.

est faite à Jassy et non à Bucarest, l'unité nationale ne saurait en pâtir. Comme elle ne saurait souffrir si toutes les questions scolaires propres à la Moldavie seront résolues et administrées, en toute connaissance de cause, de Jassy et non de Bucarest". Mais le bon sens s'éleva vainement contre le courant centralisateur, qui transforme souvent les réalités historiques vivantes en formes administratives mortes.

Le courant unificateur vainquit donc. Et il n'était pas nouveau.

Asachi avait déjà envoyé au prince Alexandre Ghica les méritoires „travaux de la jeunesse moldave" et ce dernier lui répondait, en novembre 1836, en parlant des „progrès des Roumains" et en montrant sa joie „de voir les Roumains de partout s'orienter vers le même but et accourir tous ensemble pour l'éclairer et le glorifier" ¹. En 1840, Asachi proposait un échange de livres avec la Valachie, en vue de „l'union spirituelle de la nation moldo-roumaine, but des efforts rédempteurs des deux pays" ².

Dès 1859, Constantin A. Crețulescu étant ministre, on prépare à Bucarest une réorganisation complète de l'enseignement, dans laquelle on devait tenir compte aussi de l'organisation moldave. Un comité formé de Brăiloiu et Étienne Golescu, pour la Valachie, Mălinescu, Roset et Kogălniceanu, pour la Moldavie, travaillait à la Commission centrale, à élaborer la réforme de l'enseignement dans les deux Principautés. Mais l'Éphorie de Bucarest prétendit qu'il faut du temps pour consulter d'autres législations encore, et l'on ne parla plus de cette réforme, pourtant si naturelle ³.

On demandait depuis longtemps une loi nouvelle. Les

¹ Hurmuzaki, *Documente*, X, p. 631, no. LXXII.

² Urechiă, ouvr. cit., II, p. 179.

³ *Ibid.*, III, pp. 205-6.

professeurs moldaves prétendaient avec raison fonctionner en vertu d'une loi qui n'avait pas été abrogée. On ne fit rien jusqu'au coup d'État de 1866, qui mit fin au règne, si fécond, de Cuza. Et la loi fondamentale de 1864, sous le Ministère Crețulescu, fut l'œuvre des hommes de ce coup d'État.

Il est intéressant de noter que le vieux Poienaru, avec l'expérience et la tradition d'une activité de trente ans, figure dans la commission chargée de préparer la loi. Nous y trouvons encore Bozianu et, parmi les nouveaux, Crețescu. L'œuvre du Conseil d'État fut soumise au ministre et à son directeur, V. A. Urechiă, qui avoue l'avoir examinée „en une nuit“². Sans passer par la discussion d'une Assemblée, un décret transforma le projet en loi et en décida l'application immédiate.

L'œuvre, dépourvue de toute originalité, se borne à réunir en un seul système les résultats atteints, dans les deux Principautés, et au bout d'une évolution vieille de quarante ans, par une organisation d'imitation étrangère, si souvent interrompue par les caprices des princes. École primaire de quatre ans, école secondaire de sept, les Facultés avec trois années d'études, celle de médecine avec cinq; le professeur de tous les degrés, nettement délimités et séparés, passe par l'épreuve d'un concours qui porte sur son instruction, mais ne s'enquiert pas de sa vie morale, de son intuition pédagogique, de son talent d'exposition; les élèves, triés et promus par des examens qui portent sur des connaissances acquises par un travail de mémoire, restent en dehors des conditions réelles de la vie; l'enseignement ecclésiastique est semblable à l'enseignement laïque; l'éducation des filles est pareille à celle des garçons — voilà l'héritage laissé par la lassitude d'une vieille génération et le formalisme de la nouvelle.

² *Ibid.*, p. 276.

Cette loi, préparée pourtant avec la collaboration de ceux qu'une longue pratique de l'enseignement avait chargés d'expérience, n'avait à sa base ni tradition, ni souffle d'idéologie morale¹. Après vingt ans d'application, Odobescu, pensant à l'école du Règlement Organique, à la vieille école secondaire de St. Sabbas, écrivait : „Les quatre classes secondaires avaient donné au pays tout une série de jeunes gens dont l'instruction, inférieure peut-être à celle d'autres pays, constituait pourtant une forte éducation nationale. Je souhaite — et le proclame hautement — que tous les écoliers de nos actuelles et futures écoles apprennent, outre les connaissances qu'on leur enseigne, à aimer leur pays, à souhaiter sa grandeur, comme nous l'aimions et le souhaitions, nous, les anciens élèves des classes secondaires antérieures à 1848, sous la direction de Pierre Poienaru²“.

Elaborée à l'époque où le Second Empire français était si prépondérant en Europe et surtout en pays roumain, la loi de 1864 soumet tout au pouvoir du ministre, le Conseil permanent des professeurs, nommé pour cinq ans, étant une simple forme ; quant au Conseil général, il est moins encore et ne constitue, comme les Conseils scolaires aussi³, qu'une simple stipulation légale, jamais mise en valeur. Mais le système napoléonien s'encadrait seulement dans la monarchie absolue, ayant à sa tête une personnalité douée d'exceptionnelles qualités.

La loi ne s'adaptait pas aux conditions réelles et l'on

¹ Cf. les observations du grand poète Eminescu, dans l'étude du père T. Chiricuță, dans Tibère Crudu, „Annuaire de l'École normale de Botoșani“.

² Odobescu, *Petrache Poienaru*, p. 15.

³ La critique dans Rășcanu, ouvr. cit., p. LXX et suiv. Dans le Conseil général il y avait trois professeurs d'Université, cinq secondaires et des délégués de la part des écoles professionnelles et réales, de musique, des arts et des métiers, les écoles militaires, deux prélats et deux membres de la Haute Cour de Cassation.

fit d'incessants efforts pour l'améliorer, sans en modifier les principes. Telle fut en 1872 la suppression des écoles normales, qui provoqua l'intervention désespérée du septuagénaire Poienaru. En 1874, un nouveau programme pour le lycée de huit ans. En 1876, ce programme est à son tour supprimé. Mais le programme que l'on adopte, chargé par les mêmes matières inutiles, est attaqué quelques mois seulement après son application. En 1878 — année de la guerre d'Indépendance — le Conseil général décrète un nouvel ordre dans les études. Et une commission, formée en 1880 et comptant Laurian parmi ses membres, critique cet „encyclopédisme, qui, portant sur des connaissances superficielles, charge la mémoire de l'élève sans former son intelligence“, et condamne „cette accumulation d'études qui ne laissent qu'un orgueil injustifié“¹. „On fit trente et quatre règlements de 1864 à 1898“ rien que pour les écoles secondaires².

L'augmentation déréglée du nombre des écoles secondaires créées selon les intérêts de politique locale mena à un système scolaire dépourvu d'harmonie, mal proportionné. On a observé³ qu'il y avait en Valachie six écoles industrielles et cinq commerciales et en Moldavie une école industrielle et deux commerciales seulement. On fonda dans chaque capitale de département une, deux ou plusieurs écoles secondaires de garçons et de filles, plus tard une école commerciale, presque partout des écoles normales; à Bucarest, on créa toutes les écoles demandées par le nombre des enfants, sans les différencier selon les nécessités locales. Les communes et les départements rivalisèrent à cet égard avec l'État, et le gymnase ne fut plus qu'un moyen pour obtenir plus tard la fondation du lycée.

¹ P. Râșcanu, ouvr. cité, pp. XCII-III.

² *Ibid.*, p. LXXXIII.

³ *Ibid.*, p. LXXVII.

„Il faut créer une école supérieure à l'école primaire ?“ écrit Pierre Rășcanu. „Le local manque: on l'installe dans quelque salle de l'école primaire, à la mairie ou à la préfecture; il n'y a pas de professeurs: on fait appel à l'ingénieur du district, au médecin communal, à un ou deux instituteurs, à un juge ou avocat quelconque — voilà le corps enseignant; quant au mobilier, on prend quelques bancs à l'école primaire, un tableau noir, une table et une chaise, et voilà le gymnase!¹“ Ou encore: „Rien n'était plus facile aux citoyens désireux d'envoyer leurs enfants à l'école, aux autorités communales et départementales aussi, que d'ouvrir un gymnase. Si l'on arrivait à se procurer la somme nécessaire aux salaires, souvent dérisoires, des deux ou trois professeurs, le gymnase était créé. On nommait les professeurs et l'on portait la chose à la connaissance du Ministère; le gymnase était placé pour commencer à l'école primaire, à la mairie ou à la préfecture; l'inauguration prenait l'ampleur d'une cérémonie solennelle, le pays avait une école secondaire de plus, et les parents étaient contents de ne pas se voir obligés d'envoyer leurs enfants dans les écoles d'une autre ville et de faire de si grosses dépenses².“ Directeurs, professeurs, élèves qui s'enfuient; on suspend les cours pour les vendanges, pour le mardi-gras; il y a des classes qui comptent un seul élève. Les écoles d'État elles-mêmes n'eurent point de collections, de matériel jusqu'en 1885³.

Le corps enseignant était formé — non seulement avant 1868, année des premiers licenciés, mais même il y a trente ans — par des hommes qui venaient à peine d'achever les études de l'école où ils devaient enseigner. On fonda plus tard des Écoles normales supérieures, mais

¹ Ouvr. cité, p. 6.

² *Ibid.*, p. 15. Des exemples *ibid.*, p. 21 et suiv. Le ministre D. A. Sturdza critique sévèrement ce système qui dégrade l'école; *ibid.*, pp. 19-20.

³ *Ibid.*

comme de simples internats, manquant souvent d'une bonne direction.

Le système analytique apporté en 1899 par le grand ministre Spiru Haret ne rompt pas non plus avec le passé. Il se contente d'imposer des points de programme, mais ne cherche pas à influencer l'esprit qui présidera à l'application de ce programme et n'éveille pas l'émulation chez les professeurs en encourageant les méthodes personnelles d'intuition. Le système rigide de la pédagogie allemande, adopté plus tard, ne remédiera pas non plus au mal; c'est dans les principes, en effet, qu'il fallait atteindre celui-ci.

L'enseignement particulier prit ainsi beaucoup de développement et se montra souvent supérieur à celui de l'État. A côté, l'enseignement dans les pays étrangers, beaucoup plus prétentieux, créant, dans les classes fortunées, des jeunes gens ignorant tout de leurs pays, parlant mal sa langue et témoignant du mépris à une civilisation forcément inférieure à celle qui avait présidé à leur éducation ¹.

Pendant longtemps l'Université n'eut que les chaires du début; aujourd'hui encore elle se ressent de la conception de 1864. Sans autonomie et sans surveillance exercée avec prestige — et cela jusqu'hier —, elle se développa sans ordre, au hasard, des capacités qui s'offraient ou des intérêts politiques qui les remplaçaient, au lieu d'envoyer des boursiers pour les matières qui manquaient. Il n'y avait pas encore d'agrégation ni de conférence

¹ Rășcanu l'observait aussi, ouvr. cit., p. 59. La lettre d'un étudiant de 1867 (Paris), dans la *Rev. Ist.*, 1925, pp. 35-36 : „Il y a ici de nombreux Roumains, mais les uns sont des parvenus, prétentieux et ayant des idées exécrables: les nouveaux, ceux qui arrivèrent avec moi, sont trop jeunes, d'autres enfin, depuis longtemps antipathiques, font chorus avec les anciens“.

pour préparer le successeur d'un professeur qui disparaîtrait.

La Faculté de médecine, depuis longtemps créée par Davilla, mais qui n'eut d'existence légale qu'à partir de 1876 (en 1865 on avait chargé Davilla d'organiser à Jassy une „École de médecine et de pharmacie“), n'échappa pas non plus au désordre des rivalités personnelles. Pour les professeurs, Davilla était l'„hydre de Lerne“, à laquelle il fallait couper les têtes; une âpre lutte commença entre le fondateur et ceux qui devaient continuer son oeuvre ¹.

Ce qui était essentiel ce n'était pas de faire passer la jeunesse par les différentes étapes de l'enseignement, mais de la préparer pour la vie, pour les nécessités sociales; il fallait pour cela créer pour chaque type spécial le type correspondant d'école, sans pourtant empêcher, par l'école, la libre circulation des valeurs et du travail. C'est sous le ministère de Georges Chițu que l'on posa — sans lui donner une suite pratique — le problème d'une différenciation entre le gymnase, établissement de culture générale, et le lycée qui, par la voie, au début mal tracée, des études secondaires, préparé pour les études universitaires. En Amérique l'école primaire a huit classes, l'école secondaire en a quatre et l'Université, dans une atmosphère de citadelle du moyen-âge, prépare elle-même ses étudiants.

D'abord on ne sépara pas les écoles théoriques et les écoles pratiques. Les mêmes études d'architecture pour le grand constructeur comme pour l'artisan des petites maisons de faubourg; la même initiation médicale pour le médecin spécialiste et pour l'agent sanitaire; les mêmes subtilités juridiques pour le grand avocat et pour le sous-préfet qui a besoin d'études administratives.

¹ Gomoiu, ouvr. cité, pp. 1064, 1073, 1127, 1130.

Le problème de l'école „réale“ ne se pose pas seulement en Roumanie. Une école exclusivement scientifique constituerait une barbarie technique, comme une école purement littéraire, à base classique, deviendrait une fabrique de poètes et de philosophes sans talent, dont la société n'a pas besoin, surtout en si grand nombre. En Allemagne cette école contribua à l'abaissement de l'esprit public. Un courant d'influence prussienne avait été encouragé en Moldavie par Grégoire Ghica et la tradition en garda les reminiscences jusqu'après 1864, par le maintien, en dépit de la loi, des gymnases dits „réals“, auxquels l'étude du latin seule manquait. Les écoles professionnelles assuraient à leurs élèves une initiation de début, et il n'est pas nécessaire de créer une école secondaire spéciale pour préparer les élèves. Les études „réales“, scientifiques, donc abstraites, ne peuvent figurer que dans les classes supérieures, comme une préface à l'enseignement des Facultés et autres écoles supérieures spéciales.

L'enseignement des jeunes filles, dans lequel il faudrait introduire des études spéciales, adaptées aux conditions de leur vie et de leur mission, et même un autre système pédagogique, était, alors et aujourd'hui, brutalement identifié à celui des garçons, comme s'il était appelé à former des orateurs-femmes pour le parlement, des directrices de fabrique et des commandantes d'armée.

La loi apportée en 1879 par le gouvernement libéral s'occupe seulement des conditions de recrutement des professeurs. Celle de 1883 porte sur les salaires et les gradations d'avancement.

En 1866, Démètre A. Sturdza devient ministre de l'Instruction Publique. Élevé dans l'Allemagne prussienne, qui divinisait l'État selon la formule de Savigny et de Treitschke, il ne songe, dans son projet de réforme, qu'à l'intérêt de l'État. „L'école“, disait-il, „est une institution publique organique, qui n'a qu'un seul et unique fondement —

l'État, un seul et unique but: la consolidation et la sauvegarde futures de l'État.“ Le devoir des futurs „citoyens“ est de se former „une conscience nationale toujours vive, toujours animée par la foi et l'amour de l'État et des institutions que la nation créa“. L'unité stricte de 1864 est encore renforcée: „toutes les écoles doivent présenter, dans leur but final, une concordance harmonieuse et une forte unité“. Mais le projet qui plaçait tout sous le pouvoir du ministre et des inspecteurs ne fut pas voté.

Take Ionescu, formé à la même école politique, n'apporta pas non plus d'innovation, dans son projet de 1895; en dehors du malheureux système qui divisa la chaire en heures de cours, en lui enlevant le professeur ¹, les principales modifications ne portent que sur la nomination des professeurs. Le projet de Poni attaque de plus gros problèmes et tranche l'antagonisme des études scientifiques et littéraires en créant les deux lycées, classique et „réal“; il crée aussi, pour les jeunes filles, les écoles de deux „degrés“; la „Casa Școlilor (Maison des Écoles) pouvait de son côté constituer un moyen de réalisations futures. Haret, continuateur de Sturdza, fidèle aux conceptions allemandes de ce dernier, malgré ses études à Paris, apporta pourtant, par sa loi, une atteinte aux principes mêmes de l'organisation scolaire, du moins en ce qui concerne l'utilité professionnelle de l'enseignement: le gymnase resta, heureusement, unique, tout en gardant encore le caractère d'école préparatoire; on trifurqua le lycée (classique, moderne et „réal“), — spécialisation que seule l'Université et son corps enseignant peuvent donner ².

La loi de 1892 ne regarda que l'Administration du Ministère et modifia la formation des deux Conseils centraux, qui ne gagnèrent pourtant pas en autorité.

¹ Voy. aussi Rășcanu, ouvr. cité, p. 51.

² On institua un „examen de capacité“ pour recruter les professeurs. Mais les commissions, presque toujours les mêmes, éternisent le même système.

On réforma, en 1893, l'enseignement primaire, mais seulement dans ses conditions matérielles d'existence. Il en fut de même en 1896. Les modifications de Poni n'apportent rien de nouveau.

Il est évident que cette école ne donna pas seulement des fonctionnaires, bien que des milliers de fonctionnaires fussent nécessaires; mais elle est en quelque mesure responsable de leur caractère, et Nicolas Crețulescu avait raison quand il écrivait en 1860, dans un rapport au prince Cuza: „des jeunes gens à peine sortis de l'école, possesseurs d'un diplôme quelconque, mais dépourvus de principes et d'éducation, posent en personnes qui ont la prétention de donner des lois au pays et ne consentent à le servir qu'en qualité de ministres“¹.

Jusqu'à l'avant-dernière réforme, la seule idée originale, dans l'évolution de l'enseignement fut donnée, — sur une suggestion macédonienne, — à Jassy, pendant la guerre, par le ministre Mehedinți, depuis longtemps propagandiste d'une „école nouvelle“. C'est l'idée des éphories scolaires. Mais le principe même en était erroné; les éphories balcaniques étaient fondées par les chrétiens à l'époque où l'État était étranger et de religion différente; elles mettaient l'institution en complète dépendance vis-à-vis de ceux qui l'avaient créée et en assuraient l'entretien. Or, dans la réforme roumaine, l'État reste maître, c'est lui qui nomme les professeurs et prend à sa charge la plupart des dépenses. D'autre part, sous un régime qui ne s'appuie pas sur l'initiative privée, mais sur la centralisation d'État, l'immixtion des éphores et des comités scolaires ne trouve pas en elle-même ses limites d'action et, par des ingérences irréflechies, devient nuisible au bon fonctionnement de l'institution elle-même. Sans compter les tristes circonstances actuelles, qui empêchent les efforts

¹ Xenopol, *N. Crețulescu*, p. 194; cf. *ibid.*, p. 196.

de tous de s'unir, sans distinction de parti, autour d'une question d'intérêt général.

Après 1864, l'école particulière prend un autre caractère. Avec programme roumain, avec le roumain comme langue d'enseignement, elle devient une école vraiment roumaine, où travaillent des plus distingués parmi les professeurs. Nous trouvons ainsi à Jassy, en 1866, l'Institut académique, avec une section de baccalauréat, et, en 1870, le Lycée Nouveau, qui, fusionnant avec le premier, donna les „Instituts réunis“. Parmi les professeurs, un Maiorescu, un Poni, un Culianu, un Cobilcescu, le poète Antoine Naum, A. D. Xénopol, l'historien, Étienne Virgolici, traducteur de „Don Quichotte“ ; Jean Caragiani, traducteur de l'„Odyssée“, Eminescu, le mathématicien Melik, sévère directeur de l'établissement. A. D. Xenopol, formé dans cette école, fonda en 1876, une association d'élèves. Les mêmes professeurs enseignaient dans l'école de filles ouverte par la soeur de Maiorescu, mariée au musicien autrichien Humpel: la valeur intellectuelle et morale de la directrice donna à l'Institut un très grand prestige¹.

Nous devons faire une place à part à la dernière fondation de bienfaisance d'un boïar: le lycée créé par Anastase Bașotă à Pomirla, sur ses terres du district de Dorohoiu. Cette tentative, si difficile à réaliser dans un milieu rural, et que l'on devait reprendre récemment, mais pas toujours avec succès, fut dirigée avec un dévouement qui laissa d'inoubliables souvenirs à ses élèves par Samson Bodnărescu, poète bucovinien ; obligé de quitter son pays, en 1862, pour y avoir arboré les couleurs nationales, il apportait l'esprit d'Aaron Pumnul, le régénérateur transylvain dans ces régions de la Moldavie².

¹ Eugène Vincler, *Institutul academic (1866-1879)*; *Institutede unite (1879-1907) din Iași, album*, Buzău, 1914.

² Associations des anciens élèves du lycée „A. Bașotă“, de Pomirla, *Clipe de amintire închinată lui Samson Bodnărescu cu ocazia comemorării a 25 ani de la moartea sa*, Jassy, 1927.

Signalons aussi, de la part de l'Église, le Séminaire fondé par le supérieur Néonil, à Neamț, tentative bientôt abandonnée ¹.

En 1861, les Bucoviniens Basile Burlă, Basile Bumbac, poète, et Jean Boliga sont les premiers Roumains des régions non-libérées qui reçoivent des bourses de l'État libre ². Le Métropolitain de la Moldavie demandait au gouvernement d'accorder aux Transylvains un assez grand nombre de bourses, afin de pouvoir créer une „Académie nationale“, réclamée, „dès 1850-1, pour les fils des 500.000 familles roumaines habitant les pays de l'Empire“ ³.

En Bucovine, l'enseignement, qui avait commencé à Suceava et à Cernăuți par les deux écoles de langue allemande où l'on „apprenait aussi le moldave“, se développa autour du lycée de Suceava et du „Paedagogium“ de Cernăuți. Quatre „écoles nationales“ ⁴ devaient préparer les instituteurs de campagne pour les écoles „triviales“.

En Transylvanie, l'école de Brașov, à l'église de St. Nicolas, fondée à l'époque où les prêtres y travaillaient à l'Évangile expliqué de 1580, avait continué à fonctionner grâce aux sacrifices consentis par les négociants de la ville, comme nous l'avons déjà dit.

Dès la fin du XVIII-e siècle, nous y rencontrons un maître, Radu Duma, „très doué par le bon Dieu“, qui „a traduit beaucoup de livres latins, grecs et serbes en langue roumaine“ ⁵. Radu Tempea, qui aurait pu continuer cette activité, fut directeur des écoles roumaines orthodoxes, toujours en désaccord avec le vicaire Jean Popovici

¹ N. Bănescu, *Starețul Neonil*, Vălenii-de-Munte, 1910.

² Urechiă, ouvr. cit., pp. 263-264.

³ *Ibid.*, pp. 264-265.

⁴ Hurmuzaki, VII, p. 471.

⁵ Il traduit le célèbre livre byzantin, pour moines, le *Leimonaire*. Voy. Furtună et Al. Lăpedatu, *Rev. Ist.*, I et II (cf. Lăpedatu, *Doi cărturari din secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1915).

de Hondol; il refusa (1814-5) l'évêché d'Arad et chercha à se placer dans l'enseignement valaque du Règlement Organique¹. C'est alors qu'apparut Georges Bariț, fondateur des premières publications transylvaines, aussi professeur distingué, à un moment donné². Cette école de Brașov, si féconde en résultats, des deux côtés des Carpathes, compta parmi ses fondateurs des Sturdza, Anastase Panu, Kogălniceanu et Bojinca.

Personne ne rédigea l'histoire du Séminaire de Sibiiu, où, en 1849, on voulait inscrire la langue hongroise au programme³.

Dans les régions occidentales, de cette même Transylvanie à Brad, on essaya un gymnase d'initiative privée, qui ne réussit pas à prospérer.

Seuls les Séminaires et les „préparandes“ pour instituteurs, administrées par les organisations confessionnelles, se maintinrent prospères, grâce à la fréquentation des robustes enfants des campagnes.

Mais l'enseignement transylvain rencontra de gros obstacles en 1867, lorsqu'on plaça sous la domination hongroise les régions orientales de la Monarchie, avec droit d'en disposer à sa guise. Tous les moyens furent employés: abandon, persécution, tentations, introduction brutale de la „langue d'État“, rivalité des écoles hongroises favorisées. On créa partout des écoles froebeliennes qui, en arrachant les enfants à leur langue maternelle, étaient appelées à vaincre les plus tenaces des résistances. La loi d'Appony devait bâillonner l'organisme national roumain qui se trouvait sous la couronne de St. Étienne: ce crime était un acte légal et méritoire. Mais l'étalage cynique des fins poursuivies mit dans le cœur de pauvres

¹ Lupaș, dans le journal *Românul* d'Arad, 1915, no. 93.

² Jean Lupaș, *Barițiu György*, dans le „Történeti Szemle“, 1915.

³ Voy. J. Lupaș, *Episcopul Moga și Gheorghe Lazăr*, loc. cit., p. 178.

mâtres, jusqu'au fond des villages, de nouvelles forces d'inébranlable résistance.

En Bessarabie, l'école „chrétienne“, qu'on ne gardait que pour la forme, perpétua le marasme dans les villages. L'école secondaire et le Séminaire étaient entièrement russes.

L'école macédonienne, dont nous avons parlé si peu, mérite un paragraphe spécial.

Néophyte Doukas mentionne, dans ses „Dialogues et lettres“, une école fondée à Metzovo par „ceux qui aiment les Muses“ ; mais c'était certainement une école grecque ¹.

Parmi les vieux centres, certains avaient disparu, comme Moscopolis, d'autres avaient été saccagés par les Albains et abandonnés par les émigrants ; aussi l'école roumaine les avait-elle quittés et était allée chercher refuge dans les établissements européens de Vienne et de Pesth. Michel Boiagi, le traducteur de Comenius en grec, fut professeur, comme nous l'avons déjà montré, de 1813 à 1821 ². Mais le caractère international se perdit à partir de 1821. Faire rentrer l'enseignement dans ses foyers macédoniens, par des moyens propres, il n'y fallait pas songer.

On alla donc chercher un appui dans le nouvel État danubien, le lendemain de sa consolidation.

Le modeste, mais énergique archimandrite Avercius se mit donc en route pour Bucarest, où il trouva des hommes prêts à l'écouter : V. A. Urechîă, entre autres, l'organisateur des écoles en Moldavie d'abord, puis en Roumanie unifiée. Les premières écoles s'ouvrirent vers 1870, timides et toujours menacées. Avercius envoya en Roumanie des étudiants ; ils y furent conduits par un Macédonien, Jean Caragiani, professeur à l'Université de Jassy, le traducteur

¹ Φοίνιξ ἦτοι διάλογοι καὶ ἐπιστολαί, Vienne, 1815: Ἦδη γὰρ γυμνάσιον συνίσταντες, οἱ φιλόμουσοι Μεσοβίται αυτοχθόνους διδασκάλους ἐν αὐτῷ ἐπιστήσαι φιλοτιμότερον ἔχουσι; *Rev. Isl.*, VI, p. 273.

² Iorga, *Scrittori greci*, loc. cit., p. 2.

d'Homère, déjà mentionné. Rentrés chez eux, ils se mirent à l'œuvre au milieu de circonstances exceptionnellement difficiles, poursuivis par la haine du clergé grec, suspectés même par le gouvernement turc. L'un d'eux, Gușu Papacostea Goga (mort en 1912), raconte les souffrances qu'il ont surmontées et qui furent celles de la plupart de ses collègues, animés d'une foi sacrée et d'un noble élan vers le martyre pour leur peuple. La population elle-même, portée plutôt vers les intérêts d'ordre matériel, se montra d'abord assez fermée aux nouvelles idées et elle entendait être payée pour consentir aux débuts de l'école nationale. On organisa des manifestations publiques contre les maîtres, qui écrivaient en caractères latins ; on les conspua comme partisans du Pape. Accusé ensuite de provoquer des troubles, le martyr supporte les insultes, les coups même du gouverneur et toutes les innommables misères de la prison. Ce n'est que longtemps après que les persécuteurs ouvrent les yeux : certains admettent, désirent même avoir chez eux des écoles ; peu à peu la curiosité de savoir comment on peut lire et écrire en roumain attire, non pas les enfants, mais les jeunes gens qui ont passé par l'école traditionnelle grecque. Et, alors que dans les églises l'on entend, au milieu des discussions et des coups, les premiers chants sacrés roumains, on obtient un local pour l'école et le mobilier donné par le bon vouloir de quelques-uns.

On arriva ainsi à mettre sur pied en 1880, d'abord avec le bienfaisant appui, puis avec l'immixtion égoïste d'un Apostol Mărgăriț, ancien marchand de tapis, homme très énergique, toute une organisation scolaire qui, amena jusqu'aux bergers de la montagne au lycée de Bitolia-Monastir, en attendant l'école commerciale de Salonique. On obtint enfin, après bien de luttes et de souffrances, les écoles communales, en 1886-7, même avant l'admission officielle de la langue au service divin. Les premiers écrivains liés à l'école paraissent avec André Bagav ¹.

¹ Gușu Papacostea Goga, *În zilele redeșteptării macedo-române*,

De son côté l'enseignement des Principautés passait les frontières méridionales du pays. En 1860, Constantin Petrescu, fils d'un instituteur de campagne, fonde des écoles sur la rive droite, alors turque, du Danube; en 1860, nous trouvons cent vingt-six élèves dans les quatre classes de Silistrie¹.

La fondation de la Roumanie actuelle posa pour l'enseignement des problèmes très difficiles.

Elle donnait aux Roumains, dont le caractère national domine le nouvel État, des écoles qui portaient auparavant l'empreinte hongroise, allemande et russe. En dehors de la pressante nécessité de trouver immédiatement les forces didactiques capables, on se trouva en présence de traditions que le centralisme, avec ses tendances d'unification, ne devait et en tout cas ne pouvait vaincre. Mais la question la plus difficile à trancher fut celle de l'attitude à prendre à l'égard d'écoles qui avaient derrière elles un long et glorieux passé, pouvant être utile — comme l'école saxonne — même aux Roumains; elles disposaient d'éléments didactiques et d'un matériel excellent, fournis par les „nationalités“. Subordination à certains égards à l'autorité de l'État, introduction raisonnable de la langue majoritaire, collaboration avec les institutions de langue roumaine, tels étaient les points qu'il fallait discuter. Nous ne jugerons pas ici les solutions adoptées, mais, expérience faite, il faudra arriver lentement et sagement aux solutions définitives, demandées par les intérêts de l'État et les droits des Roumains, mais aussi par la justice et les nécessités générales de la civilisation.

Dans l'organisme même de l'école d'État des Rou-

Memorii, acte și corespondență, Bucarest, 1927. Cf. *Rev. Ist.*, VI, p. 273.

¹ *Rev. Ist.*, XIII, p. 411; *Revue Graiul românesc*, I, 6.

maines, des problèmes, et, pour mieux dire, les problèmes essentiels, sont restés sans solution.

Pour terminer nous dirons encore un mot.

L'idée d'une école „réale“, créée en Allemagne, à une époque de réaction contre l'idéologie métaphysique, à une époque aussi où la société était attirée par le travail économique, fut tout naturellement adoptée par Maiorescu, adversaire convaincu des vieilles traditions humanistes, en littérature comme dans l'école, et, d'autre part, un des promoteurs, dans sa jeunesse, du mouvement scolaire à tendances prussiennes en Moldavie. En 1875-6, lorsqu'il accuse l'école de fabriquer des fonctionnaires et des poètes, en 1894 encore, ses idées n'ont point changé, et cette belle intelligence syllogistique passe à côté de la grande nécessité de créer l'école appelée à donner, non pas l'idéologue, non pas le praticien, mais l'homme complet qui pourra ensuite passer dans les hautes écoles spéciales.

Le même cercle de la „Junimea“ donna le ministre Poni. Mais ce dernier n'était pas seulement un réaliste et un naturaliste, mais aussi un Moldave, à qui les traditions de l'Académie Michaëlienne avaient donné la foi au classicisme. Un autre membre de la „Junimea“, Basile Conta, sans études allemandes, extraordinaire autodidacte qui devait tracer des voies dans ce domaine comme dans celui de la philosophie, prit lui aussi une orientation pratique et plaça, dans son projet de 1881, l'école „réale“ au-dessus du gymnase. Mais les mots ne doivent pas prêter à confusion : par écoles „réales“ on doit entendre les hautes études de spécialisation administrative, agricole, industrielle, commerciale, technique, puis : télégraphie, marine, médecine vétérinaire.

Il ne faut pas confondre complètement les conceptions de D. A. Sturdza avec celles de Spiru Haret. Le premier est l'homme d'État, de la conception de

Savigny ; Haret, le mathématicien, veut supprimer tout ce qui est superflu, au nom d'un sens des réalités. Il a cependant en vue la société, mais une société sans luxe et sans parure, sans même la poésie d'une intime harmonie ¹.

Les projets plus récents, des philosophes Negulescu et Petrovici, furent élaborés avec la préoccupation d'apporter un esprit nouveau. Ils renfermaient tous les deux des idées originales : le premier, le travail manuel nécessaire à tout homme complet, la détermination des aptitudes au bout du gymnase et du lycée ; le second chercha à créer un horizon par la forme vague de la philosophie théorique. Le projet du ministre Constantin Angelescu s'appuyait sur les principes de base de 1864, alors que le projet Mehedinți pensait faire aller l'école chez le paysan, plutôt que d'amener le paysan à l'école de la ville ; les classes complémentaires de campagne, instituées par la loi, trouveront difficilement leur place à côté d'un gymnase qui n'est pas encore constitué comme un organisme autonome ².

En général on peut observer que le but de l'école primaire, qui forme bloc avec l'école secondaire, est double (sans parler des *faux* buts qu'on a pu lui donner) : préparer l'homme complet, l'homme qui sait se débrouiller dans la vie, qui sait comprendre, dominer et développer cette vie ; d'autre part, préparer l'homme de caractère noble, bon, énergique mais juste, combattif, mais compatissant, et non la bête féroce, produit d'un enseignement exclusivement scientifique et „réal“, qui donna tour à tour la bête d'affaires, la bête de guerre et la bête sportive.

C'est, pensons-nous, l'esprit qui devait présider à la nouvelle réforme.

¹ Voy. son rapport de 1884.

² Cf. Tudor Vianu, dans *Arhiva pentru știința și reforma socială*, VII, p. 180 et suiv.

Pendant les treize mois de l'administration scolaire de celui qui a écrit ce livre d'histoire, les buts poursuivis ont été : la liberté de l'école, l'initiative des professeurs, chacun maître de sa chaire, et des élèves, la collaboration de tous les membres de l'enseignement dans la même localité, l'abandon du programme rigide et du manuel imposé, la préparation au travail par les cours industriels dans toutes les écoles secondaires, sous une autorité scolaire réelle et sûre d'elle-même, aidée par des fonctionnaires supérieurs respectés et par des Conseils scolaires. Toute cette organisation adaptable et capable d'un continuel progrès aurait été préservée de l'immixtion, fatale, de la politique, les professeurs sortant d'un concours et les directeurs du vote de leurs collègues. Le gymnase ne serait plus la préface du lycée, mais l'école de culture générale; le lycée orienterait vers des buts plus hauts avec, au bout, un baccalauréat de jugement présidé par des professeurs de l'Université qui accorderait un an d'épreuve à celui qui ne devient qu'ensuite étudiant. Et cette Université, avec l'enseignement des arts à côté, devenait un établissement de parfaite autonomie.

Ces lois ont été votées par tous les partis et on peut croire que, venant tour à tour au pouvoir, leurs représentants au Ministère de l'Instruction respecteront ce qui est venu du seul désir de donner à la nation les moyens d'un progrès correspondant aux nécessités de notre époque ¹.

¹ Voy. notre brochure N. Iorga, *Noua direcție în învățământul românesc*, Vălenii-de-Munte, 1931.

A D D E N D A

Pour l'ancien enseignement.

Dans le vol. IV de V. A. Urechiă, *Istoria Școalelor*, p. 15, un document valaque du 20 juillet 1643 (1643) cite un certain „maître Pachôme, qui a lu les documents de prince Vintilă, et le prêtre Théodose, qui a fait ses études au monastère“. A la même page : „le vieux Théodose le moine, qui y fut secrétaire, à l'époque du prince Mihnea et du prince Pierre“. Il s'agit donc de la première moitié du XVI-e siècle.

Au même endroit, pp. 23-25, l'acte du 1-er septembre 1708 du prince Constantin Brîncoveanu pour l'école de St. Sabbas fixant les salaires des professeurs. Aux pp. 34-6 (7 janvier 1749), celui du prince Grégoire Ghica pour les écoles grecque et slavonne de Bucarest ; celui du prince Constantin Racoviță aussi pour le salaire des professeurs, 18 octobre 1735, pp. 40-1. Voy. aussi p. 46 et suiv., également pour les salaires.

Un „maître Ioancu le didascale de Mitylène à Craïova“, en 1817 (avec ses dialogues gréco-roumains), Bianu, *Catalogul mss. Academiei Române* I, p. 424, no. 186. Un maître Dincă est moine au couvent de Brîncoveni, en 1825, *ibid.*, pp. 638-639.

Dans le ms. 298 de l'Académie Roumaine, on parle des études d'un écolier de Bucarest. Il commence en 1798 chez „maître Nicolas“, puis, à cause de l'épidémie de peste, il étudie chez lui, dans la maison de ses parents ; ensuite „chez Georges, à l'école princière“ avec l'Ἀποθήκη τῶν παιδῶν ; dans Chrysoloras, la grammaire. Il apprend Ésope et le tome II de l'„Encyclopédie“, les Dialogues des morts de Lucien, Chrysostôme et Hérodiën. D'un Grégoire il passe chez Païsius, étudie les Lettres de Synésios et, avec Cyriaque Triandafil, pousse jusqu'aux Olynthiennes de Démosthène. Il ne lui arrive qu'une fois à

être battu à la „phalange“ (*Catalog*, I, pp. 463-446); il note le moment où commencent ses études de latin (p. 645).

Le beau-frère du prince de Valachie, Udriște Năsturel, signe comme „secrétaire“, en 1629, lorsqu'il lit un livre de prophéties au Monastère de Bistrița, en 1639. Préface de P. V. Năsturel à l'édition de *Barlaam et Joasaph*, p. XLIII. M. Cartojan, dans les *Legendele Troadei*, p. 23, cite Dancovici, „secrétaire de grec, auteur d'un Chronographe“. Un Pătrașco est „calligraphe“ en 1663; *Rev. Ist.* X, p. 233. Dans l'étude de M. Cartojan sur le livre d'Alexandre, p. 37, nous trouvons un „Coman, didascale princier“, en 1714, „surveillant cinquante et un enfants“.

Pour l'enseignement intermédiaire.

Une liste, de 1839¹, cite à Jassy ;Cuénim, avec vingt-cinq élèves, Sachetti avec vingt, Athanasiadès avec trente, un „Vasiliu“ avec treize, une dame Chambinaud avec trente élèves filles, et M-me Paré; les chantres d'église, vingt-six, avec deux cent quarante-neuf élèves, enseignent parfois aussi le grec (celui de l'église arménienne enseigne le français). A Birlad il y a des écoles d'église, recherchées, l'école de M-me Anne Bourguillon et un maître grec; à Roman „Jean le Français“, Constantin Polizu enseignent en français, le dernier en grec et en russe aussi; Constantin Dornescu enseigne la musique; à Botoșani des prêtres, des chantres enseignent le grec dans dix écoles avec cent quatre élèves; à Hîrlău, trois écoles, maître Grégoire enseignant le français et l'allemand; à Ștefănești, un étranger, Misikiewicz, „allemand et moldave“, à Piatra trois maîtres, dont l'un enseigne aussi le grec, le chantre de Tîrgul-Neamț, pour les deux langues; à Focșani, cinq maîtres roumains, deux grecs, „Fidi le Français“, qui va „dans les maisons des boïars“; à Tecuciu, il y a jusqu'à quarante élèves dans les écoles roumaines; à Nicorești deux écoles primaires; à Folticeni on apprend le français et l'allemand chez Georges Stepan et, en outre, „la géographie française, l'histoire nationale et l'arithmétique“; chez Nicolas Dașchievici, un peu d'allemand et encore moins de roumain chez Gafencu et Simionovici; à Bacău, un Roumain et Constantin Dupont, un autre Dupont, un Skorlecki, Ponu pour le grec, M-me

¹ *Revue Ioan Neculce*, VI, p. 219 et suiv.

Moser pour l'allemand et le français; à Ocna, un Grec et deux Gênois, Jean et Egna „Fidim“; à Moinești, deux Moldaves; à Galați, à côté des Roumains, des Grecs, des Arméniens, des Juifs, Jean Cumbari pour l'italien, le français et le grec, Sîrbinschi, pour le français et „M-me Sophie, femme du sieur Cöstin“; à Huși des Moldaves et un Bucovinien. De nombreuses informations sur le programme de l'école de Darabani, en 1842¹.

En 1842, nous trouvons parmi les élèves, garçons et filles, des enfants de grands boïars des villes et des campagnes, des enfants de prêtres, fonctionnaires, marchands, artisans de toute sorte, agents consulaires, Juifs, etc.².

A la même époque, la ville de Bîrlad a seize professeurs avec deux cent quatre-vingt onze élèves, dont trente-six filles; les pensionnats du docteur Simonberg (français et allemand), de Jacques „Catul“, „dans la maison de „la dame Sultane Lambrino, femme du Spathar“; Roman a encore „Jean le Français“, chez lequel on apprend aussi „le piano et la couture“; à Botoșani, il y a quatre-vingt dix élèves a l'école publique de St. Démètre, dans le quartier grec; il y a aussi une école dirigée par Basile Paulini, puis le pensionnat de M-me Olivari, avec vingt et une jeunes filles et des professeurs de français, allemand et roumain; celui de Georges Olivari, „professeur de géographie et d'histoire universelle“, celui de Jacques Vitrou et celui de M-me Gros; à Piatra, l'école de Georges Papadopoulo, celle du Français „Chanpan, directeur, avec madame sa femme, Fantin, directrice“; à Neamț, l'école d'„Hippolyte l'Allemand“ et l'école publique du moine Césaire; à Focșani, l'école de deux Grecs et de deux Moldaves; à Nicorești, deux écoles roumaines et l'école française de filles de Georges Stupin; à Folticeni, l'école de Daschievici, fermée la même année; à Fălciu, le pensionnat de „M-me Julie, femme du pharmacien André Diialtu, maîtresse et directrice pour trois élèves“³.

¹ *Ibid.*, pp. 229-30.} }

² *Revue Ioan Neculce*, VI, p. 221 et suiv.} }

³ Voy. aussi l'acte de vente d'un terrain du faubourg de Păcurari à Jassy, envers Matthias Raymond, „maître français“, en 1828; revue *Ioan Neculce*, VI, p. 320. Sa femme, Sophie Victoire, est née Fréauts. Raymond est mort en 1830; leur fils, „élève pharmacien“ à Liège, pp. 320-322. Un Raymond est „drogman“ du consulat français. Pour la veuve, p. 322 et suiv.

Notes variées.

En 1742 „André le secrétaire“ est le fils du Métropolitain Nicéphore (D. Stănescu, *Viața religioasă la Români*, Bucarest, 1906, p. 360). La correspondance avec le maréchal russe Roumientzov, sur les écoles, *ibid.*, p. 465 et suiv.

Maître Philothée traduit l'*Amartolon sotiria* au XVII^e siècle (D. Stănescu, *Minunile Maicei Domnului*, p. 45, d'après le ms. 472 de l'Académie Roumaine).

Un ms. d'école de Georges Crețulescu, ms. 530 de l'Académie Roumaine; Litzica, *Catalogul mss. grecești*, p. 64, no. 112. Comme il dit que l'Épistolaire grec était terminé à Venise en novembre 1666, quelques mois avant l'arrivée de Constantin Cantacuzène, il se peut que Crețulescu, gendre de Brîncoveanu, eût précédé Cantacuzène.

En décembre 1677, un certain Ionașco, frère du prêtre du village de Coiceani, se trouvait „en pays hongrois, pour faire des études“; ms. 497 de l'Académie Roumaine; voy. Bianu, *Catalog*, II, pp. 241-242.

Un élève de Sébastos le Kyménite, Litzica, *Catalog*, p. 311, no. 616. Ce dernier vint de Trébizonde à Constantinople seulement en novembre 1687; *ibid.*, p. 310. Lui et ses élèves (parmi lesquels Mathieu Crețulescu), 1696, *ibid.*, p. 314. Voy. aussi pp. 315-317. Traduction du livre de Théophylacte de Bulgarie que Sébastos dédie au prince Brîncoveanu, p. 484, no. 734.

Manasse Héliade était originaire de Mélénic; nous trouvons sur un de ses livres: Ἐκ τῶν τοῦ Μανάσση Ἡλια., τοῦ ἐκ Μελενίκου; Bianu, ouvr. cité, II, p. 55, no. 86. Ses livres, *Catalog* de Litzica, p. 73, no. 133; p. 115, no. 232. Ses livres encore, *ibid.*, p. 519, no. 778.

Des thèmes de maître Georges, sous le prince Nicolas Maurocordato, à Bucarest, ms. grec 545; Litzica, loc. cit., p. 721, no. 131. Un certain Barbu Izvoranu, étudiant sous Brîncoveanu, en 1707; Litzica, loc. cit., p. 117, no. 240.

Un „Doïco, enfant, fils du prêtre Neagoé, qui prend des leçons“ à Bucarest, en 1727, et d'autres camarades: Anastase, Radu, Frîncul, dans Bianu, ouvr. cité, I, p. 43, no. 339. Les enfants écrivent avec „une plume de canard“.

En 1730, Georges de Trébizonde traduit un Nomocanon pour Nicolas Maurocordato (ms. 297 de l'Académie Roumaine; cf. Litzica, *Catalog*, p. 435, no. 696). Ses vers

dédiés au Métropolitite Anthime, p. 417, no. 705. Pour maître Iordachi (Georges Théodore), *ibid.*, pp. 452-453, no. 709. Voy. aussi *ibid.*, pp. 415-416.

Un discours à l'occasion de l'enterrement d'une des filles de Nicolas Maurocordato ; p. 462, no. 717. Une autre de ses oeuvres poétiques, *ibid.*, pp. 477-478, no. 726. Il ne faut pas le confondre avec Georges Ioannou d'Ampélakion, sur lequel *ibid.*, p. 486, no. 737.

Un maître Şerban, 1733 ; Litzica, *Catalog*, p. 214, no. 421.

A la même époque un Georges de Trébizonde ; Litzica, *Catalog*, pp. 415-416.

Un certain maître Alexandre, à Bucarest, en 1748 ; Litzica, *Catalog*, p. 85, no. 161.

Maître Théodore ; *ibid.*, p. 376, no. 652.

On commençait à enseigner la grammaire à Jassy, le 19 janvier 1766, „dans l'église des Francs, catholique“ ; le professeur était „le sieur maître Joseph“ (ne serait-ce pas le „Moesiodace“ ?) ; Litzica, loc. cit., p. 89, no. 180. On utilisait le manuel de Nicéphore Théotokis ; *ibid.*

Les Canons de Néophyte le Kausocalivite, *ibid.*, p. 180, no. 295.

La Physique et la Métaphysique de Théodore Anastase Cavalioti à l'école de Moscopolis ; ms. 383 de l'Académie Roumaine ; voy. Litzica, loc. cit., p. 99, no. 203.

L'école de Roman, 1796 ; *ibid.*, p. 378, no. 655.

Un maître Étienne étudiait en 1780, au monastère de Colţea, avec maître Jean ; Bianu, ouvr. cit., II, p. 330.

Départ de Vardallah, Litzica, *Catalog*, p. 122.

L'Arithmétique de Gobdélas ; ms. 676 de l'Académie Roumaine ; Litzica, *Catalog*, p. 91, no. 184.

La Physique de Néophyte Doukas ; ms. 151 ; Litzica, loc. cit., p. 93, no. 191.

Des vers à la louange du professeur Murgu, qui apporte „la science la plus merveilleuse, la Métaphysique, inconnue en Valachie“, Bianu, ouvr. cit., II, pp. 346-347.

Un livre d'école d'un lycée de Bucarest, en 1842, no. 677 de l'Académie Roumaine (voy. *ibid.*, pp. 431-432). Pour le Séminaire, no. 678 et suiv. (voy. *ibid.*, p. 438 et suiv.).

Pour les professeurs grecs de l'époque de Lazăr, Litzica, *Catalog*, p. 32. Là aussi sur Georges de Larissa, en 1752, p. 49, no. 68. Georges Ioannou d'Ampélakion, p. 52, no 77 ; p. 53, no. 80.

Pour le maître Chiosea, *ibid.*, p. 228, no. 501.

Dans le ms. 217, fol. 128, les élèves de l'école de Bucarest demandent un autre maître à la place du „tyran“ qui succéda à Néophyte et qui fut élu grâce à son argent. Il a fait remplacer le professeur Pantazi et a persécuté les élèves.

Basile Vîrnav, dans la préface d'une traduction de la „Logique“ de Condillac (1852) indique ce qu'il faut pour une bonne éducation des enfants. Il conseille de commencer „par la langue maternelle“, il recommande la méthode analytique et un enseignement attrayant pour remplacer la „synthèse“ et la mémorisation, l'accumulation des connaissances, parmi lesquelles les langues étrangères. „Si on néglige et on ne cultive pas l'esprit, il se perd et étouffe sous l'ivraie, qui prend sa place.“ Il propose même d'épurer la langue en adoptant des termes latins et italiens. Ms. 425 de l'Académie Roumaine; Bianu, *Catalog*, II, p. 111 et suiv.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Page.</u>
I. Les origines	3
II. Essais d'école occidentale chez les Roumains et élèves roumains aux écoles de l'Occident	15
III. Influence italienne	21
IV. Première époque de l'école phanariote	50
V. Nouveaux essais d'enseignement occidental	65
VI. La nouvelle école européenne	84
VII. Le courant occidental dans les Principautés	118
VIII. L'école „philosophique“ des Principautés	125
IX. L'école nationale grecque contre l'école nationale des Roumains	137
X. École du Règlement Organique	171
XI. Lutte de l'école nationale contre le courant de dénatio- nalisation	215
XII. Les Transylvains dans l'enseignement	244
XIII. L'éclectisme national (1859-90) et la création de l'ensei- gnement supérieur et spécial	278
XIV. L'enseignement dans les Principautés-Unies et dans les provincs habitées par des Roumains	290
Addenda	311

Imprimerie
„Datina Românească”
Vălenii-de-Munte